SOUVENIRS

ET

ORTRAITS

PAR

'RTINE

TOME PREMIER



PARIS

FURNE, JOUVET et Cie — HACHETTE et Cie — PAGNERRE et Cie

ÉDITEURS

M DCCC LXXII

SOUVENIRS

ET

PORTRAITS

TOME PREMIER

Cette édition est publiée par les soins de la Société propriétaire des Œuvres de M. de Lamartine.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

SOUVENIRS

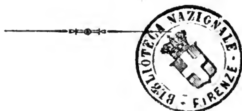
ET

PORTRAITS

PAR

A. DE LAMARTINE

TOME PREMIER



PARIS
HACHETTE & Cie — FURNE, JOUVET & Cie — PAGNERRE
ÉDITEURS

MDCCCLXXI

AVIS DES ÉDITEURS

En publiant les *Mémoires inédits* et le *Manuscrit de ma mère*, les éditeurs se sont rappelé les souvenirs de voyages, les portraits d'amis et de contemporains, qui furent écrits pour le *Cours familier de littérature*, et qui complètent l'autobiographie de M. de Lamartine.

Ces pages d'histoire intime n'avaient eu que la publicité restreinte du recueil où elles étaient disséminées. Il a suffi de les dégager des citations, des commentaires, et de les rapprocher, pour donner nouveauté et cohésion à ces fragments revêtus d'une même lumière sereine, qu'ils empruntent aux derniers regards du poëte vers les pays qui inspirèrent

sa jeunesse, et vers le chœur d'amis qui accompagnèrent sa vie littéraire et politique.

On a suivi, autant que possible, dans le classement de ces fragments, l'enchaînement chronologique, ne trouvant pas de meilleur lien entre eux que l'ordre même de la vie.

1er octobre 1871.

SOUVENIRS ET PORTRAITS

PREMIÈRES ANNÉES

I

M. DE VAUDRAN. — M. DE VALMONT

I

La contrée où je suis né, bien qu'elle soit voisine du cours de la Saône, où se réfléchissent d'un côté les Alpes lointaines, de l'autre des villes opulentes et les plus riants villages de France, est aride et triste; des collines grises, où la roche nue perce un sol maigre, s'interposent entre nos hameaux et le grand horizon de la Saône, de la Bresse, du Jura et des Alpes, délices des yeux du voyagenr qui suit la rive du fleuve.

De petits villages s'élèvent çà et là au pied ou sur les flancs rapides de ces collines; leurs murs blancs, leurs toits plats, leurs tuiles rouges, leurs clochers de pierres noirâtres semblables à des imitations de pyramides par des enfants sur le sable du désert, la nudité d'eau et d'arbres qui caractérise le pays, les petits champs de vignes basses enclos de buis ou de pierres sèches, font ressembler, trait pour trait, ces hameaux du Mâconnais à ces

villages d'Espagne, de Calabre, de Sicile ou de Grèce, que le soleil d'été, sous un ciel cru, fait fumer à l'œil comme des gueules de four où le paysan a allumé son fagot de myrte ou de buis pour cuire le pain de ses enfants.

La maison de mon père était cachée à l'œil par le clocher et par les maisons des villageois dans un de ces hameaux; elle n'avait rien qui la distinguât de ces cubes de pierre grise percés de fenêtres et couverts de tuiles brunies par les hivers. Seulement une cour un peu plus vaste et un ou deux arpents de jardin potager s'étendaient derrière la maison, entre la montagne et le village. La vie y était aussi agreste et aussi close que le site. C'est là que j'étais né et que je grandissais, sans autre idée de cette terre que ce qui en était contenu pour moi dans cet étroit horizon; j'y vivais renfermé entre deux ou trois monticules, où les chèvres et les moutons montaient le matin avec les enfants, et d'où ils redescendaient le soir au village pour donner leur lait aux mères.

II

Ce monde était bien petit, même pour un petit enfant; mon intelligence commençait à se développer avec l'âge, et à s'interroger sur ce qui était derrière la montagne. Quand j'y montais jusqu'au sommet avec les autres enfants du hameau pour suivre les chèvres, je n'apercevais que trois ou quatre villages à peu près semblables, qui tachaient de blanc le pied d'autres collines pareilles, ou qui fumaient le soir dans le bleu du firmament.

Cependant ma mère, femme supérieure et sainte, épiait jour à jour ma pensée, pour la tourner à sa première apparition vers Dieu, comme on épie le ruisseau à sa source pour le faire couler vers le pré où l'on veut faire reverdir

l'herbe nouvelle. Elle m'enseignait à lire et à former une à une ces lettres mystérieuses qui en se rassemblant composent la syllabe ; puis, en se rassemblant encore davantage, le mot; puis, en se coordonnant d'après certaines règles, la phrase ; puis, en liant la phrase à la phrase, finissent par produire, ô prodige de transformation ! la pensée. Comment s'opère cette transformation d'un trait de plume matérielle sur un morceau de matière blanche appelée papier, en une substance immatérielle et tout intellectuelle, appelée pensée ? Et qu'est-ce que la pensée elle-même, étrangère aux sens et jaillissant des sens comme l'étincelle du caillou pour illuminer la nuit? Il faut le demander à celui qui a créé la matière et l'intelligence, et qui, par un phénomène dont il s'est réservé le mystère, et pour un dessein divin comme lui, a donné à cette pensée et à cette matière l'apparence d'une même substance, en leur donnant l'impossibilité d'une même nature. Dieu seul sait les secrets de Dieu : aucun autre être ne pourrait ni les concevoir ni les garder. La jonction de la matière et de l'âme dans l'homme, la transformation apparente des sens en intelligence, et de l'intelligence en matière, est le plus étonnant et sans doute le plus saint de ses secrets. Il faut admettre le phénomène, car il est évident; il ne faut pas l'expliquer, car il est surhumain. On devrait écrire sur le frontispice de toutes les sciences physiques ou métaphysiques, à la borne des choses explicables : « Arrêtez-vous là ; vous êtes au bord de l'abîme ! Contemplez ! admirez ! adorez ! n'expliquez pas ! Vous touchez là au grand secret ! On n'escalade pas la pensée de Dieu ! Le vers du Dante devrait être inscrit sur la nature physique comme sur la nature morale : VOUS QUI TOUCHEZ A CES LIMITES, LAISSEZ TOUTE ESPÉRANCE DE LES DÉPASSER.

III

Quoi qu'il en soit, je commençais à penser et à comprendre que d'autres autour de moi pensaient plus que moi ; je commençais même à comprendre non la nature, mais le fait de cette transformation en pensée des caractères matériels qu'on me faisait tracer ou lire, et la transformation de cette pensée en caractères, c'est-à-dire en livres. Mes premiers respects pour le livre, *milieu* surhumain où s'opère ce phénomène, me vinrent d'où vient toute révélation aux enfants, de leur mère.

La mienne avait la piété d'un ange dans le cœur, et l'impressionnabilité d'une femme sur les traits. Son visage, où la beauté de ses traits et la sainteté de ses pensées luttaient ensemble, comme pour s'accomplir l'une par l'autre, me donnait, bien plus encore qu'un livre, le spectacle de cette transformation presque visible de l'intelligence en expression physique, et de l'expression physique en intelligence. C'est ce qu'on appelle *physionomie*, chose que l'on définit toujours, parce qu'on n'est jamais parvenu à la définir. La physionomie est en effet le phénomène lui-même visible, mais toujours mystère : *l'âme dans les traits et les traits dans l'âme*. L'homme peut voir là, plus que partout ailleurs, l'union de la matière et de l'esprit; mais définir dans la physionomie ce qui est de la matière et ce qui est de l'esprit, la nature nous en défie; c'est la limite où les deux natures se confondent : on adore et l'on s'anéantit.

IV

Je voyais donc ma mère, soit le dimanche après les cérémonies du matin, dans le loisir de sa chambre éclai-

rée du plein soleil, soit les autres jours de la semaine, le soir quand elle avait déposé l'aiguille, je la voyais prendre sur une tablette, à côté de son lit, un volume de dévotion qui lui venait de sa mère. Sa physionomie, ordinairement si ouverte et si répandue sur tous ses traits, changeait tout à coup d'expression; elle se recueillait, comme la lueur d'une lampe quand on la couvre de la main contre le vent, pour l'empêcher de vaciller çà et là et de s'éteindre. Je connaissais cette expression, j'y devinais je ne sais quelle conversation muette avec un autre que moi, et, sans qu'elle eût besoin de me faire un signe, je rentrais dans le silence et je respectais sa lecture.

Ses lèvres articulaient à peine un léger et imperceptible mouvement; mais ses yeux tour à tour baissés sur la page ou levés vers le ciel, la pâleur et la rougeur alternatives de ses joues, ses mains qui se joignaient quelquefois en déposant pour un moment le livre sur ses genoux, l'émotion qui gonflait sa poitrine et qui se révélait à moi par une respiration plus forte qu'à l'ordinaire, tout me faisait conclure, dans mon intelligence enfantine, qu'elle disait à ce livre ou que ce livre lui disait des choses inentendues de moi, mais bien intéressantes, puisque elle, habituellement si indulgente à nos jeux et si gracieuse à nous répondre, me faisait signe de ne pas interrompre l'entretien silencieux!

V

Je compris ainsi à demi qu'il existait, par ces livres sans cesse feuilletés sous ses mains pieuses le matin et le soir, je ne sais quelle littérature sacrée, par laquelle, au moyen de certaines pages qui contenaient sans doute des secrets au-dessus de mon âge, celui qu'on me nommait

le bon Dieu s'entretenait avec les mères, et les mères s'entretenaient avec le bon Dieu. Ce fut mon premier sentiment littéraire; il se confondit dans ma pensée avec ce je ne sais quoi de saint qui respirait sur le front de la sainte femme, quand elle ouvrait ou qu'elle refermait ces mystérieux volumes.

VI

Bientôt les premières études de langues commencées sans maître dans la maison paternelle, puis les leçons plus sérieuses et plus disciplinées des maîtres dans les écoles, m'apprirent qu'il existait un monde de paroles, de langues diverses: les unes qu'on appelait mortes, et qu'on ressuscitait si laborieusement pour y chercher comme une moelle éternelle dans des os desséchés par le temps; les autres qu'on appelait vivantes, et que j'entendais vivre en effet autour de moi.

Je passe sur ces rudes années où les enfants voudraient qu'il n'y eût pas d'autre langue que celle qu'ils balbutient, entrecoupée de baisers, sur le sein de leurs nourrices ou sur les genoux de leurs mères. Ces années furent plus amères pour moi peut-être que pour un autre : plus le nid est doux sur l'arbre et sous l'aile de la mère, plus l'oiseau déteste les barreaux de la cage où on lui siffle des airs empruntés qu'il doit répéter sans les comprendre.

Cependant, malgré la dureté de l'apprentissage, je commençais à trouver de temps en temps un plaisir sévère à ces récits pathétiques, à ces belles pensées qu'on nous faisait exhumer mot à mot de ces langues mortes; un souffle harmonieux et frais en sortait de temps en temps, comme celui qui sort d'un caveau souterrain muré depuis longtemps et dont on enfonce la porte. Une image

champêtre ou un sentiment pastoral de Virgile, une strophe gracieuse d'Horace ou d'Anacréon, un discours de Thucydide, une mâle réflexion de Tacite, une période intarissable et sonore de Cicéron, me ravissaient malgré moi vers d'autres temps, d'autres lieux, d'autres langues, et me donnaient une jouissance un peu âpre, mais enfin une jouissance précoce, de ce qui devait enchanter plus tard ma vie. C'était, je m'en souviens, comme une consonnance, encore lointaine et confuse entre mon âme et ces âmes qui me parlaient ainsi à travers les siècles.

VII

De ce jour la littérature, jusque-là maudite, me parut un plaisir un peu chèrement acheté, mais qui valait mille fois la peine qu'on nous imposait pour l'acquérir.

Les années austères de ces études s'écoulèrent ainsi. Les premiers essais de composition littéraire, qu'on nous faisait écrire en grec, en latin, en français, ajoutèrent bientôt à ce plaisir passif le plaisir actif de produire nous-mêmes, à l'applaudissement de nos maîtres et de nos émules, des pensées, des sentiments, des images, réminiscences plus ou moins heureuses des compositions antiques qu'on nous avait appris à admirer. Je me souviens encore du premier de ces essais descriptifs, qui me valut à mon tour l'approbation du professeur et l'enthousiasme de l'école.

On nous avait donné pour texte libre et vague une description du printemps à la campagne. Le plus grand nombre de mes condisciples était né et avait été élevé dans les villes; ils ne connaissaient le printemps que par les livres. Leur composition un peu banale était pleine des images des *Bucoliques:* des ruisseaux, des troupeaux,

des oiseaux, des bergers assis sous des hêtres et jouant des airs champêtres sur leurs chalumeaux ; des prairies émaillées de fleurs sur lesquelles voltigeaient des nuées d'abeilles et de papillons. Tous ces printemps étaient italiens ou grecs ; ils se ressemblaient les uns les autres, comme le même visage répété par vingt miroirs différents.

J'avais été élevé à la campagne, dans l'âpre contrée que je viens de décrire ; je n'avais vu, autour de la maison rustique et nue de mon père, ni les orangers à pommes d'or semant leurs fleurs odorantes sous mes pas, ni les clairs ruisseaux sortant à gros bouillons de l'ombre des forêts de hêtres, pour aller épandre leur écume laiteuse sur les pentes fleuries des vallons, ni les gras troupeaux de génisses lombardes, enfonçant jusqu'aux jarrets leurs flancs d'or ou d'albâtre dans l'épaisseur des herbes, ni les abeilles de l'Hymette bourdonnant parmi les cytises jaunes et les lauriers-roses.

A moins d'emprunter toutes mes images à mes livres, ce qui me répugnait comme un larcin et comme un mensonge, il me fallait donc décrire d'après nature l'aride et pauvre printemps de mon pays. Je ne trouvais dans cette indigente nature aucune des couleurs poétiques que la nudité de la terre et l'éraillement de mes roches décrépites me refusaient.

Je résolus de me passer de la nature imaginaire, et de peindre le printemps dans les impressions, dans le cœur et dans les travaux des villageois, tel que je l'avais vu pendant mes heureuses années d'enfance, au hameau où j'avais grandi. Je pensais bien que ma composition serait la plus sèche, et que le maître et les condisciples auraient pitié de la pauvreté de mon pinceau. Cependant je pris la plume avec mes rivaux, et j'écrivis en toute humilité, mais avec tout l'effort de style dont j'étais ca

pable, ma première composition. Au lieu de la fiction toujours froide, la mémoire des lieux aimés, toujours chaude, fut ma muse, comme nous disions alors; elle m'inspira.

J'ai retrouvé, il y a peu de temps, cette composition d'enfant, écrite d'une écriture ronde et peu coulante, dans un des tiroirs du secrétaire de noyer de ma mère : mes maîtres la lui avaient adressée pour la faire jouir des progrès de son enfant. Je pourrais la copier ici tout entière; je me contente de l'abréger sans y rien changer. J'avoue que, si j'avais à l'écrire aujourd'hui, je la ferais peut-être plus magistralement, mais je ne la ferais peut-être pas avec plus de sentiment du vrai sous la plume.

Voici mon chef-d'œuvre.

VIII

« Le coq chante sur le fumier du chemin, au milieu de « ses poules qui grattent de leurs pattes la paille, pour y « trouver le grain que le fléau a oublié dans l'épi quand « on l'a battu dans la grange. Le village s'éveille à son « chant joyeux. On voit les femmes et les jeunes filles « sortir à demi vêtues des portes des chaumières, et pei- « gner leurs longs cheveux avec le peigne aux dents de « buis qui les lisse comme des écheveaux de soie. Elles « se penchent sur la margelle du puits, pour s'y laver les « yeux et les joues dans le seau de cuivre que la corde « enroulée autour de la poulie criarde élève du fond du « rocher jusqu'à leurs mains.

« Le vent attiédi de mai souffle, semblable à l'haleine « d'un enfant qui se réveille; il sèche sur leurs visages et « sur leurs cous les mèches humides de leurs cheveux. « On les voit ensuite se répandre dans leurs petits jar-

« dins bordés de sureaux, dont la fleur ressemble à la « neige qui n'a pas encore été touchée du soleil ; elles y « cueillent des giroflées qu'elles attachent par une épingle « à leurs manches, pour les respirer tout le jour en tra- « vaillant.

« Les hirondelles, qui sont revenues depuis peu de « jours des pays inconnus où elles ont un second nid « pour leurs hivers, n'ont pas encore pris leur vol ; elles « sont rangées les unes à côté des autres sur les conduits « de fer-blanc qui bordent le toit, afin d'y saluer de plus « haut le soleil qui va paraître, ou d'y tremper leur bec « dans l'eau que la dernière pluie y a laissée : on dirait « une corniche animée qui fait le tour du toit. Elles ne « font entendre qu'un imperceptible gazouillement, sem- « blable aux paroles qu'on balbutie en rêve, comme si ces « charmants oiseaux, qui aiment tant la demeure de « l'homme, avaient peur de réveiller les enfants encore « endormis dans la chambre haute.

« Enfin le soleil écarte là-bas, du côté du mont Blanc, « d'épais rideaux de brouillards ou de nuages ; l'astre s'en « dégage peu à peu comme un navire en feu qui bondit « sur les vagues en les colorant de son incendie. Ses pre- « mières lueurs, qui le devancent, teignent les hautes col- « lines d'une traînée de lumière rose ; cette lueur ressem- « ble aux reflets que la gueule du four, où petillent le « buis et le sarment enflammés, jette sur les visages des « femmes qui font le pain. Elle ne brille pas glaciale « comme pendant l'hiver sur le givre des prés ; elle « chauffe la terre, et elle essuie la rosée qui fume en s'é- « levant des brins d'herbe et du calice des fleurs dans les « jardins. Le caillou que le rayon a touché est déjà tiède « à la main ; le vent lui-même semble avoir traversé l'ha- « leine de l'aurore du printemps : il souffle sur les col- « lines, comme notre mère, quand nous étions petits et

« que nous rentrions tout transis de froid, soufflait sur « nos doigts pour les *dégourdir*.

« Le soleil monte de plus en plus ; il atteint déjà la « cime du clocher, dont il fait briller la plus haute pierre « comme un charbon : la cloche, ébranlée par la corde « à laquelle se suspendent les petits enfants au signal « du sonneur, répond à ce premier rayon de soleil par « un tintement de joie qui fait tressaillir et envoler les « colombes et les moineaux de tous les toits.

« Les femmes qui tirent l'eau du puits, ou qui la rap- « portent à la maison dans un seau de bois sur leurs têtes, « s'arrêtent à ce son de la cloche ; elles courbent leurs « fronts en soutenant le vase de leurs deux mains levées, « de peur que leur mouvement ne fasse perdre l'équilibre « à l'eau ; elles adressent une courte prière au Dieu qui « fait lever un jour de printemps. Les murmures, les « bruits, les voix du chemin, cessent un moment, et à « travers ce grand silence on entend la nature muette « palpiter de reconnaissance et de piété devant son « créateur.

« Mais déjà les chèvres et les moutons, impatients qu'on « leur rouvre les noires étables où on les enferme pen- « dant la neige, bêlent de plus en plus haut pour qu'on « les ramène à leur montagne accoutumée. La mère de « famille descend précipitamment l'escalier raboteux de « la chaumière ; on entend résonner ses sabots de hêtre « ou de noyer sur les marches. Elle lève le loquet de bois « de l'étable ; elle compte ses agneaux et ses cabris à me- « sure qu'ils s'embarrassent entre ses jambes pour sortir « les premiers de leur prison ; elle les donne à conduire « aux enfants.

« Les petits bergers, armés d'une branche de houx où « pendent encore les feuilles, prennent avec leurs chèvres « le sentier de rocher qui mène aux montagnes ; ils s'a-

« musent en montant à cueillir les rameaux du buis, que « le printemps rend odorants comme la vigne, et à cueillir « au buisson les fruits verts de cet arbrisseau, qui ressem- « blent à de petites marmites à trois pieds, amusement « et étonnement de leur enfance. Bientôt on les perd de « vue derrière les roches, et ils ne reviendront que le soir, « quand les chèvres et les brebis traîneront sur les pierres « leurs mamelles gonflées de lait.

« Pendant que les troupeaux montent ainsi vers les « cimes, on voit briller dans les chaumières, à travers les « portes ouvertes, la flamme des fagots allumés par les « femmes pour *tremper la soupe* du matin à leurs maris « avant d'aller ensemble à la vigne. Après la soupe, man- « gée sur la table luisante de noyer, entourée de bancs de « même bois, on voit les vieilles femmes sortir toutes « courbées par l'âge et le travail. Elles se rassemblent et « s'asseyent sur les troncs d'arbres couchés le long des « chemins, adossés au mur échauffé par le soleil levant; « elles y filent leurs longues quenouilles chargées de la « laine blanche des agneaux. Ces quenouilles sont entou- « rées d'une tresse rouge qui serpente autour de la laine. « Elles gardent les petits enfants en causant entre elles « des printemps d'autrefois.

« Le jeune homme et la jeune femme sortent les der- « niers de la maison, en glissant la clef par la chatière « sous la porte. L'homme tient à la main ses lourds outils « de travail, le pic, la pioche; sa hache brille sur ses « épaules. La femme porte un long berceau de bois blanc « dans lequel dort son nourrisson en équilibre sur sa tête; « elle le soutient d'une main, et elle conduit de l'autre « main un enfant qui commence à marcher et qui tré- « buche sur les pierres.

« On les suit de l'œil dans les vignes des coteaux voi- « sins. Ils déposent le berceau de l'enfant endormi dans

« une *charrière* (petit sentier creux entre deux champs « de vigne), à l'ombre des feuilles larges, étagées de « nœud en nœud, sur les sarments nouveaux de l'année. « L'homme rejette sa veste; la jeune femme ne garde « que sa chemise de toile épaisse et forte comme le cuir; « ils prennent la pioche dans leurs mains hâlées, et on « entend résonner partout sur les collines, jusqu'au mi- « lieu du jour, les coups de la pioche de fer luisant, sur « les cailloux qui l'ébrèchent. La chemise de la femme « (haletante de peine) se colle sur sa poitrine et sur ses « épaules, comme si elle sortait d'un bain dans la rivière. « Au moindre cri de son nourrisson qui s'éveille, elle « court s'accroupir auprès du berceau, entr'ouvre sa che- « mise, et donne son lait à l'enfant après avoir donné « sa sueur à la vigne.

« Quand le soleil est au milieu du ciel, elle déplie un « linge blanc qui préserve le pain et le fromage du sable « que le vent y jette; elle étend sur la tranche de pain « noir le blanc laitage à moitié durci, entouré de la feuille « de vigne et semé des grains luisants du sel gris. Ils « mangent, essoufflés, l'un à côté de l'autre, comme deux « voyageurs lassés d'une longue marche, au bord du fossé « de la route, échangeant à peine quelques rares paroles « sur les promesses que le printemps fait à la ven- « dange.

« Au pied d'un cep qui l'a distillée l'automne précé- « dent, une bouteille rafraîchie par l'ombre leur verse « goutte à goutte la force et la joie. Ils s'endorment après « sur la terre qui fume de chaleur, la tête appuyée sur « leurs bras recourbés, et ils repuisent leur vigueur dans « les rayons brûlants de ce soleil qui sèche leur jeune « sueur.

« Le soir, on les entend redescendre en chantant de « tous les sentiers des collines; et les petits bergers,

« qui redescendent avec leur troupeau de la montagne,
« ramènent à la jeune femme, pour le repas du soir,
« sa chèvre favorite, les cornes enroulées de guirlandes
« de buis. »

. . . .

. . . .

La composition déjà trop longuement citée se terminait par un hymne au printemps qui gonfle les bourgeons de la vigne, qui promet la grappe, qui distille lentement dans les veines du pampre le vin que l'automne répandra en pourpre sous l'arbre du pressoir, cette liqueur qui réjouit le cœur de l'homme jeune et qui fait chanter le vieillard lui-même, en ranimant dans sa mémoire ses printemps passés.

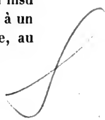
Mais je n'en copie pas davantage; ces balbutiements d'enfant n'ont de charme que pour les mères.

IX

Quoi qu'il en soit, cette première composition littéraire échappée à une imagination de douze ans parut aux maîtres et aux élèves supérieure au moins, par sa naïveté, aux redites classiques de mes condisciples; on y reconnaissait l'accent, on y entendait le cri du coteau natal sous le soleil aimé du pauvre villageois à midi.

Ma description enfantine eut le prix, non de style, mais de candeur et de sincérité descriptives. Deux maîtres tendres et vénérés, dont les vicissitudes de la vie et de la fugitive opinion (*aura*) n'ont point refroidi en moi la mémoire, le père Béquet et le père Varlet, professeurs des classes littéraires chez les Jésuites, me témoignèrent depuis ce jour une prédilection presque paternelle que je serais ingrat d'oublier. On peut changer d'esprit, on ne doit pas changer de cœur. Ces professeurs aimés me cul-

tivèrent avec une tendre sollicitude, comme un enfant qui promettait au moins un amour instinctif pour les lettres : ils étaient idolâtres du beau dans le style. Moi-même (je dois l'avouer ici avec toute humilité aujourd'hui) je fus si étonné et si satisfait de la fidélité du tableau que j'avais fait de mon hameau natal, sur mes pauvres collines calcinées, que j'en conçus je ne sais quelle estime précoce et trop sérieuse pour moi-même. Je lus et relus vingt fois ma première composition ; je l'envoyai à ma mère par l'ordre de mes maîtres : on la lut à la fin de l'année, à la cérémonie publique de la distribution des prix au collége des Jésuites, devant les mères et devant les enfants, qui l'applaudirent. Elle ne sortit jamais entièrement de ma mémoire ; et je n'ouvris jamais dans un autre âge le tiroir du secrétaire de ma mère sans la relire tout entière, avec une certaine satisfaction de ma précocité. Je puis même dire que, de mes trop nombreux ouvrages, c'est peut-être cet enfantillage qui m'a donné le plus de conscience anticipée de mes forces. Je sentis ce que sent un élève en peinture qui jette l'écume de la palette de son maître contre la muraille de l'atelier, et qui se trouve à son insu avoir fait de ces taches quelque chose qui ressemble à un tableau. Il se croit peintre et il s'admire lui-même, au lieu d'admirer le hasard qui a tout fait.



X

Une de ces circonstances qui grandit en moi ce vague sentiment littéraire m'est encore présente à l'esprit ; j'aime à me la retracer quand je me demande à moi-même d'où me sont venus l'instinct et le goût des choses intellectuelles.

Il y avait, à quelque distance de la maison rustique de

mon père, une montagne isolée des autres groupes de collines; on la nomme, sans doute par dérivation de son ancien nom latin, *Mons arduus*, la montagne de *Monsard*. Ses flancs escarpés de tous les côtés sont semés de pierres roulantes; ces cailloux glissent sous les pieds, quand on la gravit, avec un bruit de vagues qui se retirent de la falaise en entraînant les galets et les coquillages dans leur reflux.

Des sentiers étroits, à peine perceptibles, et tous les jours effacés par les pieds des chèvres, conduisent par des contours un peu plus adoucis jusqu'au sommet. Là, des roches grises, entièrement décharnées de sol et taillées par la nature, le temps, la pluie, les vents, en formes étranges, se dressent comme de gigantesques créneaux d'une forteresse démantelée.

Trois de ces roches sont creusées en niches, ou plutôt en chaires de cathédrales, comme si la main des hommes s'était complu à préparer dans ce lieu désert trois siéges ou trois tribunes à des solitaires pour parler de Dieu aux éléments. Ces trois chaires, rapprochées les unes des autres comme des stalles dans un chœur d'église, forment une façade semi-circulaire qui regarde l'orient; en sorte que les bergers ou les chasseurs fatigués qui s'y placent et qui s'y assoient pour se reposer à l'abri du vent, peuvent se voir obliquement les uns presque vis-à-vis des autres, et s'entretenir même à voix basse, sans que le mouvement de l'air dans ces hauts lieux emporte leurs paroles préservées du vent.

La vue n'y est libre que du côté du soleil levant: cette vue est vaste comme sur un horizon de l'Océan; elle glisse sur les collines et les villages qui séparent ces montagnes du lit de la Saône; elle franchit le ruban d'argent étendu comme une toile qui sèche sur l'herbe, dans les prairies presque hollandaises de la Bresse pastorale.

Elle se soulève au delà pour gravir les flancs noirâtres du Jura; elle ne se repose que sur des cimes aériennes de la chaîne de neige des Alpes. Là, l'imagination, ce télescope sans limite de l'âme, se précipite dans les plaines de l'Italie et dans les lagunes de l'Adriatique.

On jouit sur cette hauteur d'un complet et perpétuel silence : les bruits des vallées ne montent pas jusque-là ; on n'y entend que la chute accidentelle des petits coquillages pétrifiés qu'un mouvement du pied fait rouler jusqu'au bas de la montagne, ou les imperceptibles sifflements que rend la brise en se tamisant sur les brins d'herbe mince, sèche et aiguë, qui percent les pierres comme de petites lances : accompagnement doux plutôt qu'interruption des hautes pensées que les hauts lieux inspirent.

XI

Mon père, à qui son goût pour la chasse avait fait découvrir ce site élevé et presque inabordable, s'y rendait souvent après le dîner, d'où l'on sortait alors à deux heures; il y portait avec lui un livre, pour y passer en société d'un grand ou aimable esprit les longues soirées des jours d'été; il m'y conduisait souvent avec lui, quand, vers l'âge de dix à douze ans, le collége me rendait à la famille.

Dès qu'il y était assis, son livre ouvert dans la main, je m'occupais agréablement au pied des créneaux à choisir, parmi les pierres roulées, les plus belles pétrifications marines, ou à tresser des paniers pour mes sœurs avec ces joncs qui croissent à sec sur les pelouses arides. Bientôt nous entendions, du côté de la montagne opposé à celui que nous avions gravi, des pas lents et mesurés; ces pas faisaient rouler au-dessous de nous les pierres sèches :

un autre hôte de la montagne paraissait presque aussitôt après, un livre aussi dans la main. Il essuyait son front taché de sueur et de poudre blanche, en regardant mon amas de coquillages, et en m'expliquant comment la haute marée des siècles les avait portés jusque-là ; puis il allait saluer avec une cordialité un peu cérémonieuse mon père, et il s'asseyait dans la seconde stalle du rocher.

XII

Ce visiteur assidu de la montagne s'appelait M. de Vaudran.

C'était un homme de cinquante à soixante ans ; il était le cinquième fils d'une nombreuse et remarquable famille de notre pays, appelée la famille des Bruys. On apercevait la maison de cette famille patriarcale, entourée de terrasses et de parterres, au pied de la montagne de Monsard, au bord d'une route poudreuse d'un côté, au bord des prés, des petits bois et d'un ruisseau de l'autre côté.

Cette famille avait essaimé plusieurs de ses fils, avant la Révolution, à Paris, dans les plus hautes charges de la monarchie. L'aptitude de cette race aux affaires ou aux lettres était proverbiale dans nos contrées. Les sœurs n'y étaient pas moins distinguées de caractère et d'esprit que les frères : la dernière de ces sœurs vit encore, âgée de quatre-vingt-quinze ans, dans la même maison que je vois blanchir d'ici, à l'époque où j'écris ces lignes ; elle n'a rien perdu de sa grâce de cœur et de son sourire d'esprit ! Elle a usé le temps, qui ne l'use pas ; elle est comme un jalon vivant du passé, laissé dans le domaine et sur les tombeaux de ses frères et de ses sœurs. Tout le pays aime à la retrouver, le matin, où il l'a laissée le soir.

XIII

M. de Vaudran avait été directeur d'un des ministères les plus importants, au commencement du règne de Louis XVI. Lié avec M. de Malesherbes et avec les politiques et les écrivains les plus illustres du siècle, décapités en 1793, il était tombé avec la monarchie. Emprisonné, proscrit, puis amnistié par les mobilités des circonstances révolutionnaires, il avait été enfin laissé à sec sur la rive, comme un débris après la tempête, dans le petit domaine de ses pères.

Il y vivait en philosophe, auprès de ses sœurs, suspendu par ses opinions et ses souvenirs entre deux temps; doué d'un esprit étendu, d'une érudition profonde, d'une éloquence sobre et précise comme les affaires qu'il avait maniées. Il avait en lui-même un entretien suffisant pour supporter le désœuvrement, ce supplice des âmes vides.

De tous ses biens à Paris il n'avait sauvé que sa bibliothèque; il l'avait rangée, comme son plus cher trésor, dans une des chambres hautes de la maison de ses sœurs; il s'y consolait avec ces consolateurs muets qui ont des baumes pour toutes les blessures. Le voisinage et la similitude de revers l'avaient lié d'une estime et d'une inclination mâles avec mon père : ce n'était pas précisément de l'amitié, c'était un respect réciproque qui donnait une majesté un peu froide et une apparence de réserve à leurs relations. Mais ces deux hommes se recherchaient, tout en se réservant comme deux caractères qui ont la pudeur de leurs épanchements. Ils s'étaient rencontrés un jour par hasard dans ce site solitaire, poussés par le même instinct de solitude et de contemplation; ils y avaient passé des heures d'entretien et de lecture agréables l'un avec l'autre : le lendemain ils s'y étaient retrouvés sans

surprise, et depuis, sans s'y donner jamais de rendez-vous, ils s'y rencontraient presque tous les jours.

XIV

La figure de M. de Vaudran portait l'empreinte de sa vie ; elle était noble, fine, un peu tendue. Ses yeux couvaient un feu amorti par les disgrâces ; ses lèvres avaient le pli du dédain philosophique contre la destinée, qu'on subit, mais qu'on méprise. On lisait sur sa physionomie ce mot de Machiavel sur la fortune : « Je donne carrière « à sa malignité, satisfait qu'elle me foule ainsi aux pieds, « pour voir si à la fin elle n'en aura pas quelque « honte !... »

Sa voix était grave, ses expressions choisies ; sa politesse un peu compassée rappelait la cour de Versailles dans un hameau de nos montagnes ; son costume disait l'homme de distinction qui respectait son passé dans sa déchéance ; sa chevelure était relevée en boucles crêpées et poudrées sur les deux tempes. Il tenait d'une main son chapeau, entouré d'une ganse noire à boucle d'argent ; son habit gris, à boutons d'acier taillés à facettes, s'ouvrait sur un gilet blanc à longues poches ; ses souliers étaient noués sur le cou-de-pied par des agrafes d'argent ; il portait un jonc à longue pomme d'or à la main.

XV

A peine était-il assis dans la chaire du rocher la plus rapprochée de celle de mon père, que j'entendais les pas plus légers d'un troisième visiteur : celui-là gravissait lentement aussi, mais plus résolûment, la montagne. Bientôt je voyais se dessiner en sombre sur le ciel bleu

la redingote noire d'un beau jeune homme qui, sous l'habit d'un ecclésiastique, avait la taille, la stature et la contenance mâle d'un militaire. Un fusil double luisait au soleil sur ses épaules, un fouet de chasse badinait dans sa main; un chapeau rond recouvrait à demi son front haut et ses cheveux noirs; ses bottes fortes, armées aux talons d'éperons d'argent, trahissaient en lui l'homme de cheval et l'homme de chasse plus que l'homme du sanctuaire. Sa figure avait la franchise virile du soldat; mais ses yeux pénétrants, sa bouche pensive, ses joues pâlies par l'étude, annonçaient aussi l'homme intellectuel et le cœur sensible jusqu'à la mélancolie. Ses deux chiens courants, au poil fauve, qui me connaissaient, venaient se coucher auprès de moi sur l'herbe chaude; je détachais leurs colliers, pour que le tintement de leurs grelots ne m'empêchât pas d'entendre la lecture ou la conversation des trois amis.

XVI

Ce troisième visiteur était l'abbé Dumont, neveu du vieux curé du village de Bussières, hameau que nous voyions blanchir au pied de la montagne, parmi les vignes et les chènevières.

Ce jeune homme, né pour une autre profession, avait été dans son adolescence secrétaire de l'évêque de Mâcon, homme d'exquise littérature; l'abbé Dumont avait été relégué par la Révolution dans le pauvre presbytère de son oncle : il devait lui succéder. Il se consolait par la chasse, par la lecture, et par la société de M. de Vaudran et de mon père, ses voisins, de la destinée contraire qui lui avait fermé le palais épiscopal, et qui le condamnait à la vie obscure d'un vicaire de campagne. Il avait les goûts élégants et nobles dans une misérable fortune. Il adorait

mon père comme un modèle du gentilhomme loyal et cultivé, qui l'entretenait de cour, de guerre et de chasse; il aimait M. de Vaudran, qui lui avait ouvert sa bibliothèque; il commençait à m'aimer, tout enfant que j'étais moi-même, de cette amitié qui devint mutuelle quand les années finirent par niveler les âges, alors si divers : amitié restée après sa perte au fond de mon cœur comme une lie de regrets qu'on ne remue jamais en vain.

XVII

Après avoir salué, avec une aisance mêlée de respect, ses deux voisins, supérieurs en âge et en rang à lui, l'abbé m'abandonnait ses chiens, que je tenais en laisse; il étendait avec soin son fusil, aussi poli que de l'or bruni, sur la mousse, et il s'asseyait dans la troisième chaire de roche, que la nature semblait avoir taillée pour ces trois amis.

Alors commençait entre ces trois hommes, d'âge, d'esprit et de condition si divers, un entretien d'abord familier comme le voisinage et nonchalant comme le loisir sans but : mais, bientôt après, l'entretien sortait des banalités de la simple conversation; il s'élevait par degrés jusqu'à la solennité d'une conférence sur les plus graves sujets de la philosophie, de la politique et de la littérature. Mon père y apportait cette franchise brève et sobre de pensées et d'impressions qui caractérisaient son âme et son esprit; M. de Vaudran, des connaissances nettes et intarissables; le jeune vicaire, la modestie et cependant l'ardeur de son âge.

La politique était toujours le premier texte de l'entretien : l'élévation du site, la solitude du lieu, la discrétion des rochers, qui inspiraient, dans ces temps suspects, une

parfaite sécurité aux interlocuteurs, la confiance absolue qu'ils avaient les uns dans les autres, laissaient s'épancher leurs âmes dans l'abandon de leurs pensées. Ils étaient tous les trois, dans des mesures diverses et pour des causes différentes, ennemis du despotisme militaire qui avait succédé à l'anarchie de la Révolution, et qui pesait alors sur les esprits plus encore que sur les institutions : mon père, par attachement chevaleresque aux rois de sa jeunesse, pour lesquels il avait versé son sang et joué sa tête; M. de Vaudran, par amertume d'une situation élevée conquise par ses talents, perdue dans l'écroulement général des choses; l'abbé Dumont, par ardeur pour la liberté dont il avait déploré les excès dans sa première jeunesse, mais dont il s'indignait maintenant de voir la respiration même étouffée en lui et autour de lui.

XVIII

Ces trois amis s'entendaient admirablement dans une opposition commune au gouvernement du jour; les deux plus âgés, cependant, détestaient bien davantage la démagogie sanguinaire de 1793, à laquelle leurs têtes venaient d'échapper. La triste option à faire, en ce temps-là, entre des tyrans populaires ou des oppresseurs militaires, était presque tous les jours le thème de leur discussion. Quand ces discussions étaient épuisées, et terminées par de tristes retours sur la monotonie des regrets et sur la vanité des espérances, mon père, M. de Vaudran ou le jeune abbé tiraient un volume de leur poche; ils citaient à l'appui de leurs opinions l'autorité de l'écrivain qu'ils étudiaient alors.

Tantôt c'était un Montesquieu, ce prophète de l'expérience, qui montrait la source et les effets des législations;

tantôt un J. J. Rousseau, qui avait porté le rêve dans la politique, et dont le *Contrat social*, oracle la veille, venait de recevoir de la pratique et de la raison autant de démentis qu'il contient de chimères; tantôt un Fénelon, dont le seul vice dans ses utopies sociales était de ne pas croire au vice; tantôt un Platon, construisant des républiques comme des nuées suspendues sur le vide; tantôt un Aristote, ce Montesquieu de l'antiquité, cherchant des exemples plus que des règles, et faisant l'anatomie des gouvernements et des lois.

Plus souvent c'était un petit Tacite latin, que M. de Vaudran portait habituellement dans sa veste, et qu'il lisait tantôt en français, tantôt en latin, à ses deux amis, en leur faisant remarquer avec éloquence le nerf, la justesse, la portée de l'idée jetée à travers l'histoire, pour faire de chaque événement une leçon.

Le lendemain, c'était quelque autre livre qu'on avait cité la veille dans l'entretien, et que M. de Vaudran avait promis d'apporter de sa bibliothèque. On le feuilletait tout haut, pour y chercher le texte discuté. Philosophie, religion, législation, histoire, poésie, roman, journal même, tout passait et repassait tour à tour ou tout à la fois par les controverses de cette académie en plein air. L'entretien qui interrompait ou qui suivait les lectures prenait naturellement le ton grave, léger ou sentimental du volume. C'était le plus souvent M. de Vaudran qui lisait quand le livre était dogmatique; l'abbé lisait les journaux, les pamphlets acerbes, les anecdotes analogues à son âge; mon père lisait admirablement les poëtes. J'entends encore d'ici, après quarante ans, ces voix à timbres divers résonner dans ce petit amphithéâtre sonore de rochers, qui les répercutait avec la vibration lapidaire d'une voûte souterraine, ou d'une eau qui coule dans une profonde cavité.

XIX

Je me souviens surtout d'un soir d'été où M. de Vaudran, ayant apporté par hasard avec lui un Platon en grec, le lut en le traduisant à ses deux amis, jusqu'au moment où le crépuscule manqua sur la dernière page du *Phédon*, et où les premières étoiles scintillèrent dans le ciel autour du rocher, comme pour assister, du ciel, à la mort de Socrate.

Ces trois hommes, attentifs au récit du juste résigné, essuyant leurs yeux des larmes de l'admiration et de l'enthousiasme, me faisaient penser à trois sages d'Athènes conversant sur la nature et sur Dieu, assis sous les oliviers de l'Hymette. Ils me rappelèrent bien plus vivement cette scène longtemps après, quand, visitant moi-même Athènes, la colline de l'Acropole, la roche taillée du Pnyx et les pentes dénudées du Pentélique, je reconnus une ressemblance parfaite entre ces collines rocailleuses de l'Attique et les collines ruisselantes de pierres de mon pays.

On conçoit quelle vive impression de la littérature, de pareilles scènes, de pareils sites, de telles lectures et de tels entretiens devaient donner à l'esprit d'un enfant. Ces livres, ainsi feuilletés et commentés en plein ciel, avec une ardeur continue d'intérêts divers, par ces trois solitaires, me parurent renfermer je ne sais quels oracles mystérieux que ces sages venaient consulter dans le recueillement de l'âme et des sens sur ces hautes cimes. L'idée d'un livre et l'image des trois chaires de pierre sur la montagne devinrent pour jamais inséparables dans mon esprit. Ces réunions durèrent tout l'été, jusqu'aux froids de l'automne.

XX

L'année suivante, un autre hasard contribua davantage encore à me communiquer une sorte de superstition juvénile pour la littérature, et à me la faire considérer comme une sorte de puissance surnaturelle donnée par Dieu aux hommes, et propre à tout remplacer en eux, même le bonheur.

Derrière la colline, au midi, qui sépare le village de mon père d'une vallée plus encaissée et plus pastorale, le village de Bussières, groupé autour de son noir clocher, s'étend dans le fond du paysage. J'y descendais presque tous les soirs, tantôt à pied, tantôt à cheval, pour passer une ou deux heures avec le jeune vicaire lettré dont j'ai parlé plus haut en racontant l'entretien des trois voisins.

Le chemin très-étroit qui conduisait à son presbytère se rétrécissait encore, en approchant, entre les vergers et les chènevières du village; il laissait à peine place au poitrail de mon cheval. A droite, il était bordé d'une petite muraille à hauteur d'appui en pierres sèches; à gauche, par un mur à ciment très-élevé, qui servait d'enceinte à une maison bourgeoise de chétive apparence, et à un jardin suivi d'une vigne et d'un verger enclos de tous côtés comme un cimetière de hameau. En me dressant sur mes étriers, je parvenais à jeter un regard furtif sur cette maison, dans ce jardin et dans ce verger, toujours hermétiquement interdits aux pas ou aux regards des passants.

La maison aux volets toujours fermés aussi du côté du sentier, présentait, du côté du jardin, un escalier extérieur et une petite galerie couverte, à laquelle l'escalier aboutissait.

On apercevait quelquefois, assis au soleil ou à l'ombre

sur cette galerie, un homme à cheveux blancs, dans un costume presque sordide, et deux demoiselles d'un âge moins avancé, mais à qui la négligence de leur vêtement donnait prématurément les apparences de la vieillesse. Un chien blanc et une chèvre familière, suivie de deux ou trois chevreaux noirs, étaient toujours couchés ensemble sur les marches de l'escalier ou sur le mur en parapet de la galerie. Ces marches n'étaient jamais balayées par le balai de la servante : il n'y avait pas de serviteurs dans la maison ; les deux vieilles sœurs et le solitaire qui vivait avec elles épluchaient eux-mêmes leurs herbes, ou jetaient les coquilles des œufs de leurs poules sur la galerie.

Les allées du jardin, que le râteau ne peignait jamais, étaient entièrement effacées par les orties et par les mauves parasites, promptes à s'emparer du sol négligé par l'homme. On ne distinguait ces allées que par deux bordures de buis, jamais coupé non plus, qui s'élevaient à la hauteur de la ceinture. Des choux et des raves à peine sarclés croissaient dans les quatre carrés du jardin; la vigne, au bout du verger, que le vigneron ne taillait plus, répandait çà et là en rampant à terre ses sarments touffus, qui semblaient pleurer la main de l'homme. L'ombre noire du clocher s'étendait de bonne heure le soir sur cet enclos, et ajoutait une mélancolie un peu sinistre à cette demeure.

XXI

C'était l'habitation d'un vieillard dont j'ai parlé ailleurs, et qu'on appelait M. de Valmont. Les deux sœurs chez lesquelles il habitait depuis de longues années, sans qu'on lui connût de relation de parenté avec elles, étaient du pays; elles possédaient pour toute fortune cette maison, ce jardin, ce verger, et quelques petits champs de vigne hors de l'enceinte, sur la colline de Bussières.

Tout était mystère dans l'existence de ces trois personnes; le mystère aiguisait la curiosité, mais cette curiosité ne fut jamais satisfaite. Nul n'entrait dans cette maison, nul n'en sortait; il n'y avait pas un voisin ou un paysan du village qui eût échangé en sa vie une parole ou un salut avec les habitants.

Moi seul je connaissais un peu plus que de vue M. de Valmont, mais non les deux sœurs : il venait quelquefois à la ville passer une semaine ou deux de l'hiver; pendant ces courts séjours il rendait visite, en costume alors très-décent et même recherché, à mon oncle. Cet oncle était un amateur exquis de sciences et de littérature; il ouvrait sa maison à tous les hommes distingués de la province.

XXII

M. de Valmont avait eu l'occasion ainsi de me voir enfant dans le cabinet d'étude de mon oncle; il m'avait même donné en passant quelques leçons de complaisance pour l'étude du grec et du latin. La malignité, qui prétend tout expliquer, insinuait qu'il avait été Jésuite, et sa prodigieuse instruction classique avait donné quelque vraisemblance à cette rumeur. Suivant ses ennemis, il s'était lassé de cet ordre; il en était sorti pour aller en Hollande et de là en Prusse, où son scepticisme avait convenu au roi Frédéric II.

Quoi qu'il en soit, un jour que je passais dans le sentier qui bordait le mur de la maison fermée, la porte du jardin se trouva par hasard entr'ouverte : mon chien s'y précipita, et effraya les chèvres; le chien de la maison accourut de la galerie pour les défendre; une grande rumeur s'ensuivit dans l'enclos ordinairement muet. J'entrai pour rappeler mon chien, cause de ce désordre. M. de Valmont,

assis sous un noisetier contre le mur, se trouva en face de moi; il me reconnut, me sourit, me salua, et m'invita à entrer, avec une confiance très-étrangère à son caractère, mais inspirée sans doute par la candeur de ma figure et de mon âge.

Les deux sœurs, ses compagnes de solitude, qui s'occupaient des soins du ménage sur la galerie, se sauvèrent en emportant leurs laitues mal épluchées, comme si un profane avait troublé le mystère. Elles fermèrent à grand bruit l'une des deux portes de la maison qui ouvrait sur le péristyle; les chèvres, effarouchées, les suivirent. Je restai seul avec M. de Valmont.

XXIII

M. de Valmont était un homme de soixante ans, d'une belle figure, mais d'un regard inquiet, fier et oblique, qui semblait toujours épier ou regarder de côté s'il n'était pas épié lui-même. Il n'avait de complète sécurité qu'avec mon oncle, dont le caractère loyal et l'esprit ouvert l'avaient attiré. Il causait de toutes choses, politique, littérature, anecdotes secrètes des cours du Midi ou du Nord, avec une étonnante sagacité pour un solitaire qui semblait depuis si longtemps enfoui dans une masure de nos montagnes.

Cette connaissance si approfondie et si universelle des sciences, des lettres, de la diplomatie, des cours et des hommes, ne s'expliquait pas autrement que par des conjectures. Son existence était une énigme.

On chuchotait, sans le dire tout haut, qu'il avait été employé par la diplomatie secrète de Louis XV dans le nord de l'Europe; qu'il avait vécu longtemps à Berlin et à Pétersbourg dans l'intimité confidentielle de Catherine II

et du grand Frédéric; qu'il avait été lié avec les politiques, les philosophes, les écrivains de cette dernière cour, et qu'il avait puisé là cette universalité de connaissances, cette fleur d'élocution et cette élégance exquise de manières dont il faisait preuve quand il revenait dans le monde. Mais il est mort sans que la confiance même qu'il avait dans mon oncle, et l'amitié que mon oncle lui témoignait, lui aient arraché son secret. Il dort dans le mystère, comme il a vécu.

XXIV

« Eh bien! me dit-il, mon enfant, vous voyez le pre-
« mier le grand mystère de cet enclos, sur lequel on chu-
« chote tant de fables dans le village! Un homme lassé des
« hommes, deux amies atteintes du même dégoût de
« l'existence que lui, un chien, une chèvre, un arbre, un
« livre, voilà tous les mots de l'énigme. Puissiez-vous
« ne la comprendre jamais par vous-même! »

Je balbutiai timidement quelques vagues paroles d'excuse sur l'étourderie de mon chien et sur mon indiscrétion involontaire, et je me préparais à me retirer; mais son chien, lassé de sa solitude et qui jouait déjà avec le mien dans les hautes mauves, prolongeait accidentellement ma présence dans le jardin.

« Non, non, me dit alors le vieillard avec un sourire
« gracieux qui ne lui était pas naturel, ne craignez pas
« de rester quelques minutes de plus dans ce lieu suspect.
« Ce n'est pas contre des enfants comme vous que ce mur
« a été élevé au-dessus de la portée du regard des hommes,
« et que ces fenêtres et cette porte se sont fermées; c'est
« contre les hommes curieux, calomniateurs ou méchants,
« qui vous persécutent quand vous habitez au milieu d'eux,

« et qui vous haïssent quand vous vous retirez de leur « société. Montez avec moi, mon enfant, continua-t-il en « me prenant par la main, et venez voir par vous-même « combien il faut peu d'espace et peu de richesse à un « homme sage pour être heureux. »

XXV

En parlant ainsi, il me fit monter l'escalier qui conduisait à la galerie d'où les deux sœurs venaient de s'enfuir à ma vue. L'une d'elles, au bruit de nos pas, entr'ouvrit presque furtivement la porte qui s'était refermée sur elles; elle la referma aussitôt, avec la précipitation d'une femme d'Orient à l'aspect d'un homme qui entre par inadvertance dans le jardin du harem. Je n'avais eu que le temps d'apercevoir son visage: c'était une tête de Greuze, déjà un peu décolorée et décharnée par le temps, dans un tableau de famille de notre compatriote, le Raphaël de la vieillesse.

Des cheveux bruns, mêlés de quelques brins blancs, retenus autour du front par un ruban noir; des yeux doux comme le regret qui se résigne et qui devient bonheur; des joues pâles, un peu aplaties par le doigt du temps; une bouche fine, entr'ouverte par la mélancolie; le tour du visage arrondi et trop charnu par en bas, comme celui des femmes dont les muscles du menton commencent à se détendre et à fléchir sous le poids des jours; enfin une figure de bonté ouverte et de curiosité craintive, qui rappelait la soumission volontaire de la femme esclave sous la tente du patriarche arabe dans les déserts de Syrie.

Ce visage pâle, triste et doux comme une apparition au clair de lune, s'imprima d'un seul regard dans ma mémoire. Je n'ai jamais revu depuis, pendant un grand

nombre d'années, cette plus jeune des deux sœurs, jusqu'au jour où l'on porta son cercueil blanc de l'église au cimetière du village, sans autre cortége qu'une chèvre blanche qui bêlait autour des porteurs, et qui gambadait avec son chevreau sur le monticule de terre fraîche tirée de la fosse. Aucune des femmes ses voisines ne put proférer ni blâme ni éloge sur ce cercueil mystérieux.

XXVI

Parvenu avec moi sur la galerie, M. de Valmont, au lieu d'ouvrir une des portes de la maison, monta devant moi une échelle de bois appliquée contre la muraille : cette échelle conduisait dans une espèce de grenier formé par un petit pavillon un peu plus élevé que le reste du toit. La petite fenêtre basse, et le volet à coulisse percé de trous carrés qui éclairaient ce pavillon, prouvaient assez qu'il avait été primitivement destiné aux colombes. Ces oiseaux pouvaient passer et repasser à volonté par la petite entaille que le tailleur de pierre avait faite à dessein sous le volet. Ce colombier, comme le sanctuaire le plus reculé et le plus inaccessible de la maison, avait été choisi par M. de Valmont pour en faire sa chambre. Je restai un instant stupéfait de surprise sur le seuil, ne sachant où poser le pied pour y entrer à la suite de mon guide.

XXVII

Cette chambre ressemblait, dans son désordre et dans son chaos, à un écroulement subit de bibliothèque dont les rayons auraient fléchi sous le poids des volumes. On eût dit qu'une avalanche de livres épars, les uns ouverts,

les autres fermés, tous couverts de poussière, de brins de paille, de poils de chèvre, de plumes d'hirondelles, avait couvert le plancher. Il y en avait jusqu'à la hauteur des genoux. Un étroit sentier tortueux, tracé évidemment par les pieds du solitaire à travers ces volumes, conduisait au fond de l'appartement, vers la partie la plus éclairée par le volet en grillage des pigeons. Là, un matelas, recouvert de couvertures étendues irrégulièrement aussi sur une litière mal aplatie de volumes, servait de lit à M. de Valmont; des livres amoncelés en forme de traversin lui servaient à relever sa tête comme un oreiller; d'autres volumes marquaient la place des pieds par un bourrelet de livres qui encadraient cette couche. Sa main, à son réveil, en s'étendant au hasard, à droite ou à gauche, ne pouvait tomber que sur des livres. C'était l'homme intellectnel couché sur ses œuvres : une litière de pensées humaines sous l'animal pensant.

XXVIII

Plus près de la fenêtre, une petite table de bois vermoulue, et un large fauteuil de noyer à dossier de planche, étaient évidemment le siége et la table de travail du philosophe.

« Voilà, me dit-il, le secret de ma solitude et de mon « bonheur ! J'ai connu le monde, je l'ai jugé, je l'ai fui ; « mais comme l'homme est un être instinctivement so- « ciable, j'ai trouvé dans cette maison, dans l'amitié de « ces deux sœurs aussi sauvages que moi, une société pour « mon cœur ; et je trouve dans ces livres, rapportés de « mes voyages et jetés pêle-mêle à mes pieds, une société « pour mon esprit.

« Cette société me suffit; je n'en regrette ni n'en désire

« point d'autre. Je n'ai pas même voulu classer ou ranger ces volumes ; le peu de temps que j'ai à vivre ne « vaut pas cette peine. Je vis au milieu d'eux comme au « milieu d'une foule qu'on traverse sans s'y attacher à « personne. J'aime mieux me fier au hasard qu'au choix; « je remue cette litière de livres, j'étends la main, et, sur « quelque volume que je tombe, mon esprit noue conver- « sation avec un esprit; quand il m'a tout dit, je passe à un « autre. Quels vivants vaudraient pour moi ces morts res- « suscités dans ce qu'ils ont eu de mieux sur la terre, leur « pensée? Je suis le fossoyeur des idées humaines, qui en « exhume une pour faire place à une autre, et je trouve « plus de vie ainsi sous la terre qu'il n'y en a dessus! »

XXIX

Il continua à me parler ainsi de cette société morte, en m'en faisant apprécier l'inestimable supériorité sur la société des vivants, jusqu'au moment où les rayons du soleil du soir, qui se retiraient un à un par les ouvertures du volet grillé, laissèrent ce cimetière intellectuel dans une silencieuse obscurité. Je ne répéterai pas son long discours, bien qu'il soit aussi présent à mon souvenir que le timbre un peu caverneux de sa voix l'est encore à mes oreilles. Puis, me reconduisant sur la galerie et sur le seuil du jardin : « Allez, mon enfant, me dit-il, et dites, si l'on vous interroge, tout le mystère que vous avez vu ! »

Cette scène fit une impression magique sur ma jeune imagination. J'entrevis de ce moment-là tout ce qu'il devait y avoir de vie dans cette mort apparente de livres couchés dans la poussière, et tout ce qu'il devait y avoir d'entretien dans ce silence. Il fallait que cela fût ainsi pour qu'un solitaire qui avait traversé les foules et les

bruits du monde pût se trouver plus heureux dans la société de ces morts que dans la société des vivants. La littérature, dans son acception la plus vaste, apparut tout à coup à mon esprit. L'impression littéraire était produite pour jamais en moi.

II

ÉDUCATION MATERNELLE

A PROPOS D'UNE LECTURE DE L'*ODYSSÉE*

I

Pour bien comprendre et bien sentir Homère dans l'*Odyssée*, il faut être né et avoir vécu dans des conditions de vie rurale, patriarcale ou maritime, analogues à celles dans lesquelles le poëte de la nature a puisé ses paysages, ses mœurs, ses aventures et ses sentiments. La vérité du tableau ne peut nous frapper qu'autant que nous avons connu le modèle.

Malheur à l'homme qui, soit par le trop d'élévation, soit par le trop de défaveur de sa destinée, est né dans les villes, et qui a été élevé à distance des scènes primitives, naïves, agricoles, champêtres ou maritimes de la nature! Celui-là ne comprendra jamais l'*Odyssée*. Le fils de prince qui a eu son berceau dans le palais d'une capitale moderne, le fils du mercenaire qui est né comme la pariétaire des murs d'une cité, et qui n'a vu le soleil qu'entre les toits parallèles de la ville où son atelier le nourrit et le dévore, ne doivent pas même ouvrir ces poëmes d'Homère; l'épopée de la mer, des montagnes, des matelots, des pasteurs, des laboureurs, n'est pas faite pour eux. C'est là une des

privations intellectuelles, une des injustices du sort dont il faut également les plaindre, qu'ils soient grands ou petits, princes du peuple ou cardeurs de laine dans une capitale! Le monde champêtre et ses ineffables charmes pour les yeux, pour les oreilles, pour l'imagination et pour le cœur, leur sont interdits! Ayons même compassion de leur grandeur ou de leur misère! Qu'ils assistent aux drames plus ou moins déclamatoires des grands ou petits poëtes de la scène; qu'ils applaudissent aux féroces ambitions des héros de cour ou de rue dans les cours et dans les cités; qu'ils savourent bien la connaissance du cœur humain étalé devant eux, en horreur, en admiration ou en ridicule, par les Eschyle, les Corneille, les Racine, les Shakspeare, les Aristophane, les Térence ou les Molière, ces sublimes choristes des hommes rassemblés, c'est là leur lot à eux; mais quant à Homère, et surtout à l'Homère de l'*Odyssée*, qu'ils y renoncent! Ils n'ont pas respiré en naissant l'âme des champs, des montagnes, des cieux et des mers, qui s'exhale de la nature à l'aube de la vie et qui fait chanter ou adorer du moins les chants des poëtes épiques!

Quant à moi et à la plupart d'entre vous, nous avons été plus favorisés du ciel; nous sommes nés ou nous avons grandi loin de l'ombre morbide des villes, à l'ombre salubre du verger de notre toit rustique, sur une colline labourée, à l'ombre du rocher, au bord de la mer, où les chants des bergers et des pêcheurs nous ont bercés tout près de la terre, entre les genoux de nos mères ou de nos Euryclées (servante vieillie de Télémaque dans la maison de Pénélope, à Ithaque).

Aussi pouvons-nous lire et relire l'*Odyssée* avec une intelligence et une délectation aussi complètes que si les images et les souvenirs du poëte étaient nos images natales et nos souvenirs de berceau.

Il y a, en effet, une étonnante ressemblance de famille entre les sites et les mœurs décrits dans le poëme d'Homère et entre les sites et les mœurs des provinces reculées du midi de la France. Là, ce qu'on appelle improprement la civilisation, c'est-à-dire le luxe, le proétariat, la misère et l'abrutissement de l'ouvrier, sans toit, sans famille, sans ciel et sans air, n'est pas encore parvenu. A l'époque où je suis venu au monde surtout, les vestiges et les traditions du régime féodal volontaire, vestiges encore mal effacés entre les châteaux et les chaumières, rappelaient, à s'y tromper, les mœurs et les habitudes de cette féodalité primitive et rurale qui existait du temps d'Homère dans Ithaque et sur le continent grec des bords de la mer Adriatique. Des chefs héréditaires de peuplade ou de village, appelés *rois* du temps d'Ulysse, s'appelaient *seigneurs* de nos jours. Ces pères de famille, plutôt que ces souverains, étaient peuple eux-mêmes, quoique premiers entre le peuple. Ils ne se distinguaient des autres habitants des vallées et des montagnes que par une maison plus vaste, des troupeaux plus gras, des champs plus fertiles, des serviteurs et des servantes plus nombreux. Ils portaient les armes et ils tenaient le manche de la charrue de la même main. Ils rendaient une certaine justice sommaire dans leurs cantons; ils exerçaient une hospitalité sans faste, mais libérale. Leurs châteaux, en général démantelés depuis les guerres de religion, depuis le nivellement royal du cardinal de Richelieu, et depuis le nivellement populaire de la Convention nationale, ne conservaient pour signe de supériorité et de noblesse que quelques tourelles décapitées. Leur majesté était toute dans leurs ruines. Les paysans, émancipés de toute féodalité oppressive par les lois, ne leur payaient plus tribut ni redevances, mais ils leur payaient toujours spontanément l'amour d'habitude, la déférence

de tradition, le respect héréditaire. Ces liens, d'autant plus forts qu'ils étaient tout à fait volontaires, unissaient la chaumière au château. On y menait la même vie, seulement un peu plus large dans le château, un peu plus mercenaire dans le village.

Ces gentilshommes militaires et laboureurs auraient été rois dans la langue de la Bible ou d'Homère ; ils n'étaient plus en France que citoyens égaux en tout au peuple des campagnes, mais c'étaient des rois récemment découronnés. Ils régnaient encore, quand ils étaient dignes d'être aimés, par le souvenir, par la vieille affection du pays et par la déférence volontaire, sur les populations affranchies.

C'est dans cette classe homérique et biblique que j'étais né. Je ne m'en glorifie pas, puisque les berceaux sont tirés au sort pour ceux qui viennent au monde, mais je ne m'en humilie pas non plus, puisque le premier bonheur de la vie est de naître à une bonne place au soleil et à une bonne place dans le cœur de ses contemporains.

« Heureux ceux, dit Homère, qui sont nés de race « libre. »

La race libre, avant le temps meilleur où tous furent libres, c'était nous.

II

Cette condition sociale dans laquelle j'avais eu le hasard de naître ; le pays pastoral et agricole que nous habitions : la maison, les vergers, les champs, les aspects ; les relations fières, mais douces, des paysans avec le château et du château avec les chaumières ; les nombreux serviteurs, jeunes ou vieux, attachés héréditairement à la famille par honneur et par affection plus que par leur pauvre salaire ; mon père, ma mère, mes sœurs ; les occupations

pastorales, rurales, domestiques des champs ou du ménage, toutes ces habitudes au milieu desquelles je grandissais étaient tellement semblables aux mœurs des hommes de l'*Odyssée*, que notre existence tout entière n'était véritablement qu'un vers ou un chant d'Homère. On va en juger par cette esquisse du paysage, du château, de la ferme et des habitants.

III

La Révolution française, à peine finie, avait supprimé les substitutions et les droits d'aînesse, qui perpétuaient quelquefois utilement pour les familles, quelquefois iniquement pour les enfants, la transmission des terres de père en fils. Mon grand-père, chargé de jours, était très-riche en territoires dans la Bourgogne et dans les montagnes de la Franche-Comté. Il venait de sortir des prisons de la Terreur. Il se reposait dans cette douce halte de la vie qu'on appelle une belle vieillesse, avant de mourir. Après sa mort, son vaste héritage s'était partagé entre ses six enfants, trois fils et trois filles. De cette nombreuse maison, mon père seul, quoique le dernier né, s'était marié. Chacun de ces fils ou de ces filles avait eu pour sa part une terre avec un château dans l'une des deux provinces où nos biens paternels ou maternels étaient situés. On présume aisément qu'à l'exception de la terre principale, voisine de la ville et habitée plus ordinairement par mon grand-père, la plupart de ces terres, livrées à des fermiers ou à des intendants, étaient négligées, et que les demeures, quoique anciennement féodales, portaient les traces d'abandon et de délabrement qui précèdent la ruine des édifices humains.

Le second de mes oncles par ordre de naissance avait

eu pour son lot un domaine riche en forêts et en pâturages, à quelque distance de Dijon. Cette terre est située au milieu d'un groupe ou d'un nœud confus de montagnes noires dont j'aperçois et dont je reconnais encore les gorges sombres avec l'émotion des jeunes souvenirs, quand je passe en chemin de fer à la station alors inconnue de Malain. La fumée des chaumières du village d'Urcy, qui s'élève en léger brouillard bleuâtre au-dessus de cette mer de verdure, est inaperçue des voyageurs; mais elle me fait monter à moi les larmes aux yeux. Je pourrais dire de quel foyer de bûcheron ou de laboureur cette fumée s'élève, et quelle mère de famille, autrefois servante ou bergère au château, jette le fagot dans l'âtre pour chauffer, au retour des bois humides, les mains de son mari et de ses petits enfants.

Ce groupe de noires montagnes est percé à peine de quelques vallées étroites et tortueuses. Les chênes, des deux côtés du ravin, entrecroisent leurs branches et répandent leur nuit en plein jour sur ces solitudes. Chacune de ces gorges sert de lit à un sentier creusé de profondes ornières. C'est par ces chemins creux que les bois de la contrée, sa seule richesse, descendent, après les coupes, sur la rive gauche de la rivière d'Ouche, qui roule plutôt qu'elle ne coule des hauts plateaux de la Bourgogne vers la ville de Bossuet.

Le château, caché aux regards par deux mamelons et par des rideaux de grands frênes, n'est aperçu que par les corneilles et par les geais des collines élevées qui l'entourent; les petits bergers paissent leurs moutons dans les clairières nues des sommets.

C'était autrefois un château à tours, à fossés, à ponts-levis; on en voit encore les vestiges mal recouverts par les constructions modernes. Il ressemble aujourd'hui à une immense abbaye d'Italie ou d'Allemagne. Il est percé

de quinze fenêtres à balcons de pierres moulées sur sa façade; il est orné d'architecture à peine ébréchée par le temps; il est décoré, au-dessus de la corniche, par une balustrade élégante plus digne d'une villa de Rome que d'un manoir de la Bourgogne.

Les avenues de cerisiers; les buis séculaires, ces ifs du Nord, ce velours des murs d'enceinte; les larges parterres, les immenses jardins; les pièces d'eau dormante dans leurs bassins de roseaux et de marbre, les fontaines bouillonnantes par la gueule des dauphins moussus sous le hêtre colossal; les longs méandres de charmilles taillées en murailles, arrondies en berceaux; les gradins de gazon fuyant en perspective pour conduire le regard jusqu'au cœur des bois; enfin les forêts épaisses et silencieuses qui entourent la demeure, tout donnait au château de mon oncle un caractère de mélancolique grandeur et de sauvage majesté. Il rappelle le cloître des *Camaldules* de Naples ou de *Vallombreuse* de Florence plus que l'habitation d'une famille de simples gentilshommes de campagne.

C'est peut-être ce caractère claustral qui avait, à son insu, porté mon oncle à préférer ce séjour à toute autre habitation moins sévère dans le partage des biens de la maison.

Cet oncle était destiné à l'Église avant la Révolution; il était entré contre son gré dans les ordres, avec la perspective toute mondaine d'un évêché ou d'une abbaye. Il en était sorti sans regret, expulsé par la Révolution. De son état il n'avait conservé que la décence.

Pour éviter le contraste entre son ancienne profession et sa vie nouvelle de simple agriculteur cultivant le domaine de ses pères, il s'était retiré à jamais hors du monde dans cette thébaïde opulente. De prêtre sans vocation il s'était fait patriarche, par dégoût du monde. Ses bois, ses champs, ses serviteurs, ses troupeaux, sa

figure de sérénité et de paix, sa philosophie orientale et contemplative, tout rappelait en lui un Abraham sans épouse. Seulement sa tente était un château, ses palmiers étaient des chênes, et ses chameaux étaient les plus forts taureaux de la province : leurs couples mugissants, attelés dès l'aurore à la charrue, faisaient fumer les collines défrichées de leur haleine et de leurs sueurs, comme des chaudières vivantes de force animale évaporées au soleil d'été sur les sillons.

IV

Cet oncle, à qui sa profession sacerdotale interdisait le bonheur d'avoir une famille, aimait tendrement mon père ; il nous avait adoptés pour ses enfants. Nous quittions tous les ans notre maison moins pastorale du Mâconnais pour aller passer l'été et l'automne dans sa belle demeure ; elle m'était destinée après lui. Notre père et notre mère nous y conduisaient tout petits pour y continuer notre éducation domestique et pour animer un peu cette solitude par ce doux tumulte dont six enfants en bas âge remplissent la maison d'un homme sans famille. C'est là que nous avons pris tous le goût passionné et l'habitude de la vie des champs, qui élargit l'âme, en opposition avec le séjour des villes, qui la rétrécit. L'espace grand devant les pas, le ciel libre sur la tête, rendent l'âme vaste et l'esprit indépendant : les murs sont l'esclavage, les champs sont la liberté.

V

Les mœurs, les travaux, les loisirs, les habitudes à la fois dignes et rurales que nous avions là sous les yeux, étaient bien propres à nous façonner l'âme et les sens à la

vie antique et patriarcale des hommes homériques de l'*Odyssée*. Le château était une tribu dont le chef grec ou le scheik arabe était notre oncle; les maîtres et les serviteurs y vivaient presque dans l'égalité et dans la familiarité de la tente antique; la différence n'était que dans la diversité des soins et des travaux. L'autorité, établie d'elle-même par l'habitude et par le respect, avait à peine besoin du commandement pour être obéie. Chacun des nombreux serviteurs du château allait de soi-même à ses fonctions, comme les troupeaux à qui l'on ouvre l'étable vont d'eux-mêmes, ceux-ci au joug, ceux-ci aux chars, ceux-ci aux pâturages. Presque tous étaient nés ou avaient grandi dans la maison. Une hiérarchie naturelle et ascendante faisait, année par année, passer le berger d'agneaux au rang de berger de génisses, de berger de génisses au rang de toucheur de bœufs, du rang de toucheur de bœufs à celui de valet de charrue, du rang de valet de charrue à celui de conducteur de chevaux, chargé d'aller toutes les semaines conduire aux marchés les chars de grains et d'en rapporter le prix au maître. Il en était de même pour les ouvriers bûcherons, tous habitants du village voisin : les hommes mûrs abattaient les chênes avec la hache, les enfants ébranchaient l'arbre abattu, les femmes et les filles liaient les fagots et les entassaient par douzaines sur les clairières. Il en était de même aussi pour les moissons et pour les foins; chacun avait sa fonction proportionnée à son sexe, à sa force, à son aptitude, à ses années : les uns maniaient la faux à l'heure de la rosée; les autres, la faucille à l'heure où la paille sèche brûle la plante des pieds; ceux-ci nouaient la gerbe, ceux-là la chargeaient sur les chariots; les jeunes filles éparpillaient sur la pelouse tondue le sainfoin coupé et suspendu aux dents de bois de leur râteau; les enfants, les glaneuses, cueillaient çà et là les épis et les herbes oubliés, pour en

rapporter de maigres fascines sous leurs bras ; d'autres se suspendaient à droite et à gauche aux ridelles du char pour le tenir en équilibre dans le chemin raboteux et pour empêcher le monceau d'épis de crouler en route avant d'arriver aux granges.

VI

Quand le soir tombait, toute cette tribu rentrait en chantant dans les cours : on allait se laver les mains et le visage aux fontaines ; on rentrait dans la cuisine pour prendre en commun le repas du soir.

La cuisine n'était pas moins homérique que l'étable, que le labour, que la fenaison, que la moisson ou que le battage des herbes sur l'aire. La table était gouvernée par le vieux Joseph, semblable à Patrocle dépeçant les viandes d'Achille. Il était assisté par cinq ou six servantes, Briséis ou Euryclées de ce ministre en chef des festins.

D'immenses chaudières suspendues aux chaînes d'airain des crémaillères fumaient en bouillonnant sur la flamme, sans cesse nourrie de bois vert, du foyer. On puisait dans ces chaudières avec de larges cuillers de cuivre, luisantes comme l'or, les portions de légumes ou de lard qu'on servait aux ouvriers de la ferme sur des plats d'étain qui couvraient la table.

Cette table sans nappe, de noyer poli, entourée de bancs, s'étendait d'un mur à l'autre sous la voûte immense et enfumée de la cuisine voûtée. La flamme du foyer et quelques lampes grecques à bec de grue l'éclairaient de lueurs fantastiques.

Les chefs d'attelage s'asseyaient au bout le plus honorable, parce qu'il était le plus rapproché du grand fauteuil de bois où le cuisinier Joseph, pareil à un roi, présidait au festin, assis lui-même sous le vaste manteau de pierre

de la cheminée; puis les bouviers, puis les simples journaliers, puis les bergers, presque tous enfants en bas âge, à l'exception du berger en chef des moutons, vieillard respecté, pensif, jaseur et philosophe, qui s'asseyait en tête des bouviers par le droit de ses années et de sa profonde sagesse.

Quant aux femmes et aux filles, selon la coutume des siècles d'Homère, et de notre pays, elles n'avaient point de place à table à côté des hommes; elles mangeaient debout derrière les bergers, les unes adossées aux piliers de la voûte, les autres groupées et accroupies sur le seuil des fenêtres, et quand elles voulaient boire, elles allaient une à une puiser l'eau fraîche dans un seau suspendu derrière la porte. Une poche de cuivre étamé, au long manche de fer, leur servait de coupe ou de verre; elles y trempaient leurs lèvres comme des agneaux dans le courant limpide du lavoir.

Ce repas s'accomplissait en silence, interrompu seulement de temps en temps par quelques remarques profondes, fines ou malicieuses, du vieux berger, aussi sage que Nestor, ou par quelques rires contenus des jeunes filles rougissantes, qui se retournaient contre le mur pour cacher leur visage ou qui s'enfuyaient en folâtrant dans les cours pour rire en liberté.

Le repas terminé, notre mère, qui ne négligeait aucune occasion d'élever à Dieu l'âme de ceux dont elle était chargée, paraissait, suivie de ses filles et un livre à la main, à la porte de la cuisine.

Aussitôt le bruit des services, les conversations, les rires se taisaient; sa physionomie noble, gracieuse et grave, même dans le sourire, apaisait tout ce bruit du jour comme l'huile répandue apaise le léger tumulte des petits flots bouillonnants dans la vasque d'une fontaine. Les hommes se levaient, les fronts se découvraient, les enfants et les

jeunes filles se rapprochaient. Elle faisait une courte lecture de piété appropriée à l'intelligence et à la condition de cette famille : c'était le plus souvent un petit épisode tout rural et tout pastoral de la Bible, suivi d'un petit commentaire qui faisait sentir à ces pauvres gens la similitude de leur vie à la vie des patriarches aimés de Dieu, puis une courte prière pour bénir le jour et le lendemain. Ainsi rien ne manquait à cette existence de la famille agricole, pas même l'élévation de la pensée au-dessus de cette terre, pas même ce *sursum corda* qui manque à toute chose quand on ne la relie pas avec l'infini, l'horizon de l'âme.

VII

La tonte des brebis, le lavage des agneaux dans le bassin d'eau courante; la dernière gerbe qui arrivait dans l'aire sur le dernier char de la moisson, festonné de bleuets, de pavots, de guirlandes de chêne; la dernière gerbe battue, dont on apportait le grain dans une écuelle au maître du château pour la répandre sous ses pas et pour qu'il remplît à son tour l'écuelle vide de petites monnaies pour les batteurs; la visite des étables, où les bœufs, les vaches, les taureaux, liés aux mangeoires par de grosses cordes, étalaient leurs flancs luisants et leurs litières dorées, témoignages des soins et de la propreté des bouviers; les écuries des chevaux de trait, tapissées de harnais aux boucles de cuivre aussi éclatantes que l'or, le bruit de leurs mâchoires qui moulaient l'orge, la fève ou l'avoine entre leurs dents, délicieuse musique des râteliers bien garnis aux heures où le laboureur détèle trois fois par jour ses attelages; les mugissements lointains des bœufs de labour répercutés d'une colline à l'autre, le matin, avant que le soleil se lève; les cris intermittents

de l'enfant qui les chatouille de la pointe de l'aiguillon; les claquements du fouet du charretier qui revient à vide de la ville où il a déchargé ses sacs de blé; le roucoulement perpétuel des pigeons sur le toit du colombier ou sur la paille des basses-cours, où ils disputent l'épi mal vidé aux poules ou aux passereaux; les fêtes champêtres au château, fêtes qui marquaient pour les serviteurs et pour les mercenaires des hameaux voisins la fin de chaque travail essentiel de l'année; les danses dans la grande salle délabrée quand la pluie ou le froid s'opposait aux danses sur les pelouses des parterres; les préférences naissantes, les inclinations devinées, avouées, combattues, ajournées, triomphantes enfin entre les jeunes serviteurs de la ferme et les jeunes servantes de la maison; les aveux, les fiançailles, les noces, les joies des épousées devenant la joie et l'entretien de toute la tribu; enfin ces repos et ces silences complets des dimanches d'été succédant aux bruits de la semaine, silences délassants pendant lesquels on n'entendait plus autour du château et jusqu'au fond des bois que le bourdonnement des abeilles sur le sainfoin autour des ruches et le ruminement assoupissant des bœufs couchés sur les grasses litières dans les étables; toutes ces scènes de la vie privée, quoique vulgaire, rurale, domestique, n'étaient-elles pas aussi riches de véritable poésie épique ou descriptive que les scènes de la vie publique dans l'*Iliade*, que les tentes des héros, les conseils des chefs, les champs de bataille d'Ilion?

C'est ce qu'Homère, le poëte complet, le poëte du cœur, autant que le poëte des yeux, avait merveilleusement senti avant nous. C'est pourquoi il avait fait d'abord l'épopée héroïque dans l'*Iliade*, puis l'épopée intime, privée, domestique, dans l'*Odyssée;* et c'est pourquoi (car plus l'homme se rapproche du cœur, plus il est pathétique et in-

téressant), c'est pourquoi cette seconde épopée d'Homère, l'*Odyssée*, est mille fois plus pénétrante au cœur que l'*Iliade;* c'est pourquoi on lit une fois l'*Iliade*, et on relit sans cesse l'*Odyssée*. L'*Iliade*, c'est une scène de la vie des guerriers ou des princes; l'*Odyssée*, c'est notre vie de tous les jours à tous! L'*Iliade*, c'est le camp; l'*Odyssée*, c'est la maison! Ouvrez la maison, vous ouvrez le cœur de l'homme! Éclairez cette maison et ce cœur de l'homme des rayons de la poésie divine d'Homère, et vous y découvrirez des trésors mystérieux de mœurs, de pittoresque et de sentiment qui dépassent mille fois ceux de la vie héroïque. Pour qui sait voir et sentir, la nature a mis la poésie partout, comme le feu caché dans les éléments : il ne s'agit que de frapper le caillou pour que la flamme jaillisse; il ne s'agit que de toucher juste le cœur pour que la poésie en découle à grandes ondes comme le sentiment.

VIII

Toute cette poésie de la vie domestique, tout ce beau poëme du foyer de famille, dont nous étions à notre insu témoins et acteurs dans notre Ithaque de Bourgogne, nous pénétrait jusqu'à la moelle de ses émotions. Ces émotions, qui n'étaient que les émotions de la nature et du cœur pour nous, auraient été les émotions de l'art pour un grand poëte primitif. C'étaient des pages de la Bible, c'étaient des pages d'Homère que ces journées. Nous l'ignorions, parce que nous étions trop enfants pour découvrir l'art suprême sous les simplicités de la vie paysanesque dont nous faisions partie; notre mère, aussi sensible et plus intelligente que nous, ne l'ignorait pas. Très-versée par les habitudes de sa piété dans la Bible, très-teinte des couleurs homériques dans son imagination

par ses lectures de jeunesse sous des maîtres illustres, on voyait, à sa physionomie fine et sous-entendue devant les grandes scènes de la vie rurale, qu'elle en jouissait aussi naïvement que nous par le cœur, mais plus littérairement que nous par l'esprit.

A chacun de ces beaux ou gracieux tableaux des labours, des semailles, des foins, de la moisson, des glaneuses, des chars fleuris, des repas champêtres, des moutons rentrant ou sortant de la bergerie sous la garde des chiens, des taureaux présentant leur cou nerveux aux jougs entrelacés de feuillage pour écarter de leurs yeux les mouches ; à ces épisodes des danses sur l'aire, des noces villageoises, et des cérémonies religieuses qui poétisent tout en rattachant tout au premier anneau qui porte le monde, une allusion inattendue à l'une de ses lectures, une citation d'un verset des Écritures, d'un vers traduit d'Homère ou de Virgile, d'un passage de Fénelon ou de Bernardin de Saint-Pierre, s'échappait comme involontairement de ses lèvres et gravait dans notre mémoire une empreinte juste et pittoresque du spectacle que nous avions sous les yeux.

On voyait que cette belle nature rustique, dont nous n'apercevions que la face extérieure, lui apparaissait double à elle, d'abord dans cette nature elle-même, et ensuite dans un miroir écrit de cette nature qui la reflétait à son âme.

Ce miroir, c'était un de ces livres dont elle faisait sa lecture ordinaire pendant que nous courions dans les prés ou dans les bois, car tous les livres ne sont au fond que des miroirs : celui qui ne sait pas lire ne voit qu'un monde ; celui qui sait lire en voit deux.

IX

Cette femme si jeune, si belle et si touchante alors au milieu de son ménage et de ses enfants, n'était pas cependant très-érudite; elle n'était pas douée d'une de ces imaginations transcendantes qui colorent de tant d'éclat, et souvent de tant d'éblouissements, la vie, les idées ou les passions des femmes artistes; elle n'avait de transcendant que la sensibilité; toute sa poésie était dans son cœur: c'est là en effet que doit être toute celle des femmes. L'art est une déchéance pour la femme : elle est bien plus que poëte, elle est la poésie. La sensibilité est une révélation, l'art est un métier; elles doivent le laisser aux hommes, ces ouvriers de la vie; leur art, à elles, est de sentir, et leur poésie est d'aimer.

Ce sont ces réflexions, que je n'ai faites que plus tard, qui m'ont appris comment cette femme, dont l'imagination n'était qu'ordinaire et dont l'instruction ne dépassait pas celle de son sexe, était cependant si supérieure par l'inspiration et par la grandeur d'âme. C'est que le génie a deux natures : flamme dans la tête de l'homme, chaleur dans le cœur de la femme. C'est cette flamme qui illumine le monde extérieur des idées; c'est cette chaleur qui couve et qui fait éclore le monde intérieur du sentiment.

Malheur aux femmes qui excellent dans les lettres ou dans les arts! Elles se sont trompées de génie. Si elles se ravalent à imaginer, soyez sûrs que c'est qu'il leur a manqué quelque chose à aimer: leur gloire publique n'est que l'éclat de leur malheur secret. Hélas! il ne faut pas les envier, il faut les plaindre d'être admirées. Demandez-leur si elles ne troqueraient pas tout le bruit de leur nom contre un soupir qui ne serait entendu que de leur cœur!

X

Mais cette mère de famille d'une sensibilité si juste et si exquise jouissait plus qu'une autre, par cette justesse et par cette délicatesse de sensibilité, des œuvres de l'art antique. La nature et le cœur humain s'y révèlent, avant l'âge des déclamations et des affectations littéraires, dans toute la simplicité et dans toute la naïveté du premier âge, de cet âge d'innocence des livres, si l'on ose se servir de cette expression.

Le lyrisme la touchait peu : il tient de trop près à la démence. L'enthousiasme qui extravague entre ciel et terre sur des flots d'images, d'apostrophes, d'éjaculations, n'est au fond qu'une sublime démence du génie. Il éblouit beaucoup les yeux, il dit peu de chose au cœur, à moins qu'il ne soit prière et qu'il ne fonde en larmes comme la nuée éclatante fond en eau, comme David fondait en gémissements sur sa couche de cendres.

Mais la poésie épique la ravissait en extase, et non pas tant la poésie héroïque, comme l'*Iliade* et l'*Énéide*, dont les personnages et les aventures sont trop dissemblables à nos conditions et trop loin du cœur, mais la poésie épique de la Bible ou de l'*Odyssée*. Ces poëmes soulèvent la toile de l'entrée de la tente dans le désert, ils entr'ouvrent la porte de la maison dans la cité antique; ils y surprennent, dans la vie commune et dans le secret de toutes les familles, une poésie qui sort de terre comme la fontaine de Siloé, dans la Bible, sort de l'antre, sans fracas, sans tonnerre et sans éclair, semblable à un hôte qui vient à petit bruit.

Ce sont là les peintures qui, sans l'enlever aux réalités de sa vie de mère de famille et de maîtresse de ménage

rustique, la ravissaient dans ce monde antique, profane ou sacré; elle y retrouvait les mêmes mœurs, les mêmes images et le même cœur humain que dans sa maison. C'est par ces tableaux naïfs, pathétiques, si propres à colorer de couleurs vraies et à toucher de sentiments justes l'imagination et le cœur des enfants, qu'elle voulut à cette époque nous lire elle-même l'*Odyssée* d'Homère. L'*Odyssée* est l'histoire de toutes les fidélités du cœur aux devoirs naturels : fidélité du père, dans Ulysse, à sa patrie et à sa famille; fidélité de l'épouse, dans Pénélope, à son mari; fidélité du fils, dans Télémaque, à son père; fidélité des serviteurs, dans Eumée, à son roi; fidélité de l'esclave, dans Euryclée, à sa maîtresse; fidélité du chien lui-même, dans Argus, à son maître; et tout cela dans un cadre immense de paysages, de scènes champêtres, de scènes maritimes, de mœurs diverses, mais toutes fraîches et primitives, qui rendent la bordure aussi intéressante que le sujet.

XI

Je vois d'ici le coin retiré et silencieux des jardins où, pendant les longues chaleurs d'un été sans nuages, à l'heure où les fléaux se taisent dans les granges, où les batteurs dorment la tête sous leur bras en plein soleil sur les gerbes répandues dans l'aire, toute la famille, oncle, enfants, se réunissaient après dîner (on dînait alors au milieu du jour) pour assister à cette lecture de l'*Odyssée* par la mère de famille.

C'était à l'extrémité d'une longue avenue de charmilles; elle commence au bout du parterre et elle conduit jusqu'à la profondeur sombre des bois. Il y avait là, et sans doute il existe encore (car les arbres ont de bien plus longues destinées que ceux qui empruntent tour à

tour leur ombre); il y avait là, au bas d'une pente veloutée de fougères, un hêtre immense dont les feuilles, portées en tous sens par une charpente vivante de branches et de rameaux, couvraient d'une demi-nuit un arpent d'ombre transparente.

Entre les racines gonflées de siècles de ce hêtre, un puits naturel, dont on pouvait toucher l'eau avec la main, paraissait dormir sous un nuage de feuilles mortes, tombées du hêtre sur son orifice. Mais il ne dormait pas, car, par un canal souterrain creusé de main d'homme, il traversait une large étoile de sentiers convergents dessinée là entre les avenues de charmilles, et il allait ressortir un peu plus bas en nappe bouillonnante et éternelle par la bouche d'un dauphin de pierre grise toute barbue de mousse d'un vert cru. Il ruisselait ensuite dans un bassin, s'engouffrait de nouveau sous terre, et allait s'étendre et se reposer enfin dans un étang au pied du monticule de mousse.

Ce monticule, taillé en gradins très-larges, était ombragé d'une forêt régulière d'arbres minces et à haute tige, tels que des frênes, des saules, des peupliers. Les racines de ces arbres trempaient dans un sol toujours frais, arrosé par la poussière humide du dauphin. Ils s'élançaient à perte de vue vers le ciel, afin de voir le soleil et de respirer l'air par-dessus la cime du grand hêtre qui les engloutissait dans son ombre. A travers le rideau léger de leurs troncs à peine festonnés de feuilles basses, on voyait luire au soleil, en bas, l'eau dormante et argentée de l'étang.

Ce miroir, où se peignaient les arbres renversés et les nuages blancs passant sur le ciel, réfléchissait toute cette scène. Des bancs de pierre, une table massive de marbre, toujours semés de feuilles sèches, avaient été construits, il y a bien longtemps, sur un petit plateau à quelques pas

du dauphin, pour y goûter pendant l'été la fraîcheur et le bouillonnement sonore de la source. C'est là que la famille et jusqu'aux chiens s'acheminaient tous les beaux jours après le dîner, pour laisser passer en lectures, en doux entretiens, en sommeils, les heures trop chaudes, dont le murmure des feuilles et de l'eau abrégeait la lenteur ou notait les rêves.

Un jour notre mère y parut un livre inconnu à la main. A la forme du volume et à la couleur de la couverture de bois noir, nous pensions que c'était un vieux bréviaire de notre oncle ou un missel de sacristie, dans le temps qu'il y avait au château l'aumônier de notre grand-père. Nous savions que notre mère aimait à lire dans ces volumes d'autel pleins de prières et qui conservaient encore dans leurs pages l'odeur d'encens dont l'encensoir des enfants de chœur les avait jadis parfumés.

Nous fûmes donc agréablement surpris quand elle ouvrit tout à coup le mystérieux volume, et quand elle nous dit, avec un sourire de bonne promesse : « Je vais vous lire aujourd'hui, et bien des jours de suite, une longue et belle histoire, la plus longue et la plus belle que je connaisse après les histoires de la Bible. Elle vous apprendra bien des choses sur les hommes et sur les pays d'autrefois. »

Elle ouvrit alors le gros volume, dont les marges, rongées par les rats, laissaient bien des vides sur le bord des pages : c'était la traduction de l'*Odyssée* d'Homère par Mme Dacier.

III

COMMENT JE SUIS DEVENU POËTE

I

Je vais vous dire comment je devins poëte, ou plutôt comment je conçus ce goût pour la poésie qui fit de moi, non pas un véritable et grand poëte, mais un de ces hommes qu'on appelle en italien *un dilettante*, en français un amateur de poésie et de littérature; car je ne me fais aucune illusion, et je ne me suis jamais donné à moi-même, en poésie, une autre importance ou un autre nom.

Un poëte véritable, selon moi, est un homme qui, né avec une puissante sensibilité pour sentir, une puissante imagination pour concevoir, et une puissante raison pour régler sa sensibilité et son imagination, se séquestre complétement lui-même de toutes les autres occupations de la vie courante, s'enferme dans la solitude de son cœur, de la nature et de ses livres, comme le prêtre dans son sanctuaire, et compose, pour son temps et pour l'avenir, un de ces poëmes vastes, parfaits, immortels, qui sont à la fois l'œuvre et le tombeau de son nom.

Je ne fus point cet homme et je ne fis pas cette œuvre.

II

Je ne veux cependant ni m'exalter ni m'abaisser outre mesure sous le rapport poétique. Il me semble que je me juge bien en convenant, avec une juste modestie, que je ne fus pas un grand poëte, mais en croyant, peut-être avec trop d'orgueil, que dans d'autres circonstances et dans d'autres temps j'aurais pu l'être.

Il aurait fallu pour cela que la destinée m'eût fermé plus hermétiquement et plus obstinément toutes les carrières de la vie active. Ma sensibilité et mon imagination, qui me poussaient violemment à l'action sous toutes les formes, auraient été refoulées en moi, et elles auraient fait explosion par quelque grande œuvre poétique.

Si j'avais concentré toutes les forces de ma sensibilité, de mon imagination, de ma raison, dans la seule faculté poétique; si j'avais conçu lentement, écrit paisiblement, retouché sévèrement mon épopée sur un de ces grands et éternels sujets qui touchent à la fois à la terre et au ciel; si j'avais semé à travers les dogmes et les hymnes de la philosophie religieuse ces épisodes d'héroïsme, de martyres et d'amour qui font couler autant de larmes que de vers dans les épopées du Tasse, de Camoëns ou du Dante; si j'avais encadré mes drames épiques dans ces grandioses descriptions du ciel astronomique ou dans ces descriptions de la nature pastorale et maritime, de la terre ou de la mer; si j'avais emprunté les pinceaux et les couleurs tour à tour des grands poëtes épiques de l'Inde, d'Homère, de Virgile, de Théocrite, et si j'avais répandu à grandes effusions toute la tendresse et toute la mélancolie de l'âme moderne d'Ossian, de Byron ou de Chateaubriand, dans ces sujets; je me flatte, sans doute, mais je crois, de

bonne foi, que j'aurais pu accomplir quelque œuvre, non égale, mais parallèle aux beaux monuments poétiques de nos littératures.

Il en a été autrement; il est trop tard pour revenir sur ses pas : *sic voluere fata!* J'y pense souvent, je le regrette quelquefois; cependant, faut-il tout dire? je regrette bien davantage encore de n'avoir pas suffisamment agi que de n'avoir pas suffisamment chanté. Une grande destinée militaire, une grande destinée civique, une grande destinée oratoire, ou plutôt toutes ces destinées actives et littéraires à la fois, comme à Rome, auraient été bien plus selon ma nature. Ces regrets mêmes de l'action perdue sont une preuve pour moi que j'étais né bien plutôt pour l'action que pour la poésie. Qu'est-ce que l'action, en effet, si ce n'est une poésie réalisée?

III

A l'époque où j'entrai dans la vie, Bonaparte était déjà consul. Ma famille m'interdisait de le servir; mes traditions paternelles m'auraient porté à la carrière des armes : il n'y fallait plus penser.

On se borna à me faire poursuivre ces études classiques, sans but déterminé, qui sont le premier aliment de nos intelligences et l'exercice de nos jeunes facultés. Le mécanisme des langues n'eut ni attrait ni difficulté pour moi jusqu'aux classes véritablement lettrées où l'on traduit et où l'on compose. Là, ce n'est plus la mémoire seulement, c'est l'intelligence, l'imagination et le goût qui entrent en jeu. Je commençai à trouver du charme dans ces leçons, parce que j'y trouvais l'exercice de ma propre imagination et de mon propre discernement. La poésie d'Homère, de Virgile, d'Horace, de Racine, de

Boileau, de J. B. Rousseau, entrait à petite dose choisie et épurée dans ces études. Cette langue antique, toute composée de syllabes sonores et d'images rayonnantes, m'étonnait et me ravissait : il me semblait n'avoir entendu jusque-là que des mots ; mais ici c'était de la musique dans l'oreille, de la peinture dans les yeux, de l'enivrement dans tous les sens. J'étais comme un musicien inné à qui l'on ferait entendre pour la première fois un instrument à vent ou à cordes, où ses mélodies intérieures prennent tout à coup une voix réelle. J'étais comme un peintre encore sans palette, devant qui on découvrirait lentement la *Transfiguration* de Raphaël.

C'était surtout la partie descriptive et pastorale de ces poésies et de ces images qui m'enivrait ; c'est tout simple : j'étais né dans les champs ; mes premiers spectacles avaient été les ombres des bois, les lits des ruisseaux, les grincements de la charrue faisant fumer les gras sillons au lever du soleil dans le brouillard d'automne, les génisses dans l'herbe, les chevreaux sur les rochers, les bergers et les bergères accroupis sur les gazons au pied des blocs de grès, à l'entrée des cavernes, autour des feux de broussailles dont la fumée bleue léchait la colline et se fondait dans le firmament. Je devais retrouver avec délices, dans les descriptions de Théocrite, de Virgile, de Gessner, les images connues et embellies par l'imagination de ces poëtes.

Et, à ce sujet, je ne puis m'empêcher de vous faire observer, en passant, que l'enfant, l'adolescent, le jeune homme, l'homme fait, prendraient bien plus de goût à la littérature et à la poésie, si les maîtres qui la leur enseignent proportionnaient davantage leurs leçons et leurs exemples aux différents âges de leurs disciples : ainsi, aux enfants de dix ou douze ans, chez lesquels les passions ne sont pas encore nées, des descriptions champêtres, des

images pastorales, des scènes à peine animées de la nature rurale, que les enfants de cet âge sont admirablement aptes à sentir et à retenir; aux adolescents, des poésies pieuses ou sacrées, qui transportent leur âme dans la contemplation rêveuse de la Divinité, et qui ajournent leurs passions précoces en occupant leur intelligence à l'innocente et religieuse passion de l'infini; aux jeunes gens, les scènes dramatiques, héroïques, épiques, tragiques des nobles passions de la guerre, de la patrie, de la vertu, qui bouillonnent déjà dans leur cœur; aux hommes faits, l'éloquence, qui fait déjà partie de l'action, l'histoire, la philosophie, la comédie, la littérature froide, qui pense, qui raisonne, qui juge; la satire, jamais! littérature de haine et de combat, qu'il faut plaindre l'homme d'avoir inventée!

Un enseignement littéraire ainsi gradué sur l'âge, sur le goût, sur les forces, sur la température des années de notre vie auxquelles elle s'adapte rationnellement, donnerait à l'enfance, à l'adolescence, à la jeunesse, à l'âge mûr, un attrait bien plus naturel et bien plus universel pour les belles choses de l'esprit en harmonie avec l'âge et le sexe des disciples.

Mais revenons aux circonstances qui me prédisposèrent moi-même à la poésie.

IV

Le collége des Jésuites où je faisais mes premières études était le collége de Belley. Les sites sont pour moi, comme pour toutes les natures impressionnables, la moitié des choses. Les lieux nous entrent dans l'âme par les yeux et s'incorporent à nos sensations, et ces sensations deviennent des caractères.

La petite ville de Belley, à l'extrémité de la Bresse qui

touche à la Savoie, a déjà la physionomie alpestre et recueillie des profondes et noires vallées qui s'engouffrent, vers Chambéry, dans la Maurienne.

En quittant, pour se rendre à Belley, les plaines grasses et monotones de la Bresse, cette Lombardie française, on traverse la rivière d'Ain. Cette rivière, qui participe du fleuve et du torrent par sa largeur, par sa limpidité et par sa course effarée à travers les rochers, coule sur un lit de cailloux de toutes couleurs. Quoique son eau soit aussi bleue que si les laveuses de ses bords l'avaient teinte de leur azur, sa prodigieuse transparence laisse voir jusqu'au fond les veines blanchâtres ou rosées de la mosaïque de pierres roulées qu'elle lave et qu'elle polit sans fin. On y voit même glisser, comme des ombres indécises et fuyantes, les innombrables truites qui remontent le courant, et qui frissonnent, sous le rayon du soleil, au bruit du filet du pêcheur. Tantôt cette rivière s'épand en circulant gracieusement dans les larges bassins du Dauphiné; tantôt elle se resserre et se contracte entre les rochers gris du Jura où elle prend sa source.

V

Après l'avoir traversée dans un bac, on roule rapidement dans une plaine aride et rocailleuse, sous les coteaux chargés de vignobles et de maisons blanches du beau village d'Ambérieux; puis la plaine s'étrangle et s'assombrit entre deux hautes chaînes de montagnes, et l'on pénètre avec une secrète terreur dans les gorges célèbres de Saint-Rambert. C'est la frontière de la petite province du Bugey, dont Belley était la capitale.

Là, tout prend un caractère sauvage, âpre et presque sinistre. Les deux chaînes de montagnes se rapprochent

comme si elles voulaient se confondre et fermer hermétiquement la route au voyageur. Leurs ombres noires et humides, assombries encore par le reflet des sapins qui les couvrent, impriment une imposante mélancolie à l'âme. Ces montagnes ne sont bientôt plus séparées que par un petit torrent étroit encaissé entre les murailles du rocher. Cette rivière s'appelle l'Albarine; elle écumait déjà ainsi du temps des Romains, qui lui ont donné ce nom emprunté à la blancheur de cette écume. Elle remplit la gorge d'un bruit tantôt caverneux, tantôt gai comme le gazouillement de milliers d'oiseaux invisibles, qui empêche le voyageur de s'entendre.

Elle s'enfonce et disparaît en petites cascades dans les cavités invisibles de son lit, puis elle reparaît en nappe scintillante où tremblent les rayons brisés du soleil à travers les larges feuilles des aunes. Elle semble jouer avec le passant, causer avec lui et l'égayer par mille caprices, comme pour l'empêcher de sentir la longueur du chemin.

La petite ville de Saint-Rambert, noire comme une usine, est bâtie si à l'étroit sur ses deux bords, que, dans certains endroits, l'Albarine, traversée et retraversée par de petits ponts de bois, lui sert de rue.

VI

En remontant toujours le cours de la même rivière, les rochers s'écartent un peu pour faire place aux ruines d'un vieux château fort où fut retenu longtemps prisonnier l'infortuné sultan Djem, frère du sultan Bajazet. Cette sinistre ruine est pleine encore des souvenirs des malheurs et des amours de ce prince ottoman avec la belle fille de son geôlier.

La route ensuite se poursuit à travers le Bugey montagneux, pays très-aride et très-pittoresque, qui rappelle les paysages de Calabre peints par Salvator Rosa. Du sommet d'une dernière colline on aperçoit à ses pieds la ville de Belley; elle répand confusément ses maisons, bâties de pierres grises, dans une plaine ondulée aboutissant au Rhône. Un faubourg à toits de chaume ou d'ardoises ébréchées; une place irrégulière où sont les halles et les auberges; une large rue presque toujours déserte, un lourd et noir clocher de cathédrale, à l'extrémité de la rue une porte gothique ouvrant sur la campagne; à gauche de la place, une plate-forme entourée d'un parapet, plantée de tilleuls séculaires et servant de promenoir aux oisifs et aux enfants, complète la capitale de province. On n'y entend d'autre bruit que le marteau du forgeron matinal et le pas de la mule ferrée sur le pavé; le paysan, aux longs cheveux et au large chapeau sans forme du Bugey, la chasse devant lui, chargée de sacs de farine de son moulin ou de charbon de sa forêt.

VII

Bien que le collége soit adhérent à la ville, il n'a ni la tristesse morne, ni l'enceinte obscure d'un édifice borné par d'autres édifices ou par des rues. Bâti sur la pente de la colline qui conduit à Belley, il est la première maison du faubourg. Grâce à cette situation suburbaine, il participe de trois côtés à la vue, à l'air libre, à la solitude de la campagne. De toutes ses fenêtres le regard tombe, ou sur des jardins plantés de bouquets de charmille, ou sur un coteau où les vignes hautes d'Italie sont entrecoupées de larges sillons de culture et d'arbres fruitiers, amandiers, pêchers, aux fleurs précoces, aux feuilles sans ombre, ou

sur de vertes prairies fuyantes à l'horizon, dans lesquelles paissent de blanches génisses.

Les longs corridors, les hauts dortoirs, la vaste église attenante à l'édifice, les portiques et les cours espacées sur lesquelles s'ouvrent les salles d'étude, donnent à tout l'ensemble de ce bâtiment l'aspect d'une magnifique abbaye de cénobites épris des champs, plutôt que la physionomie murale d'une prison d'enfants, physionomie trop habituelle à ces monuments d'étude.

A l'exception des heures où nous étions penchés, le livre où la plume à la main, sur nos tables, nous pouvions plonger librement nos regards et nos pensées sur le ciel, sur la campagne, sur les spectacles agrestes, si délicieux à l'enfance. Nous pouvions nous croire encore dans la liberté des champs et des demeures paternelles. Les Jésuites qui gouvernaient cette maison d'éducation n'épargnaient rien, il faut le reconnaître, pour donner à leur enseignement et à leur discipline l'agrément et même la grâce du foyer tant regretté où l'enfant avait laissé sa mère, ses sœurs, ses vergers, ses horizons du premier âge.

VIII

Je sortais d'une autre maison d'éducation toute vénale, dans un sombre et sordide faubourg de Lyon. Les maîtres y étaient froids comme des geôliers, les enfants aigris et méchants comme des captifs. Tout y était contrainte ou terreur, violence ou révolte. J'y avais pris l'horreur de ces bercails d'enfants. Le mal du pays ou plutôt le mal du foyer natal me dévorait. Je m'attendais, hélas! à retrouver les mêmes chaînes et les mêmes supplices au collége de Belley. Je fus agréablement surpris d'y trouver dans les maîtres et dans les disciples une physionomie

toute différente. Les maîtres me reçurent des mains de ma mère avec une bonté indulgente qui me prédisposa moi-même au respect. Les écoliers, au lieu d'abuser de leur nombre et de leur supériorité contre les nouveaux venus, m'accueillirent avec toute la prévenance et toute la délicatesse qu'on doit à un hôte étranger et triste de son isolement parmi eux : ils m'abordèrent timidement et cordialement; ils m'initièrent doucement aux règles, aux habitudes, aux plaisirs de la maison; ils semblèrent partager, pour les adoucir, les regrets et les larmes que me coûtait la séparation d'avec ma mère. En peu de jours, j'eus le choix des consolateurs et des amis. A cet accueil des maîtres et des élèves mon cœur aigri ne résista pas; je sentis ma fibre irritée se détendre et s'assouplir avec une heureuse émulation. La discipline volontaire et toute paternelle de la maison, un autre régime, firent de moi un autre enfant. Je ne puis pas dire que j'aimai jamais cette captivité du collége : né et élevé dans la sauvage liberté des champs, les murs me furent toujours odieux; ils pèsent sur mon âme encore aujourd'hui : je vis dans l'horizon plus que dans moi-même.

IX

Mais, s'il y avait encore des murs entre la nature et moi, au moins il y avait au delà de ces murs l'horizon champêtre et pittoresque dont j'ai parlé tout à l'heure. Mes pensées l'habitaient avec mes regards. Mon lit, dans le dortoir élevé, était à l'angle de la vaste salle, auprès d'une fenêtre ouvrant sur le coteau et sur les prairies en pente à demi voilées de saules et de frênes; au printemps, les senteurs des fleurs de pêchers, de vignes, d'amandiers, y montaient pour m'enivrer des suaves réminiscences de

mon pays. J'y entendais le rossignol darder dans la nuit taciturne ces notes tantôt éclatantes, tantôt plaintives, qui semblent avoir, dans une seule voix, toutes les consonnances de la joie et de la tristesse de la nature. Ces notes plongent si avant dans le cœur, que l'oiseau-poëte de l'amour est aussi l'oiseau-poëte de l'infini. Comment un si petit cœur peut-il contenir, exprimer, remuer de telles ondes de sensations dans l'air qu'il remplit de ses gémissements ou de ses hymnes?

Les vents sonores qui sortent des forêts, et qui semblent conserver les bruissements de leurs feuilles, tintaient par bouffées contre les vitres et me faisaient frissonner de délices et de souvenirs dans ma couche. Quand la lune se répandait comme une silencieuse inondation de la lueur du ciel sur les prairies, je me soulevais sur le coude pour m'égarer en idée d'arbre en arbre et de ruisseau en ruisseau dans ces vallées; des flots de pensées, ou plutôt d'ombres de pensées, montaient de ces horizons à mon âme. Je ne pouvais plus m'endormir; je plaignais ceux qui dormaient à côté de moi, et j'écoutais avec une secrète pitié la respiration régulière de toutes ces poitrines assoupies, qui répondaient du dedans aux mélodies des oiseaux, des moissons, des feuillages, des cascades du dehors. Il y avait alors en moi des océans de choses vagues dont je ne savais ni la nature, ni le nom, et qui étaient déjà poésie.

J'ai conservé par hasard et j'ai retrouvé récemment, au fond d'une vieille malle pleine de papiers à demi rongés des rats dans le grenier de mon père, quelques vers au rossignol de ces nuits d'été à Belley, que je ne me souvenais pas d'avoir composés; mais l'écriture à peine formée, le papier jaune et raboteux du collége, attestent bien que ces vers furent un des premiers jeux de mon imagination. Je vous demande indulgence pour les rimes et

pour les césures; mais j'y découvre déjà le germe de la mélancolie, cet infini du cœur qui, ne pouvant pas s'assouvir, s'attriste.

Que dis-tu donc à la lune,
Pauvre oiseau qui ne dors pas?
Cesse ta plainte importune;
Silence, ou gémis plus bas.

Tu vois bien qu'elle n'écoute
Ni la cascade, ni toi,
Et qu'elle poursuit sa route
Sans te répondre; mais moi,

De la fenêtre où je veille,
Tout pensif, à tes accords,
Pendant qu'ici tout sommeille,
Mon âme s'enfuit dehors.

Ah! si j'avais donc tes ailes,
O mon cher petit oiseau!
Je sais bien où tu m'appelles,
Mais regarde ces barreaux!...

Je crois que mes sœurs absentes
T'ont dit là-bas leur secret,
Et que les airs que tu chantes
Sont tristes de leur regret.

Ah! dis-moi de leurs nouvelles,
Gris messager de la nuit;
Sous l'églantier rose ont-elles,
Au printemps, trouvé ton nid?

Ont-elles penché leur tête
Et jeté leurs cris joyeux

En voyant, tout inquiète,
Ta femelle sur ses œufs?...

Ont-elles épié l'heure
Où tes petits sont éclos,
Tout près de notre demeure,
Pour jouir de tes sanglots?

Dis-moi si tu les vois toutes
Folâtrer, comme jadis,
Dans l'herbe où tu bois les gouttes
Qui tombent du paradis.

Dis-moi si le sycomore
Prend ses feuilles de printemps;
Si ma mère y vient encore
Garder ses jolis enfants;

Si sa voix, qui les appelle,
A des accents aussi doux:
Si la plus petite épelle
Le livre sur ses genoux;

Si sa harpe dans la salle
Fait toujours, à l'unisson,
Tinter, comme une cigale,
Les vitres de la maison;

Si la source où tu te penches,
Pour boire avant le matin
Dans le bassin des pervenches,
Jette un sanglot argentin;

Si ma mère, qui l'écoute,
En retenant mal ses pleurs,
De ses yeux mêle une goutte
A l'eau qui pleut sur ses fleurs;

Et si ma sœur la plus chère,
En regardant le ruisseau,
Voit l'image de son frère
Passer en rêve avec l'eau.

Je ne lus ces vers qu'à mes deux amis, Aymon de Virieu et Louis de Vignet. Ils se récrièrent sur mon prétendu talent; ils copièrent mon chef-d'œuvre pour le montrer à leurs parents; mais nous nous gardâmes bien de le laisser voir à nos maîtres, car on nous interdisait avec raison de composer des vers français avant d'avoir des idées ou des sentiments à exprimer dans cette langue. L'amusement oiseux de la césure et de la rime nous aurait dégoûtés des études élémentaires et sérieuses auxquelles on appliquait nos mémoires et notre intelligence. Cependant l'encouragement de mes deux amis, plus âgés que moi, suffisait pour me confirmer dans le goût prématuré des vers.

X

Après la nature, ce fut la religion qui me fit un peu poëte. J'en retrouve les traces dans ce passage des *Confidences* qui peint vaguement ces premières sensations de l'infini dans un cœur d'enfant.

« Ces sensations de la nature se mêlaient de jour en jour davantage dans mon âme avec les pensées et les visions du ciel. Depuis que l'adolescence, en troublant mes sens, avait inquiété, attendri et attristé mon imagination, une mélancolie un peu sauvage avait jeté comme un voile sur ma gaieté naturelle et donné un accent plus grave à mes pensées comme au son de ma voix. Mes impressions étaient devenues si fortes, qu'elles en étaient douloureuses. Cette tristesse vague que toutes les choses de la

terre me faisaient éprouver m'avait tourné vers l'infini. L'éducation éminemment religieuse qu'on nous donnait chez les Jésuites, les prières fréquentes, les méditations, les sacrements, les cérémonies pieuses répétées, prolongées, rendues plus attrayantes par la parure des autels, la magnificence des costumes, les chants, l'encens, les fleurs, la musique, exerçaient sur des imaginations d'enfants ou d'adolescents de vives séductions. Les ecclésiastiques qui nous les prodiguaient s'y abandonnaient les premiers eux-mêmes avec la sincérité et la ferveur de leur foi. J'y avais résisté quelque temps sous l'impression des préventions et de l'antipathie que mon premier séjour dans le collége de Lyon m'avait laissées contre mes premiers maîtres. Mais la douceur, la tendresse d'âme et la persuasion insinuante d'un régime plus sain, sous mes maîtres nouveaux, ne tardèrent pas à agir avec la toute-puissance de leur enseignement sur une imagination de quinze ans. Je retrouvai insensiblement auprès d'eux la piété naturelle que ma mère m'avait fait sucer avec son lait. En retrouvant la piété, je retrouvai le calme dans mon esprit, l'ordre et la résignation dans mon âme, la règle dans ma vie, le goût de l'étude, le sentiment de mes devoirs, la sensation de la communication avec Dieu, les voluptés de la méditation et de la prière, l'amour du recueillement intérieur, et ces extases de l'adoration, en présence de l'Éternel, auxquelles rien ne peut être comparé sur la terre, excepté les extases d'un premier et pur amour. Mais l'amour divin, s'il a des ivresses et des voluptés de moins, a de plus l'infini et l'éternité de l'être qu'on adore! Il a, de plus encore, sa présence perpétuelle devant les yeux et dans l'âme de l'adorateur. Je le savourai dans toute son ardeur et dans toute son immensité.

« Il m'en resta plus tard ce qui reste d'un incendie qu'on a traversé : un éblouissement dans les yeux et une tache

de brûlure sur le cœur. Ma physionomie en fut modifiée; la légèreté un peu évaporée de l'enfance y fit place à une gravité tendre et douce, à cette concentration méditative du regard et des traits qui donne l'unité et le sens moral au visage. Je ressemblais à une statue de l'Adolescence enlevée un moment de l'abri des autels pour être offerte en modèle aux jeunes hommes. Le recueillement du sanctuaire m'enveloppait jusque dans mes jeux et dans mes amitiés avec mes camarades. Ils m'approchaient avec une certaine déférence, ils m'aimaient avec réserve.

« J'ai peint dans *Jocelyn*, sous le nom d'un personnage imaginaire, ce que j'ai éprouvé moi-même de chaleur d'âme contenue, d'enthousiasme saint répandu en élancements de pensées, en épanchements et en larmes d'adoration devant Dieu, pendant ces brûlantes années d'adolescence, dans une maison religieuse. Toutes mes passions futures encore en pressentiments, toutes mes facultés de comprendre, de sentir et d'aimer encore en germe, toutes les voluptés et toutes les douleurs de ma vie encore en songe, s'étaient, pour ainsi dire, concentrées, recueillies et condensées dans cette passion de Dieu, comme pour offrir au Créateur de mon être, au printemps de mes jours, les prémices, les flammes et les parfums d'une existence que rien n'avait encore profanée, éteinte ou évaporée avant lui.

« Je vivrais mille ans que je n'oublierais pas certaines heures du soir où, m'échappant pendant la récréation des élèves jouant dans la cour, j'entrais par une petite porte secrète dans l'église déjà assombrie par la nuit et à peine éclairée au fond du chœur par la lampe suspendue du sanctuaire; je me cachais sous l'ombre plus épaisse d'un pilier; je m'enveloppais tout entier de mon manteau comme dans un linceul; j'appuyais mon front contre le marbre froid d'une balustrade, et plongé, pendant des

minutes que je ne comptais plus, dans une muette, mais intarissable adoration, je ne sentais plus la terre sous mes genoux ou sous mes pieds, et je m'abîmais en Dieu, comme l'atome flottant dans la chaleur d'un jour d'été s'élève, se noie, se perd dans l'atmosphère, et, devenu transparent comme l'éther, paraît aussi aérien que l'air lui-même et aussi lumineux que la lumière. »

XI

De telles extases que je goûtai alors sans songer à les exprimer sont la puberté de l'âme; elles sont aussi la poésie elle-même dans sa substance la plus éthérée. Du jour où je les eus savourées dans la coupe enivrante de mon mysticisme d'adolescent, je sentis en moi comme une confuse révélation de poésie nouvelle. La mythologie classique de l'Olympe ne me donnait pas de tels enivrements; je sentais que ces fables étaient mortes et qu'on nous faisait jouer aux osselets avec les os d'une poésie sans moelle, sans réalité et sans cœur. Je m'ennuyais de ce néant de mensonges; le vrai m'attirait : je le pressentais dans la nature et dans son auteur. Une circonstance accidentelle contribua, à la même époque, à développer davantage en moi ces pressentiments de poëte.

Une croissance rapide et une imagination qui croissait en proportion plus accélérée encore que mes années m'avaient jeté dans des langueurs et dans des pâleurs qui alarmaient mes maîtres. Ils avaient, je dois le reconnaître, une prédilection vraiment maternelle pour leur élève favori. Le médecin du collége, consulté par eux, leur dit qu'il fallait me fortifier par quelques gouttes d'un vin généreux, de qualité supérieure à la fade boisson de mes condisciples, par un air moins renfermé que celui des

cours et des salles, et par quelques heures d'un vigoureux exercice dans la campagne. Un des pères jésuites, professeur de belles-lettres, d'une santé délicate aussi, fut chargé par ses supérieurs de me conduire deux ou trois fois par semaine dans ces lointaines excursions à travers les montagnes du Bugey.

Ce professeur de belles-lettres s'appelait le père Varlet. Il était du pays de Calvin, de cette Picardie, pays âpre, où la terre froide, la culture uniforme, l'horizon bas, triste et sans autre borne que l'éternel sillon succédant à un sillon semblable, semblent refouler l'imagination de l'homme en lui-même, et lui faire creuser l'infini, cet horizon intérieur de l'âme. La religion, qui est extérieure et sensuelle dans le Midi, est morne et contemplative dans ces climats. Le père Varlet avait l'austérité de foi et de physionomie de l'homme de son pays.

C'était un prêtre de quarante-cinq ans, d'une taille grêle et un peu courbée par l'habitude de lire en marchant ou de rester courbé longtemps sur l'autel en adoration fervente et tremblante devant l'hostie qu'il venait de consacrer.

Cette ferveur ascétique était le caractère dominant de son visage. Ses yeux bleus et vifs, presque toujours perdus dans des regards qui ne voyaient de l'horizon que le ciel, étaient quelquefois si visiblement retournés en sens inverse de la vision ordinaire, qu'ils semblaient regarder en dedans plus qu'en dehors. Sa conscience, sans cesse et scrupuleusement examinée, était son seul horizon; le monde extérieur n'existait pas pour lui; sa piété toute littérale n'avait ni épanchement, ni onction, ni jouissance. C'était par obéissance qu'il s'égarait avec moi presque sans rien voir sous les allées des bois, aux bords des torrents et sur les montagnes de ce beau pays pendant ce printemps. On lui traçait le matin son itiné-

raire, ici ou là, et il allait parce qu'on lui avait dit d'aller. Il ne m'adressait pas deux paroles pendant les demi-journées que devaient durer nos promenades. Je marchais à quelque distance derrière lui, cueillant les fleurs, découvrant les nids, écoutant les merles, regardant l'écume des ruisseaux floconner sur les roches de leurs lits profonds, sans m'occuper davantage de lui que je ne m'occupais de l'ombre de mon corps, qui marchait devant moi quand je tournais le dos au soleil couchant.

Il tenait toujours un livre ouvert à la main; ce n'était pas un livre profane : c'était bien assez pour lui de les lire et de les expliquer par devoir aux élèves de sa classe à l'heure des leçons. Toute cette littérature païenne et mythologique n'avait aucun charme pour lui. Ce livre était son bréviaire, son psautier, ou l'*Imitation de Jésus-Christ*, ou quelque livre latin de dévotion à l'usage de son ordre et recommandé par ses supérieurs. Il s'arrêtait de temps en temps, sans même s'en apercevoir, pour faire le signe de la croix, après l'antienne, avec une telle componction de visage, qu'on voyait sa tête découverte, prématurément chauve, fumer de zèle plus que de sueur au soleil. Il ne vivait réellement pas sur la terre : sa conversation, comme disent les mystiques, était toute avec les anges; mais c'étaient des anges sévères, qui ne souriaient jamais aux charmes terrestres de la création.

XII

Tel était l'homme à qui ses supérieurs avaient assigné le rôle, importun sans doute, de me conduire, pour ma santé et pour la sienne, à travers les plus beaux sites de cette pittoresque contrée. Il n'y avait pas de guide plus mal choisi pour faire voir la belle nature, car lui-même

ne voyait que son livre. Cette prodigieuse contention d'une pensée unique, dans un homme qui n'a certainement pas une heure de détente ou de délassement dans sa vie, ne devait cependant pas abréger ses jours, car il y a très-peu de temps que j'ai reçu une lettre d'un de ses neveux qui me recommandait quelque chose ou quelqu'un en son nom. Cette lettre me disait que le saint vieillard ne m'écrivait pas lui-même, parce qu'il pensait que les opinions et les événements avaient élevé trop de barrières entre lui et moi. Il se trompait bien : les opinions et les événements ne prescrivent pas contre les devoirs du cœur. Quelques mois après, son neveu m'écrivit de nouveau pour m'apprendre la mort de son oncle. Il avait vécu, ou plutôt il avait pensé et prié jusqu'au delà de quatre-vingts ans; pur esprit qui ne laissait pas une pensée à la terre : elle n'avait été pour lui qu'un marchepied de son autel. La seule dépouille qu'il y laissa était son manteau de prêtre et sa pincée de cendres.

Revenons à nos courses silencieuses dans les gorges du Bugey.

XIII

Le père Varlet, tout absorbé dans ses méditations sur les psaumes et dans ses prières balbutiées à demi-voix, ne m'adressait pas quatre paroles pendant les quatre ou cinq heures que durait notre promenade. Il me gardait seulement à vue comme le chevrier garde le chevreau qu'on lui a confié et qu'il doit ramener au bercail.

Quelquefois il s'arrêtait au bord d'un ruisseau, à l'ombre d'un bois ou sur un tertre de gazon, pour essuyer sa sueur et pour respirer entre deux psaumes.

Pendant ces haltes, je m'asseyais moi-même à quelque distance de mon guide, ou bien je m'égarais dans les prés

et dans les clairières pour cueillir les muguets et les violettes qui embaumaient le printemps. Mais, le plus souvent, le long et obstiné silence de mon guide, la componction de son visage et de son attitude, le livre qu'il feuilletait, le mouvement imperceptible de ses lèvres qui prononçaient à demi-voix ses hymnes, les ténèbres de la forêt, le bruit des feuilles sous mes pieds, la fuite de l'eau gazouillant entre ses rives, le chant des oiseaux, les senteurs vives et enivrantes des simples de ces collines, me portaient aussi à la contemplation. A défaut d'autres passions que mon cœur ne pressentait pas encore, je concevais une sourde et fervente passion de la nature, et, à l'exemple de mon surveillant muet, au fond de la nature j'adorais Dieu.

Je me souviens que je composais des prières fleuries, toutes formées, comme d'autant de grains de chapelet, des plus jolies fleurs champêtres cueillies çà et là sur ma route, et enfilées, en alternant les couleurs, par un fil arraché à mes bas. Les violettes y représentaient les saintes tristesses du repentir; les muguets, l'encens qui s'élève de l'autel; l'aubépine, la miséricorde qui pardonne et sourit après les sévérités divines; l'églantine, la joie pieuse qui rentre dans le cœur et qui l'enivre; l'œillet rouge de poëte y représentait le cantique; les marguerites et les boutons d'or, les voluptés et les passions méprisables du monde, qu'il faut fouler aux pieds, sans les voir ou sans les compter, en marchant au ciel. Je m'amusais et je m'édifiais moi-même ainsi. En revenant vers la ville, je roulais entre mes doigts et entre mes pensées les dizaines de ce chapelet végétal, et je le jetais sur la route, à moitié fané, en repassant la grande grille du collége, pour en recommencer un autre le lendemain.

XIV

Quelquefois aussi je composais en silence des psaumes enfantins, à l'imitation de ceux de David, que j'entendais sans cesse murmurer par le père Varlet récitant son bréviaire. J'en ai conservé quelques strophes incomplètes que j'avais données à mes sœurs en revenant à la maison aux vacances, et que j'ai retrouvées, il n'y a pas longtemps, en feuilletant les modèles d'écriture et de dessin livrés aux rats dans un cabinet noir de notre maison paternelle. Les voici : on y verra la pente et la première goutte de ce ruisseau de poésie qui devint plus tard des *Harmonies*. L'enfant est le germe d'un homme.

CANTIQUE SUR LE TORRENT DE TUISY

PRÈS DE BELLEY.

—

I

Qu'as-tu donc vu là-haut, torrent suant d'écume,
Pour reculer d'effroi comme un coursier rétif,
Pour te cabrer d'horreur dans le ravin qui fume,
Pour te briser hurlant de récif en récif ?
Tes bonds, tes secousses,
Les cris que tu pousses
Dans leur nid de mousses
Font peur aux oiseaux.
La mère, qui tremble,
Aux branches du *tremble*,
Appelle et rassemble
Ses petits, tout trempés de la poudre des eaux !

II

L'aigle seul, assez fort pour lutter avec l'onde,
Se précipite en bas du sommet du rocher;
Il se rit de ta peur, il te brave, il te sonde ;
Il remonte, il descend comme un hardi nocher.
Son aile intrépide
Bat le roc humide,
Se renverse, et ride
Ton flot, qui s'enfuit;
L'abîme répète
Le cri qu'il te jette;
Son duvet reflète
L'éclair de son soleil, qu'il porte dans ta nuit!

III

As-tu donc vu là-haut ton Dieu dans le nuage,
Torrent épouvanté, pour te sauver ainsi?
Du Jéhovah des eaux as-tu vu le visage?
Du froid de ses frissons es-tu resté transi?
Fuis! c'est ton maître et ton juge;
Fuis! c'est le Dieu sans refuge
Qui sécha l'eau du déluge,
Qui refoula le Jourdain;
Qui, pour ouvrir une route
A son peuple ingrat qui doute,
Prit la mer, et la tint toute
Un jour au creux de sa main!

IV

Tu n'es qu'un élément; mais moi, je suis un homme!
Tu fuis, et moi j'adore, ô stupide torrent!
Quoi! tu ne sais donc pas le nom dont il se nomme?
Quoi! tu ne lis donc pas dans ton flot transparent?
Moi, je le lis sans nuages
Dans le livre à mille pages

Que la nature et les âges
Déroulent incessamment ;
Dans les syllabes divines
Qui luisent sur les collines,
Majuscules cristallines
Dont l'étoile l'imprime au bleu du firmament.

V

Ah ! si tu le savais, flot sans yeux et sans âme,
Tu ne t'enfuirais pas avec ces cris d'horreur,
Tu ne te fondrais pas comme l'eau sur la flamme,
Tu ne remplirais pas ces rocs de ta terreur !
Tu courrais, de cime en cime,
De sa gloire grandir l'hymne ;
Tu t'étendrais dans l'abîme
Comme un limpide miroir;
Et ses anges sur leur plume
Lui feraient monter ta brume
Comme l'encens qu'on allume
Monte en sentant le feu du creux de l'encensoir.

VI

Et des petits oiseaux l'harmonieuse troupe
Aux soupirs de tes bords viendrait s'unir en chœur,
Boirait ta goutte d'eau comme dans une coupe,
Et riderait ton sein d'un battement de cœur.
Ton écume vagabonde,
Le limon, la feuille immonde,
Qui roulent avec ton onde,
Ne terniraient plus tes flots ;
Las de ta fuite insensée,
Ta vague en sa main bercée,
Serait, comme ma pensée,
Tout lumière au dehors, au dedans tout repos !

VII

Et les enfants viendraient, penchés sur tes eaux vives,
Regarder ce que Dieu sous la vague accomplit,
Et le sacré vieillard qui me guide à tes rives
S'assoirait pour prier sur les fleurs de ton lit,
Et de ses saisons passées
Les images retracées
Feraient jouer ses pensées
Autour de ses cheveux blancs,
Comme, quand l'hiver assiége
Le chaume qui les protége,
On voit dehors, sur la neige,
Au seuil de leurs maisons, jouer de blonds enfants !

VIII

Mais tu ne me réponds que par des coups de foudre ;
Tu ne fais que du vent, de l'écume et du bruit;
Ton flot semble pressé de se réduire en poudre
Et d'échapper au vent dont l'aile te poursuit !
Cours donc où va le tonnerre,
Et le tremblement de terre,
Et l'aigle échappé de l'aire,
Et le coursier qui dit : Va !
Toutes choses insensées,
Par un vague instinct chassées,
Et qui semblent si pressées
D'échapper à Jéhovah !

IX

Mais moi, l'enfant du Père, et que ce nom rassure,
Je m'y sens attiré d'un invincible aimant.
Ce nom chante pour moi dans toute la nature,
Et mon cœur sans repos le sait même en dormant.

Ainsi, fatigué de veille,
L'enfant de chœur qui sommeille,
Du cierge qu'ourdit l'abeille
Laisse vaciller le feu;
Sur le parvis qu'il traverse,
En dormant sa main le berce :
La torche en vain se renverse;
La flamme se redresse et monte encore à Dieu !

. . . .

XV

Je montrai un jour, en revenant à la ville, ce petit cantique au vieux prêtre. Il ne put s'empêcher de dérider les plis toujours un peu sévères de sa bouche; il applaudit même à deux ou trois de mes images, surtout à celle des saintes pensées des vieillards comparés à des enfants qui jouent en hiver sur la neige sans sentir le froid, et à celle de l'enfant de chœur assoupi qui laisse pencher le cierge sans que la flamme cesse de monter à Dieu.

Il me demanda de lui écrire plus correctement ce cantique pour le faire lire au père Debrosse, supérieur du collége; mais il ne le lut point à ses élèves dans la classe, sans doute de peur de manquer à la discipline antipoétique de nos leçons.

Les Jésuites cependant en eurent connaissance; ils m'en firent plusieurs fois compliment depuis pendant les récréations, et, après leur dispersion, on dut retrouver cette ébauche, parmi les papiers du père Debrosse, dans les balayures des greniers du collége.

Cette ébauche ne méritait pas un autre sort. La poésie

se compose de trois choses: sentiment, peinture, musique. Dans ce cantique d'enfant, il n'y avait encore que de la musique et un peu de peinture. Le rhythme m'enivrait déjà; mais le rhythme seul ressemble à ce chef d'orchestre qui bat la mesure avec son archet pendant les silences de la mélodie.

XVI

Cependant les aspects tour à tour riants ou grandioses qui se déroulaient à mes yeux d'enfant, pendant ces longues et muettes excursions de quatre ou cinq heures dans ce beau pays, avant-scène des Alpes, me remplissaient l'imagination d'images d'autant plus imprimées en moi, que le silence obstiné de mon guide me permettait moins de distractions. Il me rendait contemplateur par force.

Cette belle et pittoresque nature était comme un livre qu'on m'aurait contraint à lire pendant un certain nombre d'heures par jour, en déchiffrant tout seul le sens. Je n'étais que trop prédisposé à m'y absorber tout entier; je m'y plongeais par tous mes sens : ciel sur ma tête, herbes et fleurs sous mes pieds; Alpes lointaines, Rhône rapide, cascades écumantes, horizons sinistres ou gracieux sous mes regards; bruit des eaux, des feuilles, des oiseaux, des insectes à mes oreilles, ombres des forêts sur mon front; odeurs enivrantes des prés fauchés du matin, séchant en meules sur les revers des coteaux; bains d'air rafraichissants ou attiédis qui rendaient à tous mes membres la première élasticité de l'enfance; sentiment d'une telle légèreté et d'une telle volatilisation de corps, qu'il me semblait que la brise n'avait qu'à souffler pour m'emporter avec l'insecte ailé ou avec la feuille flottante dans l'océan bleu de l'air des montagnes circulant autour de moi.

Ces impressions auraient rendu le rocher poëte. Je le devenais davantage chaque jour, mais je ne savais guère encore ce que c'était que la poésie.

Une lecture que nous fit exceptionnellement dans notre salle de rhétoriciens un de nos maîtres les plus aimés, le père Béquet, m'en apprit davantage que tous les vers classiques de Virgile ou d'Horace interprétés péniblement jusque-là. Je revois d'ici le lieu, la place, le jour et l'heure. Toutes les grandes lectures sont une date de l'existence !

XVII

Le père Béquet n'était nullement, comme le père Varlet, un cénobite pétrifié dans sa cellule par son austère piété ou comme le limaçon fossile dans sa coquille : c'était un homme du monde. Il était entré tard, et après une vie répandue, dans l'ordre; il avait voulu recueillir la maturité de sa vie et utiliser à l'instruction littéraire de la jeunesse ses talents et ses goûts, goûts et talents d'un lettré accompli. La littérature était pour lui la moitié de l'existence : sa piété même était littéraire. Il croyait que l'esprit humain est comme la glace de cristal, et que plus on le polit, plus il reflète de divinité dans ses œuvres.

Nous l'aimions tous, surtout les plus grands et les plus lettrés d'entre nous. Il était plutôt pour nous un condisciple avancé en années qu'un maître. Ses conversations familières avec nous dans les jardins, pendant les heures de délassement, étaient les meilleures et les plus charmantes de ses leçons. Son goût raffiné tenait un peu de la douce et exquise mollesse de son caractère. Ce caractère était gracieusement exprimé sur sa physionomie. Son visage était presque toujours déridé, non par un rire

bruyant et ouvert, mais par ce sourire fin et pensif qui semble relever sur les lèvres une demi-pensée et un demi-mot. On voyait que ce qu'il contemplait en lui-même était toujours bon, spirituel, agréable à lui et aux autres. Ses lèvres en avaient contracté un pli : c'était la réticence de la bonté qui médite un plaisir à faire ou une amabilité à dire.

Le seul défaut littéraire de cet excellent homme tenait à ses qualités de cœur et d'esprit : il y avait un peu d'efféminatión dans son goût et de fleurs dans son style. Il y a un genre d'ornementation gothique qu'on appelle le gothique fleuri ; le style du père Béquet était du français fleuri. On juge de son attrait pour M. de Chateaubriand, le grand génie de cette magnifique corruption du style.

XVIII

M. de Chateaubriand venait de faire paraître alors le *Génie du christianisme*. Le siècle militaire incarné dans Bonaparte allait s'incarner littérairement dans cet écrivain; tout était réaction en France depuis la caserne jusqu'aux académies. Il fallait un décorateur du passé qu'on voulait faire revivre et régner sous ses deux formes de trône absolu et d'autel populaire; l'auteur du *Génie du christianisme*, grand poëte qui cherchait un poëme, s'offrit avec ses magiques pinceaux. Il fit un prodige d'imagination, il éblouit et il enchanta le monde avec son livre; il fut le génie des ruines, tout paré de fleurs sépulcrales, de souvenirs, de traditions, de mystères, de sentiment, opposant le cœur à l'esprit, et reconstruisant le vieux temple avec ses débris; il fut l'Esdras du christianisme après la captivité de Babylone.

Le gouvernement le favorisait sous main. M. de Fon-

tanes était le lien caché entre le trône nouveau et l'antique autel. Ami et patron de M. de Chateaubriand, il présenta le poëte au soldat : le soldat et le poëte s'entendirent au premier mot.

On a prétendu qu'il y avait eu antagonisme de nature et de tendance entre ces deux hommes du passé, Bonaparte et M. de Chateaubriand. Rien n'est plus faux; ces deux hommes s'entendaient à merveille alors. « Refaites-moi un temple avec votre poésie, disait le consul au poëte, je vous referai un trône avec mon épée. » Et le *Génie du christianisme* ne tarda pas à paraître.

Le poëte, récompensé par le consul, ne fut nullement retenu alors par le royalisme qu'il manifesta depuis pour les Bourbons; il entra hardiment par un emploi diplomatique à Rome, et ensuite dans le Valais, dans la fortune de Bonaparte.

Bonaparte, devenu Napoléon, fut présenté comme un nouveau Cyrus au monde, dans l'exorde du discours à l'Académie française de M. de Chateaubriand.

Les Jésuites, très-favorisés alors par l'empire et par le cardinal Fesch, oncle de Napoléon, saluèrent le *Génie du christianisme* avec moins d'enthousiasme que le parti de l'empire et que le parti royaliste ne l'avaient salué; ils ne se dissimulèrent pas que le secours apporté en apparence par ce livre à la religion était un secours dangereux, plus poétique que chrétien, et que les sensualités d'images et de cœur par lesquelles l'écrivain alléchait, pour ainsi dire, les âmes, étaient au fond très-opposées à l'orthodoxie littérale et à la sévérité morale du dogme et de l'esprit chrétien. Mais, tout en élaguant très-prudemment du livre les parties romanesques ou passionnées trop propres à allumer ou à efféminer les passions précoces de leur jeunesse, ils le laissèrent circuler à demi-dose dans leurs colléges. Un abrégé en deux volumes, épuré d'*Atala*, de

René et de plusieurs autres chapitres trop remuants pour des âmes déjà émues, furent mis par eux dans les mains de leurs maîtres d'étude. A titre de professeur de belles-lettres, le père Béquet posséda le premier exemplaire. Il était trop ravi pour renfermer en lui-même son ivresse, et trop communicatif pour ne pas nous associer à son bonheur.

XIX

Un jour de printemps, les rayons du soleil de mai entraient avec les senteurs des jardins et des prés par la fenêtre ouverte de sa classe, au rez-de-chaussée ; la séve rajeunie de la saison circulait dans nos veines comme dans les plantes ; ces lueurs, ces odeurs, ces bourdonnements d'insectes, ces parfums de la campagne apportés par les bouffées du vent tiède appelaient toutes nos pensées au dehors.

Je ne sais quel vague ennui, phénomène ordinaire du printemps sur les hommes sédentaires, se trahissait en nous par l'inattention, les nonchalances d'attitude, les bâillements mal contenus sur les bancs de bois de la salle. Le père Béquet lui-même, très-indulgent de sa nature, semblait atteint comme nous de cette sorte de somnolence générale; il nous lisait et nous commentait sans goût et sans verve je ne sais quels vers ou quelle prose des livres classiques dont les images et les pensées étaient aussi usées pour lui et pour nous que le parchemin taché d'encre de nos livres d'étude.

Un autre livre broché en papier de couleur était fermé sous son bras, entre son habit noir et son coude : on voyait qu'il y pensait malgré lui; son regard, distrait de ses textes grecs et latins ouverts sur le pupitre de sa

chaire, se détournait involontairement et tombait obliquement sur le livre pressé contre son cœur.

Nous-mêmes nous regardions avec curiosité ce livre, dont la couverture inusitée excitait notre étonnement. Nous avions comme le pressentiment ou comme l'attente de quelque chose d'extraordinaire contenu dans ce mystérieux volume.

XX

Tout à coup le père Béquet ferma ses livres grecs et latins. Il nous dit que la classe était finie par exception pour cette matinée, mais que, pour remplir plus agréablement l'heure qui nous restait encore avant la sortie, il allait nous faire une lecture dans un livre mondain qui venait de paraître, et dont l'auteur, inconnu jusque-là, s'appelait Chateaubriand.

Ce petit prologue, prononcé avec l'accent d'un homme qui annonce une bonne nouvelle à son auditoire et qui fait entendre plus qu'il ne dit, réveilla tout à coup notre attention. La sérénité du jour de fête entrant par la fenêtre grillée de la classe, le chant des oiseaux sous la charmille, l'espoir d'aller bientôt nous-mêmes respirer librement dans ces allées l'air du printemps, nous prédisposaient au plaisir. Nous fermâmes donc nos livres d'étude dans nos pupitres, et, les coudes appuyés sur la table, la tête dans nos mains, nous prîmes l'attitude des disciples qui écoutent le maître dans le tableau de l'*École d'Athènes* de Raphaël.

« Mes amis, nous dit alors le bon professeur, je vais faire une chose inusitée, peut-être répréhensible, je vais tenter sur vos esprits une épreuve de goût; je vais voir si l'impression qu'un livre tout moderne m'a faite ce matin en parcourant ses pages est une illusion de la nouveauté,

ou si c'est une admiration légitime et motivée pour des images et pour un style aussi réellement beaux que l'antique où nous cherchons ensemble le beau. Écoutez avec attention les pages que je vais vous lire, recueillez bien vos impressions et vos jugements; je vous interrogerai ensuite sur vos propres sentiments, et je vous donnerai pour sujet de composition demain l'analyse raisonnée de ces pages. Ceux d'entre vous qui préfèrent, à cause de leur âge plus tendre, les promenades et les jeux de cette belle matinée à des délassements d'esprit peuvent se retirer; les autres resteront librement avec moi pour jouir d'autres plaisirs. »

La foule s'élança dans les jardins avec des cris de joie qui se confondirent avec les gazouillements des oiseaux libres des charmilles; huit ou dix adolescents des plus âgés ou des plus lettrés restèrent, retenus par la confiance qu'ils avaient dans le goût délicat du maître et par leur attrait déjà prononcé pour les plaisirs d'esprit. J'étais du nombre; mes deux rivaux et mes deux amis, Louis de Vignet et Aymon de Virieu, se groupèrent avec moi au pied de la chaire. Nous étions tout regards et tout oreilles pour le phénomène promis.

XXI

L'heure sonna trop prompte à la lugubre horloge de la chapelle : nous aurions voulu que le temps n'eût plus d'heures; le grand peintre d'impressions et le grand musicien de phrases nous avait enlevé le sentiment du temps écoulé. Le livre était fermé que nous lui demandions encore des pages. Nous remerciâmes le maître de nous avoir fait anticiper ainsi sur le plaisir que nous nous promettions, en sortant à la fin de l'année d'études, de lire

à satiété ces volumes. Ces quelques gouttes n'avaient fait qu'irriter notre soif. Nous n'eûmes pas d'autre entretien tout le reste du jour ; nous en rêvâmes la nuit ; nous en recherchâmes les mélodies de pensées dans notre mémoire au réveil. De ce moment le nom de M. de Chateaubriand fut une fascination pour nous ; il remplit notre esprit d'un éblouissement d'images et notre oreille d'un enivrement de musique qui nous donnait le vertige de la poésie. Il fit le même effet sur Béranger, plus avancé en âge.

Pourquoi ? Parce qu'indépendamment des beautés réelles de ce style, ce style était neuf, et qu'il y a dans la nouveauté une primeur de sensations qui est à elle seule une beauté littéraire. De même que chaque peuple, chaque civilisation et chaque siècle portent leurs pensées, ils portent aussi leur style. M. de Chateaubriand nous révélait le style du dix-neuvième siècle : style composite, comme le genre d'architecture auquel on applique ce nom ; style qui mêle tous les genres, qui associe le raisonnement, l'éloquence, l'élégie, le lyrisme, la peinture, la poésie, et qui recouvre le tout d'un vernis magique de paroles musicales pour faire illusion souvent sur le peu de solidité du fond.

XXII

Aussi les œuvres de M. de Chateaubriand furent-elles un des premiers livres sur lesquels nous nous précipitâmes comme sur la proie de nos imaginations à la fin de nos études, en rentrant dans les bibliothèques de famille. Je dirai ailleurs, en examinant le mérite de ce grand prestidigitateur de style, ce que *René* et *Atala*, les *Martyrs* donnèrent de délires à mon imagination ; mais je dois dire aussi que, dès ces premières lectures au collége, tout

en étant plus ému peut-être qu'aucun autre de mes condisciples de la peinture, de la musique et surtout de la mélancolie de ce style, je fus plus frappé que tout autre aussi du défaut de raisonnement, de naturel et de simplicité qui caractérisait malheureusement ces belles œuvres. Je me souviens qu'un jour, assis avec quatre de ces condisciples sur un tronc d'arbre au bord du Rhône, nous lûmes pendant toute la récréation quelques chapitres du *Génie du christianisme*, et que nous en fûmes émus jusqu'aux larmes d'admiration. Quand le livre fut fermé, nous nous interrogeâmes les uns les autres sur nos impressions réfléchies ; tout le monde s'écria que c'était le plus beau des livres qui fût jamais tombé sous nos yeux dans le courant de nos lectures. « Et toi ? me demandèrent mes camarades. — Moi, répondis-je, je pense comme vous ; c'est bien beau, mais ce n'est pas du vrai beau encore. — Et pourquoi ? ajoutèrent-ils. — Parce que c'est trop beau, parce que la nature y disparaît trop sous l'artifice, parce que cela enivre au lieu de toucher ; et s'il faut tout vous dire en un mot, ajoutai-je, parce que les larmes que nous venons de verser en lisant ces pages sont des larmes de nos nerfs et non pas des larmes de nos cœurs. »

Mes amis se récrièrent alors sur la sévérité de ce jugement précoce, qu'ils ont ratifié depuis ; ils m'ont rappelé bien souvent plus tard cette précocité de bon sens qui se laissait séduire, mais qui ne se laissait pas tromper par ce grand génie de décadence.

Cependant M. de Chateaubriand fut certainement une des mains puissantes qui m'ouvrirent dès mon enfance le grand horizon de la poésie moderne.

C'est ainsi que d'abord la nature, puis l'imagination, puis la piété, puis l'amour, me donnèrent les premiers instincts et les premières leçons de poésie. Je n'ai jamais

eu une pensée dont je ne retrouve la racine dans un sentiment; tout vient du cœur : *nascuntur poetæ*. J'ai trouvé l'autre jour cette inscription au crayon, et signée seulement d'une initiale, sur la vieille porte vermoulue de ma maison de village, à Milly. L'anonyme a raison, les poëte y naissent, et puissent-ils aussi y mourir!...

IV

COMMENT ON DEVIENT POËTE

I

J'avais douze ans; j'habitais le vaste château d'un de mes oncles, l'abbé de Lamartine. Ce château était situé dans la sombre vallée d'Urcy, aux environs de Dijon. Isolé de toute habitation, il ressemblait à une immense abbaye de chartreux, bâtie dans les plus âpres solitudes des forêts. Cette demeure claustrale était de tous côtés entourée et comme étouffée par les grands bois. Les loups et les sangliers traversaient souvent par bandes les pelouses à perte de vue des jardins, pour venir boire dans les étangs et dans les sources, sous les hêtres.

L'édifice, construit et approprié avant la Révolution pour la nombreuse famille de mon grand-père, était trop vaste pour un célibataire. Mon oncle vivait en simple gentilhomme de campagne, dans l'obscurité et dans la liberté de son désert. Un petit ménage de solitaire séquestré du monde aurait été perdu dans ces grandes salles et dans ces immenses parterres. Pour animer ce séjour et pour occuper ses loisirs, cet ermite avait donc pris le parti de faire valoir lui-même ses terres considérables, défrichées çà et là sur les lisières de ses grands bois.

Le château, malgré sa belle architecture italienne et ses traces d'antique élégance, était devenu ainsi une magnifique ferme. Les chevaux de labour, les bœufs d'attelage, les troupeaux de moutons importés d'Espagne, remplissaient de mugissements, de bêlements, les nombreuses étables. Une trentaine de serviteurs, valets de ferme, charretiers, bouviers, laboureurs, bergers, peuplaient cette demeure. Ils s'asseyaient, le matin, à midi et le soir, à la longue table de noyer bordée de bancs, sous les voûtes enfumées de la vaste cuisine.

Un vieux cuisinier, nommé le père Joseph, et qui était en même temps l'intendant de confiance de mon oncle, gouvernait de son fauteuil, au coin de l'âtre, les servantes et présidait aux repas. Le vieux Joseph, qui m'avait vu naître et qui voyait en moi l'héritier présomptif du château, m'aimait presque comme une nourrice aime son nourrisson. Je passais une partie des jours à côté de lui, à la cuisine, à écouter les vieilles légendes de la famille, qu'il se plaisait lui-même à me raconter.

J'assistais ainsi habituellement au repas des serviteurs de la ferme; je regardais fumer le lard appétissant sur son lit de choux dorés, au milieu de la table, le fromage écumant de crème blanchir sur les longues tranches de pain bis dans la main du laboureur. Le vin, modérément, mais libéralement distribué par rations inégales, selon le travail et l'âge, brillait dans les verres. La conversation, animée par ces petites gouttes de vin à la fin du repas, n'était nullement gênée par ma présence.

II

Je connaissais ainsi toute la chronique sentimentale du château et des deux villages voisins d'Urcy et d'Arcey. Je

connaissais même les personnages de cette chronique, car, aux époques des sarclages, des moissons, de la tonte des brebis, travaux de ferme, les jeunes filles de ces deux villages venaient résider en masse au château, portant leurs ciseaux et leurs faucilles pour sarcler les blés, couper les orges, lier les gerbes, faner les sainfoins, laver ou tondre les moutons. Le soir, après la journée, mon oncle leur permettait de se réunir, avec les garçons de la ferme, dans une immense salle du rez-de-chaussée, pavée de marbre et décorée de lambris vermoulus. Elles y dansaient des rondes au chant d'une musicienne du village. Je ne manquais jamais de me mêler à ces rondes, et je bondissais de joie naïve et précoce, en tenant par mes deux mains les mains complaisantes des plus jeunes et des plus jolies faneuses du pays.

Parmi ces jeunes filles des champs, il y en avait une, à peine âgée de seize ans, qui faisait déjà l'admiration et l'envie de toute la jeunesse des villages voisins. On l'appelait la *Jumelle*, parce que sa mère l'avait mise au monde le même jour qu'un frère qui ne la quittait jamais, et qui venait habituellement avec elle faner ou moissonner pour le château.

III

Je la vois encore en idée, et, toutes les fois que je passe en chemin de fer en vue des sombres croupes des forêts d'Urcy, d'Arcey et du pont de Pany, croupes boisées qui me cachent le toit du château désert, j'ai envie de descendre pour revoir la *Jumelle*, et pour savoir si elle conserve encore, après tant d'années, quelques traces des charmes véritablement attiques dont cette *Chloé* des Gaules enchantait mon enfance, mes yeux et presque mon cœur.

Son front était étroit, peu élevé, comme celui que les

sculpteurs de Chypre ou de Milo donnent à leurs statues de femmes, parce que la Grèce et l'antiquité savaient bien que la vraie beauté de la femme n'est pas dans l'intelligence de la physionomie, mais dans la tendresse de l'expression du visage. Des cheveux d'un blond doré poussaient très-bas sur ce front et l'encadraient dans les boucles à peine ondées de ces cheveux; leur duvet, plus coloré de teintes cuivrées à leur extrémité que sur les tempes, les faisait reluire comme des rayons de soleil du matin jouant au bord de sa peau. Des yeux rêveurs, une bouche pensive; des dents de lait, petites, rangées dans leurs alvéoles roses comme celles d'un agneau à sa première herbe; un teint que l'ombre perpétuelle des feuilles dans ce pays de forêts conservait aussi blanc, mais moins délavé, que celui d'une enfant des villes; une taille ferme, des bras ronds, des mains effilées; des pieds cambrés et délicats, qui brillaient comme deux pieds de marbre d'une statue quand elle les plongeait nus dans le courant de la source en lavant les toisons dans l'eau courante; un caractère doux, sérieux avant l'âge; des silences, des rougeurs, des timidités qui la faisaient aimer de toutes ses compagnes et respecter de tous ses compagnons de travail dans la maison et dans les champs : telle était la *Jumelle*. Je n'ai guère retrouvé que dans les îles de l'archipel grec ou sous les tentes des Arabes de Syrie des réminiscences de cette jeune bergère de nos montagnes.

IV

A l'insu de tout le monde et de moi-même, cette Chloé avait son Daphnis.

Ce Daphnis était un jeune toucheur de bœufs du château, que mon oncle avait pris par charité à une pauvre

veuve du village d'Arcey, et qui, de berger de chèvres, était devenu avec l'âge toucheur de bœufs. Il avait vingt ans, mais il n'en montrait que seize sur son visage. Le vieux Joseph, les charretiers, les laboureurs, les batteurs en grange, ses compagnons de domesticité à table et aux champs, l'avaient vu grandir sans s'en apercevoir; accoutumés à ne le compter que pour un enfant, on le traitait en Benjamin de cette tribu rurale. Il ne s'asseyait jamais pour prendre ses repas avec les autres sur l'extrémité du banc, mais il mangeait silencieusement, à l'écart, debout, son morceau de lard ou sa tranche de choux sur son morceau de pain bis, et, quand il avait soif, au lieu de boire comme les autres dans un verre, il buvait son eau puisée au seau de la cuisine dans une écuelle de cuivre pendue derrière la porte. On l'appelait par habitude le petit Didier.

C'était cependant un grand et vigoureux garçon, aux cheveux touffus, au duvet naissant sur ses joues roses, aux pieds massifs, aux épaules arquées, au poing solide comme des nœuds de chêne. Mais une certaine naïveté naturelle, qu'il tenait de sa mère et qu'on prenait mal à propos pour de la niaiserie, et de plus une longue habitude de se regarder comme le dernier de la maison partout, lui donnaient une apparence d'infériorité entre tous ses camarades. On était accoutumé à sa complaisance, qui était infatigable.

Chacun en abusait tout en l'aimant. On se servait de lui pour faire ce qu'il y avait de plus rude dans tous les ouvrages. Il ne se rebutait jamais. Toujours le premier levé pour donner le foin aux bœufs, l'avoine aux chevaux, le trèfle aux brebis, on ne le récompensait de tous ces services de surcroît qu'en le raillant sur son obligeance envers tout le monde. Il supportait la raillerie, les surnoms, les quolibets, en penchant sa belle tête enfantine

sur sa poitrine et en souriant d'un air un peu confus qui encourageait à le railler davantage. Il était ce que les paysans, dans leur langage expressif, appelaient le souffre-douleur du château. Sa patience et son silence allaient jusqu'à l'apparence de l'apathie. A force de le voir patient, on se figurait qu'il était impassible.

Il n'en était rien cependant; sa naïveté n'était que l'excès de sa bonne foi. Son idiotisme d'attitude, démenti par la lucidité et par l'intelligence vive et claire de ses yeux, n'était que la bonté de son cœur serviable à tous. Il avait pris l'habitude invétérée de ne jamais répondre à ces railleries; il ne les prenait avec raison que pour des familiarités caressantes.

Didier m'aimait beaucoup; je l'aimais moi-même comme celui qui était le plus rapproché de mon âge parmi les serviteurs de la ferme. Je le suivais souvent pas à pas, pendant des heures entières, pendant qu'il touchait ses quatre bœufs blancs et fauves attelés à la charrue, dans les longues pièces de terre bordées de frênes, le long des avenues du château. Je ramassais les vers de terre coupés par le coutre du soc, pour en nourrir mes rossignols en cage. Il me découvrait les nids d'où il avait vu s'envoler les mères sur les buissons du champ; souvent il me remettait pour un moment sa longue gaule de noisetier, armée à l'extrémité d'un aiguillon, et je touchais à sa place les flancs fumeux de l'attelage, en appelant chacun de ses bœufs par leur nom, et en imitant, autant qu'il m'était possible, la voix criarde et traînante du bouvier qui gouverne la charrue.

V

Le petit Didier n'avait pu voir impunément, depuis son enfance, la Jumelle grandir et embellir à côté de lui;

il l'aimait sans savoir ce que c'était qu'aimer. Pauvre enfant d'une veuve presque mendiante, recueilli par charité dans le château, il se considérait comme si subalterne, en naissance, en rang, en esprit, à tout le monde dans la ferme et à tous les jeunes garçons des deux villages voisins, qu'il aurait regardé comme un sacrilége de penser seulement à courtiser honnêtement cette belle jeune fille, objet de tous les regards et de toutes les ambitions de ses camarades. Aussi ne levait-il jamais les yeux jusqu'à elle, et le seul symptôme auquel on pût soupçonner son amour, c'était la rougeur de son visage ordinairement pâle et le tremblement de sa forte main en lui présentant, comme aux autres faneuses, l'écuelle de cuivre pleine d'eau de la source, où elle buvait debout quand on se levait de table après le repas de midi.

A la danse des veillées, dans le grand vestibule, le petit Didier n'osait pas même se mêler aux rondes ou prendre la main de la Jumelle. Au contraire, toutes les fois que la Jumelle entrait dans la danse, et qu'un danseur, l'élevant de terre dans ses deux bras, comme c'est l'habitude à la fin de l'air, poussait un de ces grands cris de triomphe et de joie qui sont l'*évohé* rustique de ces fêtes de village, Didier baissait les yeux; il trouvait un prétexte pour s'éloigner, comme s'il avait entendu une voix qui l'appelait au jardin ou à l'étable.

Excepté le vieux cuisinier Joseph et la Jumelle, personne dans la maison ne se doutait de ce sentiment contenu du petit Didier. Ses camarades auraient répondu par un éclat de rire à toute allusion à un amour si disproportionné. On était si accoutumé à ne le compter pour rien, et à confondre sa puérilité silencieuse avec une espèce d'idiotisme, qu'on ne se demandait même pas s'il avait un cœur.

Mais la Jumelle s'en était aperçue depuis longtemps à

elle toute seule; sans se rendre compte de ses sentiments, elle prenait sa voix la plus douce en lui parlant; elle recevait, à table, à la maison ou dans les champs, tous les petits services qu'il lui rendait instinctivement, avec une familiarité confiante et avec une sorte de plaisir muet qui contrastait avec les exigences et les railleries des autres jeunes filles. Si rien n'indiquait qu'elle l'acceptât pour son prétendant, tout indiquait qu'elle l'acceptait pour son *serviteur*. C'est le nom dont les paysannes de mon pays désignent ces aspirants timides à leur amour, qui veulent, comme Jacob, mériter beaucoup avant de demander quelque chose.

VI

Cependant la merveilleuse beauté de la Jumelle, célèbre déjà dans tous les villages voisins, attirait à son père de nombreuses demandes en mariage; mais, chaque fois que son père lui parlait de ces propositions, faites pour flatter sa vanité, elle répondait qu'elle était trop jeune, qu'elle y penserait à la moisson, aux foins ou à la Noël de l'année suivante. Les soupirs des plus beaux et des plus riches garçons du voisinage n'étaient pas mieux accueillis. Elle aimait, sans oser l'avouer, celui qu'on la soupçonnait le moins de regarder avec prédilection parmi tous les autres. Didier ne flattait pas sa vanité, mais il avait touché son cœur.

Sans se parler jamais, la Jumelle et Didier finirent par comprendre qu'il y avait entre eux deux un secret, qu'aucun des deux n'osait tout à fait ni révéler ni comprendre. Ces espèces de limbes de l'amour mutuel, mais inexprimé, sont très-fréquents dans les âmes timides et simples des villageois. L'œil plus perçant et plus exercé d'une jeune couturière nommée Nicette, qui travaillait habituellement au château, finit par tout entrevoir; elle parla à la Jumelle

des attentions du petit Didier; elle parla au petit Didier des préférences de la Jumelle; elle finit ainsi par en savoir assez sur l'état de ces deux cœurs pour que le toucheur de bœufs crût pouvoir s'enhardir jusqu'à la pensée de faire parler de mariage au père de la jeune fille.

VII

Le père parla de cette ouverture à sa fille en riant, comme d'un badinage qui ne méritait pas même réflexion, et auquel les garçons et les filles du château avaient sans doute encouragé le pauvre enfant pour se moquer de la candeur du fils de la veuve : mais la Jumelle, au lieu de rire avec son père, avait rougi sans rien répondre; elle s'était retirée seule dans la grange, où sa mère la surprit pleurant sans savoir de quoi.

Le père parut avoir changé d'idée. Dans la soirée il dit, en secouant la tête, comme un homme qui se ravise, qu'au fond le petit Didier, quoique un peu trop bon garçon, avait toute son estime comme excellent ouvrier; qu'il faisait au besoin l'ouvrage de tout le monde; qu'il était trop grand pour rester à jamais toucheur; que la Jumelle ne pouvait épouser un enfant qui piquait encore les bœufs au labour comme une fille, mais que, si sa condition se relevait un peu au château avec ses gages, et que si, par exemple on le faisait garçon de charrue en titre avec cent vingt francs par an, deux paires de sabots, une paire de souliers et six chemises de toile de chanvre, on pourrait penser à sa proposition, l'autoriser à courtiser la Jumelle, et que, toute belle et toute recherchée qu'elle était, sa fille pourrait rencontrer pis que le fils de la veuve.

La Jumelle, à ces mots, se leva de table en s'essuyant

les yeux avec un coin de son tablier. Elle s'en alla, comme le matin, pleurer seule dans la grange; mais cette fois c'étaient des larmes de joie.

VIII

Le lendemain, la couturière Nicette apprit tous ces détails par la Jumelle; elle m'en parla. J'en parlai à mon oncle : c'était l'esprit le plus accommodant et le cœur le plus facile à émouvoir qu'il y eût sous une poitrine d'homme. « Eh bien! » me dit-il en souriant, « nous « allons faire deux heureux et bien des envieux. Va dire « à Didier qu'il remette son aiguillon à son petit frère, « que je lui donne une charrue à conduire, cent vingt « francs de gages, quatre paires de sabots, une paire de « souliers, six chemises de toile, et que de plus je me « charge de faire la noce au château, et que tu y danseras « tant que tu voudras avec la Jumelle. »

Tout fut fait avec la promptitude et l'entrain que cet excellent homme, toujours pressé du bonheur d'autrui, mettait à une bonne action. Didier remit l'aiguillon en donnant gravement à son petit frère tous les préceptes et toutes les traditions du métier, avec de tendres instructions sur les caractères divers de ses quatre bœufs : comme quoi celui-ci regimbait si on le piquait à l'épaule; comme quoi celui-là était plus sensible à la voix qu'à l'aiguillon; comme quoi le roux avait besoin d'entendre toujours chanter ou siffler autour de lui pour reprendre cœur à l'ouvrage; comme quoi le blanc était si apprivoisé et si doux, qu'on pouvait s'accouder en sûreté, pour se reposer, sur son joug, entre ses deux cornes, sans qu'il secouât seulement la tête pour chasser les mouches, tant il avait peur de blesser un enfant! Puis il se hâta d'atteler les

quatre taureaux à une charrue neuve, et il laboura tout le jour une longue pièce de terre, derrière les jardins, d'où l'on apercevait, sur la colline opposée, à travers les bois, le village d'Arcey et la fumée du toit de la maison de la Jumelle. Tantôt il regardait le soleil, trop lent à baisser pour lui ce jour-là, tantôt la maison de pierres grises qui renfermait sa destinée.

IX

A la fin de la journée, après avoir dételé, jeté le trèfle dans le râtelier, chaussé ses souliers et passé sa veste, il ne parut point à la cuisine pour recevoir, comme à l'ordinaire, son écuelle des mains du vieux Joseph. Il se glissa inaperçu dans le creux du ravin qui descend du château dans l'étroite vallée d'Arcey; il gravit, non sans s'arrêter bien des fois, de peur et d'angoisse, la colline escarpée au sommet de laquelle est bâtie la petite et noire église du village, et il entra tout en sueur, en poussant de la main la claire-voie, dans la maison de la Jumelle. Elle l'avait bien vu venir de loin par le sentier des chèvres, mais elle n'avait rien osé dire, et elle s'en était allée dans le verger, derrière la maison, pour le laisser seul avec son père.

Ce qui se dit dans cette entrevue entre le petit Didier et le père de sa future on ne peut que le deviner; mais tout se passa sans doute de bon accord et de bonne grâce, car la nuit était déjà tombée toute noire sur la montagne et sur la vallée que le père et le prétendu, le visage ouvert par la confiance et par la bonne amitié, étaient encore assis chacun sur un coin du banc, la table entre eux deux et la nappe mise devant une bouteille de vin, un morceau de pain et un fromage blanc, pendant que la Jumelle, rappelée du verger, debout et modeste derrière

son père, était invitée par lui et résistait longtemps à boire un doigt de vin dans le verre de son fiancé.

X

Cette soirée fut sans doute la plus belle et peut-être la seule belle de la vie du pauvre Didier jusqu'à ce jour. Son cœur s'ouvrit pour donner et pour recevoir toutes les promesses d'une innocente félicité. Au lever de la lune, il sortit de la maison pour revenir au château; la Jumelle, avec la permission de son père, l'accompagna jusqu'à la croix de pierre qui marque la place où finit le village et où commencent les bois. Il n'osa ni l'embrasser ni la regarder; il sentait qu'il l'emportait dans sa poitrine. Il s'éloigna, les yeux baissés, en retenant son souffle et sa voix tant qu'il fut à portée d'être entendu du village. Mais quand il eut descendu les rampes de rocaille qui descendent du plateau d'Arcey dans la noire vallée du pont de Pany, et quand il commença à remonter le ravin plus étroit, plus rapide et plus sombre qui mène par les bois au château, alors son cœur trop plein ne put se contenir davantage, et il éclata, comme une détonation de l'âme trop chargée, dans le silence, dans le désert et dans la nuit.

XI

Cette explosion de son âme ignorante et simple donna à sa voix, ordinairement faible et douce, un volume de son et une énergie de vibration qui faisaient frémir les feuilles des arbres comme un souffle de tempête, tempête de sentiments et de joie dans un cœur d'adolescent, qui se

communiquait par l'écho des rochers de la vallée à la nature inanimée, et qui semblait vouloir porter jusqu'à la cime des montagnes et jusqu'aux astres du firmament la nouvelle, le retentissement, l'enthousiasme de son bonheur.

Un hasard me rendit témoin de cette scène nocturne du délire lyrique d'un pauvre toucheur de bœufs.

Au souper des laboureurs et des moissonneurs, le soir, après l'ouvrage, on s'était aperçu au château de l'absence du petit Didier. Les rumeurs de la matinée dans les champs et les indiscrétions de la couturière avec les jeunes filles en avaient divulgué le motif. Tout le monde, à l'exception des rivaux un peu jaloux, se récriait sur le bonheur du toucheur de bœufs. On en plaisantait à la table rustique; on ne pouvait comprendre que la plus belle jeune fille de tout le pays, qui avait le choix entre les prétendants de tous les villages, eût choisi pour son fiancé un pauvre adolescent qu'on se figurait encore enfant à cause de la candeur de son esprit et de la docilité de son caractère. Ses camarades l'appelaient l'*innocent*, mot qui confine chez eux avec l'idiotisme. On se promettait de rire du fiancé à son retour, et, comme la nuit était tiède, la lune éblouissante dans le ciel, on voulut devancer ce retour de Didier en allant en masse, filles et garçons, audevant de lui par le sentier d'Arcey, les uns pour le féliciter, les autres pour le railler, ceux-ci pour jouir de son bonheur, celles-là pour lui faire un de ces enfantillages par lesquels on éprouve, dans les campagnes, la crédulité ou le courage des jeunes gens.

Je partis avec la bande joyeuse, suivi du vieux Joseph, qui voulait jouir aussi de la surprise ménagée maladroitement au pauvre Didier.

XII

La gorge, profondément encaissée entre les rochers, est encore rétrécie par l'ombre des grands chênes qui descend du château dans la vallée d'Arcey. Elle est interrompue au milieu par un rocher taillé à pic qui la ferme complétement dans toute sa largeur. Cette roche, semblable à un degré d'escalier colossal de trente coudées de hauteur, a été polie et rendue glissante comme le marbre, sans doute par la chute de quelques cascades que la terre a bues depuis plusieurs siècles. Pour la rendre un peu moins inaccessible aux bergers et aux journaliers qui veulent abréger le chemin d'Arcey au château, mon grand-père y avait fait complaisamment creuser au ciseau, par le tailleur de pierre, cinq ou six entailles en corniches, de la largeur d'une demi-main, pour que les paysans qui veulent la descendre ou la gravir puissent s'y cramponner avec les doigts ou y appuyer l'orteil sans crainte d'accident. Des buissons touffus de genévriers, surmontés et assombris par d'énormes hêtres, couronnent le sommet de la roche du côté du château.

Les garçons et les filles de la ferme étaient dérobés aux rayons de la lune par l'épaisseur obscure de ce fouillis. Le vieux Joseph et moi nous étions assis avec eux, attendant en silence le fiancé.

XIII

Aux premiers échos de la voix de Didier qui remplissait le fond de la vallée d'un tonnerre roulant de joie, tout le monde se leva pour l'apercevoir de plus loin dans le sentier au clair de la lune. Il marchait d'un pas tantôt lent, tantôt précipité, comme si ses pas avaient involon-

tairement suivi les rhythmes tantôt suspendus, tantôt accélérés des mouvements du sang dans son cœur. Les cailloux bruissaient en roulant sous ses souliers ferrés; il tenait à la main, par suite de sa vieille habitude, la longue gaule de noisetier écorcé, armée de l'aiguillon de ses bœufs; il en frappait par intervalles, à coups répétés, les buissons du sentier et les branches pendantes des rameaux des bois sur la route, comme s'il eût porté un défi à toute la nature. Il brandissait par moments son autre poing contre les troncs de chênes blanchis par la lune sur la lisière de la forêt. Il suspendait alors son chant pendant quelques respirations, puis il le reprenait avec une force nouvelle, à mesure qu'il approchait du fond de la vallée et de la clairière de gazon et de rocaille où la gorge du château commence à monter vers la roche. Sa voix plus accentuée et plus rapprochée nous permettait de saisir à l'oreille ses paroles confuses et désordonnées. Ces paroles étaient à son insu une ode ou un dithyrambe. J'en fus tellement frappé, et elles se gravèrent tellement dans la mémoire des gens du château, par suite de l'émotion de la scène qui les suspendit, que je me les rappelle en ce moment aussi nettement qu'au moment où elles résonnaient du creux de la vallée dans mes oreilles d'enfant.

XIV

« Place au petit Didier! » chantait-il sur un rhythme lent et sur un air pastoral du pays dont je voudrais pouvoir écrire ici les notes tantôt traînantes comme la charrue, tantôt fougueuses comme le galop des poulains dans les prés, tantôt liquides et ruisselantes du gosier comme les refrains inarticulés des tyroliennes. « Place au petit « Didier! » disait-il aux chemins, aux arbres, aux rochers surplombant sur sa tête.

« C'est moi qui suis le fiancé, le fiancé de la Jumelle!
« Place à moi! place à moi! place à moi!
« Le père m'a pris par la main!
« La mère a étendu la nappe!
« La fille a rougi!
« Elle a rougi de bonne grâce, comme le vin dans
« le verre!
« Elle s'en est allée, allée au verger, derrière le gros
« poirier!
« Le père m'a versé à boire!
« Il m'a versé à boire!
« Il m'a dit : — Parle, je t'écoute!
« Et je n'ai rien dit, rien dit pendant la première bou-
« teille.
« — Femme, apportes-en une seconde!
« Et je n'ai rien dit encore!
« Mais à la troisième il m'a dit :
« — Je te comprends; tu auras ma fille.
« Et mon verre m'est tombé des doigts!
« Et des gouttes de mes yeux ont mouillé mon pain!
« — Est-ce bien vrai? que j'ai dit.
« — Mère, va chercher la Jumelle derrière le poirier,
« et qu'elle le dise elle-même!
« Et elle est venue, et elle m'a dit : — Je te veux bien.
« Et nous avons bu dans le même verre!
« Et nous serons fiancés samedi qui vient!
« Place à moi! place à moi!
« Rochers, buissons, cailloux, branches qui me barrez
« le chemin, me reconnaissez-vous? Je suis le petit
« Didier.
« Je suis le toucheur de bœufs!
« Je suis le garçon de charrue!
« Je suis le roi! je suis le roi! je suis le roi des hommes! »

Et, en battant les buissons avec le manche de son aiguillon qui réveillait les oiseaux sous les feuilles :

« Merles, » continua-t-il, « envolez-vous !

« Envolez-vous, merles !

« Allez dire aux nids des bois d'Arcey que vous m'avez « vu !

« Que vous avez vu le petit Didier, qui chante à présent « mieux que vous !

« Rossignols, rossignols mes amis, dont la femelle est « dans le nid comme la Jumelle est là-haut qui m'écoute, « allez le dire à vos petits !

« Vous n'êtes pas plus joyeux que moi !

« Vous ne savez pas de plus douces chansons !

« J'étais muet, j'étais muet comme vous en hiver ; « le vin et l'amour m'ont fait chanter !

« Chanter comme vous. Écoutez-moi ! écoutez-moi, et « taisez-vous !

« Silence ! ruisseaux qui me coupez la parole en tom- « bant de l'écluse !

« Silence ! roue du moulin qui fais trop de bruit dans « la nuit !

« On ne doit entendre que moi aujourd'hui depuis le « clocher d'Arcey jusqu'à la roche de Sombernon !

« Lune, regarde-moi et va le dire aux étoiles !

« Tu as vu le fiancé de la Jumelle ! C'est moi ! c'est « moi !

« Allons ! mes bœufs, mes amis, allez-vous aussi me « reconnaître ?

« Je jetterai le trèfle à pleines brassées dans la man- « geoire !

« J'y jetterai le sel à pleine poignée !

« Il faut que tout le monde soit content aujourd'hui !

« Demain je tiendrai le manche de la charrue ferme « dans le sillon !

« Nous labourerons droit! mes amis, droit et profond!
« au lever du soleil, et les alouettes partiront joyeuses
« sous vos pieds!

« Partez! alouettes; partez en chantant! Montez dans
« le ciel bleu! Vous n'y monterez pas plus haut que mon
« cœur qui chante avec vous!

« Je suis le fiancé! je suis le fiancé de la Jumelle!
« Place à moi! »

XV

Tout le monde se taisait sous l'ombre des branches qui faisait une double nuit au-dessus de la roche coupée. « Est-ce bien lui? est-ce bien possible », se disaient tout bas les garçons en retenant leur rire, « que ce pauvre Didier, qui n'a jamais dit un mot plus haut que l'autre, chante aujourd'hui comme un ménétrier qui s'en retourne de la fête? — Et qu'il parle aux merles, à la lune, aux étoiles, aux bœufs et aux alouettes? » ajoutaient les filles.

Mais ce *Te Deum* de l'amour continuait et se renforçait toujours en se rapprochant. Dans les intervalles on entendait le bruit des souliers à clous du toucheur de bœufs sur la rocaille, les coups de la gaule de noisetier sur les buissons, et la forte respiration d'un homme qui gravit une pente.

Bientôt le petit Didier, parvenu au pied de la roche qui lui barrait le sentier, ôta ses souliers, accrocha ses doigts aux interstices du rocher, fixa son orteil sur les petites corniches en saillie découpées par le tailleur de pierre pour faciliter l'ascension aux bergers, et se hissa presque au niveau du dernier échelon de pierre où nous étions cachés pour le surprendre.

A ce moment les garçons et les filles, se levant tous à la fois de leur cachette, jetèrent un de ces grands cris

qu'on appelle dans le pays *chuffer*, cris que poussent de temps en temps, pour s'égayer, les bûcherons dans la forêt, les vendangeurs dans les vignes, les faucheurs dans les prés, les moissonneurs à la fin du champ de blé!

XVI

Le petit Didier, surpris et effrayé de cette clameur inattendue dans la solitude et dans la nuit, et des éclats de rire qui suivirent cette exclamation, s'arrêta suspendu sur le flanc de la roche, les deux mains crispées sur des touffes de bruyère qui portaient le poids de son corps. Les garçons et les filles se montrèrent alors, et, s'avançant en ricanant vers lui : « Pauvre innocent », lui criait-on de toutes parts, « tu ne vois donc pas qu'on se moque de toi « depuis ce matin? Toi! le fiancé de la plus belle fille « du pays? Est-ce que tu rêves? Est-ce que tu n'as pas « vu que le père t'a fait boire pour rire ses trois bouteilles « de vin qui te font chanter, et que la fille, d'accord avec « nous pour t'attraper, t'a fait croire qu'elle se fiancerait « avec un toucheur de bœufs, elle qui a refusé des fils de « meunier et des fils de propriétaire? Allons! mon pauvre « Didier, rentre dans ton bon sens et ravale ta joie et ta « chanson; tu ne seras jamais que le jouet de tout le monde « et de la Jumelle. »

A ces mots, qui jetèrent tout à coup le froid de la moquerie sur le feu de l'enthousiasme, le petit Didier, concevant un humble doute, sentit son cœur lui manquer dans la poitrine. Ses doigts, ouverts comme par une main de force, se détachèrent des deux touffes de bruyère qui le soutenaient sur l'abîme; son orteil détendu glissa sur l'étroite corniche qu'il avait saisie comme point d'appui pour enjamber le sommet du précipice; il tomba le long du

rocher et roula évanoui et sanglant le front sur les pierres, sans pousser un cri.

XVII

Effrayés de l'imprudence qu'ils avaient commise, les garçons et les filles se précipitèrent par tous les sentiers au bas de la roche à son secours. On le crut mort; les cris d'effroi et de douleur retentirent jusqu'au village d'Arcey.

La Jumelle, assise sur le banc de sa porte, écoutait d'en haut le chant de son fiancé; elle entendit sa chute et les cris d'effroi; elle accourut les pieds nus et tout saignants, sa coiffe restée aux branches du chemin, ses cheveux épars, les bras tendus. Jamais je ne vis rien de si pathétiquement beau que cette Niobé de chaumière sur le corps de son fiancé, au clair de la lune. Sa voix, ses larmes, qui tombaient sur le front de son amant, le rappelèrent à la vie.

La première parole du toucheur de bœufs fut le nom de la Jumelle. « Ce n'est pas la chute », dit-il, « qui m'a fait « mourir, c'est l'idée que tout mon contentement n'était « qu'un songe. »

Pour bien le convaincre que le consentement du père et celui de la fiancée étaient sérieux, la Jumelle et son père le ramenèrent, en le soutenant du bras, coucher dans leur grange.

Quelques jours après on célébra à Arcey et au château les fiançailles du petit Didier et de la jolie paysanne.

Voilà la première ode que j'entendis; voilà comment je compris que le besoin de chanter, quand l'âme est émue jusqu'à l'enthousiasme par la joie, est un instinct inné de l'homme chez le paysan comme chez le lettré. Le chant n'est pas moins naturel, instinctif et forcé, pour ainsi

dire, dans l'homme, quand l'âme est émue jusqu'à la stupeur de ses facultés par une poignante douleur. J'en fis l'expérience sur moi-même bien des années après l'aventure lyrique du petit bouvier.

XVIII

Je venais de perdre ma mère. Ce fut la plus grande douleur de ma vie ; je me croyais à peine la force de survivre. Absent de la maison paternelle à l'époque de l'accident qui abrégea ses jours, je revins en hâte auprès de son cercueil pour ensevelir ses chères dépouilles dans le cimetière de campagne du village que nous habitions dans notre enfance, et dont elle préférait le séjour de paix à tous les lieux de la terre. J'avais suivi à pied le cercueil porté à bras, par quatre paysans de nos amis, à travers les sentiers escarpés d'une chaîne de montagnes, creusés dans un océan de neige. La prostration de l'âme m'empêchait de sentir la fatigue et le froid d'un âpre hiver pendant ce lugubre convoi.

A midi, quand j'eus accompli ce funèbre devoir, et déposé avec le cercueil la meilleure partie de ma vie dans le caveau de la chapelle de famille, entre l'église rustique et le jardin du château de Saint-Point, je rentrai dans cette maison vide pendant l'hiver, et mille fois plus vide depuis que celle qui l'animait de son sourire dormait les premiers jours de son éternel sommeil.

Pendant que les porteurs, avec lesquels je devais retourner le soir par les mêmes sentiers de la montagne, se reposaient et se réchauffaient à table, au feu de la cuisine, je m'enfermai seul dans une petite cellule voûtée qui servait autrefois d'archives au château. Cette cellule est située au dernier étage d'une tour d'où le regard domine

le cimetière du village, l'église et le clocher. Brisé de lassitude et de désespoir, je me couchai sur le tapis poudreux qui recouvrait les dalles, comme le chien qui se couche sur la fosse de son maître.

Étendu ventre à terre sur le carreau, je soutenais ma tête sur mes deux mains accoudées du côté de la fenêtre. Je pouvais voir ainsi tomber à flocons la neige qui recouvrait déjà le toit de la tombe et le cèdre pyramidal qui sert de cyprès à ce tombeau du Nord. Je voyais ainsi, à travers les ogives du clocher, le branle alternatif de la cloche. Cette cloche présentait sa large gueule et sa lourde langue aux ouvertures du clocher comme pour jeter son cri de douleur aux nuages et se retirer d'horreur, après avoir crié, dans l'ombre des voûtes. Ses lentes vibrations se répercutaient si mécaniquement sur le tympan de ma tête brisée de douleur et d'insomnie, que mes pensées suivaient involontairement le branle de l'airain, et qu'elles prenaient insensiblement pour gémir et pour pleurer le rhythme de cette sonnerie des morts. Aussi, après quelques volées, toute ma douleur chantait en moi, en me déchirant les sens et le cœur; mais ce désespoir chantait véritablement, sur les deux ou trois notes de la cloche, l'hymne de deuil et de tendresse à ma mère absente à jamais de mes yeux.

Comme dit Dante, le divin poëte du surnaturel, semblable en cela à *celui qui parle et qui sanglote à la fois*, mes sanglots prenaient le rhythme de ce glas funèbre, et je chantai ainsi en moi une ode de larmes à la mémoire de cette mère chérie et perdue, ode que je ne retrouverai jamais dans mes souvenirs, et que, si je l'y retrouvais, je n'écrirais pas, car l'extrême douleur a son mystère de pudeur comme l'extrême amour. Ce qu'il y a de plus divin en nous ne s'exprime jamais, car les langues sont des *moyennes*, selon l'expression des géomètres, et les

moyennes ne s'élèvent jamais aux excès des sensations et aux énergies ineffables du cœur humain. Du berceau et de la mamelle jusqu'au dernier soupir dans lequel une mère lègue son âme à ses enfants et jusqu'aux bénédictions qu'elle va répandre du ciel sur eux, ce gémissement, cette ode, ruisselante de plus de larmes que de notes, contenait tout ce qui réchauffe, tout ce qui console, tout ce qui bénit le fils de l'homme sur la terre, le plein et le vide de la vie!

Je ne sentais pas que je chantais ainsi au branle de la cloche, et, quand elle se tut, je me relevai de terre indigné contre moi-même d'avoir chanté.

XIX

Mais ce n'était pas la volonté qui avait chanté en moi, c'était l'instinct. Les grandes émotions, même celle de la mort, sont lyriques. J'ai vu expirer un jeune homme et une jeune femme en chantant. Leurs âmes s'envolèrent dans deux strophes dont la cadence musicale faisait un horrible contraste avec la mort. Ils se pleuraient eux-mêmes en harmonieux gémissements, et leurs oreilles semblaient jouir de leurs propres lamentations.

V

PAGES DE VOYAGE EN ITALIE

I

C'était au printemps de 1810; j'avais dix-neuf ans, une taille élancée, de beaux cheveux non bouclés, mais ondulés par leur souplesse naturelle autour des tempes, des yeux où l'ardeur et la mélancolie se mariaient dans une expression indécise et vague qui n'était ni de la légèreté ni de la tristesse. Une impatience juvénile de vivre, de voir, de sentir, de me plonger dans une mer d'impressions tout à la fois redoutées et attrayantes, était le fond de mon caractère d'alors : du feu qui couvait encore, qui craignait et qui aspirait le vent; un cœur de jeune fille entre l'âge où l'on rêve et l'âge où l'on aime. J'en avais aussi la candeur et la timidité sur la physionomie. J'étais très-hardi d'aspirations, très-timide de manières. Élevé dans la solitude et dans la simplicité de la campagne, la grande nature et la grande foule me donnaient des éblouissements. Un silence modeste et rêveur cachait ordinairement cette timidité. Je sortais des livres, et je ne voyais, dans tout ce qui frappait mes regards, qu'un autre grand livre vivant à lire. Je croyais qu'il me dirait le mot de

mille mystères de mon ignorance. Mon cœur était une énigme dont je cherchais la clef!

Comment on m'avait lancé seul, si jeune et presque encore enfant, dans un voyage d'Italie, avant d'avoir vu Paris et de connaître la France, je l'ai dit ailleurs (*Confidences* et *Graziella*); je ne le redis pas ici. C'était téméraire, mais c'était peut-être sage. Une rose artificielle toute poudreuse et toute fanée, tombée d'une guirlande de robe après une nuit de bal, foulée aux pieds des danseurs, puis enveloppée dans un morceau de gaze et cachée au fond de ma malle comme un talisman, avec quelques mauvais vers, n'était qu'une puérilité; mais cette puérilité avait éveillé les craintes d'une tendre mère. Il fallait donner une diversion aux rêves : il n'y en a point de plus forte qu'un voyage. L'homme en changeant d'horizon change de pensée; qu'est-ce donc de deux enfants? J'ai encore, sur un papier tout jauni par la poussière des grandes routes d'Italie, ces mauvais vers de dix-huit ans qui enveloppaient la rose fanée.

Es-tu tombée au vent qui fait plier la tige,
O rose qui meurs sur mon sein?
Du tendre rossignol qui sur les fleurs voltige
Es-tu le nocturne larcin?

Non, d'une robe, au bal, tu tombas de toi-même
Sous les pas distraits des danseurs,
Dans une nuit d'ivresse, ô triste et pâle emblème
De ces fleurs vivantes, tes sœurs!

Ils foulèrent aux pieds la fleur venant de naître,
Et la danseuse avec dédain,
Se courbant, te jeta pâle par la fenêtre,
Comme un vil débris du jardin.

Mais moi, glaneur d'épis brisés près de la gerbe,
Je te recueillis sur mon cœur,
Pour chercher sous ta feuille, ô fleur morte sur l'herbe,
Une autre ivresse que l'odeur!

Ah! repose à jamais dans ce sein qui t'abrite,
Rose qui mourus sous ses pas,
Et compte sur ce cœur combien de fois palpite
Un rêve qui ne mourra pas!

Il était déjà mort, comme meurent tous les sentiments prématurés de l'enfance; mais enfin je lui devais mon exil en Italie.

II

Le 29 mai 1810, au lever du jour, je descendais, dans une chaise de poste où l'on m'avait accordé une petite place sur le siége de la voiture, les dernières pentes de l'Apennin qui se précipitent vers Florence. Le ciel était un cristal sans fond, légèrement terni de cette brume chaude qui donne le vague aux horizons dont sans cela on toucherait de l'œil les bords. Les chevaux à demi sauvages galopaient dans des flots de poussière aromatique, remplissant l'air du bruit joyeux et précipité de leurs clochettes. Il me semblait entendre d'avance les castagnettes des jeunes filles de Naples, conviant les danseurs à l'ivresse des tarentelles. Les collines, les châtaigniers, les clochers, les torrents, les fumées de volcans de l'Apennin fuyaient derrière moi comme dans une ronde magique de la terre. Les hauts et immobiles cyprès, qui commencent là à végéter, jetaient çà et là sur la route l'ombre allongée et noire de ces obélisques de la végétation; les figuiers,

semblables à des spectateurs accoudés autour d'un cirque, appuyaient leurs larges feuilles poudreuses sur les murs blancs qui bordaient le chemin; les oliviers tamisaient d'une légère verdure les rayons du soleil qui tremblaient entre leurs branches sur les sillons. On respirait une odeur d'herbes inconnues à nos climats délavés du Nord. L'air était tiède et savoureux comme un parfum évaporé sur un charbon de feu, ou comme le myrte du paysan à la gueule d'un four qui petille dans un village de Calabre.

J'étais ivre de sensations avant d'être ivre de pensées. De temps en temps, du haut d'une colline, une échappée de vue me laissait entrevoir au fond d'un bassin de verdure les dômes resplendissants, mais encore lointains, de Florence. J'aurais voulu franchir d'un élan la distance considérable qui nous en séparait encore. Nous n'y entrâmes qu'à la nuit tombée. Une lune éclatante, se réfléchissant dans les ondes sinueuses et encaissées de l'Arno, brillait comme un fanal sur les murailles grises de la ville des Médicis.

III

Quand j'entendis la voiture, qui venait de franchir la porte de la ville rouler avec un bruit sourd et grave sur les larges dalles dont les rues de Florence sont pavées, il me sembla entrer dans la société de ces grands Toscans qui remplissaient mon imagination d'une sorte de terreur sacrée. Dante, Pétrarque, Machiavel, les Pazzi, les Médicis, les Politien, les Michel-Ange, et mille autres dont les noms surgissaient dans ma mémoire, me paraissaient regarder aux fenêtres de ces palais sombres dont les rues sont bordées et obscurcies. Pour ajouter à l'illusion, je ne sais quelle odeur de cèdre, dont les charpentes de ces palais sont construites, embaumait les rues. On eût dit l'odeur

sépulcrale de ce bois incorruptible dont on faisait les cercueils et qui embaumait de lui-même les morts.

Les rares habitants qui circulaient sur les places ou qui respiraient le frais autour des fontaines donnaient à la ville un air de magnifique champ des morts, entrecoupé de monuments et peuplé de fantômes. Jamais je n'oublierai cette première entrée de nuit dans la ville du Dante.

La voiture, qui devait continuer sa route jusqu'à Sienne et jusqu'à Rome, me laissa descendre dans une petite hôtellerie sans nom, cachée au fond d'une ruelle sur les derrières du palais Corsini, non loin du pont de la Trinité. J'y fus logé dans une mansarde nue sous les toits, sans autre meuble qu'une couchette de fer, une table, une chaise et une cruche d'eau. Mais je ne fis pas même attention à la nudité et à l'indigence de cette hôtellerie : j'allais m'endormir et me réveiller dans la ville des grandes mémoires; c'était assez pour un jeune homme qui ne vivait que d'imagination.

IV

Je n'oublierai jamais non plus ce réveil. Un ciel d'été, d'un bleu sombre comme un plafond de lapis, s'apercevait par ma fenêtre au-dessus de la rue étroite, entre ma chambre haute et les murs monumentaux du palais Corsini. Les larges portes de ce palais étaient ouvertes à deux battants, et laissaient voir les cours, les escaliers, les portiques. Les nombreux domestiques de cette opulente maison étaient en grands costumes d'apparat, chacun à son poste. Ils semblaient attendre quelque cérémonie ou quelque hôte illustre.

De grandes rumeurs de la foule, mêlées de mugissements de bœufs, de bêlements de brebis, de hennissements de chevaux, se faisaient entendre à l'extrémité de la petite

rue du côté du pont de la Trinité. Bientôt des bergers à cheval, une longue houlette terminée en lance à la main, et vêtus de costumes pittoresques de cuir et de peaux de mouton, apparurent. Ils étaient précédés et suivis de l'élite de leurs troupeaux. Ils défilèrent avec une gravité antique sous mes yeux pour entrer dans la cour du palais.

Ils étaient accompagnés de chars rustiques de forme étrusque. Les jantes des roues massives de ces chariots étaient enroulées de fleurs et de feuillages; les jougs des bœufs qui y étaient attelés avaient été décorés de branches de cyprès et d'oliviers qui, en se balançant au mouvement des attelages, chassaient les mouches et rafraîchissaient de leur ombre le front des bœufs.

Chacun de ces chars portait la famille d'un des laboureurs des vastes domaines du prince Corsini. Le chef de la famille ou le plus âgé des fils marchait en avant d'un pas consulaire, tenant d'une main le mince aiguillon, et s'appuyant fièrement de l'autre main sur la corne dorée de ses bœufs. La mère, les fils, les filles, étaient debout sur le plancher du char, se tenant de la main aux ridelles pour garder leur équilibre contre les secousses que les larges dalles du pavé imprimaient aux roues. Il y avait là, sous les plis lourds des étoffes rouges et vertes des vêtements de ces villageoises, des beautés, des majestés, des grâces sévères que je n'ai jamais retrouvées qu'en parcourant les montagnes de la Sabine et du Vulturne, ou dans l'incomparable tableau des *Moissonneurs* de Léopold Robert, ce Virgile du pinceau, qui a égalé le Virgile des *Géorgiques*.

V

Cette procession rurale défila lentement en silence, et se groupa tout entière dans la cour du palais. C'étaient les

opulents cultivateurs des nombreux domaines du prince dans les maremmes de Pise et dans les vallées du Vulturne, qui venaient, le jour de la fête de la princesse, défiler annuellement devant leurs maîtres, et étaler sous leurs yeux le luxe de leurs étables ou de leurs sillons. L'air était assourdi du son des musettes toscanes, et la rue était embaumée par les masses de fleurs qui débordaient en gerbes ou qui traînaient sur les dalles derrière les chariots. Je ne me lassais pas de contempler ces nobles figures de paysans ou de paysannes, qui me rappelaient les scènes patriarcales de la Bible dans l'opulence de la cité des arts. J'étais enivré avant d'avoir entrevu seulement un seul des monuments de cette capitale du génie moderne.

Je me hâtai de m'habiller, pour parcourir à loisir, sous la conduite d'un domestique attaché à l'hôtellerie, plus semblable à un mendiant qu'à un interprète, les quais, les places, les jardins, les palais de Florence.

Mes deux premières journées ne furent qu'un long éblouissement. En peu de jours j'étais déjà assez familier avec les quais de l'Arno, les avenues des *Cascine*, les galeries, les églises, les palais fameux, pour n'avoir plus besoin de guide. Quant à la langue, je la parlais couramment, quoique avec un accent trop latin, grâce au Dante, à Pétrarque, à Alfieri, à Monti, dont j'avais déjà tant lu et relu les vers. Seulement on devait à mon accent me prendre pour un Toscan de bibliothèque qui n'était jamais descendu dans la rue pour causer avec les vivants, et qui rapportait à la langue parlée les constructions et la prononciation des morts. J'étais un volume plus qu'un homme. Mais en peu de jours la souplesse de mon oreille m'eut bien vite naturalisé Toscan de ce siècle. Dans cette cage de rossignols la musique de la langue entrait par tous les pores. Je ne demandais qu'à oublier le rude français.

VI

Je n'éprouvais dans mon isolement complet sur une terre étrangère aucun besoin de société. Cependant, après quelques jours de vagabondage solitaire dans les rues, dans les campagnes et dans les théâtres de Florence, je me souvins que j'avais quelques lettres de recommandation dans ma malle. J'aurais bien désiré ne pas les avoir, car l'embarras de les présenter dépassait de beaucoup, dans mon esprit, l'agrément que je pouvais attendre de ces nouvelles connaissances. J'ai toujours été très-timide devant les nouveaux visages; je l'étais bien davantage à dix-neuf ans. Mais l'inconvenance de rapporter ces lettres à ceux qui me les avaient obligeamment données, sans en avoir fait usage, me forçait malgré moi à y penser. Une autre circonstance me fit, pour ainsi dire, violence, et triompha de ma répugnance à porter ces lettres et à décliner mon nom au seuil d'un palais.

J'entrai un matin dans la fameuse église de *Santa Croce*, sorte de *Campo Santo* ou de cimetière monumental de Florence, Westminster des Toscans.

Il était midi; le soleil brûlait la poussière de la place nue et déserte qui précède cette église sans façade. J'y entrai plutôt pour y chercher l'ombre que pour y visiter des statues ou des tableaux. J'en avais les yeux las et l'esprit saturé; j'avais tant vu, que je ne regardais plus rien.

L'église était aussi complétement déserte que la place : on n'y voyait que les ombres des piliers s'allongeant immobiles et noires sur les dalles; on n'y entendait que ce bruit répercuté des pas des voyageurs errant sous les voûtes, bruit qui fait seul souvenir qu'on existe dans ces

grandes catacombes de la prière et de la mort. Je m'avançai lentement d'arceau en arceau, déchiffrant, à l'aide de mon livre indicateur des monuments de Florence, les inscriptions gravées sur le socle des mausolées. C'étaient tous les grands morts de la république, Galilée, Machiavel, excepté Dante, qui dort exilé dans un carrefour de Ravenne. Je donnais un souvenir, un moment, une commémoration, une pitié, un enthousiasme de jeune homme studieux à chacune de ces ombres, plus vivantes peut-être dans la pensée des siècles qui foulent leurs cendres que dans la pensée de leurs contemporains et de leurs compatriotes.

VII

Un monument plus élevé et plus vaste que les autres attirait depuis quelques instants mes regards à droite, vers le centre de l'église. J'y fus instinctivement attiré. J'y lus inscrit en lettres de bronze doré : « *Aloysia, comtesse d'Albany, née comtesse de Stolberg, à Vittorio Alfieri.* » Et plus bas : « *Canova sculpsit.* »

A ces mots le livre tomba de mes mains, et je restai immobile et absorbé dans la contemplation de ce tombeau. Le Phidias vénitien y a représenté l'Italie romaine, c'est-à-dire virile et sévère, pleurant, une couronne effeuillée à la main, sur le médaillon de son poëte. Je croyais alors qu'Alfieri était un poëte; j'étais à l'âge où l'on adore le nom sans savoir s'il est véritablement mérité. J'avais acheté, quelques années auparavant, à Lyon, une édition de Milan de ce Corneille italien, en douze volumes. Ces volumes, qui contenaient ses quatorze tragédies, étaient tellement feuilletés par mes mains, que les couvertures en lambeaux n'en laissaient plus lire les titres. J'avais lu aussi ses mémoires, qui venaient d'être publiés par la com-

tesse d'Albany, peu de temps après la mort de son ami. Comme poëte, comme amant, comme citoyen, le comte Alfieri était pour moi une triple illusion de jeunesse qu'aucune réflexion n'avait encore dissipée. C'était à mes yeux l'homme du siècle, l'homme de la passion, l'homme de la liberté, le dernier des Romains, une espèce de Brutus poétique, écrivant à la pointe du poignard des sonnets à sa Béatrix, des pages de Tacite, des imprécations de Machiavel contre les tyrannies.

A ces trois titres, je croyais devoir un culte à ce nom. Sa mort récente et prématurée, sa tombe à peine fermée par les mains de l'amour, et cette tombe illustrée par un chef-d'œuvre de Canova, lui-même immortel, ajoutaient à mon émotion, à l'aspect inattendu de ce sépulcre.

Pour la première fois de ma vie j'eus le sentiment de la gloire, et je crus que la vie entière était assez bien employée à mériter un tel tombeau. Hélas ! je ne savais pas encore que le marbre n'est pas plus chaud que l'herbe sur un cercueil; qu'aucun bruit ne retentit sous la terre; que la dernière de nos vanités, c'est la vanité de nos mémoires, et que le vrai juge de nos œuvres ici-bas n'est pas la gloire, mais la conscience. Mais que sait-on avant d'avoir réfléchi?

VIII

Quoi qu'il en soit, je restai plusieurs heures assis au pied du monument d'Alfieri, méditant en moi-même sur la majesté de cette tombe, et concevant l'émulation vague de consacrer ma propre vie à me construire à moi-même une illustre tombe. Rêve d'enfant, dont je suis bien détrompé aujourd'hui! La tombe la plus ignorée, sous un peu d'herbe, sans pierre et sans nom, est la plus désirable. A quoi bon des traces sur une terre et dans des mémoires

qui ne conservent rien éternellement? La mort, c'est l'oubli. Reculer de quelques années sa mort, c'est toujours mourir. Il n'y a pas de remède à notre néant, pas même dans notre vanité. Il vaut mieux accepter franchement le néant d'ici-bas que de lutter ridiculement et péniblement avec l'impossible. Mais je ne pensais pas ainsi alors, et le tombeau de marbre d'Alfieri, sculpté par Canova, et contemplé par Florence, me paraissait une apothéose suffisante pour payer toute une longue existence de travail, de vertu et de génie. Je prenais devant ce monument une véritable ivresse d'immortalité.

Tout à coup le nom d'*Aloysia de Stolberg, comtesse d'Albany*, me rappela que j'avais dans ma malle une lettre de recommandation pour une dame de ce nom à Florence, lettre que j'avais jusque-là négligé de porter à son adresse. La rougeur me monta au visage, et mon cœur battit d'émotion à l'idée de voir cette femme célèbre, dont cette inscription sur le tombeau venait de me faire retrouver le nom et la renommée dans ma mémoire. Qui n'a lu les mémoires d'Alfieri? qui ne sait sa passion, son culte, son idolâtrie poétique pour celle qu'il appelle *la mia donna*, autre *Laure* de cet autre Pétrarque, autre *Béatrice* de cet autre Dante, autre *Vittoria Colonna* de cet autre Michel-Ange? Elle survivait à son poëte; elle habitait Florence; j'étais à quelques pas de son palais; j'avais un accès naturel et presque obligé auprès d'elle, et je pouvais voir, le soir même, celle dont la beauté, le cœur, les aventures, les disgrâces et la gloire poétique avaient tant occupé ma première imagination. La passion de connaître cette femme historique l'emporta sur la timidité. Je sortis à grands pas de Santa Croce, et je rentrai à mon hôtellerie pour chercher dans mes lettres de recommandation la lettre adressée à la comtesse d'Albany.

IX

On sait que la comtesse d'Albany était la veuve du dernier des Stuarts, prétendants à la couronne d'Angleterre. Ce prince, exilé à Rome par les révolutions de son pays, avait épousé tard la jeune et belle comtesse de Stolberg, fille d'une illustre maison princière de la Belgique allemande. Cette charmante personne, devenue ainsi reine légitime de la Grande-Bretagne, avait consolé pendant quelques années le prétendant, son mari, de ses malheureuses expéditions en Écosse et de sa déchéance du trône sur le continent. Retiré à Rome dans l'oisiveté d'une vie désormais sans but, l'infortuné prince avait cherché, dit-on, dans l'ivresse l'oubli de son héroïsme inutile, de son rang perdu et de son âge avancé. Le comte Alfieri avait été touché profondément des infortunes d'une jeune femme négligée et souvent offensée par un époux abruti. Son culte poétique avait consolé cette malheureuse victime de l'indifférence de son époux.

Le pape, à la requête du cardinal d'York, frère du prétendant, avait séparé, par un acte de sa toute-puissance, la comtesse d'Albany de son mari. Elle avait vécu quelque temps dans un couvent de Rome, sous la protection du souverain pontife et du cardinal d'York. Alfieri avait été admis une ou deux fois dans le cloître où languissait son idole. Elle avait fini par s'évader de Rome avec la tolérance tacite du pape; elle avait voyagé en Espagne, en France, en Allemagne. Alfieri s'était rencontré partout sur ses pas. Enfin, le prétendant était mort de tristesse et de dégoût plus que d'années à Rome; cette mort avait rendu la liberté à la comtesse d'Albany. Elle recevait une pension de l'Angleterre, elle ne pouvait quitter son nom; mais elle était

maîtresse de sa main; elle la donna au poëte qui possédait depuis longtemps son cœur.

Alfieri et la comtesse d'Albany, mariés secrètement, habitaient ensemble un petit palais au bord de l'Arno, sur le quai de Florence. C'est là que le poëte avait achevé ses œuvres et caché sa vie. L'inquiétude qui l'avait promené pendant vingt ans dans toutes les capitales de l'Europe s'était changée, depuis sa réunion avec la comtesse, en une reclusion absolue et presque sauvage. Sa *dame* et ses livres, ses vers et ses chevaux étaient devenus ses seules pensées. On le voyait tous les jours, à la même heure, sortir à cheval, seul, de son palais sur l'Arno, le front chargé de soucis et de rancunes, s'éloigner des murs de la ville et s'égarer jusqu'au soir dans les sentiers les plus déserts, sur les collines d'oliviers et de cyprès qui cernent le bassin de Florence.

Il inspirait à ceux qui le rencontraient un respect mêlé d'une superstitieuse terreur; on voyait en lui un spectre rajeuni de Dante et de Machiavel. Il avait été un ardent fauteur de la Révolution française dans ses commencements; il était devenu l'ennemi le plus implacable de la cause française à la fin. C'était un de ces révolutionnaires aristocrates, pleins de contradictions entre leur nature et leurs idées, comme il en existait tant à cette époque, qui adoraient les principes et qui détestaient les conséquences.

Il venait de mourir avant le temps, malade de dégoût pour les choses humaines et de mépris pour l'humanité : la mauvaise humeur l'avait tué. Triste mort pour celui que l'on croyait un grand homme! Mais ce n'était pas un grand homme en réalité : c'était un grand déclamateur en poésie et un grand humoriste en prose. Il n'y avait eu de vraiment grand en lui que sa passion pour la liberté et son amour. Mais moi j'étais encore sous l'illusion de son caractère et de son génie; c'était pour moi un Sophocle et un Tacite!

Qu'on le pardonne à ma jeunesse! et qu'on se figure mon émotion fébrile en me préparant à voir celle qu'il avait divinisée dans ses vers.

X

Je n'avais rien de ce qui était convenable pour paraître avec une certaine distinction dans le monde, excepté ma figure et ma modestie. Tout mon bagage consistait dans une petite malle de bois au fond de laquelle était caché mon trésor, épargne de ma mère, qui ne dépassait pas soixante louis d'or. Mon costume était aussi restreint que ma finance : je n'avais, en outre de l'habit et du manteau que je portais sur moi, qu'un petit habit neuf précieusement enveloppé d'un linge et réservé pour les grandes occasions. C'était un habit d'été gris bleu, comme on les portait alors, et dont la forme et la couleur me sont restées dans la mémoire, depuis que j'en ai usé tant d'autres, comme un monument de toilette et d'élégance qu'aucun autre n'a jamais égalé à mes yeux. Je l'endossai, en m'admirant, sur un pantalon de nankin jaune et sur un gilet de même étoffe, brodé de soie par une tante, et je pris, ainsi vêtu, le quai qui conduisait au petit palais de la comtesse d'Albany. C'était le soir; je tremble encore, en y pensant, des efforts d'énergie qu'il me fallait faire pour triompher de ma timidité. J'avais à la main la lettre d'introduction qui m'avait été donnée par un gentilhomme notre voisin, ami de mon père. Il se nommait M. de Santilly; il avait été général au service d'Espagne sous Charles IV; il avait connu intimement à Madrid la comtesse d'Albany et sa sœur, la princesse de Castelfranco. Apprenant par mon père qu'on m'envoyait voyager en Italie, il m'avait offert des lettres amicales pour ces deux dames, ses amies, dont l'une vivait à Florence et l'autre à Naples.

XI

Bien que marchant très-lentement dans la terreur de ce que j'allais voir et dire, je fus en quelques pas à la porte du petit palais sur l'Arno.

Ce qu'on appelle *palais* dans cette langue qui grandit tout ce qu'elle prononce, n'était qu'une petite maison sans cour ni jardin, composée d'un rez-de-chaussée et d'un demi-étage, dont la façade, sans aucune architecture, ouvrait par quelques fenêtres basses et closes sur le quai étroit de l'Arno. Les persiennes de la chambre du poëte, fermées depuis sa mort, donnaient à la maison un air de mystère et de deuil qui imprimait une certaine terreur : je croyais encore entrer dans un sépulcre.

Je frappai le marteau d'une porte élevée de deux marches au-dessus du quai. La porte s'ouvrit, et je me trouvai tout balbutiant en face d'un serviteur vêtu de noir, dans un petit corridor qui conduisait à un escalier tournant. La comtesse était sortie pour aller, comme c'est l'usage de tous les soirs à Florence, se promener en calèche découverte, avec quelques abbés de sa société, sous les belles ombres des *Cascine*, ce parc de Florence. Je remis ma lettre au valet de chambre, et je rentrai dans mon hôtellerie, très-heureux au fond d'avoir ajourné ma présentation à cette reine d'Angleterre, mais bien plus imposante à mes yeux pour avoir été la reine du cœur du poëte.

XII

Le lendemain à mon réveil, je reçus un billet très-poli et très-empressé de la comtesse d'Albany (billet que je garde encore, quoique j'aie reçu depuis d'autres lettres

d'elle). Elle m'y parlait de son ami M. de Santilly, de qui elle serait heureuse d'avoir des nouvelles, et elle m'invitait à dîner pour le jour suivant.

Je me rendis avec le même habit, le même pantalon et le même gilet, que j'avais réservés pour ce grand jour de son invitation. Je frappai avec plus d'assurance; trois domestiques en deuil me reçurent dans le corridor. Je montai l'escalier, puis je redescendis quelques marches qui conduisaient à une espèce d'entre-sol dont la comtesse avait fait son cabinet de *conversation*, comme on dit en Italie, et je me trouvai en face de la reine détrônée de la Grande-Bretagne.

Rien ne rappelait en elle, à cette époque déjà un peu avancée de sa vie, ni la reine d'un empire, ni la reine d'un cœur. C'était une petite femme dont la taille, un peu affaissée sous son poids, avait perdu toute légèreté et toute élégance. Les traits de son visage, trop arrondis et trop obtus aussi, ne conservaient aucunes lignes pures de beauté idéale; mais ses yeux avaient une lumière, ses cheveux cendrés une teinte, sa bouche un accueil, toute sa physionomie une intelligence et une grâce d'expression qui faisaient souvenir, si elles ne faisaient plus admirer. Sa parole suave, ses manières sans apprêt, sa familiarité rassurante, élevaient tout de suite ceux qui l'approchaient à son niveau. On ne savait si elle descendait au vôtre ou si elle vous élevait au sien, tant il y avait de naturel dans sa personne. En peu de minutes d'entretien, encourageant de son côté, timide du mien, je me sentis aussi à l'aise devant elle que si je l'avais vue tous les jours. « M. de San-« tilly me mande que vous écrivez des vers », me dit-elle en souriant de ma jeunesse et de ma confusion. « Vous « êtes sans doute curieux de visiter la chambre et la « bibliothèque du grand homme que l'Italie a perdu. Je « vais vous y faire conduire. » Puis elle fit signe à un vieil

abbé, dont j'ai oublié le nom, de m'accompagner dans deux pièces voisines.

Nous remontâmes les marches que j'avais descendues, et je me trouvai au premier étage, de plain-pied avec la chambre et avec la bibliothèque d'Alfieri. Les volets fermés ne laissaient entrer qu'un demi-jour dans l'appartement. On pouvait se figurer que le grand homme l'habitait encore. J'étais transi; je ne pouvais parler, à peine regarder. Ces livres tant de fois feuilletés par une main magistrale, cette table sur laquelle quelques volumes grecs et quelques pages de la même langue non achevées attestaient que la mort l'avait surpris dans ces fortes études, le lit où il avait rêvé, la plume avec laquelle il avait écrit, tous ces meubles qui semblaient attendre leur maître, cette ombre de la chambre sur les murs, dans laquelle on pouvait s'imaginer voir encore l'ombre colossale du poëte (Alfieri était un géant), enfin ce tapis usé par ses pas pendant ses longues insomnies poétiques, me remplissaient de stupeur et de silence. La présence de l'abbé m'empêcha seule de m'agenouiller sur le plancher pour baiser ces traces. J'ai toujours craint de paraître affecté en me montrant ému. Je me contentai d'arracher furtivement une barbe de plume encore noircie de l'encre du maître, et de la glisser dans mon chapeau pour emporter au moins cette relique de poésie. Je la possède encore, avec une feuille du laurier de Virgile au Pausilippe et un grain de la brique rouge du cachot du Tasse à Ferrare; monuments pieux de mes nombreux pèlerinages aux tombeaux des grands esprits.

XIII

Le dîner fut sobre et court; il n'y avait à table que l'abbé et trois ou quatre amis de la maison. J'y fus traité

par la comtesse en enfant gâté qu'on veut flatter en l'élevant à la dignité d'homme fait, pour ne pas le faire rougir de son âge. Après le dîner, on rentra dans le cabinet de conversation, où un cercle d'hommes éminents de Florence et d'étrangers de différentes capitales d'Italie se forma autour de la comtesse. J'écoutais avec recueillement les noms de chaque nouveau visiteur, annoncés par les domestiques. C'étaient quelques noms de la haute aristocratie de Rome, de Naples, de Florence, de Venise, de Bologne, qui m'étaient familiers par l'histoire, et quelques autres noms de poëtes, de professeurs, d'écrivains, encore nouveaux et énigmatiques pour moi. A mesure que ces hommes d'élite étaient introduits, ils s'asseyaient en demi-cercle en face d'une petite table chargée de livres, derrière laquelle la comtesse d'Albany était à demi couchée sur un canapé. La société, peu nombreuse, n'avait rien de ce libre désordre qui dissémine en plusieurs groupes une conversation française; c'était plutôt une académie qu'un cercle. L'entretien, entièrement sevré de politique ou d'allusions aux choses du temps, à cause de l'ombrageuse vigilance de la police française en Italie, ressemblait plus à un dialogue des morts qu'à un entretien des vivants; il roula entièrement sur la prééminence que chaque contrée de l'Italie moderne pouvait revendiquer sur les contrées rivales. Chacune de ces contrées paraissait avoir son représentant dans un des interlocuteurs qui plaidait la cause de sa capitale devant la reine détrônée d'un pays que les Romains appelaient, il y a peu de siècles, barbare.

Depuis Sannazar à Naples, Dante, Politien, Boccace en Toscane, tout le siècle de Léon X à Rome, tout celui des Médicis à Florence, toute la période des princes littéraires de la maison d'Este, jusqu'à Alfieri à Turin, Goldoni à Venise, Monti, Parini, Beccaria à Milan, la multitude innombrable de noms justement séculaires qui se déroula

dans cet entretien, les citations présentes à la mémoire comme si les livres eussent été sous les yeux, les observations fortes et fines, les rivalités balancées, les enthousiasmes raisonnés, la science présente et unanime de tous les monuments de la pensée italienne dans les hommes qui composaient ce cénacle, me jetèrent dans un véritable vertige d'admiration pour ce génie italien que l'on peut fouler aux pieds des armées, mais que l'on ne peut jamais rendre improductif : plante qui végète comme les ronces du Colisée, plus vivace dans les ruines que dans les sillons.

Quelqu'un cita à la fin de la conversation cette phrase d'Alfieri : *La pianta uomo nasce più forte e più robusta in Italia*, etc., etc. « La plante homme naît plus forte et plus robuste en Italie qu'ailleurs ! » mot fier, mais vrai. La cendre des siècles est féconde comme celle des incendies.

XIV

J'étais resté, comme on le pense bien, à l'écart, enveloppé du silence et de la modestie qui convenaient à mon âge, pendant cette longue et éloquente excursion à travers tous les âges, tous les noms, toutes les œuvres de l'Italie littéraire moderne. Il me semblait assister à l'une de ces causeries classiques du *Décaméron*, à l'ombre d'un des cyprès de *Fiesole*, entre les grands esprits et les femmes lettrées de son temps. Les fenêtres ouvertes et la lune resplendissante qui semblait rouler dans le courant bleuâtre de l'Arno ajoutaient à l'illusion. Le toit d'Alfieri sous lequel cette scène se passait à quelques marches de sa chambre encore sacrée, la présence de celle qui avait été la vie unique de son cœur, et qui maintenant vivait elle-même de sa gloire, me remplirent d'une espèce de super-

stition de célébrité et d'un respect qui ne s'altéra jamais depuis pour l'Italie. Je sentis que l'air même de cette contrée était littéraire, et qu'on pouvait lui enlever la liberté, mais jamais le génie.

Je rentrai silencieux et recueilli, en suivant les bords du fleuve resplendissant sous les palais qui se reflétaient dans ses ondes, résolu à étudier sérieusement les chefs-d'œuvre de cette belle littérature dont je venais d'entendre pendant cinq heures, chez la comtesse d'Albany, une si riche nomenclature et de si éloquents commentaires.

Dix ans après cette soirée, j'ai revu souvent la veuve du dernier des Stuarts et d'Alfieri, et j'ai connu intimement tous les hommes distingués d'Italie qui m'avaient aperçu, dans mon obscurité, sans prévoir mon nom futur.

VI

POËME INSPIRÉ PAR LE PAYSAGE

I

Je comprends d'autant mieux le plan de la *Divine Comédie*, que moi-même, hélas! mille fois inférieur en conception, en éloquence et en poésie, au grand exilé de Florence, j'avais conçu, dès ma jeunesse, une épopée, le grand rêve de ma vie, la seule épopée qui me paraisse aujourd'hui réalisable, sur un plan à peu près analogue au plan de la *Divine Comédie*.

Je m'étais dit : Qu'y a-t-il de plus intéressant aujourd'hui dans l'humanité? Sont-ce des batailles, des conquêtes, des élévations et des catastrophes d'empires? Non; le monde en a tant vu, et il connaît tellement les misérables ressorts par lesquels la fortune élève ou abaisse les conquérants d'ici-bas, qu'il ne s'étonne guère plus des vicissitudes des empires que de l'amoncellement et de l'écroulement d'une vague en écume sur le lit de l'Océan. Mais ce qui intéresse véritablement l'homme, c'est l'homme; et dans l'homme, c'est la partie permanente de son être, c'est l'âme; et dans l'âme, c'est la destinée passée, présente, future, éternelle, de ce principe immaté-

riel, intelligent, aimant, jouissant, souffrant, consciencieux, vertueux ou criminel, se punissant soi-même par ses vices, se récompensant soi-même par ses vertus, s'éloignant ou se rapprochant de Dieu selon qu'il vole en haut ou en bas dans la sphère infinie de sa carrière éternelle, jusqu'au jour où il s'unit enfin, par la foi croissante et par l'amour identifiant, à son Créateur, le souverain Être, la souveraine vérité, le souverain beau, le souverain bien.

II

Je me plais à me rappeler encore, en ce moment, le lieu, le jour, l'heure où je conçus soudainement, dans ma pensée, le plan de cette épopée de l'âme, de l'âme suivie par le poëte dans ses pérégrinations successives et infinies à travers les échelons des mondes et ses existences d'épreuves.

C'était en Italie, à la fin de ma jeunesse. Je venais de passer un hiver à Naples, dans de vagues souffrances de nerfs qui sont la croissance de l'esprit et qui donnent à l'âme les mêmes angoisses que la croissance trop accélérée du corps donne aux sens. Une anxiété sourde et continue travaillait ma pensée; je n'étais bien à aucune place. Ce ciel serein, ce beau soleil, cette mer éblouissante, ces collines élyséennes, le bruit de vie et de joie perpétuelle de ce peuple d'enfants, d'amoureux, de musiciens, de poëtes, fourmillant sur les plages de cette côte, après m'avoir tant charmé autrefois, m'étaient devenus presque fastidieux alors. Il y avait je ne sais quel contraste blessant entre la sérénité épanouie de cette race et la mélancolie maladive de mon esprit. Ce grand jour m'aveuglait en m'éblouissant. Je regrettais les brumes d'automne et les ténèbres humides des forêts de mon pays. L'Écosse

et Ossian me seyaient mieux que le *Tasse* et *Sorrente*. Je lisais alors précisément les documents les plus détaillés de la vie du Tasse; la lecture de ces documents, tout remplis de preuves de sa folie, obsédait mon imagination et m'imprimait je ne sais quelle terreur. J'avais cependant l'esprit aussi juste que le corps sain; mais j'étais malade d'un poëme que je voulais enfanter sans avoir eu encore la force de conception nécessaire à cet enfantement.

Pour me soulager de cette obsession d'un mal inconnu, et pour retremper mes nerfs irrités dans un air moins imprégné de sel et de soufre que l'air de la mer et du Vésuve, je cédai au conseil du vieux *Cottonio*, l'Esculape presque séculaire de Naples, et je partis pour Rome.

III

A peine eus-je dépassé Capoue, et franchi les premières collines des Abruzzes qui séparent l'atmosphère des montagnes de l'atmosphère de la mer, que je me sentis soudainement guéri, comme un homme asphyxié à qui une fenêtre ouverte vient de rendre l'air respirable. Le lendemain, après une nuit de sommeil passée dans la villa de Cicéron à *Mola di Gaeta*, je poursuivis délicieusement ma course vers Rome. Je couchai à Terracine, à l'issue des marais Pontins; puis je commençai à gravir les collines de *Velletri*, de *Genzano* et d'*Albano*, ces monts Penthélique et ces monts Hymette de la plaine de Rome, plus majestueux et plus gracieux que ceux d'Athènes.

J'étais monté sur le siége de ma calèche pour contempler de plus haut et de plus près une plus large part de ce magique horizon, délices de Cicéron, de Mécène, de Virgile et d'Horace; ils y ont incorporé leurs noms comme des illustrations éternelles de l'homme sur ces pages de la nature.

C'était le soir; le soleil, roulant autour de son disque rouge quelques brumes sanglantes comme les vapeurs de pourpre de ces champs de bataille évaporées dans ses rayons, se précipitait dans la mer étincelante. Les rides roses de cette mer ondulaient doucement dans le lointain comme une étoffe moirée qu'on déploie et qu'on replie pour en faire admirer les chatoiements. Les collines sur lesquelles serpentait la route étaient couvertes dans leurs vallées et sur leurs flancs de forêts d'amandiers en fleurs. Ces fleurs innombrables répandaient leurs teintes lactées et rosées sur toute la campagne; elles tombaient des branches à chaque légère bouffée du vent tiède de la mer; elles semaient d'un véritable tapis de couleurs riantes l'intervalle d'un arbre à l'autre; elles remplissaient l'air soulevé par la brise d'une nuée de papillons inanimés qui venaient tomber jusque sous les roues sur le chemin.

Au sommet de ces collines de vignes hautes et d'amandiers fleuris pyramidaient quelques métairies romaines à l'aspect sombre, caverneux, monumental; plus haut encore, des pins parasols à larges cimes dentelaient l'horizon de leurs dômes noirs. Ces coupoles sombres contrastaient avec la riante lumière des vallées, comme les siècles immuables contrastent avec les printemps d'une heure qui fleurissent et qui s'effeuillent à leurs pieds!

IV

Je me souviens aujourd'hui de tous les détails les plus fugitifs de ce beau coucher de soleil, au mois de mars, dans la campagne de Rome; je m'en souviens avec plus de présence des objets dans les yeux que je ne la ressentais même alors. Cette scène a dû m'impressionner cepen-

dant avec une certaine force, puisqu'elle se retrouve si complète et si vive après trente ans dans mon imagination; mais je ne la percevais que par mes sens et par le seul instinct, car mon esprit était absorbé par la contemplation intérieure d'une tout autre nature.

Il me sembla que le rideau du monde matériel et du monde moral venait de se déchirer tout à coup devant les yeux de mon intelligence; je sentis mon esprit faire une sorte d'explosion soudaine en moi et s'élever très-haut dans un firmament moral, comme la vapeur d'un gaz plus léger que l'atmosphère, dont on vient de déboucher le vase de cristal, et qui s'élance avec une légère fumée dans l'éther. J'y planai, dans cet éther, pendant je ne sais combien de temps, avec les ailes libres de mon âme, sans avoir le sentiment du monde d'en bas qui m'environnait, mais que je ne voyais plus de si haut.

Les créations infinies et de dates immémoriales de Dieu dans les profondeurs sans mesure de ces espaces qu'il remplit de lui seul par ses œuvres; les firmaments déroulés sous les firmaments; les étoiles, soleils avancés d'autres cieux, dont on n'aperçoit que les bords, ces caps d'autres continents célestes, éclairés par des phares entrevus à des distances énormes; cette poussière de globes lumineux ou crépusculaires où se reflétaient de l'un à l'autre les splendeurs empruntées à des soleils; leurs évolutions dans des orbites tracées par le doigt divin; leur apparition à l'œil de l'astronomie, comme si le ciel les avait enfantés pendant la nuit et comme s'il y avait aussi là-haut des fécondités de sexes entre les astres et des enfantements de mondes; leur disparition après des siècles, comme si la mort atteignait également là-haut; le vide que ces globes disparus comme une lettre de l'alphabet laissent dans la page des cieux; la vie sous d'autres formes que celles qui nous sont connues, et avec d'autres

organes que les nôtres, animant vraisemblablement ces géants de flamme; l'intelligence et l'amour, apparemment proportionnés à leur masse et à leur importance dans l'espace, leur imprimant sans doute une destination morale en harmonie avec leur nature; le monde intellectuel aussi intelligible à l'esprit que le monde de la matière est visible aux yeux; la sainteté de cette âme, parcelle détachée de l'essence divine pour lui renvoyer l'admiration et l'amour de chaque atome créé; la hiérarchie de ces âmes traversant des régions ténébreuses d'abord, puis les demi-jours, puis les splendeurs, puis les éblouissements des vérités, ces soleils de l'esprit; ces âmes montant et descendant d'échelons en échelons sans base et sans fin, subissant avec mérite ou avec déchéance des milliers d'épreuves morales dans des pérégrinations de siècles et dans des transformations d'existences sans nombre, enfers, purgatoires, paradis symbolique de la *Divine Comédie* des terres et des cieux;

Tout cela, dis-je, m'apparut, en une ou deux heures d'hallucination contemplative, avec autant de clarté et de palpabilité qu'il y en avait sur les échelons flamboyants de l'échelle de Jacob dans son rêve, ou qu'il y en eut pour le Dante au jour et à l'heure où, sur un sommet de l'Apennin, il écrivit le premier vers fameux de son œuvre:

Nel mezzo del cammin di nostra vita,

et où son esprit entra dans la forêt obscure pour en ressortir par la porte lumineuse.

V

« C'en est fait! » m'écriai-je en me réveillant, « j'ai » trouvé mon poëme! » Et ce n'était pas seulement mon

poëme que j'avais cru trouver; c'était le jour ou plutôt le crépuscule de ce monde de vérités que la Providence fait flotter toujours à portée, mais toujours un peu au-dessus de notre intelligence, comme le père fait flotter le fruit au-dessus de la taille de son enfant pour lui faire lever ses petites mains jusqu'à l'arbre, et pour le faire grandir par l'effort jusqu'à la branche.

Création, théogonie, histoire, vie et mort, phases primitives, successives et définitives de l'esprit, destinée de tous les êtres animés, de l'âme humaine d'abord, puis de celle de l'insecte, puis de celle des soleils, puis de celle de ces myriades d'esprits invisibles, mais évidents, qui comblent le vide entre Dieu et le néant, qui pullulent dans ses rayons, et qui sont, je n'en doute pas, aussi divers et aussi multipliés que les atomes flottants qui nous apparaissent dans un rayonnement de soleil; je crus tout comprendre; et, en effet, je compris tout ce que Dieu permet de comprendre à l'une de ses plus infimes intelligences.

Et une grande joie, une joie que je n'avais jamais goûtée avant, que je n'ai jamais goûtée depuis, se répandit dans tout mon être. Je croyais m'être approché autant qu'il était en moi du foyer de la vérité; je n'en entrevoyais pas seulement la lueur, qui m'éblouissait, j'en sentais la chaleur, qui me descendait de l'esprit au cœur, du cœur aux sens; j'étais ivre d'intelligence, s'il est permis d'associer ces deux mots.

VI

En un instant mon poëme épique fut conçu. Je me supposai assistant, comme un barde de Dieu, à la création des deux mondes matériel et moral. Je pris deux âmes émanées le même jour, comme deux lueurs, du même rayon de Dieu : l'une mâle, l'autre femelle, comme

si la loi universelle de la génération par l'amour, cette tendance passionnée de la dualité à l'unité, était une loi des essences immatérielles, de même qu'elle est la loi des êtres matériels animés (et qui est-ce qui n'est pas animé dans ce qui vit pour se reproduire?). Je lançai ces deux âmes sœurs, mais devenues étrangères l'une à l'autre, dans la carrière de leur évolution à travers les modes de leur vie renouvelée. Je les suivis d'un regard surnaturel et éternel dans les principales transfigurations angéliques ou humaines qu'elles avaient à subir dans les mondes supérieurs et inférieurs, se rencontrant quelquefois, sans se reconnaître jamais complétement, de sphère en sphère, d'âge en âge, d'existence en existence, de vie en mort et de mort en renaissance, dans le ciel et sur la terre. Puis, après ces douze ou vingt transfigurations accomplies, qui tantôt les rapprochaient de Dieu par leurs vertus, tantôt les en éloignaient par leurs fautes, en même temps que ces vertus ou ces fautes les rapprochaient aussi ou les séparaient davantage l'une de l'autre, je les réunissais enfin dans l'unité de l'amour mutuel et de l'amour divin, à la source de vie, de sainteté et de félicité d'où tout émane et où tout remonte par sa gravitation naturelle vers le souverain bien et le souverain beau, l'Être parfait, l'Être des êtres, Dieu.

Chaque scène de ce drame sacré était empruntée à la terre ou aux autres planètes de l'espace, et les décorations poétiques changeaient ainsi, au gré du poëte, comme l'époque, les événements, les personnages. Le poëme s'ouvrait aux portes de l'Éden et se terminait à la fin de la terre par l'explosion du globe, rendant toutes ses âmes purifiées, divinisées par la miséricorde de Dieu, et lançant ses gerbes de feu dans le firmament comme les flammèches d'un bûcher qui se consume lui-même après l'holocauste accompli.

On comprend quelle richesse, et quelle variété, et quel pathétique, et quel mystère un pareil texte d'épopée fournissait au poëte, s'il y avait eu un poëte, ou si j'avais été moi-même ce poëte digne de concevoir et de rendre en chants une pareille inspiration. Mais je n'étais qu'un enfant essayant de souffler des étoiles au lieu de souffler ses bulles de savon. Mon poëme, après que je l'eus contemplé quelques années, creva sur ma tête comme une de ces bulles de savon colorées, en ne me laissant que quelques gouttes d'eau sur les doigts, ou plutôt quelques gouttes d'encre, car la *Chute d'un ange*, *Jocelyn*, le *poëme des pécheurs*, que j'ai perdu dans mes voyages, et quelques autres ébauches épiques que j'ai avancées, puis suspendues, sont de ces gouttes d'encre. Ces poëmes étaient autant de chants épars de mon épopée de l'âme. Je possédais dans ma pensée le fil conducteur à travers ces ébauches, et je comptais les relier à la fin les unes aux autres par cette unité des deux mêmes âmes, toujours égarées, toujours retrouvées, toujours suivies de l'œil et de l'intérêt, dans leur *Divine Comédie*, à travers la vie, la mort, jusqu'à l'éternelle vie !

VII

UNE LECTURE DE L'ARIOSTE

I

C'était en Italie. J'avais dix-neuf ans; le printemps de la nature correspondait au printemps de mes sensations. Sur une des collines légèrement boisées d'oliviers, de mûriers et de myrtes, qui dominent non loin de Venise la mer Adriatique, et qu'on appelle les collines Euganéennes, s'élève un vaste château de plaisance, ou plutôt une de ces villas de luxe, dans lesquelles les familles italiennes des villes voisines s'établissent au printemps et en automne pour la *villegiatura*, c'est-à-dire pour prendre du bon temps et du bon air dans un voluptueux loisir, après les lassitudes du carnaval.

La villa était flanquée du côté du nord par une muraille végétale de hauts et noirs cyprès qui la garantissaient du souffle des Alpes allemandes; du côté du midi et de l'orient, elle était entourée de belles terrasses enchâssées de caisses d'orangers qui formaient voûte de feuilles sur la terre, et, quand le vent de mer les secouait, tapis de fleurs blanches sous les pieds. Deux grands bassins encadrés de marbre noirci par les années clapotaient

doucement au milieu des terrasses; chacun de ces bassins avait au milieu de l'eau un groupe de sculpture vernissé de mousses, où des Neptunes, des Naïades, des dauphins, vomissaient de leurs gueules, ou distillaient de leurs cheveux, ou faisaient jaillir de leurs tridents des jets d'eau en léger gazouillement, qui répandaient un son d'harmonica dans les jardins et jusque dans les salles de la demeure. A l'angle extérieur d'une de ces terrasses on descendait par une voûte souterraine en cailloutage dans une grotte rustique d'où l'on voyait glisser, comme des cygnes sur une pièce d'eau, les voiles de la mer Adriatique. Quand le vent de *libeccio* agitait les vagues, on voyait frissonner la mer et courir l'écume avec ce sentiment de gaieté et d'immortalité que donnent au regard cette surabondante vie et cette renaissante jeunesse des éléments qui semblent vivre et qui vivent en effet d'une nouvelle vie tous les matins. L'eau qui découlait des bassins par une rigole de marbre traversait la grotte avec un léger gazouillement entre des joncs. Des bancs de marbre régnaient tout autour de la grotte; elle était tapissée de fleurs grimpantes renouvelées, à mesure qu'elles se fanaient, par les jardiniers. Une pente rapide de gazon, comme un glacis de forteresse, descendait de là vers la plaine; un bois de pins maritimes s'étendait plus bas entre le glacis et la plaine; ses troncs penchés par le vent, ses rameaux cuivrés par le soleil et les légers parasols de ses cimes laissaient entrevoir la mer entre les branches et par-dessus la tête des arbres. Leurs légers frémissements à la moindre brise d'été remplissaient l'air et la grotte d'harmonies fugitives, semblables à des plaintes d'eau ou à des chuchotements de voix humaines qui se parlent tout bas.

C'était là qu'on passait les heures brûlantes du jour.

II

J'avais été conduit, par une coïncidence très-naturelle de hasard et de relations de famille, dans ce charmant séjour de villégiature.

La jeune comtesse Héléna G***, fille du prince G*** des États romains, était veuve d'un officier supérieur des armées italiennes, mort de ses blessures en Espagne. Ce général était allié à ma famille; il avait amené sa femme en France pendant une de ses campagnes, et il l'avait confiée à l'amitié d'une de mes proches parentes, chez laquelle j'avais eu occasion de la voir souvent quelques années avant mes voyages. Il était naturel qu'elle m'accueillît comme un enfant de la maison, quand mes parents, pour achever mon éducation, m'envoyèrent séjourner dans le pays qu'elle habitait maintenant elle-même; aussi me reçut-elle avec le plus gracieux accueil à la ville dès que je me fus présenté à elle, à titre d'ancienne connaissance et d'ancienne familiarité en France. Elle partait le lendemain pour s'établir avec sa société de printemps dans sa villa des collines Euganéennes; elle me proposa, d'un ton qui ne permit pas même l'hésitation, de m'emmener avec elle, et de passer la saison des grandes chaleurs dans ses jardins tempérés par le vent de l'Adriatique.

Il aurait fallu un autre cœur que le mien pour refuser une si agréable hospitalité, à une époque de première jeunesse et de première impression où l'on croit aimer tout ce qu'on admire.

Dieu! qu'elle me parut embellie et épanouie par les trois années d'absence et de veuvage qui s'étaient écoulées depuis que je l'avais vue pour la première fois! Le ciel d'Italie a des rayons qui font fleurir deux fois les

femmes comme les citronniers de cette terre; elles ont autant de printemps que d'années, jusqu'à l'âge où il n'y a plus de printemps que dans le ciel : c'est alors qu'elles disparaissent du monde et qu'on ne revoit plus leurs charmants fantômes que dans les corridors des monastères ou sous les colonnades de leurs églises; de là leurs rêves montent pieusement au paradis, qui n'est encore pour elles qu'une dernière floraison de leur éternelle jeunesse.

La comtesse Héléna pouvait avoir trente ou trente-quatre ans à cette époque : encore ne pouvait-on lui donner ce nombre d'années que par réflexion, et en voyant à côté d'elle grandir au niveau de sa tête une charmante fille unique de quinze ans, qu'on appelait Thérésina : mince, svelte, élancée, et pour ainsi dire diaphane.

La beauté de la comtesse Héléna, ou, comme on l'appelait parmi ses amies, par abréviation familière, *Léna*, ne pouvait se peindre : les mots et les couleurs, quelque nuancés qu'ils soient, ont des limites que le talent même de l'Arioste ou du Corrége ne peut dépasser; la beauté féminine n'en a pas, de limites. On aurait plutôt pu la chanter en musique qu'on n'aurait pu la décrire en paroles ou la représenter en couleurs. Il y a telle mélodie de Rossini, entendue dans une barque portant deux fiancés sur une mer lumineuse, par une belle lune d'été, dans le golfe de Naples, qui m'a fait revoir mille fois plus vraie dans l'imagination la comtesse Léna, que tous les portraits et toutes les descriptions du monde. Moi-même j'ai essayé vingt fois dans ma vie, à tête reposée, de décrire sur une page en vers ou en prose cette indescriptible figure avec tous les détails des traits, des yeux, de la bouche, des cheveux, de l'attitude, sans avoir pu jamais y réussir. Je déchirais la page après l'avoir écrite; je jetais la presse ou les vers au vent, comme un peintre jette

son pinceau impuissant sur sa toile. On ne décrit pas l'ivresse, on ne peint pas la verve : la beauté est la verve de la nature ; la sienne semblait enivrer l'air qui l'enveloppait et qui devenait lumineux et tiède en la touchant ; elle marchait, comme les héroïnes surnaturelles de l'Arioste, dans un limbe d'attraits et de fascination auquel on n'essayait même pas d'échapper.

Ce n'était cependant ni sa taille, plutôt harmonieuse qu'élancée, ni ses cheveux blonds, dorés comme les régimes de maïs suspendus aux toits des chaumières de ses collines, ni ses yeux bleus, plus foncés que les eaux de sa mer Adriatique, ni sa bouche souriante, ni ses dents de nacre, ni sa tête ondoyante sur son cou de marbre un peu long, comme la tête légère de la jument arabe sur son encolure, ni sa démarche un peu traînante et un peu serpentante, comme celle de la femme turque accoutumée au divan, et qui traîne ses pieds nus dans ses babouches au bord de ses fontaines; ce n'était pas même le timbre enchanteur de sa voix, où tintait un rire sonore et léger sur une basse de mélancolie douce et tendre; non, ce n'était rien de tout cela qui pouvait donner le trait dominant à ce portrait d'Italienne du Nord. Il n'y a qu'un mot qui me la représente, et ce mot est étrange à force de vérité : c'était une âme à fleur de peau! Sa beauté était une transparence; on voyait au fond de son cœur, et tout ce qu'on y voyait était si bon, si tendre, si intelligent, si serein, si souriant et si compatissant à la fois, qu'on ne savait plus, en la regardant, si c'était l'enveloppe ou la personne qu'on admirait involontairement et unanimement en elle; ou, pour mieux dire, on ne pensait plus à admirer, on s'attendrissait : l'attendrissement est la vraie forme, la forme pathétique de l'admiration. Et puis cependant elle était si gaie et si jeune d'esprit, que cet attendrissement, sans cesse dévié par son sou-

rire, n'allait pas jusqu'à la passion et s'arrêtait au charme : le charme est ce crépuscule et ce pressentiment de l'amour, où l'amour devrait s'arrêter éternellement, pour n'arriver jamais jusqu'au feu, jusqu'à l'amertume et jusqu'aux larmes.

Telle était la comtesse Léna. Je n'ai connu que madame Malibran, sa compatriote, qui me l'ait rappelée, non pour la beauté, mais pour l'attraction de l'âme. Hélas! elles ne sont plus, ni l'une ni l'autre, sur cette terre; elles sont remontées à ces régions inconnues d'où les belles matinées se lèvent derrière les montagnes de leur pays, et où les beaux soirs s'éteignent dans leur belle mer Adriatique. Quelques vagues, attardées comme nos cœurs, gardent leurs derniers reflets et les roulent jusqu'à la nuit, d'un rivage à l'autre, avec des lueurs et des soupirs qui donnent leur mélancolie même aux éléments.

III

La société très-restreinte que la comtesse Léna emmenait avec elle à la campagne pour passer la *villegiatura* se composait, outre sa fille, d'un vieil oncle de son mari. On l'appelait le *canonico*. Ce nom de chanoine lui venait sans doute d'un prieuré ou d'un canonicat qu'il possédait aux environs de Padoue. C'était une de ces figures semi-joviales et semi-sérieuses, comme il y en a tant parmi les membres les plus irréprochables du haut clergé séculier en Italie. Quoique très-exemplaire dans ses mœurs et très-pieux dans ses pratiques, le *canonico* n'avait rien du rigoriste dans ses plaisirs d'esprit; il avait un tel fonds d'innocence dans le cœur, qu'il ne se scandalisait jamais des légèretés décentes de lecture ou de conversation autour de lui. La pruderie n'est pas la meilleure preuve de

bonne conscience. Il n'avait aucune pruderie; le fin rire et la douce piété s'accordaient parfaitement sur ses lèvres; il n'entendait mal à rien : son bréviaire sous le bras en sortant de la chapelle, rien ne lui paraissait plus naturel que de prendre un Arioste dans son autre main et de nous en lire quelques stances, qui finissaient souvent par un éclat de rire. Les Italiens n'ont pas, sur ces badinages d'esprit, le rigorisme des Français, et surtout des Anglais. Ce qui badine est rarement coupable à leurs yeux indulgents. Le vice est sérieux, le plaisir est folâtre; la bonne intention et la belle poésie purifient tout à leurs yeux dans l'Arioste : seulement, quand la strophe était un peu trop nue, le *canonico* jetait son mouchoir sur la page, comme le statuaire chaste jette une draperie ou un feuillage sur une nudité de marbre. Cet excellent homme adorait sa nièce, et surtout sa petite-nièce; il gouvernait la fortune et servait tout à la fois de père spirituel et de père temporel à la maison.

Un professeur de belles-lettres à l'université de Padoue, vieil ami du *canonico* et de la comtesse, et qui n'avait pas d'autre nom que celui de *signor professore*, complétait tous les ans la réunion. C'était un homme d'une belle figure, entre cinquante et soixante ans, d'une voix pleine et sonore, accoutumé à remplir les vastes salles de l'université à Padoue. Il portait le front haut comme le verbe; son geste, majestueux et presque héroïque, accompagnait toutes ses paroles, comme s'il eût voulu les sculpter indélébilement dans la mémoire de ses auditeurs. L'habitude de professer donne souvent un pédantisme à la parole et une impériosité au geste, qui révoltent au premier abord; l'homme n'aime pas à vivre avec les oracles. Mais le *professore* n'avait de l'oracle que l'extérieur; à son attitude près, c'était le plus modeste et le plus conciliant des hommes. Il avait pour fonction unique, dans la société,

de rendre une espèce de culte, uniquement poétique, à la comtesse Léna, et de composer sur chacun de ses attraits, sur chacun de ses pas, sur chacun de ses sourires, des milliers de sonnets, qu'on imprimait sur papier rose, qui se distribuaient aux amis de la famille. On a dit plaisamment de ces sonnets lombards ou vénitiens :

Les sonnets que Turin voit éclore en un an
Pourraient près de Ferrare engorger l'Éridan.

Le professeur avait, en outre, pour fonction, celle de lecteur dans la maison de Léna. Contempteur né de la poésie moderne, et partisan fanatique des écrivains et des poëtes du XVI[e] siècle en Italie, Dante était sa divinité, Arioste était sa monomanie. Il en avait une édition dans toutes ses poches ; ces éditions étaient surchargées de notes sur toutes les marges ; il écrivait depuis dix ans des commentaires qui devaient élucider toutes les allusions du poëte de Ferrare. C'est par lui que j'appris que l'Arioste, dans un voyage qu'il fit à Florence, vers l'âge de quarante-cinq ans, conçut un amour sérieux et durable pour une charmante veuve florentine à laquelle il adressait mentalement toutes les louanges qu'il donne aux femmes belles et vertueuses, et dont il retraçait quelques souvenirs dans chacun des délicieux portraits de femmes dont son poëme est illustré.

Le *canonico* et le *professore* me prirent assez vite en amitié, par indulgence d'abord pour ma jeunesse, par complaisance ensuite pour la comtesse Léna, qui me traitait en frère plus qu'en étranger, et enfin pour ma prédilection de novice en faveur de la langue et de la poésie italiennes : seulement ils se hâtèrent de me prémunir contre mes enthousiasmes juvéniles et inexpérimentés pour la *Jérusalem délivrée* et pour le Tasse.

« Poëme et poëte de décadence, d'afféterie et de boudoir, me disaient-ils tous les deux, avec une moue de mépris sur les lèvres. Jeune homme, ne donnez pas dans ce travers, ajoutaient-ils souvent. L'Italie n'a que trois poëtes : l'un pour le surnaturel, Dante ; l'autre pour le naturel, l'Arioste ; le troisième pour l'amour, Pétrarque ! Défiez-vous des autres : ils ne sont pas du bon temps ni de la bonne langue.

— Je parierais que vous ne connaissez pas l'Arioste ! » me dit un jour, avec un air de supériorité un peu dédaigneux, le professeur. J'avouai modestement que je ne l'avais pas lu encore.

« Il ne faut pas le lui faire lire, dit le *canonico :* il est trop jeune, il y a trop d'*amourettes*, trop d'*Alcine*, trop de *Zerbin*, trop d'*Angélique*, trop de *Médor*.

— Oui, mais il y a des *Ginevra*, dit en rougissant un peu la comtesse ; il y a des héros et des femmes adorables qui sont de bien bonne compagnie pour une imagination poétique de dix-neuf ans : pourquoi les lui interdire ? On se modèle sur ce qu'on aime : laissez-lui aimer les belles choses, les belles aventures et les beaux vers ; peut-être que, plus vieux, il aura eu des chagrins et il aura trop de larmes dans les yeux pour lire ces divins badinages à travers ses pleurs.

— Elle a raison, reprit le *canonico*, qui jamais ne contredisait sa belle nièce, et je me charge, si vous voulez, de tout concilier. Prêtez-moi votre divin poëme, mon cher professeur, ajouta-t-il en se tournant vers son ami le rhétoricien érudit de Padoue, je me charge de mettre le *sinet* aux pages avant la lecture, de telle façon que le jeune étranger, la comtesse et même ma petite-nièce Thérésina, pourront tout lire ou tout écouter sans qu'il monte une image scabreuse à l'imagination du jeune homme, ou une rougeur au front de l'innocente. Je me piquerai peut-

être un peu les doigts en émondant ce rosier à quarante-cinq feuilles qui enivre depuis trois siècles notre Italie; mais, à mon âge et avec mon caractère, on a la main callée et la peau dure: on peut jouer avec les feux follets de l'Arioste sans craindre de se brûler les doigts ou les yeux.

— Bravo! cher *canonico!* s'écrièrent en battant des mains la belle comtesse Léna, sa charmante fille, le professeur et moi; nous pourrons lire, et, si nous lisons une stance de trop, nous mettrons tous nos péchés sur la conscience du chanoine. »

Ainsi fut convenu. Après souper nous nous endormîmes tous avec la perspective amusante des enchantements, des tournois, des aventures, des amours, des chevaleries, des héroïsmes et des poétiques folies du plus inventif et du plus gracieux des poëtes.

IV

La vie que l'on menait pendant la villégiature, dans la villa de la comtesse Léna et de toutes les familles élégantes d'Italie, était éminemment adaptée à ces longues lectures en commun qui sont l'occupation des longues paresses d'esprit. La villa, immense et paisible, composée de vastes salles tapissées de vieux tableaux, et de quelques chambres hautes sous les toits, ouvrant sur les cours de marbre de l'édifice, ou sur les longues avenues de myrtes et de lauriers taillés en murailles, était généralement silencieuse comme un cloître. On n'y entendait guère que le pas lourd et régulier du vieux majordome de la maison, qui parcourait les corridors pour porter des cruches d'eau aux portes des chambres des hôtes, et le

jaillissement monotone des jets d'eau retombant en notes argentines dans les bassins de la cour intérieure. Tous ces édifices, dont l'architecte éloigne avec scrupule les fermes, les basses-cours, les écuries, les cuisines, les logements des serviteurs, semblent avoir été construits surtout pour la sieste, ce sommeil diurne qui occupe un tiers de la journée des Italiens. Les hôtes eux-mêmes se réunissaient et se rencontraient peu dans la maison et dans les jardins, excepté à l'heure du dîner et après la sieste, qui se prolongeait jusqu'au penchant du soleil sur l'horizon de l'Adriatique. Le reste du temps appartenait à la solitude. Par moments, le bruit d'une fenêtre qui s'entr'ouvrait en battant mélancoliquement contre la muraille, et le bras blanc de la comtesse Léna ou de sa fille qui écartait doucement le rideau pour laisser rentrer le demi-jour dans leur chambre, appelaient l'attention : un petit bâillement sonore qui s'échappait à haute voix de leurs lèvres au réveil, un doux et tendre *oïmè!* exclamation langoureuse qui accompagne un million de fois par heure, en Italie, le geste de la femme entr'ouvrant ses persiennes après la sieste, c'était là le seul bruit qu'on entendait autour de la villa.

Ce dernier bruit surtout me charmait; j'avais soin de m'éveiller le premier, j'aimais à m'accouder sur ma fenêtre, qui était au-dessus de la fenêtre de la belle veuve, pour recueillir ce doux *oïmè!* et pour regarder cette blanche main qui se retirait sous sa manche de soie noire, après avoir écarté le contrevent.

Il n'y avait point de déjeuner en famille; chacun jouissait de sa première matinée à sa guise et sans rendre aucun compte de ses heures jusqu'après midi. A sept heures du matin, le vieux majordome apportait à chacun, sur un petit plateau de vieux laque de Chine, sa mousse de chocolat dans une tasse de Saxe, accompagnée de cinq

ou six *grissins* de Turin, petites flûtes de pain durci au four jusqu'à la moelle, et d'un grand verre de Bohême rempli d'eau à la glace : seul déjeuner des peuples sobres nourris par le soleil, comme les Espagnols, les Italiens, les Portugais, les Américains du Sud.

Après ce frugal repas, on restait ou l'on sortait, à son caprice. La belle veuve et sa fille s'occupaient dans leur intérieur de quelques détails de ménage avec l'intendant, le majordome et les fermiers de la terre; le chanoine disait sa messe ou lisait son office à l'ombre des longues allées de charmille du parterre; le professeur annotait pour la centième fois son Arioste dans la bibliothèque, pavée de manuscrits. Je prenais un chien au chenil ou un cheval dans les écuries, et j'allais chasser ou chevaucher pendant quelques heures dans les bouquets de pins ou dans les sentiers de sable de ces collines à demi vêtues de chaumes ou de bois d'oliviers. Le son de la cloche de l'*Angelus* dans la tour carrée du village nous rappelait tous au dîner.

On dînait alors en Italie au milieu du jour. Ce repas, chez la comtesse Léna comme partout ailleurs, était sobre et court : une soupe de pâtes d'Italie saupoudrée de fromage de Parmesan râpé ; du riz, des œufs, des légumes, quelques poules de la basse-cour ou quelque gibier de la colline; un vin noir, épais et sucré, qui tachait le verre; des figues et des olives du domaine, étaient tout le luxe de ces tables, même dans les plus opulentes villas.

Après le dîner, chacun se retirait de nouveau dans sa chambre pour la sieste; on dormait ou l'on rêvait, jusqu'à quatre heures. On redescendait alors pour se rencontrer sur les terrasses, et pour commencer nonchalamment une seconde matinée, jusqu'à l'heure où le soleil touchait presque à la mer, où la première rosée du soir mouillait l'herbe, et où l'on annonçait que la calèche était attelée

pour la promenade du soir, aussi régulière que le coucher du soleil.

C'étaient ces heures nonchalantes de l'avant-soirée entre la sieste et la promenade du soir, que nous passions dans la grotte de rocaille à respirer l'air de la mer, à causer sans suite, à rêver tout haut, à jouer de la main avec l'eau courante qui scintillait et chantait dans la rigole de marbre à nos pieds. Ce furent celles aussi que nous décidâmes de consacrer tous les jours à la lecture de l'Arioste.

Le *canonico* avait fait scrupuleusement sa tâche. Après son bréviaire dit pendant la matinée, il nous apporta tout radieux un volume poudreux d'une vieille édition de Venise, en faisant retentir les deux couvertures du volume entre ses grosses mains. Il nous fit apercevoir autant de sinets pendants en bas des pages qu'il y en a ordinairement dans un livre d'église à demi couché sur le pupitre à gauche de l'autel. « Voilà vos limites, dit-il avec un sourire grave au professeur, à la comtesse Léna, à Thérésina et à moi; vous ne les franchirez pas : mais, entre ces limites, vous pourrez vous promener à votre aise à travers les plus riants paysages, les plus merveilleuses aventures et les plus poétiques badinages qui soient jamais sortis de l'imagination d'une créature de Dieu. »

Nous promîmes tous de respecter religieusement les sinets sacrés que le *canonico* avait certainement empruntés à l'un de ses vieux bréviaires, et nous prîmes séance dans les attitudes diverses du plaisir anticipé de la curiosité et du repos : le chanoine sur un grand fauteuil de chêne noir sculpté, adossé au fond de la grotte, et qu'on avait tiré autrefois de la chapelle pour préparer au bonhomme une sieste commode dans les jours de canicule; le professeur sur une espèce de chaise de marbre formée par deux piédestaux de nymphes sculptés, dont les statues

étaient depuis longtemps couchées à terre, toutes mutilées par leur chute et toutes vernies par l'écume verdâtre de l'eau courante; la comtesse Léna à demi assise, à demi couchée sur un vieux divan de paille qu'on transportait en été du salon dans la grotte, les pieds sur le torse d'une des nymphes qui lui servait de tabouret, le coude posé sur le bras du canapé, la tête appuyée sur sa main; sa fille Thérésina à côté d'elle, laissant incliner sa charmante joue d'enfant sur l'épaule demi-nue de sa mère; moi couché aux pieds des deux femmes, à l'ouverture de la grotte, sur le gazon jauni par le soleil, le bras passé autour du cou de la seconde nymphe et le front élevé vers le professeur, pour que ni parole, ni physionomie, ni geste, n'échappassent à mon application. Boccace aurait fait une description de cette lecture au bout d'un jardin; Boucher en aurait fait un tableau : mais ni Boccace ni Boucher n'auraient pu en égaler le charme, à moins que la comtesse Léna et sa jeune image, répercutée en ébauche dans le visage de sa fille Thérésina, n'eussent posé devant eux, comme elles posaient en ce moment devant nous.

V

Ce fut peu de jours après notre retour à la villa de la comtesse Léna que je pris définitivement congé de ce lieu de délices, pour reprendre mon voyage vers Rome. Je partis en pleine nuit, une nuit d'été en Italie, accompagné par un vieux paysan de la ferme; il portait ma valise et il devait me servir de guide jusqu'à la mer, pour aller m'embarquer sur une felouque d'Ancône qui faisait le cabotage sur le littoral des États romains. Une lune aussi resplendissante que celle où Astolphe était allé chercher la raison de Roland illuminait de jour la ville et les collines.

Hélas! je laissais dans ce beau lieu une partie de la mienne, mais je ne désirais pas qu'on me la rendît jamais.

Quand je fus à moitié chemin de la descente qui menait de la grotte de rocaille au groupe de pins d'Italie sous lesquels nous avions lu pour la première fois *Ginevra*, je me retournai pour jeter un long et dernier regard à ce délicieux édifice où je laissais je ne sais quoi de moi-même; je ne sais pas bien, en effet, si c'était mon imagination ou mon cœur.

La lune ruisselait du ciel à travers une chaude brume transparente comme une écume de l'air sur les toits, sur les balustrades, sur les pilastres, sur les caryatides de marbre de la façade; le vent emportait à chaque bouffée les fleurs embaumées des orangers en caisse qui encadraient d'une sombre verdure les parterres au bas du perron; les jets d'eau chantaient comme des oiseaux sans sommeil; leurs légères colonnes d'eau, transpercées par les rayons nocturnes, s'inclinaient et se redressaient sous la brise comme des tiges de girandoles chargées de grappes de cristaux; les blanches statues des terrasses ressemblaient aux fantômes pétrifiés d'une population de marbre; la grotte, vide désormais, ouvrait au-dessus de moi son antre sombre, d'où suintait la petite rigole qui avait tant mêlé son gazouillement monotone aux stances du poëte: tout nageait dans un éther fluide et vague qui grandissait les objets et qui les faisait pyramider vers le firmament, comme s'ils avaient flotté entre ciel et terre. Enfin, pour comble d'illusion, un rideau blanc, agité par le vent à la fenêtre ouverte de Thérésina et de sa mère, jouait à longs plis sur le mur et ressemblait à la figure de Ginevra apparaissant à son amant sur le fatal balcon du palais de son père.

Tout cet édifice, tous ces jardins, toutes ces eaux, tous

ces murmures rappelaient tellement les demeures enchantées où l'Arioste avait égaré nos imaginations depuis un mois de merveille en merveille, d'amour en amour, qu'en vérité je ne savais pas bien si j'étais dans le songe ou dans la réalité. « Adieu! m'écriai-je tout bas, belle halte de ma jeunesse, où j'ai fait plus de rêves impossibles qu'il n'y a de stances dans le poëte de Ferrare, d'étoiles dans cette voie lactée, de fleurs sur les orangers de la terrasse, de gouttes jaillissantes dans le bassin des trois jets d'eau! Puisse cet adieu n'être pas éternel! Puisse cette séparation ressembler à celles de l'Arioste, où, après mille traverses héroïques, un enchanteur, un ermite ou un bon génie, sous la figure d'une Léna ou d'une Thérésina, ramène le héros au lieu et aux félicités qu'il regrette! Ah! si nous étions encore au temps des miracles de l'imagination chantés par l'Arioste, je trouverais au pied de la colline un cheval tout sellé, une amazone, un nain, une tour, une beauté captive, une aventure qui ferait à la fois le miracle, la gloire, le bonheur de ma vie!... et je reviendrais d'où je viens! »

Je regardai machinalement autour de moi : je ne vis que le vieux paysan boiteux qui portait ma maigre valise, et la felouque chargée de sacs de maïs et de ballots de soie qui balançait son unique mât sur les lames de la plage en attendant le vent de terre.

VI

C'est ainsi que je lus pour la première fois l'Arioste. Depuis ce séjour dans la villa de la belle veuve de Venise, je le relis presque tous les ans en automne; mais j'avoue que ce qui me charme le plus dans ces aventures, ce sont moins les légers fantômes d'Angélique, d'Isabelle, de

Ginevra, que les fantômes aussi charmants, hélas! et plus réels, de la comtesse Léna et de sa fille.

Et c'est ainsi qu'il faut lire les poëtes, à deux, pour et qu'un écho du cœur se répercute sur un autre cœur, pour qu'une impression soit en même temps un souvenir.

UNE VISITE A LA MAISON DE L'ARIOSTE

—

Nous sommes allé une fois à Ferrare, uniquement pour visiter la terre où l'Arioste chanta et la maison qu'il construisit du prix de ses chants; plus sage ou plus heureux que le Tasse, qui ne se construisit, dans la même ville, qu'une loge dans un hôpital de fous!

Cette maison d'Arioste est encore vide aujourd'hui, comme par respect pour sa mémoire : excepté une veuve ou un fils, qui oserait habiter la demeure d'un homme surhumain?

Elle est petite, étroite et basse, cette maison; sa façade en briques, percée d'une porte et de deux fenêtres, ouvre sur une longue rue solitaire et silencieuse, pareille aux rues désertes, quoique élégamment bâties, des quartiers ecclésiastiques de Rome. On dirait un long cloître de chanoines dans les environs d'une cathédrale. Un corridor fait face à la porte de la rue; une chambre à droite, une autre à gauche, forment tout le rez-de-chaussée. Un petit escalier de pierre conduit par peu de marches au premier et seul étage de la maison. Là étaient la chambre et le

cabinet de travail du poëte; les fenêtres prennent jour sur un petit jardin carré entouré d'un mur de briques et entrecoupé de plates-bandes d'œillets. Ce jardin, quoique un peu plus grand, est tout à fait semblable aux petits parterres, encaissés de hauts murs, qui sont attenants à chaque cellule de chartreux dans les vastes chartreuses d'Italie ou de France. Il y a autant d'herbes parasites sur le gravier des petites allées, autant de toiles d'araignées filées sur les arbres et sur les murs, autant de silence; seulement il y a plus de rayons de soleil pour égayer les passereaux gazouillant sur les tuiles rouges, et pour réchauffer le poëte, quand il y descendait dans le frisson de la composition.

Arioste était très-fier d'avoir pu construire avec une certaine élégance architecturale cet édifice pour ses vieux jours, du prix de ses vers. On le juge à l'inscription en lettres romaines qui surmonte la porte :

PARVA, SED APTA MIHI,
SED NULLI OBNOXIA,
SED NON SORDIDA, PARTA
MEO SED TAMEN ÆRE
DOMUS!

inscription qu'on peut traduire ainsi en vulgaire français :

« Maison petite, mais construite à ma convenance,
« mais n'enlevant le soleil à personne, mais d'une pro-
« preté élégante, et cependant bâtie tout entière de mes
« deniers personnels! »

Nous y restâmes plusieurs heures accoudé, tantôt à la fenêtre de la rue, tantôt à la fenêtre du jardin, nous faisant à nous-même la charmante illusion qu'Arioste allait rentrer, et que nous allions jouir d'une soirée d'entretien

avec ce bon sens exquis, avec cette philosophie souriante et avec cette poésie fantasque qui s'appelèrent autrefois l'Arioste.

L'Angelus, qui sonnait en carillon dans les nombreux clochers de Ferrare et dans la tour carrée du palais des princes de la maison d'Este, nous arracha à cette illusion et nous rappela à l'hôtellerie.

VIII

COMMENT J'ÉCRIVIS LA VIE DU TASSE

I

Un soir d'automne de l'année 1812, je visitais pour la première fois Rome, ville presque déserte alors par l'enlèvement du pape et par la dispersion des pontifes de l'Église romaine, que Napoléon avait emprisonnés à Savone. On ne rencontrait dans les rues que des soldats français du général Miollis, gouverneur de Rome, et des bandes de pauvres moines affamés portant la pioche ou roulant la brouette pour gagner quelques *baïoques* (monnaie romaine) en déblayant les monuments de l'antiquité de leur propre ville, à la solde des barbares étrangers. C'était la dispersion de Babylone par la main de ce même guerrier que le pape avait si docilement couronné pour appuyer son autel sur le trône. J'ai revu bien souvent depuis la Ville éternelle, mais jamais sa physionomie désolée ne me parut convenir davantage qu'alors à la mélancolie de son nom. Rome est le sépulcre du passé; les sépulcres doivent être dans les solitudes, le bruit et les pompes du monde sur un tombeau sont des contre-sens qui choquent l'âme. L'Italie est en deuil des religions et

des empires, le bruit et la joie attristent dans cette maison de douleur.

II

Je passais mes journées solitaires à errer souvent sans guide dans les rues et parmi les monuments de Rome ; plus j'étais jeune, plus ces images de vétusté se reflétaient en poignantes impressions sur mon esprit. La jeunesse, en qui la vie semble inépuisable, parce qu'elle est neuve, se complaît à ces images de mort; elles ne sont pour elle que la mélancolique poésie de la destruction et du renouvellement des choses humaines. Ces vestiges de la fortune et des siècles semés sous ses pas ne lui paraissent que des empreintes gigantesques et mystérieuses d'un fleuve qui a roulé ces débris dans le vaste lit du temps; elle ne croit pas que ce fleuve revienne jamais sur son cours pour l'entraîner elle-même avec les hommes et les choses du temps présent.

III

Ce jour-là, le caprice ou le hasard m'avait conduit dans les quartiers les plus suburbains et les plus indigents de Rome. Après avoir suivi une longue rue presque déserte, sur laquelle s'ouvraient seulement les hautes fenêtres grillées de fer d'un hôpital des pauvres, je passai sous des voûtes de haillons séchant au soleil, que des blanchisseuses suspendent à des cordes tendues d'un côté de la rue à l'autre, et qui flottent au vent comme des voiles déchirées pendent aux vergues après la tempête. On n'entendait sortir des fenêtres démantelées de ces maisons que les voix criardes des *Transtévérines* qui s'appelaient d'un grenier à l'autre, les pleurs d'enfants qui

demandaient le lait de leurs mères, et le bruit sourd et cadencé des berceaux de bois que ces pauvres mères remuaient du pied pour les endormir. On n'apercevait çà et là, sur le seuil des maisons ou sur les balcons, que quelques figures pâles et amaigries de femmes élevant leurs bras grêles au-dessus de leurs têtes pour atteindre le linge que le soleil avait séché. De temps en temps une jeune fille demi-nue, à la taille élancée, au profil antique, au geste de statue, à la chevelure noire et aussi lustrée que l'aile du corbeau, apparaissait sur un de ces balcons sous des nuages flottants de haillons, parmi les pots de basilic et de laurier-rose, comme ces giroflées qui pendent aux murailles en ruine, trop haut pour être respirées ou cueillies par le passant. Ces belles apparitions de la nature, parmi ces laideurs et ces vulgarités de la misère romaine, attestaient encore, dans cette noble et forte race, la puissance éternelle de la séve qui produisit jadis tant de gloire et en qui germe toujours la beauté.

IV

A l'extrémité de cette rue immonde, une rampe rapide, gravissant le flanc d'une des sept collines, montait vers un petit monastère inconnu, qui s'élevait dans une lueur du soleil au-dessus de la fumée et du brouillard du faubourg, comme un promontoire éclairé des rayons du jour qui s'éteint, pendant que la mer à ses pieds est déjà dans l'ombre de la brume. On apercevait au-dessus du mur d'enceinte de ce couvent les cimes vertes de quelques orangers qui contrastaient avec la teinte sale et grisâtre des pierres, et qui faisaient imaginer entre les murs du cloître un petit pan de terre végétale, une oasis de prière, une ombre, une fraîcheur, peut-être une fontaine, peut-

être un jardin, peut-être le cimetière du couvent. La petite cloche du campanile, comme une voix timide qui craignait d'éveiller l'étranger maître à Rome, tintait l'Angelus du soir aux solitaires et aux pauvres femmes du quartier : cette cloche avait dans son timbre argentin quelque chose du gazouillement de l'alouette qui s'élève d'un champ moissonné devant les pas du glaneur. La joie et la tristesse se fondaient dans son accent. Le site élevé, la touffe de verdure, le son de la clochette, la lueur sereine du soleil sur ce groupe de murailles, attirèrent machinalement mes pas vers le couvent. Je gravis lentement la rampe pavée de cailloux luisants du Tibre, entre lesquels la mousse et les herbes parasites poussaient sans être foulées. A droite, de hautes murailles grises, percées de meurtrières, dominaient la rampe; à gauche, un parapet de pierre soutenait le chemin et laissait voir pardessus ses dalles l'océan immobile et brumeux des rues, des débris, des clochers, des ruines de Rome, qui s'étendait sans bornes sous le regard et qui se confondait avec l'horizon des montagnes de la Sabine.

V

Au sommet de la rampe, une petite place pavée s'ouvrait à droite comme une cour extérieure et banale du petit édifice; quelques bancs de pierre polie, adossés aux murs du couvent, semblaient posés là par l'architecte pour laisser respirer les pieux solitaires sur le seuil, avant de sonner à la porte, ou pour laisser contempler à loisir aux visiteurs le magnifique horizon du cours du Tibre, du tombeau colossal d'Adrien, du Colisée, des aqueducs et des pins noirâtres du *monte Pincio*, qui se disputaient de là le regard.

Cette petite place ou plutôt cette cour était enceinte d'un côté par le portail modeste, mais cependant architectural, de la chapelle des moines; de l'autre, par la porte basse et sans décoration du couvent. A côté de cette porte pendait une chaînette de fer pour sonner le portier. En face de la rampe et entre les deux portes de l'église et du monastère, un petit portique ouvert, élevé d'une ou deux marches, et dont les arceaux étaient divisés par des colonnettes de pierre noire, offrait son ombre aux pèlerins; quelques médaillons de marbre incrustés dans le mur et quelques fresques délavées par les pluies d'hiver étaient le seul ornement de ce portique. Un vieil oranger au tronc noir, ridé, tortu comme celui des chênes verts qui croissent aux rafales d'un cap penché sur la mer, élançait son lourd feuillage au-dessus du mur du parapet et semblait regarder éternellement les côtes de la mer de Naples, sa patrie. Je m'assis un moment sur le banc de pierre à son ombre. J'ignorais tout de ce site, jusqu'au nom, mais il semblait m'attacher à ce banc comme si l'âme du site, *genius loci*, avait parlé à voix basse à mon âme. Je me disais qu'*il faisait bon là*, comme l'apôtre. J'aimais cette avenue de solitude et de misère par laquelle j'y étais monté, cet escarpement qui le séparait de la foule, cet horizon qui portait la pensée au delà des siècles; ce silence, ces portes fermées, ce mystère; cet arbre isolé, ce seuil d'église, ce monastère vide; ces dalles polies sous le portique par les pas, par les genoux et peut-être par les larmes des voyageurs tels que moi, cherchant sur les hauts lieux l'entretien avec leurs pensées et les inspirations de la solitude. Je me disais qu'après une vie agitée et peut-être avant les orages et les mécomptes de cette vie, il serait doux d'avoir son tombeau sous ces orangers, d'y dormir ou d'y rêver; car l'homme est si essentiellement un être pensant, qu'il ne peut croire au

sommeil sans rêve, même de la tombe. J'y écoutais mourir le sourd murmure de la grande ville qui s'assoupissait à mes pieds, semblable au bruit d'une mer qui diminue à mesure qu'on s'élève sur le promontoire; j'y regardais les derniers rayons du soleil, dorant comme des phares les pans de murailles jaunies du Colisée. Cependant je ne sais quelle curiosité amoureuse du site et de sa paix me poussait à connaître aussi les cloîtres intérieurs et le jardin que ces murs dérobaient à mes regards; je m'y figurais des mystères de recueillement et de charmes secrets.

Sans savoir si l'édifice était vide ou encore habité par quelques vieillards laissés par charité dans la maison pour y sonner, par souvenir, l'heure des anciens offices, je tirai moi-même, timidement, la petite chaînette de fer qui pendait contre le mur de la porte : la cloche intérieure tinta avec mille échos dans les corridors. Il se passa un long intervalle de temps entre le tintement de la sonnette et la moindre rumeur dans le couvent. J'allais me retirer, croyant n'avoir éveillé que ses échos, quand le bruit lointain d'un pas de vieillard, lent et alourdi par des sandales à semelles de bois, retentit du fond du monastère. Un frère, vêtu de bure brune, une corde pour ceinture, un capuchon de laine relevé sur le visage, quelques rares cheveux blancs ramenés en couronne sur ses tempes, ouvrit la porte et me demanda en italien si je désirais visiter le tombeau du Tasse. « Le tombeau du Tasse! » m'écriai-je. « Est-ce que je serais ici à *Saint-Onufrio?* » car j'avais lu les belles pages de Chateaubriand sur le couvent et l'oranger de Saint-Onufrio. « Oui », me dit négligemment le frère, et il m'ouvrit sans autre entretien la porte extérieure de la chapelle, et, me montrant du geste une tablette de marbre incrustée dans le pavé de l'église, j'y tombai à genoux, et j'y lus l'inscription célèbre par sa simplicité, que le marquis Manso, l'ami du poëte,

obtint la permission de faire graver sur la pierre une qui couvrait le cercueil de son ami.

D. O. M.
TORQUATI TASSI
OSSA
HIC JACENT.
HOC NE NESCIUS
ESSES HOSPES,
FRATRES HUJUS ECCLESIÆ POSUERUNT.

C'est-à-dire :

Ici gisent
les os
de Torquato Tasso.
Visiteur,
les frères de ce couvent ont posé cette pierre
pour que tu saches qui tu foules !

Cette humble pierre sur une si glorieuse mémoire me parut l'achèvement de la destinée poétique de ce grand homme. Je ne regrettais pas pour lui un plus somptueux monument : en fait de tombe, la plus ignorée est la plus désirable; les survivants chers savent la trouver, les indifférents la profanent, les ennemis l'outragent. Plus de bruit au moins autour de ce lit du dernier sommeil!

Je restai si longtemps agenouillé sur cette pierre et absorbé dans mon culte de jeune homme pour le chantre de l'ingrate Léonora, que le frère fut contraint à me rappeler l'heure, et qu'au moment où je sortis de l'église pour cueillir une feuille de l'oranger de Saint-Onufrio, la dernière lueur du soleil s'était éteinte sur les cimes les plus élevées des monts de la Sabine. En rentrant lentement à mon logement par les rues ténébreuses de Rome,

je songeai que le plus touchant poëme du Tasse serait le poëme de sa propre vie, s'il se rencontrait un poëte égal à lui pour l'écrire.

VI

Un autre hasard de voyageur m'ayant arrêté un jour à Ferrare, j'allai visiter l'hôpital dans lequel le Tasse avait été enfermé. Son cachot, ou plutôt sa loge est un petit réduit de quelques pieds carrés, dans lequel on descend une ou deux marches aujourd'hui, mais qui devait être alors de niveau avec la cour de l'hospice. Une fenêtre ouvre à côté de la porte sur la même cour d'hospice et éclaire la loge. Le lit du malade ou du prisonnier était au fond, en face de la porte. La muraille, grattée par les visiteurs curieux de reliques, avait perdu son ciment, et laissait voir les briques rouges de la muraille à laquelle était adossée la couche du poëte. Cette demeure, quoique mélancolique, n'avait rien de sinistre ou de lugubre. On conçoit que le pauvre captif, emprisonné soit pour cause d'indiscrétion dans ses amours, soit pour cause d'égarement momentané et partiel de sa raison, servi et soigné par les frères ou par les sœurs de cet hospice, pourvu de livres et de papier, attablé devant cette fenêtre où les rayons de soleil passent à travers les pampres entrelacés aux barreaux et visité par sa belle imagination dans ses heures de calme, ait trouvé quelque consolation dans ce séjour où ses amis et même les étrangers venaient s'entretenir librement avec lui.

Quoi qu'il en soit, je détachai pieusement avec mon couteau quelques fragments de la brique la plus rapprochée du chevet du lit du Tasse, et qui devait avoir entendu de plus près les soupirs et les gémissements du prisonnier; je les emportai comme un morceau de la croix

de ce calvaire poétique, et je les fis enchâsser depuis dans un anneau d'or que je porte toujours à mon doigt. A quelques pas de là, je visitai aussi la petite maisonnette carrée et le petit jardin de chartreux de l'Arioste, l'Homère du badinage, l'Horace et le Voltaire de l'Italie, mais plus ailé qu'Horace et plus gracieux que Voltaire. Celui-là n'avait porté son imagination que dans ses poëmes; sa vie avait eu la médiocrité et la régularité du bon sens. Sous le poëte on sentait le philosophe à caractère sobre; l'Arioste se retrouvait dans sa maison.

Parva, sed apta mihi, etc.

Rentré le soir à l'hôtellerie, à Ferrare, et encore tout ému de mes impressions dans le cachot du Tasse, j'écrivis les strophes suivantes qui n'ont jamais, je crois, été imprimées.

LE CACHOT DU TASSE.

Homme ou Dieu, tout génie est promis au martyre :
Du supplice plus tard on baise l'instrument;
L'homme adore la croix où sa victime expire
Et du cachot du Tasse enchâsse le ciment.

Prison du Tasse ici, de Galilée à Rome,
Échafaud de Sidney, bûchers, croix ou tombeaux,
Ah! vous donnez le droit de bien mépriser l'homme
Qui veut que Dieu l'éclaire et qui hait ses flambeaux !

Grand parmi les petits, libre chez les serviles,
Si le génie expire, il l'a bien mérité;
Il voit dresser partout aux portes de nos villes
Ces gibets de la gloire et de la vérité.

Loin de nous amollir, que ce sort nous retrempe!
Sachons le prix du don, mais ouvrons notre main.
Nos pleurs et notre sang sont l'huile de la lampe
Que Dieu nous fait porter devant le genre humain!

Quelques années avant, admis par l'obligeante familiarité du grand-duc de Toscane dans la bibliothèque réservée du palais *Pitti* à Florence, j'avais souvent feuilleté à loisir, avec ce prince lettré, les manuscrits inédits de la main du Tasse conservés dans ce trésor des lettres. Beaucoup de pages de ces poésies intimes expliquent les mystères de son âme et de sa vie.

Toutes ces circonstances accidentelles, jointes au culte que j'avais conçu dès mon enfance pour le poëte de la *Jérusalem*, me portèrent à étudier pas à pas les traces de sa vie. Ces dispositions furent fortifiées à Naples dans l'hiver de 1821 par la lecture accidentelle aussi du volume in-quarto de Black, ce commentateur infatigable de mon poëte. Elles furent confirmées enfin en 1844 par de fréquents pèlerinages à Sorrente, délicieuse patrie, non du poëte seulement, mais de la poésie. C'est ainsi que je fus amené à raconter la vie du Tasse : on voit que nul n'y était mieux préparé, sinon par l'érudition, au moins par l'enthousiasme et par l'adoration de son modèle.

IX

LES DE MAISTRE

I

On a fait un grand seigneur féodal du comte de Maistre. Ce n'est pas cela; c'était un simple gentilhomme savoyard de peu de fortune et sans illustration jusqu'à lui.

C'est une existence bien naïve et bien pastorale que celle du gentilhomme campagnard des vallées de Savoie, et surtout de la vallée véritablement arcadienne de Chambéry. Qui peut, après Jean-Jacques Rousseau et Chateaubriand, essayer de décrire cette oasis de lumière, d'ombre, de prairies en pente, de châtaigniers en groupes, de chaumières éparses, de lacs encaissés et dormants dans le demi-jour, sous l'abri majestueux des montagnes dentelées de sapins et de neige? Mais on peut décrire la vie du gentilhomme savoyard de ces vallées quand on a eu comme moi le hasard et le bonheur de vivre avec eux et de leur vie dans sa jeunesse.

Sur le penchant le plus incliné vers le torrent ou vers le lac qui forme le lit de ces vallées; sur quelque colline arrondie et grasse de gazon; au sommet d'un petit pro-

montoire avancé vers les eaux et qui y laisse pendre et tremper les branches de ses châtaigniers; au bord d'une grève exposée au soleil du levant ou du midi et où brille de loin une marge de sable fin lavé d'écume; dans le creux d'une anse, au sommet d'un monticule boisé, semblable à une île sur un océan de roseaux, on voit luire au soleil un petit nombre de maisons à toits aigus et bleuâtres, couverts d'ardoises, sur lesquels des nuées de pigeons blancs en repos sèchent leurs plumes et becquètent le grain volé dans la cour.

Ces maisons, en général carrées et basses, n'ont rien qui les distingue trop des maisons de la petite bourgeoisie qu'une ou deux tourelles qui flanquent les angles, et qui ressemblent plus à des colombiers qu'à des bastions. Elles sont bordées d'un côté de quelques petites terrasses en étages qui dominent la plaine ou les eaux; de larges figuiers y étendent leurs branches, qui ont la contorsion et la couleur de grosses couleuvres endormies. De l'autre côté, une basse-cour entourée de métairies et d'étables couvertes de chaume sert de portique à la maison. Au-dessus et au-dessous, un bois de châtaigniers, des groupes de noyers, une vigne presque inculte rampant sur le grès, un champ de maïs aux régimes d'or, un autre de froment, de blé noir ou de raves, enfin une prairie marécageuse tachetée de la verdure suspecte des joncs, forment tout le domaine, et avec le domaine tout le patrimoine de la famille. Il faut y ajouter une maison noire de vétusté et d'abandon, meublée de meubles antiques, dans quelque rue sombre et serpentante de Chambéry, à l'ombre des rampes aristocratiques qui montent au château du gouverneur de Savoie.

II

Là vivent, de leurs récoltes en nature, que leurs bœufs et leurs mules transportent pendant les derniers jours d'automne à la ville, un certain nombre de familles qu'on appelle, les unes par authenticité, les autres par courtoisie, la noblesse de Savoie. Leurs titres sont leur uniforme et leur épée consacrée héréditairement au service militaire de la maison de Savoie. Ces familles ont, en général, cinq ou six enfants par génération. Les fils entrent, les uns dans la magistrature de Chambéry et deviennent sénateurs du sénat de Savoie, comme fit le comte de Maistre; les autres entrent dans l'Église, et ils deviennent évêques de quelque diocèse plus ou moins éloigné, de Sardaigne, de Piémont, de Maurienne ou de Tarantaise; les autres entrent dans l'armée, et ils deviennent de valeureux officiers, et quelquefois des lieutenants-colonels ou des colonels dans la brigade de Savoie, composée de trois à quatre mille braves paysans de leurs montagnes; quelques-uns, les plus opulents ou les plus ambitieux, entrent à la cour de Turin, deviennent écuyers ou chambellans, et s'élèvent, si la faveur ou le mérite les secondent, jusqu'au rang de gouverneur de province.

Parmi les filles, un très-petit nombre se marient, parce que la loi ne leur accorde qu'une parcelle du patrimoine de la famille. Les unes entrent dans des couvents, ces sépulcres de la jeunesse et de la beauté qui étouffent souvent les gémissements secrets de la nature. Les autres restent dans la maison, y vieillissent avec une inclination cachée dans leur cœur, contractent une physionomie de résignation et de mélancolie douce qui fait monter les larmes aux yeux quand on les regarde; puis s'accoutument à leur sort, se font les providences de la maison,

reprennent leur gaieté et deviennent *tantes*, cette seconde maternité de la famille, plus touchante encore que l'autre, parce qu'elle est plus désintéressée et plus adoptive. Ces tantes font le charme de ces intérieurs; ce sont les caryatides gracieuses et vivantes de la maison : elles ne la supportent pas, mais elles la décorent.

III

Les mœurs de ces familles de gentilshommes sont, d'un côté, simples et rurales comme les paysans au milieu desquels ils vivent; de l'autre, chevaleresques et militaires comme la cour et l'armée, qu'ils fréquentent pendant leur jeunesse. Le contact avec l'Italie, où ils ont leur gouvernement, leur donne l'élégance et l'urbanité des cours d'au delà des Alpes; leur séjour à la campagne leur laisse la cordiale bonhomie des champs; le voisinage de la France, la communauté de langue, laissent infiltrer chez eux nos livres, nos journaux, nos doctrines et nos controverses d'esprit. Cette superficie de littérature française donne aux plus lettrés d'entre eux le goût et quelquefois l'émulation d'écrire. Mais l'esprit de nation, l'esprit de corps, l'esprit d'Église et l'esprit d'aristocratie, héréditaires et obligés dans leur caste, leur défendent la liberté de penser autrement qu'on ne pense à la cour de Turin, dans le palais de l'évêque ou dans le château du gouverneur de Savoie.

Ceux qui veulent écrire ne peuvent, sous peine de faillir à leur ordre, à leur Église ou à leur trône, écrire qu'une de ces deux choses : des badinages d'esprit ou des traditions du moyen âge. C'est ce qui explique peut-être pourquoi les deux écrivains les plus charmants et les plus éloquents de Savoie, le comte de Maistre et Xavier de

Maistre, son frère, ont écrit, l'un de si sublimes platonismes mêlés de contre-vérités, l'autre de si légers et de si pathétiques opuscules de pur sentiment et opuscules neutres comme le sentiment.

IV

Le hasard me les a fait connaître familièrement l'un et l'autre; mais, avant de parler de l'un et de l'autre, on ne peut s'empêcher de remarquer que, par un phénomène littéraire qui doit avoir sa raison cachée dans les choses, c'est la même petite vallée de Savoie qui a donné au XVIII[e] et au XIX[e] siècle les deux plus magnifiques écrivains de paradoxes du monde moderne : Jean-Jacques Rousseau et le comte de Maistre; l'un, le paradoxe de la nature et de la liberté poussé jusqu'à l'abrutissement de l'esprit et à la malédiction de la société et de la civilisation; l'autre, le paradoxe de l'autorité et de la foi sur parole, poussé jusqu'à l'anéantissement de la liberté personnelle, jusqu'à la glorification du bourreau, et jusqu'à l'invocation du glaive du souverain et des foudres de Dieu contre la faculté de penser.

Un hasard m'a fait connaître familièrement, à la fleur de mes jours, les trois frères de Xavier de Maistre, l'auteur du *Lépreux* et du *Voyage autour de ma chambre*, et, plus tard, Xavier de Maistre lui-même. En voyageant en Savoie, et en visitant un ami d'enfance qui était le neveu des de Maistre, alors justement estimés, mais encore ignorés de la gloire, je tombai par accident dans le nid champêtre qui avait vu naître cette couvée d'hommes extraordinaires.

C'était une maisonnette toute semblable à celles que j'ai décrites plus haut comme la demeure ordinaire des

gentilshommes peu opulents de la Savoie. On l'appelait Bissy. Je l'ai célébrée dans mes premiers vers par une épître familière insérée sous le titre de *Méditation poétique*, et adressée au colonel de Maistre, propriétaire de cet ermitage. La maison est située sur le flanc septentrional de la vallée qui court, à travers des prairies et des bocages, de Chambéry au lac du Bourget. La haute muraille noire du *Mont-du-Chat* étend et gonfle ses fondements jusque dans cette vallée; ses ruisseaux, ses cascades, ses longues ombres, s'y versent dans le torrent large et rocailleux de la Laisse. Tout y est retentissant de leurs murmures et de leur fraîcheur. C'est sur un de ces renflements des racines du Mont-du-Chat qu'est assise la maison de Bissy. Un petit bois de châtaigniers sauvages toujours jeunes, parce qu'on les coupe toujours pour le chauffage de la métairie, la domine et la protége du vent du nord; une petite cour pavée de cailloux de deux couleurs roulés par la Laisse est arrosée d'une fontaine qui, comme dans les cours de village en Suisse ou dans le Jura, y coule, à petits filets, d'un tronc d'arbre creusé et verdi de mousse. Un corridor, une cuisine, une salle à manger, quelques chambres basses pour les provisions, les lingeries, les domestiques, composent le rez-de-chaussée. On monte par un escalier de pierres grises au premier étage, où l'on trouve un petit salon et cinq ou six chambres de maîtres ou d'hôtes.

Le sapin, lavé et poli par le sable fin des servantes, y répand, comme en Suisse, sa saine odeur de résine. Des fenêtres du salon le regard descend d'abord sur un petit parterre entouré d'un mur à hauteur d'appui, planté de légumes domestiques et d'arbres fruitiers, plus animé, selon moi, que des pelouses monotones et des fleurs stériles; de là le regard s'étend sur une prairie en pente bordée d'immenses noyers, ces oliviers gigantesques du

Nord, qui distillent une huile moins limpide, mais plus parfumée que celle de l'Attique. Le torrent de la Laisse, avec ses cailloux roulés, coupe la plaine par une ligne blanchâtre que ses eaux, souvent débordées, laissent à sec pendant l'été. Au delà se relève un plateau verdoyant et boisé, sur lequel blanchissent les tourelles du petit manoir de Servolex, qui appartient aujourd'hui à mes neveux, et qui appartenait alors aux neveux des de Maistre. Puis la vallée se ferme et s'accidente par les murailles à pic, et semblables à des falaises, de la montagne de *Nivolet.*

V

C'est là que vivait, à cette époque, l'aimable et respectable famille. Elle se composait du comte de Maistre, ambassadeur de Sardaigne à Pétersbourg, rentrant après une longue absence dans sa patrie, et prêt à publier ses grands et étranges livres qui gonflaient son portefeuille, et qui sont devenus la controverse d'aujourd'hui; de sa femme et de ses filles, retrouvées à cette halte après une longue séparation. Elle se composait du colonel de Maistre, propriétaire du domaine de Bissy; de sa femme, toujours souriante, et de quelques nièces aussi enjouées et aussi avenantes que cette tante. Elle se composait enfin de l'abbé de Maistre, autre frère qui devait bientôt devenir évêque d'Aoste; et enfin de Xavier de Maistre, dont on regrettait l'absence, et qu'on attendait aussi de Pétersbourg, où un heureux et riche mariage avait fixé son sort errant.

L'abbé de Maistre était à la fois très-pieux, très-enjoué, très-semblable par son originalité inattendue à un *Sterne* savoyard ou à un doyen de *Saint-Patrick.* Il était au moins l'égal de ses deux frères par l'esprit, par l'étrangeté,

par la séve locale. Il écrivait des sermons, pour la cathédrale de Chambéry ou de Turin, du style élégant, succulent et onctueux de nos grands prédicateurs. Il nous en lisait, à son neveu et à moi, des passages le matin; le soir il écrivait, sur un gros livre blanc qu'on appelait le *livre du fou rire*, les anecdotes les plus niaises et les plus bouffonnes recueillies de la vie ou de la bouche de tous les sots d'Italie ou de Savoie pour dérider innocemment les plus austères soirées. Il va sans dire que le cynisme et l'indécence étaient soigneusement écartés de ce recueil. Il y avait un abîme de vices et un abîme de vertus entre Rabelais et l'abbé de Maistre; la bêtise seule, la bêtise pure, la bêtise qui s'ignore, qui s'enfle et qui jouit naïvement d'elle-même, était enregistrée dans ces pages; le rire qui en sortait était franc, mais point méchant : l'abbé de Maistre mettait de la charité même dans le ridicule. Sa personne répondait à son caractère : il était d'un âge déjà mûr, de taille moyenne, d'épaisse corpulence, à figure fine d'expression, quoique un peu lourde de joues. La prière et la méditation, auxquelles il consacrait ses matinées, répandaient une ombre de recueillement et de concentration d'esprit sur ses traits; mais le sérieux et l'enjouement étaient fondus à doses si égales dans sa nature, que l'on voyait toujours le rire éclatant prêt à trahir la gravité sur ses lèvres. Il retenait longtemps le mot gai avant de le laisser échapper. Ce sont toujours les visages graves qui décochent mieux le rire communicatif, parce qu'il est plus inattendu.

VI

Quant au colonel de Maistre, il n'écrivait pas, mais il jouissait de ses trois frères, ses aînés, comme un père

aurait joui de la supériorité de ses fils. Il avait passé sa jeunesse dans les camps; il passait son âge mûr dans sa douce retraite, qui servait de halte et d'asile à tous les parents, et là il savourait l'amour d'une cousine adorée et adorable qu'il avait épousée tard et qu'il possédait avec délices, comme les bonheurs longtemps suspendus. Ce bonheur se lisait sur son visage épanoui sous ses cheveux blancs comme un soleil d'automne sur la neige; il était gai, content, reposé sans prétention et nullement sans charme, toujours prêt à fournir l'occasion de la réplique à ses frères pour les faire briller en s'éclipsant, parlant du comte comme d'un ancien, de l'abbé comme d'un saint, de Xavier comme du Benjamin absent et regretté de la tribu. Le colonel n'en était pas lui-même la moindre grâce ni le moindre mérite, car il en était par excellence la bonté.

Ce Benjamin de la tribu, ce Xavier de Maistre, l'auteur du *Lépreux de la cité d'Aoste*, je ne le connaissais pas alors; je l'ai connu depuis. Le connaître, c'était l'aimer.

Il servait avant la Révolution dans un corps de nobles, à Turin, qu'on appelait les *chevaliers-gardes*. Il y menait la vie aimable et dissipée des gentilshommes oisifs du temps, comme on le voit dans le charmant *Voyage autour de ma chambre*, son premier délassement littéraire pendant quinze jours d'arrêt à Turin. Les Français, en 1799, ayant vaincu et chassé les Piémontais, Xavier de Maistre suivit le roi exilé en Sardaigne; puis, appelé par son frère aîné à Pétersbourg, il y entra dans les chevaliers-gardes russes, et s'y maria avec une princesse russe de la suite de l'impératrice, séduite par sa figure et charmée de son esprit. Il y était encore à l'heure dont je parle. Il devait revenir plus tard à Paris avec sa femme et sa nièce, et je devais le connaître chez la comtesse de Marcellus,

ma voisine et sa dernière amie. Je m'attachai à cet homme qui avait tous les agréments et tous les âges, *omnis Aristippum decuit color*. J'avais à peine quarante ans, il touchait à quatre-vingts ans.

VII

Il n'avait jamais lutté avec la nature; s'amuser et plaire avait été sa seule loi. Le prodigieux succès de son premier et léger ouvrage, à Turin (le *Voyage autour de ma chambre*), ne l'avait pas porté à recommencer. Il ne visait point à la gloire : il laissait la prophétie à son frère, la politique aux hommes d'État. Seulement, il avait la sensibilité vive et maladive, et quand une chose l'avait impressionné fortement à une époque quelconque de sa vie, il se souvenait toujours, et il n'avait point de trêve en lui-même tant qu'il n'avait pas fait éprouver aux autres ce qu'il portait perpétuellement en lui. Il ne le faisait point en exagérant l'impression et en ajoutant la rhétorique à la vérité, mais en revoyant en lui-même ce qu'il avait vu et en racontant simplement et candidement ce qu'il avait vu et senti. Son talent n'était qu'une lecture intérieure, une intuition renouvelée, qui faisait éclater le sourire ou couler les larmes quand il avait souri ou quand il avait pleuré. Une fois séparé de sa patrie par les steppes de la Moscovie, il revit en paix ce qu'il avait vu en Savoie, et il écrivit, dans le style de l'*Imitation de J. C.*, quelques pages incomparables et immortelles, un livre intitulé *le Lépreux de la cité d'Aoste*. Nous disons livre pour ne pas dire cri ou gémissement.

VIII

Voilà le charmant cadre de famille dans lequel éclatait alors la figure du comte Joseph de Maistre. Il portait gravement, mais légèrement, son âge de soixante à soixante-dix ans. Sa stature, sans être élevée, paraissait grandiose par la dignité un peu exagérée avec laquelle il portait la tête en arrière. Un certain air de représentation caractérisait son attitude : après avoir représenté devant les cours, il représentait encore dans sa famille. Sa taille était forte sans embonpoint. Ses pieds posaient à terre avec le poids et la fermeté d'une statue de bronze. Ses gestes pittoresques rappelaient l'homme semi-italien qui avait beaucoup causé avec les Piémontais et les Sardes. Son costume, très-soigné dès le matin, tenait de l'homme de cour : cravate blanche, décoration au cou, grande croix pendante sur la poitrine, plaque sur le cœur, habit de cérémonie, chapeau toujours à la main ; il ne voulait pas être surpris en déshabillé par le plus humble paysan en sabots de la montagne qui apportait sur sa mule les fagots de bois du Mont-du-Chat à la maison de ses frères.

Ses cheveux, d'un blanc de neige et d'une finesse de soie, étaient accommodés sur sa tête, comme ceux de nos pères, en deux ailes rebroussées sur les tempes, enduits de pommade et saupoudrés de poudre ; puis, divisés sur le derrière de la tête en une troisième natte, ils allaient se resserrer dans une queue flottante sur l'habit. La tête, quoique naturellement forte, paraissait ainsi plus grosse encore que nature ; son front large et haut sortait plus ample de ce nuage de frisure et de poudre. De grands beaux yeux bleus pleins de lumière, encadrés dans des sourcils encore noirs, un nez carré, des joues fermes, une bouche large et façonnée à plaisir par la nature

pour l'éloquence, un menton solide, relevé, presque provocant, une expression hardie, un demi-sourire moitié de bienveillance, moitié de sarcasme, complétaient cette figure.

L'ensemble était d'un homme qui sent sa valeur, et qui, sans l'imposer par trop d'orgueil, veut la faire sentir aux autres par quelque emphase dans l'attitude. Sa politesse, quoique parfaite, retenait à distance plus qu'elle ne familiarisait avec lui. Il aimait à se laisser contempler plus qu'à se laisser approcher. Le dialogue n'allait pas à son caractère; sa conversation était un inépuisable monologue. Il causait avec abondance sans jamais s'épuiser d'idées; il jouissait d'être bien écouté; pendant la réplique il s'endormait, puis se réveillait trente fois par heure, reprenant le fil de l'entretien, comme si ses courts sommeils avaient seulement reposé ses yeux sans endormir sa pensée.

Sa vie était régulière comme un cadran dont les chiffres romains divisent en minutes égales les heures. Il se levait avant le jour; il commençait par la prière et par la lecture des psaumes le cours nouveau du temps. Souvent il allait à la messe à l'heure où les servantes pieuses y vont avant que les maîtres soient levés; il écrivait ensuite jusqu'au dîner. On dînait alors au milieu du jour. Après le dîner, seul ou en compagnie de l'un ou l'autre d'entre nous, il prenait en main sa canne à pommeau d'or cueillie parmi les joncs dans quelque marais du Caucase, et il faisait de longues promenades sur les collines ou dans la vallée de ses pères. Il s'arrêtait à chaque pas pour faire une remarque ou pour conter une anecdote de sa vie de Sardaigne ou de Russie. Il aimait passionnément les beaux vers; il en avait composé beaucoup dans ses loisirs, il nous en récitait des strophes dont les lambeaux sont restés dans ma mémoire. Après ces longues promenades, où

l'esprit et les pas s'égaraient délicieusement à sa suite, il rentrait à la maison ; quelquefois il s'arrêtait encore un moment à l'église du faubourg ou du village ; puis la conversation reprenait jusqu'au souper, aussi diverse, aussi enjouée et quelquefois aussi étincelante qu'en plein soleil.

IX

Cette conversation, ravivée par ses frères et par ses neveux, hommes d'un esprit au niveau de ce génie de famille, roulait en général sur ses ouvrages. Ces ouvrages étaient presque tous encore en portefeuille. Il consultait tout le monde, et même moi, malgré la disparate de mon extrême jeunesse avec ses années. Il me donnait rendez-vous le matin dans sa chambre pour me lire ses volumes et pour écouter les observations très-inexpérimentées que j'aurais à lui faire sur son style. Il craignait beaucoup Paris, cette Athènes de l'Europe, dangereuse, disait-il, pour un Scythe comme lui. « Que diraient-ils de cela à Paris ? » me répétait-il à chaque instant avec un sourire moitié triomphant, moitié défiant, qui attestait à la fois sa confiance dans le succès et son appréhension du ridicule.

Je lui répondais avec une affectueuse liberté : il l'autorisait par son indulgence. Que de phrases malsonnantes, que d'expressions risquées jusqu'au grotesque napolitain, que de constructions russes ou savoyardes ne lui ai-je pas fait effacer avec la docilité du génie !

Quelquefois il résistait avec une obstination impénitente à raturer un mot ou une image. « Non, non, disait-il en persistant, cela les amusera à Paris ; il faut scandaliser un peu cette pruderie de leur langue ! »

Je cédais, quoique à regret, à ce petit désir d'effet par

l'audace de la phrase. Ce que je lui conseillais alors d'effacer, je l'effacerais encore aujourd'hui de ses pages : toutes les excentricités de style ne sont pas des bonheurs d'expression. Ses sauvageries de style étaient des appâts tendus à la curiosité. Il n'avait pas besoin de ces artifices.

Quelque temps après je fus chargé d'apporter moi-même à Paris un de ses principaux ouvrages en manuscrit pour le faire imprimer. Le manuscrit était adressé à M. Martainville, rédacteur en chef du *Drapeau blanc*, journal en sympathie de doctrine et d'exagération avec le comte de Maistre. C'est ainsi que je connus accidentellement Martainville, homme provocant et intrépide. J'avais eu occasion de le voir un an avant dans un duel où il avait été héroïque; il ne me connaissait que de visage; il ne savait pas mon nom, quoique j'eusse pris parti pour lui dans sa querelle.

Il craignait en ce moment d'être assassiné par les nombreux ennemis que lui suscitaient ses invectives mordantes contre les adversaires des Bourbons. Il me fallut insister longtemps, donner le nom du comte de Maistre, être reconnu comme par des sentinelles à travers des guichets pratiqués dans des couloirs, pour parvenir avec mon dépôt jusqu'à lui.

Une fois cette glace rompue, je trouvai dans Martainville un brave et jovial combattant de l'épée et de la plume, qui adorait dans le comte de Maistre un étranger de la même religion politique que lui. Chateaubriand, Bonald, Lamennais (intolérant au nom du ciel et absolutiste au nom des hommes alors), étaient à Paris, à cette époque, avec Martainville, les correspondants et les patrons de ce grand écrivain, dont on veut faire aujourd'hui, à Turin et à Paris, un agitateur de l'Italie, précurseur de M. de Cavour, et, qui sait? peut-être un destructeur du pouvoir temporel des papes. O pauvre imagination

humaine! tu ne vas jamais si loin que la bouffonnerie des partis! Si les ombres rient dans l'éternité, l'âme beaucoup trop rieuse de celui qui fut ici-bas le comte de Maistre doit bien rire en voyant son nom servir d'autorité à une révolution.

X

Le comte Joseph de Maistre était né à Chambéry, en 1754. Son père, président de ce qu'on appelait le *sénat de Savoie*, eut dix enfants. Joseph de Maistre était le premier-né. Élevé à Chambéry et à Turin, sa naissance le prédestinait à la magistrature provinciale dans son pays. D'abord substitut, puis sénateur (c'est-à-dire juge) à Chambéry, il y épousa mademoiselle de Morand, fille d'une condition égale à la sienne.

Trois enfants qui vivent encore, portés tous les trois à de hautes fortunes en France par la renommée paternelle dans l'aristocratie européenne, furent le fruit de ce mariage. Ces fortunes attestent la vigueur des opinions aristocratiques et religieuses, solidaires depuis Chambéry jusqu'à Paris et à Pétersbourg. Les opinions ennoblissent, les orthodoxies deviennent parentés entre les petites et les grandes noblesses. Une des filles du modeste gentilhomme de Chambéry se nomme la duchesse de Montmorency en France.

M. de Maistre exerçait honorablement ses fonctions de magistrature provinciale dans sa petite ville au moment où la Révolution française éclata. Son fils prétend qu'il était libéral; peut-être?

En 1793, après l'invasion de la Savoie par M. de Montesquiou, le comte de Maistre se retira à Turin avec ses frères, qui servaient dans l'armée sarde. Revenu peu de jours après à Chambéry, il y vit naître, dans les angoisses

de l'invasion française, sa troisième fille, Constance de Maistre, qu'il ne devait pas revoir avant vingt-cinq ans. Il laissa sa femme à Chambéry, pour y préserver leur petite fortune, et il émigra à Lausanne. Ses biens paternels, très-modiques, furent séquestrés, mais il portait avec lui une meilleure fortune; ce fut à Lausanne qu'il écrivit, comme un pamphlet de guerre contre la Révolution française, l'ouvrage qui commença sa réputation parmi les émigrés de toute date dont la Suisse, l'Allemagne et l'Angleterre se remplissaient alors. C'était une captivité de Babylone pour toutes les aristocraties de l'Europe, un peuple dans un peuple, qui avait ses doctrines, ses passions, sa langue à part.

M. de Maistre parla dès les premiers jours cette langue de l'émigration avec une habileté magistrale, une vigueur et une originalité qui créèrent son nom. Ses *Considérations sur la France* éclatèrent de Lausanne à Turin, à Rome, à Londres, à Vienne, à Coblentz, à Pétersbourg, comme un cri d'Isaïe au peuple de Dieu. Le style de Bossuet était retrouvé au fond de la Suisse.

Tel est le livre, nul comme prophétie, violent comme philosophie, désordonné comme politique (relisez le chapitre sur la glorieuse fatalité et sur la vertu divine de la guerre; cela est pensé par un esprit exterminateur et écrit avec du sang). Mais ce livre est un éclair de foudre parti des montagnes des Alpes pour illuminer d'un jour nouveau et sinistre tout l'horizon contre-révolutionnaire de l'Europe encore dans la stupeur. Ni Vergniaud, ni Mirabeau lui-même, n'avaient eu de pareils éclairs dans la parole ni de pareilles vigueurs dans l'esprit. M. de Maistre regardait le premier face à face l'écroulement du monde religieux et politique avec le sang-froid d'un esprit partial, sans doute, mais surhumain. Le style, nouveau aussi par sa sculpture lapidaire, était à la hauteur

de l'esprit. Ce style bref, nerveux, lucide, nu de phrases, robuste de membres, ne se ressentait en rien de la mollesse du dix-huitième siècle, ni de la déclamation des derniers livres français : il était né et trempé au souffle des Alpes; il était vierge, il était jeune, il était âpre et sauvage ; il n'avait point de respect humain, il sentait la solitude; il improvisait le fond et la forme du même jet; il était, pour tout dire en un mot, *une nouveauté.* La nouveauté, c'est le symptôme des gloires futures. Cet homme était *nouveau* parmi les enfants du siècle.

XI

Ce fut le sentiment de l'Europe en le lisant. Un vengeur nous est né! s'écrièrent l'ancien régime, l'ancienne politique, l'ancienne aristocratie, l'ancienne foi. Mais ce vengeur rajeunissait par la jeunesse de son style la vieillesse des choses.

Ce livre, répandu comme un secret parmi l'émigration, fit du gentilhomme savoyard le favori sérieux de la contre-révolution, des camps et des cours. On dit au roi de Sardaigne : « Comment négligez-vous ce prodige que Dieu vous envoie pour vous illustrer et pour vous sauver? Les grandes puissances seraient jalouses de ce don du ciel. Hâtez-vous d'en décorer vos conseils. » On l'appela, en 1797, à Turin. La faible monarchie sarde fut écrasée dans les guerres de 1799 entre la France et l'Autriche. Le roi de Sardaigne se réfugia dans son île, sur un débris de trône. Le comte de Maistre, qui n'avait rien à espérer de l'Autriche que l'abandon et de la France que la proscription, suivit le roi en Sardaigne. On lui donna, sous le titre de régent de la chancellerie, la direction très-insignifiante des tribunaux de cette petite île.

Bientôt l'homme parut trop grand pour l'emploi. Cet écrivain, qui embrassait le monde d'un regard, ne pouvait se résigner à l'étroitesse d'horizon d'une petite cour insulaire sur un écueil de la Méditerranée, peuplé d'habitants presque sauvages. Il fatiguait la cour et les ministres des secousses de son imagination. Son génie oratoire et inquiet froissait la routine et la médiocrité de la cour de *Cagliari*. On le voit clairement dans sa correspondance, il importunait les Sardes et les Piémontais favoris de la cour. Ne pouvant nier son mérite, on l'envoya pérorer ailleurs. Lui-même étouffait dans cette bourgade décorée du nom de capitale. La Sardaigne anéantie et ruinée ne pouvait avoir une diplomatie sérieuse en Europe ; un peu d'intrigue et quelques supplications aux grandes cours étaient sa seule politique. Le roi, évidemment importuné lui-même des imaginations trop grandioses du comte de Maistre, le nomma son ministre plénipotentiaire à Pétersbourg.

C'était un honneur dans la forme, au fond c'était un exil. Son fils présente comme un sacrifice douloureux à la monarchie l'acceptation du comte de Maistre de ce poste ; on peut croire cependant que l'ambition très-haute du comte de Maistre fut heureuse de cette mission à une telle cour. Il lui fallait les grandes scènes, les grands auditoires ; il avait besoin d'espace comme tout ce qui veut rayonner de loin. Les appointements (vingt mille francs), conformes à la pénurie de cette pauvre cour de Cagliari, étaient insuffisants sans doute, mais ils étaient cependant bien au-dessus du traitement d'un sénateur de Chambéry.

XII

Le comte arrive à Pétersbourg plein de pensées vagues pour son roi, pour la Russie, pour lui-même. Sa tête fermentait de restauration; il voulait relever la maison de Savoie par les Russes, peut-être même par les Français. On peut voir dans sa correspondance qu'il savait au besoin s'accommoder avec la Révolution, pourvu qu'elle rétablît et qu'elle agrandît le trône de son monarque.

L'empereur Alexandre et l'aristocratie russe l'accueillirent, non pour son titre, mais pour son nom. Les *Considérations sur la France* avaient popularisé ce nom jusqu'à la cour de Russie. Il devint en peu de temps le favori des salons de Pétersbourg. Il y était gracieux, enjoué, souple, éloquent, étrange et sérieux à la fois. Son éloquence à chaînons rompus et à brillantes fusées de génie était surtout, comme celle de M[me] de Staël, une éloquence confidentielle de coin du feu; il n'avait pas assez de gravité et de solidité pour une tribune, il avait assez d'inspiration, de grâce et de décousu pour un tête-à-tête. De plus, son rôle à Pétersbourg était de plaire et de flatter. Les Savoyards naissent courtisans par la situation subalterne de leur province à Turin. Le grand Savoyard plaisait généralement et flattait à merveille. Les ministres étrangers, même les ministres de France en Russie, ne voyaient en lui qu'un représentant du malheur et du détrônement. On ne craignait pas l'ascendant de Cagliari sur le monde; on admirait l'esprit de son représentant. Son existence, un peu amère sous le rapport de la fortune, était très-douce sous le rapport de la société. De plus, quoi qu'il en dise çà et là dans ses lettres à sa cour et dans ses lettres familières, il était loin d'être insensible aux rangs, aux titres, aux décorations, aux faveurs de

cour. Le titre d'ambassadeur d'un roi à la cour de Russie, bien que ce roi ne fût plus qu'un naufragé du trône sur un îlot d'Italie, caressait agréablement son orgueil. Je l'ai assez vu pour ne pas croire à ce désintéressement d'amour-propre. Cet amour-propre n'enlevait rien à sa vertu, mais il transpirait souvent dans sa correspondance.

J'en eus un jour une preuve bizarre qui ne s'effacera jamais de mon souvenir. Les petites circonstances sont quelquefois les meilleures révélations du caractère.

A l'époque de mon mariage, qui fut célébré à Chambéry, le comte Joseph de Maistre fut choisi par mon père absent pour le représenter au contrat et pour me servir ce jour-là de père. Le contrat se signait dans une maison de plaisance nommée Caramagne, à quelque distance de la ville, chez la marquise de la Pierre, centre de la société aristocratique de Savoie. Le comte d'Andezenne, général piémontais, gouverneur de Savoie, servait de père à ma fiancée. Une nombreuse réunion de parents et d'amis remplissait le salon. On lut le contrat, et l'on appela les témoins à la signature. Le gouverneur de la Savoie fut appelé le premier par sa qualité de père de la fiancée et par son rang de représentant du souverain dans la province. Il signa et chercha à passer la plume à la main du comte de Maistre.

Le comte, que nous venions de voir dans le salon, tout couvert de son habit de cour et de ses décorations diplomatiques, avait disparu. On le chercha en vain dans le château et dans les jardins; nul ne savait par où il s'était éclipsé. On fut obligé de laisser en blanc la place de sa signature; mais, une fois le contrat signé, il reparut, sortant d'un massif de charmille où il s'était dérobé pendant la cérémonie. Nous lui demandâmes confidentiellement la raison de cette disparition, qui avait contristé un moment la scène.

« C'est, dit-il, qu'en qualité d'ambassadeur du roi et de ministre d'État, je ne voulais pas inscrire mon nom au-dessous du nom d'un gouverneur de Savoie. Demain j'irai signer seul et à la place qui convient à ma dignité. » Et il alla, en effet, le lendemain, signer le registre. Les uns admirèrent cette grandeur de respect pour soi-même, les autres cette politesse. Quant à moi, j'admirai cette force du naturel qui place l'étiquette plus haut que le cœur.

X

SOUVENIR D'UN VOYAGE EN SUISSE

I

Le matin d'une des chaudes journées du mois de juin 18**, je partis seul et à pied de la petite ville pastorale et batelière de Neuchâtel en Suisse, pour gravir le mont Jura. On sait que le Jura est une épaisse muraille de montagnes à pente douce du côté de la France, à pente escarpée du côté de la Suisse. Ce sont des Alpes sans neige; quelques bouquets de sapins suspendus aux flancs des rochers y encadrent des pâturages d'herbes hautes et fines perpétuellement arrosées par la brume des nuages. Ces pâturages sont plus savoureux que ceux des Alpes; le foin, qu'on n'y fauche jamais, monte jusqu'au-dessus des jarrets des énormes vaches blanches qui semblent nager, à demi ensevelies, dans une mer de fourrage. Leurs larges sonnettes de cuivre, suspendues à leurs cous par une courroie de cuir à boucles luisantes, rendent de loin en loin des tintements très-harmonieux qui semblent sonner les heures sous leurs pas à ces solitudes. Quand on approche d'elles pour mesurer de l'œil la grandeur de leurs pis gonflés de lait, qu'on trait deux fois par jour

sans tarir la source, elles relèvent leurs larges têtes, ornées plutôt qu'armées de leurs cornes que le joug n'humilie jamais; elles laissent pendre, comme une draperie à festons redoublés sous leurs cous, leurs larges fanons jusqu'à leurs genoux luisants du poli de l'herbe sur les jointures; elles ruminent lentement, par un mouvement horizontal et distrait de leurs mâchoires, la touffe d'herbe et de fleurs broyées dont les brins pendent des deux côtés de leur bouche, et elles vous regardent d'abord avec étonnement, puis avec familiarité, puis avec amour. Toute la paix des steppes où elles vivent est dans leurs yeux; ils sont bleus comme le ciel, limpides comme la goutte d'eau que la rosée du matin a laissée au fond de la pervenche qu'elles foulent aux pieds; leur profondeur n'a point d'abîmes comme les yeux humains. On ne peut pas se lasser de les regarder; on n'y voit qu'intelligence, sécurité, innocence, résignation à la destinée, amitié pour l'homme. Tel devait être le regard de tous les yeux dans le jardin de félicité, avant que le soupçon et la ruse fussent entrés à la suite des passions dans la nature; simple miroir qui réfléchissait le monde extérieur à l'âme pensante et l'âme pensante au monde extérieur, dans le milieu d'un mutuel amour et d'une universelle paix. Dès mon enfance j'aurais passé des journées entières à me mirer dans ces larges yeux des vaches ou des bœufs au pâturage, et j'y trouve encore aujourd'hui une paix communicative qui me purifie le cœur ou l'esprit.

II

Après qu'on est sorti d'une gorge profonde qui mène de la ville au Jura, et à mesure qu'on s'élève sur les pentes de cette chaîne, le lac de Neuchâtel, dont on

s'éloigne, paraît se rapprocher quand on se retourne. On le voit bleuir au pied des tours blanches de la ville et des noirs sapins; les anses et les ports qui le bordent se dessinent comme sur une carte de géographie; quelques voiles de pêcheurs y semblent immobiles; l'eau se rétrécit par l'éloignement; puis la brume enveloppe ses rives indécises qui vont se fondre dans l'horizon du canton de Berne.

III

Enfin, de rampe en rampe et de croupe en croupe, on arrive, après trois ou quatre heures de marche, au dernier plateau du Jura. Il est raboteux et mamelonné comme le dos d'un dromadaire; il est nu aussi comme le désert. On voit à distance un grand village, maintenant une élégante et populeuse petite ville, née en trente ans de la nature pastorale et de l'industrie. Aucun lac ne la baigne, aucune culture ne l'environne, aucune forêt ne l'ombrage. Ce village, bâti comme pour une nuit dans la solitude, ressemble (ou plutôt ressemblait alors) à un groupe de tentes noirâtres, dressées pour une halte de pasteurs dans les steppes de Crimée par une tribu errante de Tartares. On y entre, sans s'apercevoir qu'on y est entré, par une grande rue (alors dépavée), bordée çà et là de pauvres maisons grises aux toits aigus, pour laisser glisser, l'hiver, les lourdes neiges.

Ce groupe de maisons, c'était la Chaux-de-Fonds.

IV

C'était au lever du soleil; je déposai mon sac de cuir sur le banc de bois d'un cabaret de village, seule auberge

qu'il y eût alors à la Chaux-de-Fonds. On me servit du laitage, du pain bis, des œufs, du vin de Neuchâtel, et tout en déjeunant je m'informai négligemment, auprès de la jeune et belle hôtelière au costume bernois et aux longues tresses de cheveux pendantes sur ses talons, d'un étranger qui habitait depuis quelques semaines, sous un nom supposé, la Chaux-de-Fonds. J'étais informé de sa résidence, je savais son nom de guerre; j'étais convenu par lettre avec lui d'une entrevue au village-frontière de la Chaux-de-Fonds pour des raisons qui sont restées secrètes.

L'hôtesse me dit qu'elle avait logé en effet ce jeune étranger peu de jours avant celui de mon arrivée au pays, mais que cet étranger, trouvant encore trop de monde et trop de bruit dans une hôtellerie de village, habitait maintenant un chalet isolé sur un des plateaux, chez un horloger. Elle me montra du doigt la fumée du toit de l'horloger à travers la fenêtre ouverte.

Je repris mon sac sur mon dos, j'essuyai la sueur de mes cheveux, je payai mes douze *batz* de Suisse à l'hôtesse, et je m'acheminai à l'indication de la fumée vers le plateau de l'horloger pasteur. Je marchais, sans suivre de sentier, à travers la pelouse courte, broutée par les moutons, qui tapissait les mamelons autour du village çà et là sur ma route; j'apercevais, disséminés aux flancs ou au fond des vallées, des chalets à peu près semblables à ceux de Lucerne ou de Berne; seulement, ils étaient fondés sur des murailles de pierre noire, et le bois enfumé de l'étage supérieur attestait la pauvreté ou la négligence des habitants. Quant au reste, c'étaient les mêmes toits en pente roide, couverts de lattes de bois mince comme des écailles d'ardoise, noircis par la pluie et bordés sur la corniche de grosses pierres lourdes pour empêcher la toiture de s'envoler aux vents. Une galerie couverte circu-

lait autour de la maison, avec sa balustrade de sapin sculpté; un escalier extérieur montait du seuil à la galerie; un bûcher de rondins et d'éclats de bûches blanches de sapin était symétriquement rangé sous l'escalier; un pont de planches menait de la cour à la grange; le foin et la paille débordaient comme d'un grenier trop plein par les ouvertures; des filles et des enfants déchargeaient un chariot de fourrage embaumé, tandis que deux bœufs, dételés du timon, mais encore appareillés au joug, léchaient de leurs langues écumantes les brins des longues herbes qu'ils pouvaient saisir à travers les ridelles du char.

V

Sous l'avant-toit formé par le plancher proéminent de la galerie, et tout près de la première marche de l'escalier, on voyait une porte ouverte; à droite et à gauche, un banc de bois blanc; devant la porte, une vasque de pierre grise, entourée de seaux de cuivre et surmontée d'une tige de fer creux d'où ruisselait un filet d'eau, retombant avec une mélodie assoupissante dans la vasque. A travers la porte, on voyait briller un grand feu à flamme résineuse dans l'âtre. C'était la cuisine du chalet.

A gauche de cette cuisine, une petite fenêtre basse et à petits carreaux de verre à huit faces, encadrés dans le plomb, illuminait un établi d'horloger vivement éclairé par la fenêtre. Des pendules de bois, des boîtes de montre d'argent et d'or, des ressorts d'acier, des rouages dentelés par la lime étaient suspendus aux vitres ou jetés pêle-mêle sur l'établi. On entendait du dehors le grincement de l'outil qui façonnait l'acier dans les mains du père de famille ou des enfants du chalet.

Ce spectacle de l'industrie sédentaire de l'horloger,

mêlé aux travaux champêtres du paysan des hautes montagnes, présentait un aspect de bien-être et de bon ordre qui faisait penser aux premiers temps du vieux monde. L'abrutissante division du travail, qui mécanise l'homme pour enrichir la société, et qui fait de l'ouvrier humain une machine à un seul usage, n'était pas encore inventée : l'artisan, le pasteur et le laboureur étaient confondus dans un même homme. On sait que de Besançon, de Saint-Claude, de Morez, au Locle et à la Chaux-de-Fonds, jusqu'aux plateaux de Saint-Cergues qui dominent le bassin de Genève, presque tous les chalets isolés, bâtis au milieu des pâturages, cachent un atelier domestique d'horlogerie ! Chose étrange ! ces solitaires, pour qui les heures ne marquent que le retour périodique des mêmes saisons et l'immobilité du temps sur le cadran de leurs occupations toujours les mêmes, sonnent par tout l'univers les heures agitées de la vie des villes. Ces habitants du Jura ressemblent aux *muezzins* des cités de l'Orient, qui se tiennent sur les hauteurs de l'atmosphère, au sommet des minarets, pour chanter l'heure et pour avertir les hommes d'en bas de la fuite inaperçue du temps, qui glisse entre les doigts de l'homme comme l'eau.

VI

Le chalet, dont on m'avait indiqué le site par la fumée de son toit, était semblable à tous ces chalets. J'y trouvai l'étranger déguisé dont je cherchais depuis plusieurs jours la trace ; je passai le reste de la soirée à m'entretenir avec lui de l'objet de notre entrevue, tout en nous égarant de meules de foin en meules de foin sur les pentes veloutées des collines prochaines. On m'offrit pour la nuit une place dans le fenil, et je partageai le souper de la famille de l'horloger pasteur.

VII

Cette famille du haut Jura ne sortira jamais de ma mémoire : il y avait le père, la mère, cinq ou six enfants échelonnés de taille comme d'âge, à commencer par une belle jeune fille de seize ans, à finir par deux petites filles et trois petits garçons dont le plus jeune était encore pendu, comme la dernière grappe, à la mamelle de la mère.

Le père était un visage pensif aux yeux noirs, au front profondément creusé par le pli de la réflexion entre les deux yeux, au teint pâli par le métier sédentaire, mais à la bouche fine et délicate, comme celle de Jean-Jacques Rousseau, le philosophe de cette même race d'horlogers du Jura. Son regard couvait toute cette couvée éclose de son amour et nourrie de son travail d'artisan; il se délassait le soir et les jours de fête par la lecture. On voyait sur une planchette de sapin, au-dessus de son établi, quelques volumes soigneusement rangés : la Bible, les *Pastorales de Gessner*, ce Théocrite de Zurich, l'*Histoire de la Suisse*, par Jean de Müller, les œuvres de Jean-Jacques Rousseau, les *Études de la nature* de Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie*, et quelques alphabets en grosses lettres pour enseigner à lire et à écrire aux enfants quand ils seraient d'âge.

La mère était une belle figure des montagnes, usée par ces précoces maternités; il y avait, sur ses traits amaigris et pâlis, des retours de fraîcheur et de beauté pareils à ces retours de soleil du soir sur les rosiers du jardin après la pluie.

Les petits garçons étaient plus graves qu'ils ne sont ordinairement à cet âge; il y avait de la timidité et de la mélancolie dans leurs physionomies. La solitude appro-

fondit tout, même le premier regard sur la vie dans la naïve enfance.

La fille aînée était une de ces figures qu'on ne voit pas deux fois dans le cours d'une vie et qu'on ne peut pas voir ailleurs que dans les chalets d'un peuple pastoral ; les traits étaient d'une pureté grecque, les yeux d'une limpidité de fontaine sous la roche, le teint d'une blancheur de marbre transpercé par un rayon du matin, les formes d'une élévation, d'une perfection, d'une élégance, d'une souplesse, et cependant d'une dignité naturelle que les statues antiques, trop peu chastes d'expression, n'ont jamais, mais que les statues virginales des sculpteurs allemands du moyen âge ont seules rêvée et reproduite dans leurs niches de cathédrales. L'ombre de ses longs cils sur ses joues, le soir, quand elle lut en notre présence la prière d'avant la nuit aux enfants, flotte encore dans mes regards après quarante ans, comme si la lampe qui éclairait son suave profil n'était pas éteinte encore. C'était la sainteté de la jeunesse enveloppée du respect qu'elle inspire; il n'y aurait pas eu sous les tentes de *Madian* un homme assez dépravé et assez hardi pour profaner, par une mauvaise pensée, cette vision d'ange féminin, et cependant elle regardait jusqu'au fond de l'âme l'étranger qui lui parlait de ses petits frères et de sa petite sœur, et, quand elle souriait, il y avait tant d'abandon et tant de sécurité dans ce sourire que l'on croyait voir en elle une sœur avec laquelle on avait souri.

VIII

Je passai trois jours dans cette famille patriarcale; j'en ai oublié le nom, je n'en ai oublié ni le chalet, ni les habitants, ni les naïvetés, ni les matinées passées à faner le

foin sur les prés, ni les soirées autour de l'établi de l'horloger, pendant que la mère chantait à demi-voix pour endormir l'enfant sur son sein et que la jeune fille limait entre ses doigts délicats, à côté de son père, les anneaux microscopiques d'une chaîne de montre.

C'est là et dans quelques autres chalets du haut Jura français que j'appris à apprécier ce mélange heureux d'une profession pastorale d'été et d'une profession mécanique d'hiver, qui donne l'aisance et l'occupation à toutes les saisons. Ces horlogers champêtres sont une classe d'artisans lettrés, une aristocratie de travail dont les mœurs élégantes et simples font de ces montagnes une Arcadie d'artistes.

XI

MADAME DE STAEL

I

On agite sans cesse, sans la résoudre jamais, cette question en effet insoluble : *Convient-il aux femmes d'écrire et d'aspirer à la gloire des lettres?* S'il s'agissait de résoudre cette question d'une manière absolue, nous aimerions presque autant dire : *Convient-il à la nature de donner du génie aux femmes?*

Mais, s'il s'agit de la résoudre d'une manière relative et au point de vue de la société et de la famille, où la femme occupe une place si distincte de celle que la nature, la société, la famille, assignent à l'homme, la question prend un autre aspect, et nous présenterons à notre tour quelques considérations préliminaires à ceux qui cherchent à cet égard la convenance ou la vérité.

II

La nature, la société, la famille, sont d'accord pour assigner aux deux sexes des rôles différents dans la vie civile. Le rôle public appartient essentiellement à l'homme ;

le rôle domestique, à la femme. L'action extérieure, la guerre, le gouvernement, la magistrature, le sacerdoce, la tribune, la chaire, la délibération, la parole, tout ce qui exige la publicité, la force, la lutte, la virilité, est masculin. Le foyer intérieur, l'allaitement de l'enfant, son éducation première, le soin des vieillards, la surveillance des serviteurs, l'assistance aux malades, l'aumône aux indigents, tout ce qui suppose la maternité, la pudeur, la grâce, la pitié, l'amour sous toutes ses formes et dans tous ses offices, est féminin. Ce n'est ni le hasard ni la tyrannie du sexe fort qui ont distribué ainsi les fonctions entre les deux sexes, c'est la nature. La société et la législation n'ont fait que suivre ses indications. La femme doit être chaste, par conséquent elle doit vivre à l'ombre; la femme doit inspirer l'amour à un seul, le respect, la tendresse, la pitié à tous; elle doit s'abstenir dans son intérêt même de tout ce qui sent le combat; l'altercation, la polémique, la haine, la colère, l'émulation envieuse, l'ambition implacable qui irritent la voix, endurcissent le cœur, défigurent les traits.

Les armes lui sont interdites comme aux prêtres, elle ne doit ni frapper ni verser le sang. Qui pourrait aimer une femme juge, soldat ou bourreau?

La femme doit porter neuf mois son fruit dans son sein, l'enfanter dans la douleur, remplir pour lui ses mamelles du lait, premier aliment de l'homme; approcher à toute heure du jour ou de la nuit cette source de vie des lèvres de son enfant, le porter dans ses bras pendant cette longue période de mois et d'années où le sein de la mère n'est pour ainsi dire qu'une seconde gestation de l'homme; lui apprendre à connaître, à balbutier, à aimer, à répondre à son sourire.

Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem! comme dit le poëte.

Quelle fonction de la vie publique, ou dans les camps, ou sur les champs de bataille, ou dans les cités, ou dans les assemblées délibérantes, ou dans les tribunaux, ou dans les temples, pourrait convenir à un être voué par son sexe à de si douces et si maternelles fonctions? Si les femmes combattaient comme l'homme, chaque coup mortel tuerait en elles deux êtres au lieu d'un; l'enfant dans son sein ou à sa mamelle périrait en même temps que la mère; les carnages humains seraient doubles, l'humanité serait décimée dans sa source comme dans sa fleur. Qui pourrait supporter la vue d'un champ de bataille où les nourrissons expirants se traîneraient parmi les cadavres pour sucer le lait tari dans les mamelles sanglantes des mères? Il en serait de même dans toutes les autres fonctions publiques. Qui pourrait supporter sans répulsion et sans dégoût des assemblées de mégères exaspérées par l'esprit de parti, par l'ardeur des factions, par les convoitises de l'ambition ou de l'orgueil, se disputant la tribune au milieu des vociférations de leurs rivales, et vomissant l'injure, le délire, l'imprécation de ces lèvres d'où ne doivent sortir que la douceur, la tendresse, la compassion, la paix?

III

L'autorité, cette nécessité du gouvernement politique, n'est pas moins interdite aux femmes que la lutte ou la discussion. Qui dit autorité, dit force d'un côté, soumission et obéissance de l'autre. La force suppose la rigueur, l'obéissance suppose souvent la contrainte. Il faut faire taire son cœur pour commander; il faut faire taire son orgueil pour obéir. La femme qui fait taire son cœur n'est plus une femme; les hommes qui obéissent en murmurant n'aiment pas ce qu'ils craignent. Que deviendrait

une famille où les hommes verraient dans les femmes des maîtres, au lieu d'y voir des mères, des amantes, des épouses, des consolatrices? Que deviendrait l'amour dans une société où la femme ordonnerait au lieu de persuader, et punirait au lieu de plaindre? L'amour s'éteindrait le jour où la femme, affectant une égalité de droits impossible, lutterait de tyrannie avec l'homme, au lieu de le dompter par le charme, cette seule tyrannie adorée des yeux et du cœur. Les femmes qui, dans certains temps, ont voulu sortir de la vie intérieure pour se hisser dans la vie extérieure sur les tréteaux de la politique, ne sont pas des femmes; ce sont des êtres sans sexe, abdiquant l'un sans revêtir l'autre, scandalisant la nature plus encore que la société. Il n'y avait pas besoin de loi contre elles, il suffisait de l'ostracisme du dégoût. Quel homme aurait été chercher son épouse, quel fils sa mère, au pied de ces tribunes tumultueuses, entre les applaudissements et les huées de la place publique?

IV

Nous ne pousserons pas plus loin la démonstration de l'incompatibilité de la vie publique dans les femmes avec la vie domestique qui leur a été dévolue, non par la loi, mais par la nature, oracle de la loi. Plus on creuserait, plus on acquerrait l'évidence de cette distinction que nous avons faite en commençant. Dans la vie commune, l'homme est l'être public, la femme est l'être domestique. Ils n'agrandissent pas leur rôle en usurpant celui de l'autre sexe, ils le diminuent. Plus l'homme est un être public, plus il est viril; plus la femme est un être domestique, plus elle est femme : l'ombre de la maison la sanctifie et la divinise presque, la publicité la flétrit.

V

Or, la communication de la pensée par la parole ou par le livre est une publicité pour la femme. Cette publicité ne livre pas son corps, mais elle livre son esprit, son cœur, son âme au grand jour. Elle fait de la femme auteur l'entretien de tous; elle viole le foyer, elle lève le voile, elle écarte la pudeur, elle appelle sur le nom, sur le visage, sur l'intelligence, sur l'âme même de la femme célèbre, le regard, la pensée, l'applaudissement ou le sarcasme du monde. La femme devient une actrice qui ne monte pas sur la scène, mais c'est une actrice à domicile, qui s'introduit avec son livre dans le foyer de chacun, qui passe de main en main comme une chose vénale, qui sollicite, au lieu du silence le bruit, au lieu du mystère l'éclat, au lieu de l'estime d'un seul la renommée de tous.

Une femme qui écrit, du jour qu'elle écrit, est de moins pour son mari tout ce qu'elle est de plus pour le public. Mais ce n'est pas seulement son nom que la femme célèbre expose à tous les hasards de la renommée, c'est le nom de son mari, de ses enfants, de sa famille. Si elle encourt la gloire pour elle seule, elle encourt pour eux tous les inconvénients de la célébrité, la critique, la calomnie, l'envie, le ridicule, le mépris, quelquefois la haine. Ce nom, abrité par son obscurité, devient malgré lui l'occupation et souvent le jouet de l'opinion publique. Que de malédictions ceux qui le portent n'ont-ils pas le droit d'adresser tout bas à la femme téméraire qui les livre ainsi malgré eux à la merci du bruit littéraire!

VI

D'ailleurs, sur quels sujets convenables la femme ambitieuse de ce bruit écrira-t-elle?

Écrira-t-elle sur l'amour? La pudeur s'envole à ce mot, et le scandale s'empare de ses pages.

Écrira-t-elle sur la religion? Toutes les sectes contraires se déchaîneront contre elle avec les imprécations du fanatisme offensé.

Écrira-t-elle pour le théâtre? Son nom risquera les huées d'un parterre.

Écrira-t-elle sur la politique? Les partis, les factions, les journaux ameutés par ses opinions, ne respecteront plus en elle ni la pudeur, ni le génie, ni la beauté, ni le sexe; les injures, les calomnies, les sarcasmes, les invectives, armes ordinaires des opinions dans ces guerres civiles de l'esprit, souilleront son caractère comme son talent; elle sera traînée dans l'arène des partis jusqu'à l'ignominie, peut-être jusqu'à l'échafaud, comme Mme Roland, et, pour comble d'infortune, elle y entraînera jusqu'à son mari, jusqu'à ses enfants.

Voilà une partie des inconvénients, des dangers, des catastrophes de la célébrité littéraire dans la femme. Les hommes sentent ces périls d'instinct. Ils encouragent cette ambition de bruit dans celles qui ne leur appartiennent ni par le sang, ni par le nom, ni par l'amour; ils la redoutent avec raison dans celles qui leur appartiennent. Nous sommes convaincu qu'il n'y a pas un jeune homme cherchant une compagne de sa vie, qui ne reculât d'effroi si on lui disait d'avance : «La femme que vous recherchez « pour épouse deviendra une femme célèbre; au lieu de « placer son bonheur dans son amour, et sa gloire dans « sa modestie, elle placera son bonheur dans l'admiration

« du monde pour son génie, et sa gloire dans le vent du « bruit public, et le nom modeste, mais honorable, que « vous allez lui donner sera mis en contraste perpétuel « avec la funeste célébrité du nom importun qu'elle va « vous faire. Votre foyer sera un lieu banal et profané, « où sa gloire éclairera malgré vous votre obscurité. Rien « ne sera à vous chez vous, pas même votre nom; tout « sera au public. La mère de vos enfants couvrira d'a- « vance leur berceau, ou d'un nom qu'il faudra excuser « pour les revers de son amour-propre, ou d'un nom diffi- « cile à porter par l'excès même de sa célébrité. »

VII

Et cependant, nous le répétons, il n'y a point de règle si générale pour laquelle un heureux et invincible génie ne soit une exception. On ne peut interdire à la nature de donner du génie à une femme, et, quand ce génie éclate en dépit de toutes les considérations sociales, il faut plaindre le mari, la famille, les enfants, mais il faut féliciter le siècle. La célébrité est comme le feu, qui brûle de près et illumine de loin : heureux ceux qui sont à distance d'une gloire de femme!

Il y a eu, il y a, il y aura des femmes illustres par le talent littéraire, sans que cette célébrité ait coûté rien aux vertus de leur sexe, témoin *Vittoria Colonna* en Italie, et *madame de Sévigné* en France. Mais il convient de remarquer que leur célébrité involontaire n'a été que le resplendissement involontaire aussi de leur nature féminine, et nullement une prétention ambitieuse à la gloire de l'écrivain ; elles n'ont été écrivains que parce qu'elles étaient épouses et mères; elles n'écrivaient pas pour le public ou pour la postérité, elles écrivaient l'une

pour son mari, l'autre pour sa fille. Les poésies conjugales de *Vittoria Colonna* ne cherchaient leur écho et leur gloire que dans le cœur d'un époux toujours adoré, le marquis de Pescaire; les lettres de Mme de Sévigné ne briguaient d'autre prix que la tendresse d'une fille. Elles restaient femmes, elles restaient mères, elles croyaient rester obscures en écrivant pour leurs tendresses et non pour leur gloire. Cette gloire domestique, à son origine, n'a été que l'indiscrétion de leurs foyers. La postérité a entendu battre leur cœur de femme et a pénétré malgré elles dans ce secret de leur génie, qui n'était, comme il sied à des femmes, que le génie de leur amour. Ce n'étaient pas des poëtes, ce n'étaient pas des prosateurs, c'étaient des femmes; leurs œuvres ne sont que leurs tendresses, seules œuvres qui conviennent au sexe fait pour aimer.

VIII

La femme dont nous allons raconter la vie et les œuvres sortit de son sexe; elle affronta le bruit, elle se jeta dans le tumulte d'un grand siècle; elle parla, elle chanta; elle écrivit sur la religion, la philosophie, la politique, la liberté, la tyrannie; elle brava l'échafaud, elle subit l'exil; elle combattit corps à corps tantôt les factions, tantôt le conquérant de l'Europe, et, si son nom ne nous rappelait son sexe, nous la placerions par ses œuvres au rang des grands hommes; si c'est sa gloire, c'est aussi son malheur : moins virile, elle nous intéresserait davantage. On ne sort pas impunément de sa nature. Ce qu'on gagne en gloire, on le perd en amour. Racontons :

IX

Mme de Staël était fille de M. Necker. On peut dire d'elle qu'elle naquit en pleine publicité et qu'elle fut bercée sur les genoux de son siècle.

M. Necker, son père, était un de ces hommes de bruit et de vent que l'engouement de leur époque enfle jusqu'aux proportions d'un grand homme, qui passent la moitié de leur vie à surexciter les espérances de leurs contemporains et l'autre moitié à les détromper de leur fausse supériorité; routinier en finances, banquier plutôt qu'administrateur du trésor public, novateur en paroles, stérile en mesures, pompeux en éloquence, vide en idées, boursouflé en style, obscur en chiffres, nul en politique, soulevant témérairement toutes les questions sans avoir le génie d'en résoudre aucune, les laissant retomber de tout leur poids, tantôt sur le peuple, tantôt sur le roi, et ne sauvant jamais que sa propre popularité du naufrage.

Mais M. Necker, l'histoire doit le reconnaître, était en même temps un honnête homme : en trompant le roi, la cour et la nation, il se trompait lui-même. Le vertige dont il avait été saisi, en s'élevant de la banque de M. Thelusson au ministère des finances, lui faisait croire à son infaillibilité comme à un décret de la Providence. Il était vertueux avec faste et orgueilleux avec conscience. Il voulait le bien public non-seulement parce que le bien public était honnête, mais parce que le bien public était lui. Il remplissait de son importance l'État tout entier; il effaçait le roi, la cour, la noblesse, le peuple. Le peuple le rassasiait de confiance, de déférence, d'adulation, de popularité. Oracle pour les uns, idole pour les autres, il était passé à l'état de divinité.

Les hommes de lettres du dix-huitième siècle, depuis

Buffon jusqu'à *Thomas*, lui formaient une cour de gloire et lui escomptaient l'immortalité. Voltaire même, tout en le mesurant, affectait de le grandir. Sa femme, Mme Necker, plus enivrée encore que lui de cette apothéose, groupait dans sa maison tous les rayons de célébrité contemporaine pour faire autour de lui un éblonissement d'opinion.

Cette femme était une institutrice génevoise, froide, vertueuse, un peu puritaine, sincère dans sa tendresse, mais habile à donner l'exemple du fanatisme pour son mari. La maison de M. Necker était de verre; on y attirait sans cesse les regards du public; on y voyait, dans un temps de licence et de corruption des mœurs, des scènes un peu apprêtées de philosophie, de religion, de bienfaisance, d'amour conjugal, d'éducation maternelle, de culte filial. C'était un théâtre domestique de vertu privée, servant à accréditer l'homme public.

Tel était le berceau de Mlle Necker. Faut-il s'étonner qu'une enfant, respirant dans cette atmosphère de célébrité, en soit sortie avec la soif et la prédestination de la gloire? Il faut s'étonner seulement que tant de faveurs du sort n'aient pas étouffé le génie. Mais rien ne le donne et rien ne l'étouffe. Le génie n'est pas de la compétence de la société, il est arbitraire comme la nature.

X

L'éducation de la jeune fille fut conforme à cette opulence et à ce caractère de ses parents. Elle n'eut pas d'enfance; elle grandit et fleurit, comme une plante rare en serre chaude, sous la vertu de sa mère, sous la gloire de son père, sous les caresses et sous les admirations précoces des familiers illustres de la maison : ébauche de

statue destinée au piédestal, sans cesse exposée dans le salon de son père comme dans un atelier de gloire, à laquelle chacun des hôtes de la maison donnait tour à tour son coup de ciseau! Le public était sa perspective, la renommée son horizon; vivre, pour elle, c'était briller. On doit admirer comme un prodige qu'après une pareille éducation, il soit resté un cœur à l'idole. Le cœur y survécut, mais non la grâce.

Sa figure, à quatorze ans, inspirait déjà plus d'étonnement que d'attrait. Toute sa beauté était dans les yeux, foyer de l'intelligence, qui doivent avoir dans la femme moins d'éclat que de douceur. Ses yeux étaient noirs et bien ouverts, mais ils supportaient le regard avec trop de fermeté pour une jeune fille; ses cheveux, noirs comme ses yeux, étaient naturellement bouclés, mais ils n'avaient pas cette finesse de tissu qui fait suivre mollement à la chevelure les contours du front, des joues, des épaules, et qui déplie un voile naturel sur la femme. Son front était large, carré, un peu trop haut comme celui de son père; son nez régulier, mais large comme celui des fils de l'Helvétie, où la grasse fécondité du sol donne à la charpente du visage humain, comme à celle du bœuf de ces pâturages, un peu plus de matière et de solidité qu'il ne convient à la délicatesse des traits. Les pommettes de ses joues étaient saillantes et nuisaient à la courbe de l'ovale; la bouche, grande et presque toujours entr'ouverte, respirait à grands souffles l'air et l'enthousiasme. Le contour de lèvres épaisses était éloquent, même dans le silence; ces lèvres palpitaient de paroles muettes qui montaient de l'âme perpétuellement. Le menton était trop accentué et trop lourd pour un visage de femme. Le cou, gros et court, se rattachait par des muscles vigoureux à de belles épaules. Des bras arrondis, charnus, rappelaient la vigueur paysanesque des montagnards de sa

patrie; la gorge était riche. La taille, massive sans flexibilité et sans affaissement, avait trop d'aplomb pour le poids d'une femme; sa stature courte et virile ne donnait ni élégance ni noblesse de race à sa personne. Mais la richesse de la séve et la fraîcheur alpestre du teint répandaient sur cette figure une jeunesse et un éblouissement qui suppléaient au dessin par le coloris : on croyait voir une vigoureuse fille des neiges de la Suisse, mais étrangère au milieu de l'aristocratie de Paris.

XI

La chaleur de l'âme répondait à cette teinte animée du visage. Une jeune fille de Genève, que Mme Necker avait appelée auprès d'elle pour donner un objet aux premières amitiés de sa fille encore enfant, raconte ainsi les premiers épanchements de son amie : « Elle me parla avec une chaleur et une facilité qui étaient déjà de l'éloquence et qui me firent une grande impression. Nous ne jouâmes point comme des enfants; elle me demanda tout de suite quelles étaient mes leçons, si je savais quelques langues étrangères, si j'allais souvent au spectacle. Quand je lui dis que je n'y avais été que trois ou quatre fois, elle se récria, me promit que nous irions souvent ensemble à la comédie, ajoutant qu'au retour il faudrait écrire le sujet des pièces et ce qui nous aurait frappées, que c'était son habitude... Ensuite, me dit-elle encore, nous nous écrirons tous les matins.

» Nous entrâmes dans le salon. A côté du fauteuil de Mme Necker était un petit tabouret de bois où s'asseyait sa fille, obligée de se tenir bien droite. A peine eut-elle pris sa place accoutumée, que trois ou quatre vieux personnages s'approchèrent d'elle, lui parlèrent avec le plus

tendre intérêt. L'un d'eux, qui avait une petite perruque ronde, prit ses mains dans les siennes, où il les retint longtemps, et se mit à faire la conversation avec elle comme si elle avait eu vingt-cinq ans.

» Cet homme était l'abbé Raynal. Les autres étaient MM. Thomas, Marmontel, le marquis de Pesay et le baron de Grimm.

» On se mit à table. Il fallait voir comment M[lle] Necker écoutait! Elle n'ouvrait pas la bouche, et cependant elle semblait parler à son tour, tant ses traits mobiles avaient d'expression! Ses yeux suivaient les regards et les mouvements de ceux qui causaient : on aurait dit qu'elle allait au devant de leurs idées. Elle était au fait de tout, même des sujets politiques, qui, à cette époque, faisaient déjà un des grands intérêts de la conversation.

» Après le dîner, il vint beaucoup de monde. Chacun, en s'approchant de M[me] Necker, disait un mot à sa fille, lui faisait un compliment ou une plaisanterie... Elle répondait à tout avec aisance et avec grâce; on se plaisait à l'attaquer, à l'embarrasser, à exciter cette petite imagination qui se montrait déjà si brillante. Les hommes les plus marquants par leur esprit étaient ceux qui s'attachaient davantage à la faire parler; ils lui demandaient compte de ses lectures, lui en indiquaient de nouvelles, lui donnaient le goût de l'étude en l'entretenant de ce qu'elle savait ou de ce qu'elle ignorait. »

XII

Dès cette époque, la partialité de M. Necker pour les qualités brillantes de l'esprit de sa fille, et la sévérité de M[me] Necker, qui voyait des dangers dans la précocité de ce génie, établirent entre le père et la fille une intimité

d'esprit qui blessa la mère. Mme Necker dissimula mal sa jalousie contre une enfant qui l'éclipsait dans son salon et jusque dans le cœur de son père. Une froideur qui ne se réchauffa plus jamais glaça les rapports de la mère et de la fille. Mme Necker avait voulu faire de sa fille un modèle, la nature en avait fait un prodige; elle s'alarma d'un éclat qu'elle ne pouvait ni modérer ni voiler. Elle ne fut bientôt plus que la seconde merveille dans sa propre maison. Son orgueil ne souffrit pas moins que sa prévoyance maternelle : elle fut la première éclipsée par le chef-d'œuvre qu'elle avait voulu montrer aux mères. Ce fut dès ce jour l'amertume du reste de sa vie.

On retrouve les traces de cette tristesse de la mère et de cet éloignement de la fille dans les entretiens de Mme Necker et dans les écrits de Mme de Staël. L'une gémit, l'autre se tait; on sent le froid qui s'est introduit dans la famille.

La passion de la célébrité qui possède également ces trois personnes devient leur châtiment; cette célébrité attire de loin les regards du monde sur la fille et glace de près ces trois cœurs qui éprouvent la rivalité dans leur propre sang. Il y a peu de leçons comparables à cet exemple : la publicité à laquelle on a témérairement voué la fille devient le fléau du foyer.

XIII

La conversation ne suffisait déjà plus à cette ardeur de gloire que l'éducation avait allumée dans l'âme de la jeune fille. L'époque toute littéraire et la société toute lettrée au milieu de laquelle on l'avait jetée ne s'entretenaient que des chefs-d'œuvre de la littérature; la gloire de la tribune et celle des champs de bataille, qui allaient

naître pour la France révolutionnaire, n'étaient pas encore nées. Un livre était un homme, une nation, un siècle, une postérité. Voltaire et Jean-Jacques Rousseau étaient, l'un par son aptitude universelle, l'autre par son éloquence morose, les rois du bruit. Tout le monde aspirait à quelques lambeaux de leur gloire : écrire alors, c'était régner. Une renaissance de la pensée libre éclatait sur l'Europe. Le foyer de cette renaissance, allumé en Angleterre un demi-siècle auparavant, était alors Paris. Cette renaissance s'appelait la philosophie française ; chacun y empruntait ou y apportait son rayon. Le salon de M. Necker les condensait tous ; mais, par une politique personnelle qui s'appliquait à recruter des partisans dans tous les partis de la pensée, M. et Mme Necker gardaient une certaine neutralité caressante entre tous ces philosophes et tous ces écrivains, promulguant les principes, ajournant les applications, ménageant les rivalités, vénérant le passé, saluant l'avenir, se réfugiant dans la tolérance pour n'avoir pas à se prononcer entre la philosophie et le christianisme, entre l'aristocratie et le peuple, entre la monarchie et la république.

Par indulgence pour le crédit du ministre dont on briguait les faveurs, on était tacitement convenu de respecter cette équivoque. On s'extasiait également sur les théories philosophiques du père et sur les œuvres pieuses de la mère. Tout se conciliait dans une religiosité supérieure et élastique qui se prêtait à toutes les opinions théologiques et qui enveloppait d'une égale tolérance les sectes contraires. Mais en réalité M. Necker était alors un théiste, Mme Necker une protestante. L'un et l'autre se séparaient au moins du scepticisme ou de l'athéisme régnant par une foi vive dans la Divinité, dans la Providence et dans la destinée immortelle de l'âme.

Leur fille était née dans une atmosphère plus libre que

celle de Genève, ville théologique où respire toujours le souffle contentieux de Calvin; elle vivait depuis son enfance sur les genoux des philosophes, elle inclinait par sentiment comme par éducation vers la religion philosophique de son père.

L'âme éloquente de Jean-Jacques Rousseau, son compatriote, avait passé dans cette enfant. Elle était de la religion qui parlait le plus éloquemment de la nature et de la liberté, en s'élevant cependant à l'adoration du Créateur : c'était alors celle du philosophe de Genève, exprimée dans la profession de foi du *Vicaire savoyard.*

Les philosophes, plus secs de cœur et plus implacables de logique, ne pardonnaient pas à Jean-Jacques Rousseau sa condescendance pour le christianisme, qu'ils ne remplaçaient que par l'athéisme : de là deux sectes dans la philosophie nouvelle, celle des philosophes impies et celle des philosophes pieux. Mlle Necker était de celle de son père et du fils de l'horloger, comme on appelait alors Jean-Jacques Rousseau; mais elle était surtout de la religion littéraire du moment, la déclamation, l'éloquence, la gloire, le génie humain. Elle brûlait du désir de prendre place dans la renommée du siècle, dont le salon de son père était le cénacle.

XIV

Elle essaya ses forces dans la langue qui tente et qui trompe le plus les jeunes imaginations, celle des vers. Ses premiers essais de lyrisme et de drame furent malheureux. L'outil était trop lourd pour une main d'enfant, trop lourd même pour une main de femme. A l'exception de la virile Sapho, dont cinq ou six vers attestent l'énergie poétique, aucune femme, dans aucune langue antique

ou moderne, n'a laissé un seul fragment de ces vers que les siècles se transmettent en les répétant comme un monument du sentiment ou de la pensée humaine. Cette lacune universelle, dans la littérature de tous les pays et de tous les âges, est au moins une présomption contre l'aptitude des femmes à la haute poésie exprimée en vers.

De toute la création, la femme est cependant l'être le plus essentiellement poétique, puisqu'elle est certainement l'être le plus richement doué des quatre facultés qui font le poëte suprême : l'imagination, la sensibilité, l'amour, l'enthousiasme. Pourquoi donc aucune femme ne fut-elle jusqu'ici un grand poëte en vers? C'est qu'apparemment le vers est un instrument exclusivement viril qui veut, comme l'éloquence de la tribune, une main d'homme pour le faire vibrer complétement à l'oreille, au cœur, à la raison, à la passion de l'humanité. C'est le mystère de la langue plus que celui de la nature. Le vers français, dont nous avons accusé ailleurs le vice et la puérilité trop musicale dans notre poésie rimée, est cependant la dernière expression de la condensation, de l'harmonie, de la vibration, de l'image, de la grâce ou de l'énergie dans la parole humaine. C'est la transcendance du langage, c'est la concentration de la pensée ou du sentiment dans peu de mots; c'est l'explosion de la phrase éclatant comme le canon sous la charge qu'une main vigoureuse a introduite et bourrée dans le tube de bronze. C'est l'idée, le sentiment, l'image, le son, la brièveté fondus ensemble d'un seul jet au feu de l'inspiration et formant ce métal de Corinthe dont nul n'a pu découvrir le secret en le décomposant. C'est l'algèbre sans chiffres qui abrége tout, qui dit tout, qui peint tout d'un seul trait. C'est la conception et l'enfantement de l'âme en un seul acte; c'est le délire raisonné surexcitant au dernier degré les facultés expressives de l'homme, mais

c'est le délire se connaissant, se possédant, s'exaltant en se jugeant, se contenant avec la suprême autorité du sang-froid comme le coursier emporté qui tiendrait lui-même son propre frein. Peut-être la tension prodigieuse d'esprit nécessaire au grand poëte pour cette éjaculation à la fois passionnée et raisonnée des vers, est-elle disproportionnée à la force et à la délicatesse des organes de la pensée dans la femme? Peut-être sa main débile, qui n'a pas été façonnée pour l'effort, ne peut-elle jamais parvenir à tendre assez puissamment la corde de l'arc pour que la flèche du vers atteigne le but et touche l'âme en la charmant, comme le trait invisible de l'archer qui déchire l'air en le traversant et qui résonne à l'oreille en perçant le cœur? Nous l'ignorons, mais c'est un fait historique et universel qu'aucune femme encore n'a pu chanter comme Homère ni parler comme Démosthène.

Le poëme et le discours sont œuvres viriles, parce que l'un est le trépied, l'autre la tribune; l'un monte trop haut dans le ciel, l'autre descend trop bas dans le tumulte humain. La femme, même la femme de génie, veut un piédestal plus rapproché des yeux et des cœurs.

XV

Mlle Necker, convaincue par cette première épreuve de l'inégalité de ses forces à son ambition de gloire poétique, renonça pour quelque temps aux vers; elle écrivit son premier ouvrage en prose, les *Lettres sur les écrits et le caractère de Jean-Jacques Rousseau.* Ces premières pages révélèrent plus qu'un grand style, une grande âme dans cette jeune femme : Jean-Jacques Rousseau y est jugé comme il doit l'être par la pitié et par l'enthousiasme.

Mlle Necker n'avait pas encore atteint les années arides du bon sens.

Les utopies spéculatives de l'auteur du *Contrat social*, de l'*Émile*, des plans chimériques de constitution de Pologne et de Corse, n'étaient pas à la portée de sa critique. Mais les malheurs de Rousseau, sa misanthropie tour à tour chagrine ou plaintive, l'éloquence de ses sentiments qui cachait le néant de ses idées, étaient de la compétence de son cœur. Elle emprunta quelque chose du style de ce grand harmoniste et de ce grand coloriste pour parler de lui. On reconnut dans le portrait la manière du modèle; on y reconnut surtout une certaine audace d'idées et une certaine indépendance de jugements qui rappelaient la sève étrangère et qui marquaient alors toutes les œuvres écrites au bord du lac de Genève. Cette vallée de *Kachemire* de l'Occident, cette colonie de la liberté religieuse et de la liberté républicaine, encaissée dans des remparts de neige entre le Jura et les Alpes, semblait donner de l'étrangeté et de la hardiesse à la pensée. J. J. Rousseau en était sorti pour étonner la société de ses invectives, et pour peindre la nature de couleurs neuves empruntées aux aspects, aux forêts, aux neiges, aux eaux de cette *Tempé* de l'Helvétie. Haller y avait chanté des odes pindariques, hymnes spontanés de la création au Créateur. Gessner y avait transplanté les scènes pastorales d'un Théocrite des Alpes. Gibbon y était venu d'Angleterre pour être plus libre dans ses jugements sur les religions et sur la société; il y avait écrit, pendant une séance de dix ans, la grande histoire de la décomposition et de la transformation de l'empire romain par le christianisme. L'esprit de parti et l'esprit de secte sont parvenus à le décréditer aujourd'hui d'un dénigrement inique, mais cette œuvre n'en ressortira pas moins de cette éclipse comme le plus inaltérable monument d'érudition, de saine cri-

tique, d'impartialité historique et de récit sévère que le dix-huitième siècle ait légué à l'Europe.

Voltaire avait abrité en Suisse, à soixante-deux ans, son génie, au moment où sa vie littéraire finissait, et où il commençait sa vie philosophique. L'air des montagnes avait retrempé même son talent politique affadi par l'air des cours. La fille de M. Necker devait bientôt y écrire les plus beaux livres de sa maturité, et lord Byron les plus beaux chants de son *Childe Harold*, cette odyssée de l'âme d'un poëte incomparable.

Les *Lettres sur J. J. Rousseau*, ainsi que plusieurs opuscules de cette première adolescence de Mlle Necker, n'eurent pas besoin de l'indulgence due à son âge et de la courtisanerie des familiers de son père pour faire sensation dans le monde lettré à Paris. On n'était pas accoutumé à une telle virilité romaine d'idées et d'accents sous une main de jeune femme. Un immense applaudissement accueillit ces essais. On ne pouvait y méconnaître une force étonnante sous un peu de déclamation; mais la déclamation dans la première jeunesse est comme l'écume du génie qui court trop vite et qui gronde trop fort au commencement de sa course: on pardonne ce bouillonnement de style au premier jet.

Quand la déclamation est vide et froide, elle prouve le néant de l'âme; mais, quand elle est pleine et chaude, elle prouve la surabondance d'idées. L'une est l'hypocrisie du sentiment, l'autre n'en est que l'exagération; entre feindre ce qu'on ne sent pas ou exagérer ce qu'on sent, il y a la distance du mensonge à l'emphase. D'ailleurs, à l'exception de Voltaire, qui avait trop de muscles dans la pensée pour recourir à l'enflure, tout le dix-huitième siècle déclamait un peu: Diderot, Thomas, Buffon, Guibert, Raynal, Marmontel, la cour entière de philosophes et d'hommes de lettres groupés autour de M. Necker,

n'étaient pas exempts de déclamation dans leur style. J. J. Rousseau lui-même, excepté dans son chef-d'œuvre des *Confessions*, n'avait été que le plus sublime des déclamateurs.

Mme Necker faisait déclamer la vertu; M. Necker faisait déclamer jusqu'aux chiffres. Il n'est pas étonnant que leur fille ait contracté dans cette société le vice du temps. C'était un siècle de recherches en tout genre. Chacun aspirait à la vérité en religion, en politique, en littérature, en système; chacun enflait sa voix pour se persuader à lui-même et pour persuader aux autres qu'il l'avait trouvée.

XVI

Ces premiers succès placèrent Mlle Necker sur un piédestal dans le salon et dans le monde de son père. Elle avait été l'enfant de l'espérance, elle devint le prodige de la jeunesse. Ce fut de cette époque qu'elle prit le goût et la passion de ce qu'elle appelle sans cesse dans ses ouvrages la *société*, c'est-à-dire un cercle plus ou moins étendu d'hommes oisifs et de femmes désœuvrées qui se réunissent le soir dans un salon pour causer au hasard de toutes choses. Cette étrange institution du *commérage*, connue seulement des grandes courtisanes et des marchandes d'herbes d'Athènes, était incompatible avec la civilisation antique de l'Orient et même de l'Occident. Ni dans les Indes, ni dans la Chine, ni en Égypte, ni en Perse, ni en Arabie, ni en Grèce, ni à Rome, la législation, la religion, les mœurs, n'auraient admis cette promiscuité élégante et *garrule* des deux sexes dans des réunions habituelles, pour se donner en spectacle et en divertissement d'esprit les uns aux autres.

Ici régnaient l'esclavage et la polygamie; là les usages,

la modestie, l'ombre du foyer domestique, imposés aux filles, aux femmes, aux mères, les renfermaient dans le sanctuaire de leur foyer ou ne leur permettaient que les visites et les conversations entre elles. Le moyen âge ne connaissait pas davantage cette société mixte d'hommes et de femmes se rencontrant à jour et à heure fixes dans un salon pour causer ensemble. Les mœurs austères des premières nations chrétiennes auraient vu dans cette institution de plaisir intellectuel un souvenir de la bayadère des Indes ou de la courtisane de Rome. Les Tartares de la Russie, les Germains, les Bretons, l'ignoraient; les hommes et les femmes s'y réunissaient et s'y réunissent encore séparément. La conversation, bornée aux choses domestiques entre les femmes, aux choses publiques entre les hommes, ne confondait que rarement, et pour des solennités religieuses, les deux sexes dans les temples ou dans les spectacles.

Les Italiens, dans la décadence des mœurs sous les papes à Rome et sous les Médicis à Florence, et les Français après les Italiens, furent les premiers qui ouvrirent ces lices d'esprit dans des cours, dans des salons privés, où la conversation devint la seule fête des conviés. L'Italie les borna aux délices de la poésie et de l'amour, ces consolations des pays esclaves; la sociabilité française, vice et qualité de la nation, les multiplia et les étendit à tous les sujets, depuis la galanterie et la littérature jusqu'à la politique et à la philosophie. Elle appela ces entretiens la *société* par excellence. La conversation, besoin d'échange des esprits et des cœurs, devint une nécessité et presque une institution du pays.

Le commérage, relevé à la dignité d'entretien, tantôt léger, tantôt sérieux, passa en loi. Les visites furent des devoirs de société, les salons des assemblées publiques, sans contrôle des gouvernements. L'opinion publique,

cette atmosphère, cette *aura* dont vivent et meurent les gouvernements, y naquit pour devenir peu à peu la véritable souveraineté nationale; les fauteuils furent des tribunes, les causeurs des orateurs, les causeries des harangues.

XVII

Beaucoup de femmes éminentes par l'esprit ou les grâces y portèrent l'agrément; M[lle] Necker essaya d'y porter pour la première fois l'éloquence. Le temps s'y prêtait autant que la nature toute littéraire et toute politique de l'esprit des salons. La révolution française, prête à éclater dans les actes, fermentait déjà partout dans les âmes. La France était travaillée des frissons et des douleurs d'un grand enfantement; elle sentait remuer dans son sein quelque chose, un génie ou un monstre, elle ne savait pas bien quoi; mais les vieilles choses s'écroulaient pour faire place aux nouveautés.

La parole était à tout le monde; c'était le bruit général d'un grand déplacement de foi, d'idées, d'institutions, de souveraineté, de lois, de mœurs, de préjugés, devant la raison, devant la philosophie, devant la nation, qui s'avançaient pour tout remplacer ou pour tout confondre.

Le salon de M. Necker, que l'on croyait l'initiateur et le modérateur du mouvement, était le foyer le plus retentissant de tout ce bruit. Hommes de lettres, hommes de cour, femmes avides d'adoration ou d'importance, diplomates étrangers, voyageurs de toutes les nations du continent, orateurs du parlement britannique, républicains d'Amérique consacrés par l'auréole de leur liberté naissante, se pressaient chaque soir dans ce salon. Le silence obligé du premier ministre, la réserve un peu contrainte de la mère affligée de l'éclat prématuré de sa

fille, y laissaient la parole à Mlle Necker. L'admiration ou l'adulation générale l'encourageait; les applaudissements devançaient le mot; l'enthousiasme éclatait à chaque phrase. La société, transformée en auditoire, provoquait, au lieu de l'entretien, le discours. La jeune femme, habituée de bonne heure au monologue par l'exercice quotidien de sa plume et par l'éloquence des hommes supérieurs entendus dès l'enfance chez son père, se laissait emporter par son enthousiasme; la charmante timidité de son sexe et de son âge, cette pudeur de l'âme, aussi rougissante que celle du corps, n'était jamais née en elle. La publicité de son enfance l'avait supprimée. Il ne manquait à son esprit que cette grâce, mais cette grâce eût été en même temps son silence. On regrettait un moment en elle cette innocence du génie qui s'ignore et doute de lui-même; on finissait par l'oublier au charme de son improvisation virile. Ce n'était plus une femme, c'était un poëte et un orateur.

Le personnage oratoire et poétique de Corinne, qu'elle a dépeint plus tard dans son voyage d'Italie, n'est pas une fiction; c'est le portrait de Mlle Necker peint devant sa glace par elle-même. A cette époque de sa vie, dans ce portrait, elle flatta sa figure, mais non son talent.

« Elle était vêtue, comme la sibylle du Dominiquin, d'un châle des Indes tourné autour de sa tête, et ses cheveux, du plus beau noir, étaient entremêlés avec ce châle; sa robe était blanche; une draperie bleue se rattachait au-dessous de son sein. Son costume était très-pittoresque, sans s'écarter cependant assez des usages reçus pour que l'on pût y trouver de l'affectation. Son attitude (sur le char) était noble et modeste : on apercevait bien qu'elle était contente d'être admirée, mais un sentiment de timidité se mêlait à sa joie et semblait demander grâce pour son triomphe. L'expression de sa phy-

sionomie, de ses yeux, de son sourire, intéressait pour elle, et le premier regard fit de lord Nelvil son ami, avant même qu'une impression plus vive le subjugnât. Ses bras étaient d'une éclatante beauté; sa taille, grande, mais un peu forte, à la manière des statues grecques, caractérisait énergiquement la jeunesse et le bonheur; son regard avait quelque chose d'inspiré. L'on voyait, dans sa manière de saluer et de remercier pour les applaudissements qu'elle recevait, une sorte de naturel qui relevait l'éclat de la situation extraordinaire dans laquelle elle se trouvait; elle donnait à la fois l'idée d'une prêtresse d'Apollon qui s'avançait vers le temple du Soleil et d'une femme parfaitement simple dans les rapports habituels de la vie. Enfin, tous ses mouvements avaient un charme qui excitait l'intérêt et la curiosité, l'étonnement et l'affection. »

XVIII

La célébrité de Mlle Necker, qui aurait effrayé les hommes supérieurs qui cherchent dans une femme une épouse et non une émule de gloire, éblouissait les hommes médiocres; ils se flattaient de donner leur nom à une femme qui ajouterait à ce nom le lustre du génie; ils s'imaginaient qu'un reflet futur de cette gloire rejaillirait sur leur propre médiocrité. Ils oubliaient qu'un homme ordinaire n'est jamais que l'ombre de cet éclat emprunté; que le mari d'une femme célèbre n'a plus même pour abriter sa vie intérieure l'obscurité de son foyer domestique. Partout où une telle épouse porte la lumière, elle attire le regard du public; son mari et sa famille deviennent visibles aux yeux importuns qu'ils voudraient en vain éviter.

Ces considérations cependant éloignaient les préten-

dants français, anglais ou italiens de la main de cette fille unique, malgré la fortune, le crédit, la popularité de son père; mais les hommes du Nord, plus candides et plus enthousiastes, ne sont pas retenus par ce scrupule de leur amour-propre. La supériorité d'une épouse les offusque moins, parce qu'ayant moins de prétention pour eux-mêmes, ils placent leur orgueil dans la gloire de leur idole; ils s'honorent d'admirer de plus près l'épouse que le monde admire de loin; leur amour n'a pas besoin de l'égalité, il est un culte; ils se sacrifient en se subordonnant à celle qu'ils adorent.

Le baron de Staël, ami de Gustave III et ambassadeur de Suède à Paris, brigua et obtint la main de Mlle Necker. Il ne manquait à cette famille, parvenue au sommet de l'importance et du crédit par la richesse et par la faveur, qu'une alliance illustre qui les naturalisât dans l'aristocratie européenne. La naissance, le nom, le rang du baron de Staël anoblissaient l'épouse et rejaillissaient sur les parents. M. et Mme Necker, qui tendaient à la supériorité sociale par toutes les voies, avaient trop senti les froissements de leur vanité à la cour pour ne pas apprécier à leur prix de hautes alliances; en anoblissant leur fille en Suède, ils anoblissaient en France leur propre sang; ils s'apatriaient dans toutes les noblesses de l'Europe.

Le baron de Staël fut agréé. Le roi de Suède promit, pour faciliter le mariage, qu'il conserverait pendant de longues années à ce gentilhomme la place d'ambassadeur à Paris. M. de Staël, de son côté, s'engagea, par contrat, à ne jamais forcer sa femme à le suivre en Suède. A ce prix, il obtint la main de Mlle Necker.

C'était un homme déjà mûr d'années, d'une figure noble, d'une distinction de manières qui répondait à sa considération personnelle dans le monde, d'un esprit suffisant pour jouir des succès de sa femme sans prétendre

à l'égaler, un de ces hommes qui acceptent les seconds rangs partout, même dans leur maison.

Cette union sans tendresse, mais sans orages, ne fit qu'ajouter le nom, le rang, la liberté, la considération d'une ambassadrice de Suède à Paris, à la célébrité littéraire précoce de M[me] de Staël et à sa qualité de fille du ministre le plus influent du conseil du roi.

Trois enfants, deux fils et une fille, naquirent de ce mariage. Il ne fut troublé que plus tard par des séparations de fortune dans l'intérêt des enfants, séparations de biens qui amenèrent des séparations de personnes; mais, quoique relâchés et peu intimes, les rapports entre deux époux si disproportionnés de nature, d'âge et d'opinion, conservèrent toujours la décence, cette seule vertu que le monde avait le droit de demander alors à ces unions de convenance. La séparation même ne dura pas jusqu'à la mort : le baron de Staël revint, après la révolution française, mourir entre les soins de sa femme et les respects de ses enfants.

XIX

La Révolution, qui se précipitait par toutes les innovations que la popularité de M. Necker et la déférence de Louis XVI à ses avis lui avaient ouvertes, ne tarda pas à dépasser les idées de 89 et à détrôner le roi. Les états généraux du royaume, comme tout esprit politique l'avait prévu, excepté M. Necker, s'étaient révolutionnés eux-mêmes le premier jour de leur réunion à Versailles. M. Necker, ne pouvant plus être leur modérateur, avait été leur jouet; la cour l'avait congédié comme leur complice; le peuple l'avait rappelé par l'insurrection du 14 juillet. Rejoint à Bâle par les messagers du roi et du

peuple, il était rentré à Paris avec sa femme et sa fille, comme un triomphateur, par la dernière brèche de la monarchie.

Ce triomphe n'avait été que d'un jour; le lendemain, le peuple s'était indigné d'avoir accordé à son favori quelques têtes proscrites. M. Necker avait repris, sans influence et sans dignité, le rang, désormais illusoire, de premier ministre. Le ministère ne consistait plus qu'à être le témoin officiel des dégradations coup sur coup de la royauté, et à ratifier les empiétements de l'Assemblée et les émeutes de la capitale. Mirabeau, le vrai ministre de cette démolition, bafouait M. Necker de ses ironiques éloges; le peuple, à qui il n'avait plus rien à refuser, le livrait aux Jacobins, qui lui promettaient des ruines plus complètes : le ministre, déconcerté, n'apportait au conseil que des plans de finances avortés, des gémissements et des déceptions.

XX

Aucun remords généreux ne lui inspira dans sa déchéance un parti capable de sauver le roi qu'il avait perdu, ou d'honorer du moins la chute du trône par un magnanime effort. Il se laissait emporter comme un débris inerte et sans volonté par ce courant de ruine. Quand il vit sa propre vie menacée par les séditions croissantes à Paris, il abandonna enfin le timon qui ne gouvernait déjà plus qu'au gré des tempêtes, et il se réfugia avec sa femme et sa fille dans son château de Coppet, à l'abri de la révolution, sur une terre étrangère.

Sa fille, protégée par son titre d'ambassadrice, ne tarda pas à revenir à Paris où la rappelaient ses opinions, ses attachements et son ardeur politique. Sa jeunesse, sa passion, ses enthousiasmes, ses liaisons avec les publi-

cistes et les orateurs du temps lui avaient fait dépasser les opinions de son père.

M. Necker avait rêvé une monarchie à trois pouvoirs pondérés comme l'Angleterre, sans considérer que les gouvernements ne se copient pas, mais qu'ils se moulent sur le type des traditions, des idées, des mœurs, des classes préexistantes dans un pays. Les plagiats en politique ne sont pas seulement des platitudes, ce sont des chimères. La France, qui n'a d'aristocratie que dans l'intelligence, et où par conséquent l'aristocratie est personnelle, ne pouvait reconstituer d'une main les priviléges politiques qu'elle détruisait de l'autre. Aristocratie et France moderne sont deux mots qui se nient l'un l'autre. La force ou l'idée, voilà alternativement le gouvernement de la France; mais il n'y a point de place pour le gouvernement de convention et de préjugé. Les esprits y marchent trop vite pour s'arrêter dans les institutions moyennes. L'extrême en tout, c'est le vice et la vertu de cette nation.

XXI

Mme de Staël, imbue encore des illusions britanniques puisées dans le salon de son père, abandonnait facilement la monarchie pour la république, mais continuait à rêver l'aristocratie constituée dans la république; sa véritable opinion à cette époque était celle des *Girondins* avec la démocratie de moins et l'aristocratie de plus pour suppléer au trône aboli. Une girondine aristocrate, c'était sa vraie nature. Elle fut, avant Mme Roland, *girondine démocrate*, l'âme des derniers ministères qui tentèrent de sauver à force de concessions, sinon la monarchie, au moins le roi et sa famille. Le jeune et beau comte Louis de Narbonne, ministre de la guerre avant Dumouriez, puisait

ses inspirations dans les pensées de Mme de Staël et sa récompense dans son amitié. Tout fut inutile : les vrais Girondins, dépassés eux-mêmes par les Jacobins le 10 août, furent contraints de se précipiter avant leur heure dans la république d'anarchie, au lieu de la république de principes, puis entraînés jusqu'à l'échafaud du roi, et de là jusqu'à leur propre échafaud. Le gouvernement de la terreur remplaça le gouvernement de l'opinion. Les femmes s'enfuirent, les salons se turent. Mme de Staël, épouvantée, se retira chez son père, à Coppet, pour laisser passer la hache qui fauchait tout, pour protester et surtout pour vivre. Cette terreur refoula son âme dans la réflexion et dans le sentiment, les deux puissances de la solitude.

XXII

Les écrits qu'elle composa alors portent l'empreinte d'une généreuse émotion. Elle faisait silence, cependant, de peur d'être entendue des Jacobins et de Robespierre, le Marius des idées dont J. J. Rousseau avait été le philosophe. Elle écrivit sous le voile de l'anonyme une *Défense de la reine Marie-Antoinette*, adressée aux Français. Cette apologie au pied de l'échafaud était généreuse, mais sans péril. Tout porte à croire néanmoins que, s'il eût fallu devenir le *Malesherbes* des femmes et offrir sa tête aux juges pour sauver celle de la reine, Mme de Staël n'aurait pas hésité à se nommer et à se montrer. Elle avait la magnanimité du caractère autant que la magnanimité de la pensée. Derrière l'échafaud elle voyait la gloire de le braver pour sauver un crime à la liberté; mais en ce moment, et en se montrant alors, elle n'aurait fait que perdre son père et ses enfants. Une protestation jetée au peuple par une main cachée, du sein du nuage,

soulageait au moins sa conscience de femme. Les accents en étaient émus et rappelaient l'éloquence virile du grand orateur anglais Burke, qui avait fait frémir et pleurer l'Europe entière sur les outrages et la captivité de Marie-Antoinette.

« Depuis un an, dit en finissant Mme de Staël, depuis un an que le secret le plus impénétrable entoure sa prison, on a dérobé tous les détails de ses douleurs; mille précautions ont été prises pour en étouffer le bruit. Un tel mystère honore le peuple français : on a craint son indignation, on peut donc encore espérer sa justice. Il aurait su, ce peuple, qu'on apporta devant la fenêtre de Marie-Antoinette la tête de son amie. Ignorant les fatales nouvelles de ce jour épouvantable, on la força, par un barbare silence, à contempler longtemps des traits ensanglantés qu'elle reconnaissait à peine à travers l'horreur et l'effroi. Elle se convainquit enfin qu'on lui présentait les restes défigurés de celle qui mourut victime de son attachement pour elle. Cruels ordonnateurs de cette scène! vous qui vîtes devant vous votre malheureuse reine prête à mourir de désespoir, saviez-vous alors tout ce qu'elle devait souffrir? Et les mouvements d'un cœur sensible, ces mouvements qui devaient vous être inconnus, les aviez-vous appris pour être plus certains de vos coups?

« Pendant le procès du roi, chaque jour abreuvait sa famille d'une nouvelle amertume; il est sorti deux fois avant la dernière, et la reine, retenue captive, ne pouvant parvenir à savoir ni la disposition des esprits ni celle de l'Assemblée, lui dit trois fois adieu dans les angoisses de la mort. Enfin le jour sans espérance arriva. Celui que les liens du malheur lui rendaient encore plus cher, le protecteur, le garant de son sort et de celui de ses enfants, cet homme, dont le courage et la bonté semblaient avoir doublé de force et de charme à l'approche de la

mort, dit à son épouse, à sa céleste sœur, à ses enfants, un éternel adieu. Cette malheureuse famille voulut s'attacher à ses pas, leurs cris furent entendus des voisins de leur demeure, et ce fut le père, l'époux infortuné qui se contraignit à les repousser. C'est après ce dernier effort qu'il marcha tranquillement au supplice, dont sa constance a fait la gloire de la religion et l'exemple de l'univers. Le soir, les portes de la prison ne s'ouvrirent plus, et cet événement, dont le bruit remplissait alors le monde, retombe tout entier sur deux femmes solitaires et malheureuses, et qui n'étaient soutenues que par l'attente du même sort que leur frère et leur époux. Nul respect, nulle pitié ne consola leur misère; mais, rassemblant tous leurs sentiments au fond de leur cœur, elles surent y nourrir la douleur et la fierté. Cependant, douces et calmes au milieu des outrages, leurs gardiens se virent obligés de changer sans cesse les soldats apostés pour les garder; on choisissait avec soin, pour cette fonction, les caractères les plus endurcis, de peur qu'individuellement la reine et sa famille ne reconquissent la nation qu'on voulait aliéner d'elles. Depuis l'affreuse époque de la mort du roi, la reine a donné, s'il était possible, de nouvelles preuves d'amour à ses enfants. Pendant la maladie de sa fille, il n'est aucun genre de services que sa tendresse inquiète n'ait voulu lui prodiguer : il semblait qu'elle eût besoin de contempler sans cesse les objets qui lui restaient encore pour retrouver la force de vivre; et cependant un jour on est venu lui ôter son fils. L'enfant, pendant deux fois vingt-quatre heures, a refusé de prendre aucune nourriture. Jugez quelle est sa mère par le sentiment énergique et profond qu'à cet âge déjà elle a su lui inspirer! Malgré ses pleurs, au péril de sa jeune vie, on a persisté à les séparer. Ah! comment avez-vous osé, dans la fête du 10 août, mettre sur les pierres de la Bastille des

inscriptions qui consacraient la juste horreur des tourments qu'on y avait soufferts? Les unes peignaient les douleurs d'une longue captivité; les autres, l'isolement, la privation barbare des dernières ressources. Et ne craigniez-vous pas que ces mots : *Ils ont enlevé le fils à la mère*, ne dévorassent tous les souvenirs dont vous retraciez la mémoire!

« Voilà le tableau de l'année que cette femme infortunée vient de parcourir. Et cependant elle existe encore; elle existe parce qu'elle aime, parce qu'elle est mère. Ah! sans ce lien sacré, pardonnerait-elle à ceux qui voudraient prolonger sa vie? Mais, lorsque malgré tant de maux, il vous reste encore du bien à faire, traînerez-vous du cachot au supplice cette intéressante victime? Regardez-la, cruels! non pour être désarmés par sa beauté; mais, si les pleurs l'ont flétrie, regardez-la pour contempler les traces d'une année de désespoir! Que vous faudrait-il de plus si elle était coupable? Et que doivent donc éprouver les cœurs certains de son innocence?

« Je reviens à vous, femmes immolées toutes dans une mère si tendre, immolées toutes par l'attentat qui serait commis sur la faiblesse par l'anéantissement de la pitié. C'en est fait de votre empire, si la férocité règne; c'en est fait de votre destinée, si vos pleurs coulent en vain! Défendez la reine par toutes les armes de la nature. Allez chercher cet enfant, qui périra s'il faut qu'il perde celle qu'il a tant aimée; il sera bientôt aussi lui-même un objet importun, par l'inexprimable intérêt que tant de malheurs feront retomber sur sa tête; mais qu'il demande à genoux la grâce de sa mère : l'enfance peut prier, l'enfance s'ignore encore.

« Mais malheur au peuple qui aurait entendu ses cris en vain! Malheur au peuple qui ne serait ni juste ni généreux! Ce n'est pas à lui que la liberté serait réser-

vée. L'espérance des nations, si longtemps attachée au destin de la France, ne pourrait plus entrevoir dans l'avenir aucun événement réparateur de cette génération désolée! »

XXIII

Le 9 thermidor et la chute de Robespierre permirent à Mme de Staël d'élever la voix. Ce fut alors pour la république modérée qu'elle écrivit ses *Réflexions sur la paix extérieure et sur la paix intérieure*. Le premier de ces deux opuscules avait pour but de convaincre les puissances étrangères qu'il fallait pactiser avec la république française sous peine de l'irriter jusqu'à la frénésie et de lui faire révolutionner l'Europe. Le second avait pour objet de convaincre les partis intérieurs de la nécessité d'une conciliation dans la liberté mutuelle et légale, sous peine d'éterniser l'anarchie et de recréer la tyrannie. La pensée dans ces deux écrits est d'un républicain sincère, le style est d'un grand publiciste. Ils replacèrent très-haut sur la scène politique la fille un moment oubliée de M. Necker. Les grandes voix de 89 et les grandes voix de la Gironde, Mirabeau, Barnave, Mme Roland, Vergniaud, André Chénier, s'étaient éteintes dans la mort naturelle ou dans la mort violente. Mme de Staël restait seule de ces deux partis pour rendre une parole énergique à la liberté modérée. Tout ce qui restait d'ennemis de l'anarchie et d'ennemis de la tyrannie fit écho à sa voix et se groupa autour d'elle. Elle revint à Paris occuper, dans le parti des républicains d'ordre, la place que Mme Roland égorgée par Robespierre avait occupée dans le parti des Girondins. Elle pouvait se flatter et elle se flatta de devenir à son tour l'âme invisible, mais dominante, d'une république

dont elle inspirerait les conseils et dont elle dirigerait la main. Ce fut l'époque véritablement civique de sa vie.

XXIV

Tous les hommes d'État, tous les écrivains, tous les orateurs sortis de la proscription, de l'ombre ou du silence après la terreur, se pressaient dans ses salons comme sous l'égide de la liberté retrouvée dans les ruines. Elle contenait l'impatience des uns, elle modérait la réaction des autres; elle relevait le découragement, elle fortifiait la constance; elle réconciliait dans un patriotisme commun ceux que les factions avaient séparés pour le malheur de tous. Jamais son éloquence n'avait été si intarissable et si active; elle fut pendant quelques mois le seul orateur de la république. Sa tribune était partout où quelques hommes influents se réunissaient pour discuter les bases d'une constitution durable de la liberté. La littérature en ce moment était exclusivement politique; Mme de Staël suivait d'autant plus naturellement ce courant qu'elle-même l'avait créé.

Son livre, sur l'*Influence des passions*, qu'elle publia alors, ajoute à sa renommée d'écrivain le caractère de moraliste. Ce livre, jugé aujourd'hui à distance avec le sang-froid de la critique, n'ajoute rien à sa véritable gloire. Le livre disserte au lieu d'émouvoir, il ne creuse pas assez profondément dans la nature de l'homme pour y découvrir des vérités nouvelles. C'est de l'esprit qui n'arrive pas jusqu'à la méditation; c'est de la métaphysique légère, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus vain et de plus fastidieux en littérature, des axiomes sans solidité, de la pesanteur sans prix, de l'ennui sans compensation. L'âge de la philosophie n'était pas venu pour elle. Elle était

loin des années où le cœur refroidi et la vanité corrigée par le malheur ne laissent à l'homme et à la femme que la faculté de l'analyser eux-mêmes. L'ambition d'être un chef de parti dans la république, la soif de la gloire, l'enivrement des applaudissements publics, et le besoin plus impérieux d'aimer et d'être aimée, troublaient trop son âme pour la laisser voir au fond d'elle-même.

XXV

Le *dix-huit brumaire*, le coup d'État du général Bonaparte retournant l'armée contre la Révolution, dissipa cruellement dans M[me] de Staël une partie de ses illusions. Elle fut étourdie comme tout le monde du coup, sans en sentir au premier moment toute la portée. C'était le reflux de toutes les choses refoulées par la philosophie du dix-huitième siècle; c'était le démenti donné le sabre à la main à toutes les aspirations de l'Europe; c'étaient toutes les réactions généreuses, politiques, sociales, incarnées dans un seul homme et venant forcer le siècle à balbutier effrontément la grande apostasie de la liberté de penser et de la liberté d'institution; c'était la représaille de la terreur par une autre terreur plus durable, parce qu'elle est plus modérée et plus disciplinée, la terreur des soldats au lieu de la terreur des bourreaux. Ce fut surtout le coup d'État contre la philosophie.

M[me] de Staël n'y vit pendant les premiers mois que l'impatience d'un jeune héros contre des assemblées inertes ou orageuses, qui prenait la dictature au nom de son génie pour régulariser la république, anéantir les factions, grandir la patrie, et donner à la pensée confuse du siècle l'unité d'un grand homme. Elle se flatta même que ce jeune génie s'inclinerait devant le sien, qu'elle

acquerrait plus facilement sur ce dictateur l'ascendant qu'elle cherchait à se créer sur des chefs de factions multiples, qu'elle serait l'Aspasie française de ce futur Périclès.

Dans cette pensée, elle chercha avec anxiété les occasions de rencontrer le général Bonaparte et de l'éblouir par sa conversation. Elle afficha l'enthousiasme pour sa gloire. Il n'y avait, selon elle, que deux grands hommes dans la république, faits pour s'entendre et se compléter, elle et lui.

Elle était en effet à cette époque la plus haute supériorité intellectuelle et sociale de Paris; elle régnait sur les salons, elle maniait les esprits, elle tenait les fils des factions les plus diverses; elle donnait le ton aux opinions, elle pouvait populariser ou dépopulariser d'un mot le nouveau gouvernement. Ce fut une des audaces les plus soldatesques de Bonaparte que de dédaigner ce concours ou cette opposition. Négliger M[me] de Staël était un coup d'État contre Paris plus dangereux peut-être que celui de Saint-Cloud, un coup d'État contre l'opinion, contre la popularité, contre la littérature, contre la conversation, contre les salons.

Mais, décidé à n'en appeler qu'aux baïonnettes d'une armée dont les chefs ne connaissaient pas même de nom la fille de M. Necker, il portait, dès le lendemain du 18 brumaire, ce défi aux puissances de la pensée : tel fut le caractère du gouvernement militaire sous les *Marius*, sous les *Sylla*, sous les *César* de Rome.

XXVI

Il est curieux d'étudier, dans les confidences intimes de M[me] de Staël à cette époque, l'étonnement et l'irrita-

tion dont elle fut saisie en s'apercevant de l'éloignement que le premier consul montrait en toute occasion pour elle. Il ne se contentait pas de la tenir à distance, il cherchait à l'humilier quand elle se présentait devant lui. Tout le monde connaît la brusquerie célèbre dont il repoussa ses avances à l'une des réceptions des Tuileries, où Mme de Staël s'efforçait de s'attirer un mot ou un sourire d'encouragement du dictateur : « *Quelle est à vos yeux la femme supérieure à toutes les femmes?* » lui demanda-t-elle avec une évidente intention de s'attirer une adulation personnelle. « *Celle qui a eu le plus d'enfants* », lui répondit sèchement Bonaparte, manifestant ainsi, avec une rudesse sans ménagement et sans pitié pour son interlocutrice, qu'elle était à ses yeux une créature hors de son rôle, et que la seule gloire de la femme était la gloire domestique de l'obscurité et de la fécondité, ces deux vertus du foyer de l'homme.

Ce mot juste, mais cruel, fit comprendre à Mme de Staël qu'il n'y avait point de place pour sa renommée, encore moins pour son influence, sous le gouvernement d'un homme qui reléguait la femme la plus illustre de son sexe dans l'ombre, dans le silence et dans la maternité. Elle espéra cependant, contre toute espérance, amollir la rudesse du dictateur en lui faisant sentir le prix d'un talent comme le sien pour seconder ses plans politiques de régénération de la liberté et de la république. Elle se trompait encore : Bonaparte haïssait la liberté et la république de toute l'ambition qui l'emportait vers l'empire. Son antipathie contre Mme de Staël tenait moins à la crainte qu'il avait de son génie qu'à sa haine contre la révolution française. Le nom de M. Necker lui en rappelait l'origine, les écrits de Mme de Staël lui en rappelaient les doctrines.

Cette femme jeune, éloquente, populaire encore, était

à ses yeux une idée survivante de 1789, qu'il était dangereux de laisser briller au cœur de la France, si près de la servitude qu'il voulait sans voix. Il aurait accepté volontiers les services de Mme de Staël esclave; mais le contraste de Mme de Staël libre dans un pays asservi lui répugnait. Cette femme était à ses yeux une tribune à elle seule. Il ne voulait que le silence ou l'applaudissement; il s'en expliqua nettement avec ses frères, Joseph et Lucien Bonaparte, moins dédaigneux que lui des influences littéraires et des puissances morales sur l'opinion.

« Le plus grand grief de l'empereur Napoléon contre moi, dit-elle, c'est le respect dont j'ai toujours été pénétrée pour la véritable liberté. Ces sentiments m'ont été transmis comme un héritage, et je les ai adoptés dès que j'ai pu réfléchir sur les hautes pensées dont ils dérivent et sur les belles actions qu'ils inspirent. Les scènes cruelles qui ont déshonoré la révolution française, n'étant que de la tyrannie sous des formes populaires, n'ont pu, ce me semble, faire aucun tort au culte de la liberté. L'on pourrait tout au plus s'en décourager pour la France; mais si ce pays avait le malheur de ne savoir posséder le plus noble des biens, il ne faudrait pas pour cela le proscrire sur la terre. Quand le soleil disparaît de l'horizon du pays du nord, les habitants de ces contrées ne blasphèment pas ses rayons qui luisent encore pour d'autres pays plus favorisés du ciel.

« Peu de temps après le 18 brumaire, il fut rapporté à Bonaparte que j'avais parlé dans ma société contre cette oppression naissante dont je pressentais les progrès aussi clairement que si l'avenir m'eût été révélé. Joseph Bonaparte, dont j'aimais l'esprit et la conversation, vint me voir et me dit : « Mon frère se plaint de vous. Pourquoi,
« m'a-t-il répété hier, pourquoi Mme de Staël ne s'attache-
« t-elle pas à mon gouvernement? Qu'est-ce qu'elle veut?

« Le payement du dépôt de son père? je l'ordonnerai. Le « séjour de Paris? je le lui permettrai. Enfin, qu'est-ce « qu'elle veut? » — « Mon Dieu! répliquai-je, il ne s'agit « pas de ce que je veux, mais de ce que je pense. » J'ignore si cette réponse lui a été rapportée, mais je suis bien sûre du moins que, s'il l'a sue, il n'y a attaché aucun sens : car il ne croit à la sincérité des opinions de personne; il considère la morale en tout genre comme une formule qui ne tire pas plus à conséquence que la fin d'une lettre. Et, de même qu'après avoir assuré quelqu'un qu'on est son très-humble serviteur, il ne s'ensuit pas qu'il puisse rien exiger de vous, ainsi Bonaparte croit que lorsque quelqu'un dit qu'il aime la liberté, qu'il croit en Dieu, qu'il préfère sa conscience à son intérêt, c'est un homme qui se conforme à l'usage, qui suit la manière reçue pour expliquer ses prétentions ambitieuses ou ses calculs égoïstes. La seule espèce de créatures humaines qu'il ne comprenne pas bien, ce sont celles qui sont sincèrement attachées à une opinion, quelles qu'en puissent être les suites. Bonaparte considère de tels hommes comme des niais ou comme des marchands qui surfont, c'est-à-dire qui veulent se vendre trop cher. Aussi, comme on le verra par la suite, ne s'est-il jamais trompé dans ce monde que sur les honnêtes gens, soit comme individus, soit surtout comme nations. »

XXVII

La guerre ouverte entre le dictateur et la femme de génie ne tarda pas à éclater. Bonaparte avait laissé subsister dans le tribunat une ombre de tribune libre, mais en corrompant les orateurs. Un de ces orateurs était Benjamin Constant. Ce nom tant de fois fait, défait et refait

par les factions alternatives qu'il a servies et desservies tour à tour avec un talent plus effronté qu'éclatant, est retombé déjà dans l'indifférence, et il ne fut jamais qu'une gloire de parti. La liaison de Benjamin Constant avec Mme de Staël fut le malheur de cette femme politique. Cet homme n'avait ni dans sa nature, ni dans son âme, ni dans son caractère, l'enthousiasme, l'énergie, la vertu publique, faits pour justifier un tel attachement. Son amitié abaissait au lieu de relever l'âme qui s'inspirait de lui. Né dans les rangs de l'aristocratie helvétique; élevé dans les préjugés et dans les intrigues des réfugiés français en Allemagne pendant l'émigration; familier du duc de Brunswick, généralissime de l'armée prussienne en 1792; rédacteur présumé du fameux manifeste de la coalition contre la France (1); rentré en France grâce à un nom cosmopolite, après la terreur; zélateur ardent des modérés contre les terroristes, publiciste attaché au Directoire; auteur, après le 18 fructidor, d'une adresse aux Français pour rappeler les terroristes au secours du coup d'État contre les royalistes; nommé tribun après la constitution nouvelle pour contrôler le gouvernement des consuls; lié avec les aristocrates par sa naissance, avec les républicains par ses services, avec les consuls par ses espérances, avec les hommes de lettres par sa littérature, avec les révolutionnaires par la tribune, où rien ne résonne mieux que l'opposition; affamé de bruit, nécessiteux de fortune, sceptique d'idées; homme à tout comprendre, à tout dire et à tout contredire, il avait, par le charme de sa conversation, séduit Mme de Staël. L'esprit de Benjamin Constant, étincelant dans un salon, lui réverbérait le sien. Elle avait pris cet éblouissement pour de la lumière et ce phosphore pour de la chaleur. L'extérieur de Benjamin

(1) Les *Lettres de Lausanne*, si bien commentées par M. de Sainte-Beuve, démentent cette supposition.

Constant, mélange d'élégance française et de profondeur germanique; sa taille haute, frêle et souple; son visage oblong, son teint pâle, ses cheveux blonds et soyeux déroulés en ondes sur ses épaules; on ne sait quoi de mystique ou de satanique dans le regard, qui rappelait à volonté un Méphistophélès politique ou un Werther de la liberté, avaient complété la fascination.

Mme de Staël avait livré son amitié politique sans être sûre d'avoir livré toute son estime. L'amitié passionnée d'une telle femme était pour Benjamin Constant une trop haute fortune pour qu'il n'en décorât pas sa vie. Cette amitié persuadait aux autres son génie. L'ascendant qu'il exerçait sur son amie lui donnait deux forces pour une: il était pressé d'en user et d'en abuser pour sa gloire; il la précipitait plus vite et plus loin dans l'opposition prématurée au consulat qu'elle ne l'aurait voulu. Il jugeait, comme il avait tout jugé, trop légèrement, cette nouvelle phase de la Révolution; il voulait prendre les devants sur l'opinion, se faire craindre, peut-être apprécier; il méditait un éclat de tribune, dont le retentissement rejaillirait sur son amie et ferait cesser les ménagements que le gouvernement avait encore pour elle. Mme de Staël s'enorgueillissait et tremblait à la fois de cette rupture.

Écoutons-la raconter cette scène d'intérieur, qui précéda de quelques heures l'exil et les agitations de toute sa vie.

XXVIII

« Quelques tribuns voulaient établir dans leur assemblée une opposition analogue à celle d'Angleterre et prendre au sérieux la Constitution, comme si les droits qu'elle paraissait assurer n'avaient eu rien de réel, et que la division prétendue des corps de l'État n'eût pas été une

simple affaire d'étiquette, une distinction entre les diverses antichambres du consul dans lesquelles des magistrats de différents noms pouvaient se tenir. Je voyais avec plaisir, je l'avoue, le petit nombre des tribuns qui ne voulaient point rivaliser de complaisance avec les conseillers d'État; je croyais surtout que ceux qui précédemment s'étaient laissé emporter trop loin dans leur amour pour la république, se devaient de rester fidèles à leur opinion, quand elle était devenue la plus faible et la plus menacée.

« L'un de ces tribuns, ami de la liberté et doué d'un des esprits les plus remarquables que la nature ait départi à aucun homme, M. Benjamin Constant, me consulta sur un discours qu'il se proposait de faire pour signaler l'aurore de la tyrannie. Je l'y encourageai de toute la force de ma conscience. Néanmoins, comme on savait qu'il était de mes amis intimes, je ne pus m'empêcher de craindre ce qu'il pourrait m'en arriver. J'étais vulnérable par mon goût pour la société. Montaigne a dit jadis : *Je suis Français par Paris*, et s'il pensait ainsi il y a trois siècles, que serait-ce depuis que l'on a vu réunies tant de personnes d'esprit dans une même ville, et tant de personnes accoutumées à se servir de cet esprit pour les plaisirs de la conversation? Le fantôme de l'ennui m'a toujours poursuivie; c'est par la terreur qu'il me cause que j'aurais été capable de plier devant la tyrannie, si l'exemple de mon père et son sang qui coule dans mes veines ne l'emportaient pas sur cette faiblesse. Quoi qu'il en soit, Bonaparte la connaissait très-bien; il discerne promptement le mauvais côté de chacun, car c'est par leurs défauts qu'il soumet les hommes à son empire. Il joint à la puissance dont il menace, aux trésors qu'il fait espérer, la dispensation de l'ennui, et c'est aussi une terreur pour les Français. Le séjour à quarante lieues de la capitale, en contraste avec tous les avantages que réunit la plus agréable ville

du monde, fait faiblir à la longue la plupart des exilés, habitués dès leur enfance aux charmes de la vie de Paris.

« La veille du jour où Benjamin Constant devait prononcer son discours, j'avais chez moi Lucien Bonaparte, MM. ***, et plusieurs autres encore, dont la conversation, dans des degrés différents, a cet intérêt toujours nouveau qu'excitent et la force des idées et la grâce de l'expression. Chacun, Lucien excepté, lassé d'avoir été proscrit par le Directoire, se préparait à servir le nouveau gouvernement, en n'exigeant de lui que de bien récompenser le dévouement à son pouvoir. Benjamin Constant s'approche de moi et me dit tout bas : « Voilà votre salon rempli de « personnes qui vous plaisent. Si je parle, demain il sera « désert; pensez-y. — Il faut suivre sa conviction », lui répondis-je. L'exaltation m'inspira cette réponse; mais, je l'avoue, si j'avais prévu ce que j'ai souffert à dater de ce jour, je n'aurais pas eu la force de refuser l'offre que M. Constant me faisait de renoncer à se mettre en évidence pour ne pas me compromettre.

« Ce n'est rien aujourd'hui, sous le rapport de l'opinion, que d'encourir la disgrâce de Bonaparte; il peut vous faire périr, mais il ne saurait entamer votre considération. Alors, au contraire, la nation n'était point éclairée sur ses intentions tyranniques; et, comme chacun de ceux qui avaient souffert de la Révolution espérait de lui le retour d'un frère ou d'un ami, ou la restitution de sa fortune, on accablait du nom de Jacobin quiconque osait lui résister, et la bonne compagnie se retirait de vous en même temps que la faveur du gouvernement : situation insupportable, surtout pour une femme, et dont personne ne peut connaître les pointes aiguës sans l'avoir éprouvée.

« Le jour où le signal de l'opposition fut donné dans le tribunat par l'un de mes amis, je devais réunir chez moi plusieurs personnes dont la société me plaisait beaucoup,

mais qui tenaient toutes au gouvernement nouveau. Je reçus dix billets d'excuse à cinq heures. Je supportai assez bien le premier, le second; mais, à mesure que ces billets se succédaient, je commençai à me troubler. Vainement j'en appelais à ma conscience, qui m'avait conseillé de renoncer à tous les agréments attachés à la faveur de Bonaparte; tant d'honnêtes gens me blâmaient, que je ne savais pas m'appuyer assez ferme sur ma propre manière de voir. Bonaparte n'avait encore rien fait de précisément coupable; beaucoup de gens assuraient qu'il préservait la France de l'anarchie; enfin, si dans ce moment il m'avait fait dire qu'il se raccommodait avec moi, j'en aurais eu plutôt de la joie. Mais il ne veut jamais se rapprocher de quelqu'un sans en exiger une bassesse, et, pour déterminer à cette bassesse, il entre d'ordinaire dans des fureurs de commande qui font une telle peur, qu'on lui cède tout. Je ne veux pas dire par là que Bonaparte ne soit pas vraiment emporté; ce qui n'est pas calcul en lui est de la haine, et la haine s'exprime d'ordinaire par la colère.

« Quand il convint au premier consul de faire éclater son humeur contre moi, il gronda publiquement son frère aîné, Joseph Bonaparte, sur ce qu'il venait dans ma maison. Joseph se crut obligé de n'y pas mettre les pieds pendant quelques semaines, et son exemple fut le signal que suivirent les trois quarts des personnes que je connaissais. Ceux qui avaient été proscrits le 18 fructidor prétendaient qu'à cette époque j'avais eu le tort de recommander à Barras M. de Talleyrand pour le ministère des affaires étrangères, et ils passaient leur vie chez ce même M. de Talleyrand qu'ils m'accusaient d'avoir servi. Tous ceux qui se conduisaient mal envers moi se gardaient bien de dire qu'ils obéissaient à la crainte de déplaire au premier consul; mais ils inventaient chaque jour un nou-

veau prétexte qui pût me nuire, exerçant toute l'énergie de leurs opinions politiques contre une femme persécutée et sans défense, et se prosternant aux pieds des plus vils Jacobins, dès que le premier consul les avait régénérés par le baptême de la faveur.

« Le ministre de la police, Fouché, me fit demander pour me dire que le premier consul me soupçonnait d'avoir excité celui de mes amis qui avait parlé dans le tribunat. Je lui répondis, ce qui assurément était vrai, que M. Constant était un homme d'un esprit trop supérieur pour qu'on pût s'en prendre à une femme de ses opinions, et que d'ailleurs le discours dont il s'agissait ne contenait absolument que des réflexions sur l'indépendance dont toute assemblée délibérante doit jouir, et qu'il n'y avait pas une parole qui dût blesser le premier consul personnellement. Le ministre en convint. J'ajoutai encore quelques mots sur le respect qu'on devait à la liberté des opinions dans un corps législatif, mais il me fut aisé de m'apercevoir qu'il ne s'intéressait guère à ces considérations générales; il savait déjà très-bien que, sous l'autorité de l'homme qu'il voulait servir, il ne serait plus question de principes, et il s'arrangeait en conséquence. Mais, comme c'est un homme d'un esprit transcendant en fait de révolution, il avait déjà pour système de faire le moins de mal possible, la nécessité du but admise. Sa conduite précédente ne pouvait en rien annoncer de la moralité, et souvent il parlait de la vertu comme d'un conte de vieille femme. Néanmoins une sagacité remarquable le portait à choisir le bien comme une chose raisonnable, et ses lumières lui faisaient parfois trouver ce que la conscience aurait inspiré à d'autres. Il me conseilla d'aller à la campagne, et m'assura qu'en peu de jours tout serait apaisé. Mais, à mon retour, il s'en fallait de beaucoup que cela fût ainsi. »

XXIX

La colère du premier consul adoucie par le ministre n'éclata pas encore sur l'amie de Benjamin Constant. Mme de Staël employa M. Necker, son père, pour détourner ou suspendre le coup qui la menaçait. M. Necker, à la sollicitation de sa fille, se présenta à Bonaparte pendant le séjour que le consul fit à Genève, en se préparant le passage des Alpes, avant la campagne d'Italie. L'entretien du vieux ministre et du jeune dictateur fut long et dut être intéressant : c'était la rencontre de deux hommes, dont l'un avait perdu une monarchie, dont l'autre reconstruisait tout ce que le premier avait démoli. On sait seulement que le premier consul, en sortant de cet entretien, témoigna son étonnement du vide d'idées qu'il avait reconnu sous l'emphase de ce caractère. La fortune et la popularité avaient évidemment porté M. Necker à un poste trop haut pour ses facultés natives. Depuis qu'on pouvait le mesurer à terre, il ne restait de lui qu'un honnête homme, un philosophe ténébreux, un fastidieux écrivain, la ruine d'une illusion d'homme d'État. Mais il en restait un bon père, idolâtre de sa fille. Il implora pour cette fille l'indulgence du consul, et l'autorisation de résider à Paris, où ses talents, dit M. Necker, ne pourraient que décorer un gouvernement qui s'annonçait comme une renaissance des lettres. Bonaparte accorda cette faveur aux prières de M. Necker. Mme de Staël disparut à ses yeux dans la gloire de la campagne d'Italie : elle passa l'hiver de 1800 à 1801 sans être recherchée ni inquiétée par le gouvernement; elle s'obstinait néanmoins encore à rencontrer les occasions de frapper l'imagination du premier consul; elle en fait l'aveu dans une page de ses mémoires.

« Je fus invitée, dit-elle, chez le général Berthier, à une fête où le premier consul devait se trouver. Comme je savais qu'il s'exprimait très-mal sur mon compte, il me vint dans l'esprit qu'il m'adresserait peut-être quelques-unes de ces choses grossières qu'il se plaisait souvent à dire aux femmes, même à celles qui lui faisaient la cour, et j'écrivis à tout hasard, avant de me rendre à la fête, les diverses réponses fières et piquantes que je pourrais lui faire, selon les choses qu'il me dirait. Je ne voulais pas être prise au dépourvu, s'il se permettait de m'offenser, car c'eût été manquer encore plus de caractère que d'esprit; et, comme nul ne peut se promettre de n'être pas troublé en présence d'un tel homme, je m'étais préparée d'avance à le braver. Heureusement cela fut inutile : il ne m'adressa que la question la plus commune du monde. Il en arriva de même à ceux des opposants auxquels il croyait la possibilité de lui répondre. En tout genre, il n'attaque jamais que quand il se sent de beaucoup le plus fort. Pendant le souper, le premier consul était debout derrière la chaise de Mme Bonaparte et se balançait sur un pied et sur l'autre, à la manière des princes de la maison de Bourbon. Je fis remarquer à mon voisin cette vocation pour la royauté, déjà si manifeste.

« J'allai, suivant mon heureuse coutume, passer l'été auprès de mon père. Je le trouvai très-indigné de la marche que suivaient les affaires, et, comme il avait toute sa vie autant aimé la vraie liberté que détesté l'anarchie populaire, il se sentait le désir d'écrire contre la tyrannie d'un seul, après avoir combattu si longtemps celle de la multitude. Mon père aimait la gloire, et, quelque sage que fût son caractère, l'aventureux en tout genre ne lui déplaisait pas, quand il fallait s'y exposer pour mériter l'estime publique. Je sentais très-bien les dangers que me ferait courir un ouvrage de mon père qui déplairait au premier

consul; mais je ne pouvais me résoudre à étouffer ce chant du cygne, qui devait se faire entendre encore sur le tombeau de la liberté française. J'encourageai donc mon père à travailler, et nous renvoyâmes à l'année suivante la question de savoir s'il ferait publier ce qu'il écrivait. »

XXX

Le premier consul voyait avec un juste ombrage les liaisons de Mme de Staël à Paris avec un homme ambigu qu'elle cherchait à lui susciter pour rival. Cet homme était le général Bernadotte, depuis roi de Suède, qui caressait alors les restes du parti jacobin. Bernadotte, spirituel et ambitieux, était propre à briguer avec la même indifférence une dictature populaire ou un trône; il n'avait cherché dans la révolution qu'une fortune, également prêt à la saisir dans une contre-révolution.

Cette liaison de Mme de Staël avec un homme suspect au premier consul fut la véritable cause de son exil.

« Je partis pour Coppet dans ces entrefaites, dit-elle, et j'arrivai chez mon père dans un état très-pénible d'accablement et d'anxiété. Des lettres de Paris m'apprirent qu'après mon départ le premier consul s'était exprimé très-vivement contre mes rapports de société avec le général Bernadotte. Tout annonçait qu'il était résolu à m'en punir; mais il s'arrêta devant l'idée de frapper le général Bernadotte, soit qu'il eût besoin de ses talents militaires, soit que les liens de famille le retinssent, soit que la popularité de ce général dans l'armée française fût plus grande que celle des autres, soit enfin qu'un certain charme dans les manières de Bernadotte rendît difficile, même à Bonaparte, d'être tout à fait son ennemi.

« Il se formait alors autour du général Bernadotte un

parti de généraux et de sénateurs qui voulaient savoir de lui s'il n'y avait pas quelques résolutions à prendre contre l'usurpation qui s'approchait à grands pas. Il proposa divers plans qui se fondaient tous sur une mesure législative quelconque, regardant tout autre moyen comme contraire à ses principes. Mais pour cette mesure il fallait une délibération au moins de quelques membres du sénat, et pas un d'eux n'osait souscrire un tel acte. Pendant que toute cette négociation très-dangereuse se conduisait, je voyais souvent le général Bernadotte et ses amis ; c'était plus qu'il n'en fallait pour me perdre, si leurs desseins étaient découverts. Bonaparte disait que l'on sortait toujours de chez moi moins attaché à son gouvernement. »

On voit dans ces aveux que Mme de Staël, accoutumée à l'influence politique depuis le salon de son père et depuis ses liaisons avec MM. de Narbonne, Lafayette, Benjamin Constant, s'obstinait imprudemment à un grand rôle dans la république et fomentait dans l'âme de Bernadotte une rivalité qui ne pouvait être pardonnée par Bonaparte. Mais cette rivalité devait retomber sur la femme assez téméraire pour y attacher ses espérances. Bonaparte était un parti, Bernadotte n'était qu'une intrigue.

XXXI

Le premier consul fit insinuer à Mme de Staël qu'elle ferait bien de ne pas revenir à Paris. Cette insinuation fut un coup de foudre pour une femme qui avait placé depuis son enfance le foyer de sa gloire, de son importance et de ses sentiments dans la capitale de la France. Paris était la patrie de ses talents, de son génie, de ses affections, de ses vanités, de ses ambitions ; la France était son public ; l'univers n'existait pour elle qu'à Paris.

Cette faiblesse puérile et presque maladive de son âme lui faisait envisager comme le comble de l'infortune l'éloignement de ce centre de toutes ses pensées. La grandeur de son esprit ne la défendait pas contre la petitesse de cette terreur de l'exil. C'est la paille dans son caractère; c'est par là qu'il faiblit et qu'il se brisa plus d'une fois dans sa vie. Certes, pour toute autre âme que la sienne, ce n'était pas une bien tragique rigueur du sort qu'une résidence plus ou moins contrainte dans le château de sa famille, auprès d'un père adoré et d'enfants chéris, au sein de la plus pittoresque contrée de l'Europe, au bord du lac qui roule autant de poésies que de vagues, au pied des jardins de Coppet, entre Lausanne et Genève, deux villes habitées et visitées par l'élite des voyageurs lettrés ou illustres de toute l'Europe; consolée dans sa propre patrie par toutes les délices de l'opulence et par tous les charmes d'une grande hospitalité! Ajoutez à l'agrément de cette résidence la liberté de parcourir et d'habiter à son gré tout l'univers, excepté l'étroite enceinte de Paris.

Une telle proscription, qui fait sourire plus que frémir, paraîtrait le suprême bonheur à la plupart des hommes sensés; pour M[me] de Staël, c'était la suprême adversité. Elle en détournait sa pensée comme elle l'aurait détournée de l'échafaud. Est-ce effémination d'une âme trop accoutumée dès le berceau aux caresses de la destinée? Est-ce petitesse d'un esprit si vaste d'ailleurs, mais qui s'est localisé dans les habitudes d'une seule ville? Est-ce besoin incessant de l'écho et de l'applaudissement de ces salons qui lui renvoyaient tous les soirs la gloire et l'enthousiasme pour chaque phrase? Est-ce regret d'une actrice descendue de la scène avant l'âge, et qui ne peut renoncer sans désespoir aux rôles qu'elle s'était dessinés pour sa vie? Tout cela à la fois peut-être; mais rien de

cela n'est assez grand pour n'être pas dédaigné au besoin par une grande âme, et pour motiver l'éternelle désolation qui gémit depuis ce jour dans les écrits et dans les sanglots de Mme de Staël. Il est impossible de ne pas soupçonner un plus sérieux motif à une telle douleur. Ce motif non avoué ne peut être qu'une grande ambition irrémédiablement déçue par la rigueur du premier consul.

Depuis son enfance jusqu'à la *terreur*, depuis le 9 thermidor jusqu'au consulat, Mme de Staël avait aspiré, par l'éloquence et par l'influence sur les hommes marquants, à l'action politique. Habituée pendant dix ans à gouverner l'esprit de son père qui gouvernait la France, le gouvernement était devenu un besoin pour elle; elle l'avait repris sous les Girondins, elle l'avait perdu sous les Jacobins; elle l'avait recouvré sous le Directoire, elle avait espéré le perpétuer sous le consulat; elle le cherchait de nouveau dans une conspiration nouvelle avec les Jacobins et avec Bernadotte. L'éloigner de Paris, c'était la destituer à jamais de toute influence sur le gouvernement; l'absence la détrônait : voilà pourquoi elle la redoutait à l'égal de la mort. L'exil, il est vrai, lui laissait le génie et la gloire des lettres : on ne pouvait exiler sa pensée; mais la gloire des lettres n'était que la moitié de son existence. Elle voulait régner, on la laissait seulement briller. C'est là, selon nous, le secret de cette douleur sans proportions et sans bornes, dont l'expression dans ses mémoires excite presque la pitié à force d'exagération.

XXXII

Elle parut se résigner néanmoins à la seule célébrité littéraire par la publication du roman de *Delphine*, celle de ses œuvres qui respire le plus de passion. L'impression

de la jeunesse de la femme s'y fait sentir plus que dans les autres livres, c'est une réminiscence toute chaude encore de sentiments mal éteints. L'intérêt, quoique allongé par des dissertations étrangères au sujet, mais analogues au temps, comme dans la *Nouvelle Héloïse* de J. J. Rousseau, y est entraînant. Le style égale souvent celui du Génevois, son modèle et son maître.

Le succès du livre fut immense; le bruit s'accrut de toutes les critiques acharnées dont les hommes de lettres complaisants du gouvernement nouveau s'efforcèrent de dénigrer le livre et l'auteur : on l'accusa de corrompre les mœurs que le consulat voulait épurer par sa police plutôt que par ses exemples. L'accusation n'avait ni fondement ni prétexte : le livre triompha de l'opposition, et Mme de Staël, qui n'avait signalé jusque-là que son génie de controverse et d'éloquence, signala sa puissance dans l'expression de la passion. Nulle part elle ne fut plus femme que dans *Delphine;* elle ne perdit pas un enthousiasme, elle conquit des émotions. Elle méditait dès ce moment *Corinne*, son œuvre la plus lyrique, où elle voulait fondre ensemble l'émotion et l'enthousiasme pour éblouir à la fois l'imagination par le génie et pénétrer le cœur par l'amour.

XXXIII

Protégée par le succès de *Delphine*, elle crut pouvoir se rapprocher assez de Paris pour entendre le bruit de sa gloire. Regnault de Saint-Jean d'Angély, qui, tout en servant la tyrannie, ne la concevait contre les femmes que comme une lâcheté, lui offrit l'asile d'une de ses maisons de campagne à quelques lieues de Paris. Elle n'accepta pas l'hospitalité, de peur de compromettre l'hôte.

Elle emprunta le toit de Mme de la Tour qu'elle ne connaissait que par des amis communs.

« J'arrivai donc dans la campagne d'une personne que je connaissais à peine, au milieu d'une société qui m'était tout à fait étrangère, et portant dans le cœur un chagrin cuisant que je ne voulais pas laisser voir. La nuit, seule avec une femme dévouée depuis plusieurs années à mon service, j'écoutais à la fenêtre si nous n'entendrions point les pas d'un gendarme à cheval; le jour, j'essayais d'être aimable pour cacher ma situation. J'écrivis de cette campagne à Joseph Bonaparte une lettre qui exprimait avec vérité toute ma tristesse. Une retraite à dix lieues de Paris était l'unique objet de mon ambition, et je sentais avec désespoir que, si j'étais une fois exilée, ce serait pour longtemps, peut-être pour toujours. Joseph et son frère Lucien firent généreusement tous leurs efforts pour me sauver, et l'on va voir qu'ils ne furent pas les seuls.

« Mme Récamier, cette femme si célèbre pour sa figure, et dont le caractère est exprimé par sa beauté même, me fit proposer de venir demeurer à sa campagne, à Saint-Brice, à deux lieues de Paris. J'acceptai, car je ne savais pas alors que je pouvais nuire à une personne si étrangère à la politique, je la croyais à l'abri de tout, malgré la générosité de son caractère. La société la plus agréable se réunissait chez elle, et je jouissais là, pour la dernière fois, de tout ce que j'allais quitter. »

Le silence du gouvernement lui fit espérer sa tolérance. Elle quitta la maison de Mme Récamier pour revenir avec une pleine sécurité à son premier asile. Cette sécurité n'était que le sommeil de la tyrannie. Elle raconte ainsi son lugubre réveil.

XXXIV

« J'étais à table avec trois de mes amis, dans une salle d'où l'on voyait le grand chemin et la porte d'entrée. C'était à la fin de septembre. A quatre heures, un homme en habit gris, à cheval, s'arrête à la grille et sonne; je fus certaine de mon sort. Il me fit demander; je le reçus dans le jardin. En avançant vers lui, le parfum des fleurs et la beauté du soleil me frappèrent. Les sensations qui nous viennent par les combinaisons de la société sont si différentes de celles de la nature! Cet homme me dit qu'il était le commandant de la gendarmerie de Versailles, mais qu'on lui avait ordonné de ne pas mettre son uniforme, dans la crainte de m'effrayer; il me montra une lettre signée de Bonaparte, qui portait l'ordre de m'éloigner à quarante lieues de Paris, et enjoignait de me faire partir dans les vingt-quatre heures en me traitant cependant avec tous les égards dus à une femme d'un nom connu. Il prétendait que j'étais étrangère, et, comme telle, soumise à la police. Cet égard pour la liberté individuelle ne dura pas longtemps, et bientôt après moi d'autres Français et d'autres Françaises furent exilés sans aucune forme de procès. Je répondis à l'officier de gendarmerie que partir dans vingt-quatre heures convenait à des conscrits, mais non pas à une femme et à des enfants, et en conséquence je lui proposai de m'accompagner à Paris, où j'avais besoin de passer trois jours pour faire les arrangements nécessaires à mon voyage. Je montai donc dans ma voiture avec mes enfants et cet officier, qu'on avait choisi comme le plus littéraire des gendarmes. En effet, il me fit des compliments sur mes écrits. « Vous voyez, « lui dis-je, monsieur, où cela mène d'être une femme « d'esprit; déconseillez-le, je vous prie, aux personnes de

« votre famille, si vous en avez l'occasion. » J'essayais de me monter par la fierté, mais je sentais la griffe dans mon cœur.

« Je m'arrêtai quelques instants chez Mme Récamier; j'y trouvai le général Junot, qui, par dévouement pour elle, promit d'aller parler le lendemain au premier consul. Il le fit en effet avec la plus grande chaleur. On croirait qu'un homme si utile par son ardeur militaire à la puissance de Bonaparte devait avoir sur lui le crédit de le faire épargner une femme; mais les généraux de Bonaparte, tout en obtenant de lui des grâces sans nombre pour eux-mêmes, n'ont aucun crédit. Quand ils demandent de l'argent ou des places, Bonaparte trouve cela convenable; ils sont dans le sens de son pouvoir, puisqu'ils se mettent dans sa dépendance; mais si, ce qui leur arrive rarement, ils voulaient défendre des infortunés, ou s'opposer à quelque injustice, on leur ferait sentir bien vite qu'ils ne sont que des bras chargés de maintenir l'esclavage en s'y soutenant eux-mêmes.

« J'arrive à Paris dans une maison nouvellement louée, et que je n'avais pas encore habitée : je l'avais choisie avec soin dans le quartier et l'exposition qui me plaisaient; et déjà, dans mon imagination, je m'étais établie dans le salon avec quelques amis dont l'entretien est, selon moi, le plus grand plaisir dont l'esprit humain puisse jouir. Je n'entrais dans cette maison qu'avec la certitude d'en sortir, et je passais les nuits à parcourir ces appartements dans lesquels je regrettais encore plus de bonheur que je n'en avais espéré. Mon gendarme revenait chaque matin, comme dans le conte de Barbe-Bleue, me presser de partir le lendemain, et chaque fois j'avais la faiblesse de demander encore un jour... Mes amis venaient dîner avec moi, et quelquefois nous étions gais, comme pour épuiser la coupe de la tristesse, en nous montrant les uns pour les

autres le plus aimables qu'il nous était possible, au moment de nous quitter pour si longtemps. Ils me disaient que cet homme, qui venait chaque jour me sommer de partir, leur rappelait ces temps de la terreur pendant lesquels les gendarmes venaient demander leurs victimes.

« On s'étonnera peut-être que je compare l'exil à la mort; mais de grands hommes de l'antiquité et des temps modernes ont succombé à cette peine. On rencontre plus de braves contre l'échafaud que contre la perte de la patrie. Dans tous les codes des lois, le bannissement perpétuel est considéré comme une des peines les plus sévères; et le caprice d'un homme inflige en France, en se jouant, ce que des juges consciencieux n'imposent qu'à regret aux criminels! Des circonstances particulières m'offraient un asile et des ressources de fortune dans la patrie de mes parents, la Suisse; j'étais à cet égard moins à plaindre qu'un autre, et néanmoins j'ai cruellement souffert. Je ne serai donc point inutile au monde, en signalant tout ce qui doit porter à ne laisser jamais aux souverains le droit arbitraire de l'exil. Nul député, nul écrivain n'exprimera librement sa pensée s'il peut être banni quand sa franchise aura déplu; nul homme n'osera parler avec sincérité, s'il peut lui en coûter le bonheur de sa famille entière. Les femmes surtout, qui sont destinées à soutenir et à récompenser l'enthousiasme, tâcheront d'étouffer en elles les sentiments généreux, s'il doit en résulter, ou qu'elles soient enlevées aux objets de leur tendresse, ou qu'ils leur sacrifient leur existence en les suivant dans l'exil. »

XXXV

On ne peut s'empêcher de s'étonner et cependant de s'émouvoir des angoisses de cette femme, à qui le monde

est ouvert, que sa maison, son père, ses enfants, sa patrie attendent, et qui se cramponne aux portes de Paris, comme si la terre et la vie allaient lui échapper avec l'horizon brumeux de cette ville! Elle part enfin pour Berlin, avec Benjamin Constant; elle y est accueillie par la belle reine de Prusse et par le prince Louis de Prusse, dont le sort était de succomber bientôt, l'une sous les insultes, l'autre sous le fer de Napoléon. La nouvelle du meurtre du duc d'Enghien lui arriva à Berlin; sa haine contre le meurtrier s'en réjouit autant que sa pitié s'en affligea pour la victime. C'était enfin un crime non-seulement contre la politique, mais contre la nature, à détester dans son persécuteur. On voit à l'accent du récit qu'elle fait de cet événement dans son livre, *Dix années d'exil*, qu'elle éprouva quelque chose de semblable à ce qu'éprouva Agrippine à la première révélation de l'inhumanité de son fils, une consternation mêlée de joie tragique, parce qu'elle avait enfin le droit de haïr celui qu'elle craignait.

« Je demeurais, dit-elle, à Berlin, sur le quai de la Sprée, et mon appartement était au rez-de-chaussée. Un matin, à huit heures, on m'éveilla pour me dire que le prince Louis-Ferdinand était à cheval sous mes fenêtres, et me demandait de venir lui parler. Très-étonnée de cette visite si matinale, je me hâtai de me lever pour aller vers lui. Il avait singulièrement bonne grâce à cheval, et son émotion ajoutait encore à la noblesse de sa figure. « Savez-vous, me dit-il, que le duc d'Enghien a « été enlevé sur le territoire de Baden, livré à une com- « mission militaire, et fusillé vingt-quatre heures après « son arrivée à Paris? » — « Quelle folie! lui répondis-je; « ne voyez-vous pas que ce sont les ennemis de la France « qui ont fait circuler ce bruit? » En effet, je l'avoue, ma haine, quelque forte qu'elle fût contre Bonaparte,

n'allait pas jusqu'à me faire croire à la possibilité d'un tel forfait. « Puisque vous doutez de ce que je vous dis, « me répondit le prince Louis, je vais vous envoyer le « *Moniteur*, dans lequel vous lirez le jugement. »

« Il partit à ces mots, et l'expression de sa physionomie présageait la vengeance ou la mort. Un quart d'heure après, j'eus entre mes mains ce *Moniteur* du 21 mars (30 pluviôse), qui contenait un arrêt de mort prononcé par la commission militaire séant à Vincennes contre *le nommé Louis d'Enghien!* C'est ainsi que des Français désignaient le petit-fils des héros qui ont fait la gloire de leur patrie. Quand on abjurerait tous les préjugés d'illustres naissances que le retour des formes monarchiques devait nécessairement rappeler, pourrait-on blasphémer ainsi les souvenirs de la bataille de Lens et de celle de Rocroi? Ce Bonaparte qui en a gagné des batailles! ne sait pas même les respecter; il n'y a ni passé ni avenir pour lui; son âme impérieuse et méprisante ne veut rien reconnaître de sacré pour l'opinion; il n'admet le respect que pour la force existante. Le prince Louis m'ecrivait en commençant son billet par ces mots : « Le nommé « Louis de Prusse fait demander à Mme de Staël, etc. » Il sentait l'injure faite au sang royal dont il sortait, au souvenir des héros parmi lesquels il brûlait de se placer. Comment, après cette horrible action, un seul roi de l'Europe a-t-il pu se lier avec un tel homme? La nécessité? dira-t-on. Il y a un sanctuaire de l'âme où jamais son empire ne doit pénétrer; s'il n'en était pas ainsi, que serait la vertu sur la terre? Un amusement libéral qui ne conviendrait qu'aux paisibles loisirs des hommes privés.

« Une personne de ma connaissance m'a raconté que peu de jours après la mort du duc d'Enghien, elle alla se promener autour du donjon de Vincennes. La terre en-

de les rassurer par l'affreuse garantie de l'assassinat d'un Bourbon. Dans la conspiration de Pichegru et de Moreau, Bonaparte savait que les républicains et les royalistes s'étaient réunis contre lui; cette étrange coalition, dont la haine qu'il inspire était le nœud, l'avait étonné. Plusieurs hommes, qui tenaient des places de lui, étaient désignés pour servir la révolution qui devait briser son pouvoir, et il lui importait que désormais tous ses agents se crussent perdus sans ressources, si leur maître était renversé; enfin, surtout, ce qu'il voulait, au moment de saisir la couronne, c'était d'inspirer une telle terreur que personne ne sût lui résister. Il viola tout dans une seule action : le droit des gens européen, la constitution telle qu'elle existait encore, la pudeur publique, l'humanité, la religion. Il n'y avait rien au delà de cette action; donc on pouvait tout craindre de celui qui l'avait commise. On crut pendant quelque temps en France que le meurtre du duc d'Enghien était le signal d'un nouveau système révolutionnaire, et que les échafauds allaient être relevés. Mais Bonaparte ne voulait qu'apprendre une chose aux Français, c'est qu'il pouvait tout, afin qu'ils lui sussent gré du mal qu'il ne faisait pas, comme à d'autres d'un bienfait. On le trouvait clément quand il laissait vivre; on avait si bien vu comme il lui était facile de faire mourir! »

Cette interprétation, la seule que puisse adopter l'histoire après un demi-siècle de conjectures, aurait été celle de Machiavel, comme elle fut celle de Mme de Staël et de M. de Chateaubriand : c'était un meurtre italien que le génie de la France se refusait à comprendre.

XXXVI

Mme de Staël apprit peu de jours après à Berlin la dernière maladie de M. Necker; elle partit précipitamment pour Coppet, espérant recevoir encore le dernier soupir de son père. Sa douleur, comme dans toutes les âmes émues, devient poésie sous sa plume.

« Dans ce fatal voyage de Weimar à Coppet, j'enviais toute la vie qui circulait dans la nature, celle des oiseaux, des mouches qui volaient autour de moi; je demandais un jour, un seul jour, pour lui parler encore, pour exciter sa pitié; j'enviais ces arbres des forêts dont la durée se prolonge au delà des siècles. Mais l'inexorable silence du tombeau a quelque chose qui confond l'esprit humain; et, bien que ce soit la vérité la plus connue, jamais la vivacité de l'impression qu'elle produit ne peut s'éteindre. En approchant de la demeure de mon père, un de mes amis me montra sur la montagne des nuages qui ressemblaient à une grande figure d'homme qui disparaîtrait vers le soir, et il me sembla que le ciel m'offrait ainsi le symbole de la perte que je venais de faire. Il était grand, en effet, cet homme qui, dans aucune circonstance de sa vie, n'a préféré le plus important de ses intérêts au moindre de ses devoirs, cet homme dont les vertus étaient tellement inspirées par sa bonté qu'il eût pu se passer de principes, et dont les principes étaient si fermes qu'il eût pu se passer de bonté.

« En arrivant à Coppet, j'appris que mon père, dans la maladie de neuf jours qui me l'avait enlevé, s'était constamment occupé de mon sort avec inquiétude. Il se faisait des reproches de son dernier livre, comme étant la cause de mon exil; et, d'une main tremblante, il écrivit, pendant sa fièvre, au premier consul, une lettre où il

affirmait que je n'étais pour rien dans la publication de ce dernier ouvrage, qu'au contraire j'avais désiré qu'il ne fût pas imprimé. Cette voix d'un mourant avait tant de solennité! cette dernière prière d'un homme qui avait joué un si grand rôle en France, demandant pour toute grâce le retour de ses enfants dans le lieu de leur naissance et l'oubli des imprudences qu'une fille, jeune encore alors, avait pu commettre, tout me semblait irrésistible; et, bien que je connusse le caractère de l'homme, il m'arriva ce qui, je crois, est dans la nature de ceux qui désirent ardemment la cessation d'une grande peine : j'espérai contre toute espérance. Le premier consul reçut cette lettre et me crut sans doute d'une rare niaiserie d'avoir pu me flatter qu'il en serait touché. Je suis à cet égard de son avis. »

On voit que l'impatience de Mme de Staël pour le séjour de Paris l'emportait encore dans son âme sur l'horreur du meurtre du duc d'Enghien, et qu'elle consentait à implorer celui qu'elle avait cessé d'estimer (dégradation de dignité du caractère qu'on ne pardonnerait pas dans un homme et qu'on déplore même dans une femme)! Implorer la tyrannie qu'on déteste, c'est s'enlever le droit de la détester. Toute cette époque de la vie de Mme de Staël fut pleine d'oscillations féminines qu'on ne peut justifier; on y sent la mauvaise influence d'un homme qui faisait fléchir son caractère sous ses propres versatilités. Elle se glorifiait devant les ennemis de Bonaparte du titre de victime, mais les seules victimes méritoires sont les victimes volontaires; l'héroïsme malgré soi est plus voisin de l'ostentation et du ridicule que de la vraie gloire. Éloignée de Paris, Mme de Staël avait besoin de changer de scène.

XXXVII

Après avoir payé à la mémoire de son père le tribut d'affection qu'elle lui avait toujours portée, dans une notice apologétique de sa vie et dans la publication de ses manuscrits, elle partit pour l'Italie, terre de son imagination. Son voyage était un poëme. Elle y prépara les matériaux de son plus important ouvrage littéraire, le roman poétique de *Corinne*. Corinne était sa propre personnification. Elle se retraçait elle-même sous ce nom. Une jeune femme, dont l'imagination enthousiaste anime, colore, passionne toute la nature et toute l'histoire en parcourant la plus grande scène du monde antique, inspire un amour d'admiration plutôt que de cœur à un voyageur anglais qu'elle rencontra à Rome.

L'amour plus méridional et plus absolu qu'elle ressent elle-même pour lui redouble son génie et divinise, pour ainsi dire, son enthousiasme. Les chants qu'elle improvise au Capitole ou au cap Misène lui méritent la couronne du Tasse et de Pétrarque.

Mais son amant s'épouvante de la splendeur de son idole ; il craint avec raison que cette divinité d'intelligence ne puisse redescendre sur la terre au rôle modeste d'épouse obscure et de mère de famille. Ses faibles yeux ne peuvent supporter tant d'éclat, son cœur modéré ne peut fournir d'aliment à tant de flammes. Il s'éloigne, il se décourage ; il épouse dans sa patrie une jeune parente d'une beauté virginale, d'un esprit médiocre, d'un caractère plus rassurant pour sa félicité domestique. Corinne, punie de sa beauté et de son génie, expire de tristesse sous l'excès même des dons qu'elle a reçus de la nature. Elle perd l'amour et la vie pour avoir conquis le bruit et la gloire.

Voilà le livre. On y sent à chaque page l'amertume d'une âme qui aurait voulu réunir dans une seule vie ce qui illustre l'existence et ce qui la voile, mais qui combat contre la nature des choses et contre la véritable destinée de la femme, qui est vaincue par le bon sens ou par ce qu'elle appelle les préjugés de la société.

Le livre de *Corinne* fut l'apogée du talent de Mme de Staël. Le style est un reflet brûlant du ciel d'Italie, aperçu par-dessus les cimes des Alpes. Tantôt voyage, tantôt roman, le voyage est incomplet, le roman est déclamatoire. Mais l'âme, tantôt virile, tantôt féminine de Mme de Staël, en inonde les pages d'une si magique et d'une si touchante poésie de cœur et de style, qu'on oublie le livre pour admirer l'écrivain. La jalouse persécution que Mme de Staël subissait ajoutait son intérêt à l'ouvrage. Le succès fut immense, le nom de Mme de Staël atteignit ou dépassa toutes les renommées littéraires du temps. Le siècle n'avait point de poëte français en vers, point d'orateur en action; il adopta cette femme comme la poésie et l'éloquence de l'époque. Elle revint jouir de sa gloire à Coppet, à Genève, à Rouen, à Auxerre, enfin dans une terre de M. de Castellane, à douze lieues de Paris, sans oser s'en rapprocher davantage. Le bruit qu'elle y faisait était trop grand pour le silence absolu que l'empire faisait en France.

XXXVIII

Mme de Staël reçut le 9 avril, anniversaire de la mort de son père, l'ordre de sortir de France et de résider à Coppet, sous la surveillance du préfet de Genève annexée par la conquête à l'empire. Le besoin de mouvement et de public la poussa bientôt au delà du Rhin. Elle séjourna quelque temps à Vienne, et s'y prépara, dans la société

des poëtes et des hommes de lettres, à illustrer la Germanie comme elle avait illustré l'Italie. Revenue à Coppet, en 1809, elle écrivit son livre de l'*Allemagne*, titre modeste sous lequel se cachait le plus beau commentaire du génie littéraire moderne en philosophie, en politique, en poésie : Corinne était éclipsée par l'auteur de *Corinne*. Le livre de l'*Allemagne* était plus qu'un livre ; c'était un manifeste européen contre le matérialisme de la philosophie du XVIII[e] siècle et contre la brutalité du despotisme français abaissant la pensée dans tout l'univers, afin d'abaisser les caractères.

Ce livre terminé, elle obtint avec peine l'autorisation de se rapprocher de quarante lieues de Paris pour en surveiller l'impression. Elle croyait que l'intention secrète de ce livre, cachée sous des commentaires littéraires, échapperait à la police inintelligente de l'empire. Mais la police avait la divination du despotisme ; elle ordonna des retranchements sans nombre au manuscrit. M[me] de Staël les consentit tous pour enlever le prétexte de l'interdiction du livre. L'ouvrage, enfin imprimé, devait paraître dans quelques jours et récompenser par une légitime admiration les longues veilles de l'écrivain, quand un ordre arbitraire du ministre de la police, Savary, duc de Rovigo, fit mettre en pièces les dix mille exemplaires. Le manuscrit échappa à peine à l'inquisition impériale par les soins furtifs de quelques amis. Cette mesure fut suivie d'un ordre de sortir de France dans le délai de trois jours. Frappée inopinément dans sa sécurité, dans sa liberté, dans sa gloire, M[me] de Staël implora pour toute grâce une prolongation de huit jours afin de se préparer à cette transplantation de son existence.

Napoléon avait dit à ceux qui lui demandaient grâce pour une femme : « Cette femme monte les esprits dans un sens qui ne convient pas à mes vues ; je ne sais com-

ment il se fait que, quand on l'a lue, on m'aime moins. » L'exécuteur impassible de ses rigueurs, Savary, ajouta, dans la lettre qu'il répondit à Mme de Staël, l'humiliation à la douleur. Cette lettre est un monument du dédain soldatesque du moment pour les suspects de génie et d'indépendance.

« J'ai reçu, madame, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Monsieur votre fils a dû vous apprendre que je ne voyais pas d'inconvénient à ce que vous retardassiez votre départ de sept à huit jours. Je désire qu'ils suffisent aux arrangements qui vous restent à prendre, parce que je ne puis vous en accorder davantage.

« Il ne faut point rechercher la cause de l'ordre que je vous ai signifié dans le silence que vous avez gardé à l'égard de l'empereur dans votre dernier ouvrage, ce serait une erreur : il ne pouvait pas y trouver une place qui fût digne de lui. Mais votre exil est une conséquence naturelle de la marche que vous suivez constamment depuis plusieurs années. Il m'a paru que l'air de ce pays-ci ne vous convenait point, et nous n'en sommes pas encore réduits à chercher des modèles dans les peuples que vous admirez.

« Votre dernier ouvrage n'est point français : c'est moi qui en ai arrêté l'impression. Je regrette la perte qu'il va faire éprouver au libraire, mais il ne m'est pas possible de le laisser paraître.

« Vous savez, madame, qu'il ne vous avait été permis de sortir de Coppet que parce que vous aviez exprimé le désir de passer en Amérique. Si mon prédécesseur vous a laissée habiter le département de Loir-et-Cher, vous n'avez pas dû regarder cette tolérance comme une révocation des dispositions qui avaient été arrêtées à votre égard. Aujourd'hui vous m'obligez à les faire exécuter strictement; il ne faut vous en prendre qu'à vous-même.

« Je mande à M. Corbigny de tenir la main à l'exécution de l'ordre que je lui ai donné, lorsque le délai que je vous accorde sera expiré.

« Je suis aux regrets, madame, que vous m'ayez contraint de commencer ma correspondance avec vous par une mesure de rigueur : il m'aurait été plus agréable de n'avoir qu'à vous offrir le témoignage de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

« Madame,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« *Signé* Le duc de Rovigo. »

« *P. S.* J'ai des raisons, madame, pour vous indiquer les ports de Lorient, la Rochelle, Bordeaux et Rochefort, comme étant les seuls ports dans lesquels vous pouvez vous embarquer. Je vous invite à me faire connaître celui que vous aurez choisi. »

XXXIX

Les deux fils de Mme de Staël, innocents des opinions et du génie de leur mère, se présentèrent en vain à Fontainebleau pour intercéder auprès de Napoléon; ils reçurent l'ordre de s'éloigner et furent compris dans l'exil. Le séjour de Coppet fut converti en prison d'État par le préfet de Genève. Les habitants ne pouvaient étendre leurs promenades que dans un rayon de deux lieues du château : les amis qui venaient les visiter encouraient eux-mêmes l'exil. M. Mathieu de Montmorency et Mme Récamier, deux cœurs tentés par le péril quand il fallait avouer ou consoler l'amitié, bravèrent cet ordre et subirent la peine de leur courageuse générosité.

« Le même jour, Napoléon frappa l'illustration et la vertu dans M. de Montmorency, la beauté dans Mme Récamier, et, si j'ose le dire, en moi quelque réputation de talent. Peut-être s'est-il aussi flatté d'attaquer le souvenir de mon père dans sa fille, afin qu'il fût bien dit que sur cette terre, ni les morts, ni les vivants, ni la pitié, ni les charmes, ni l'esprit, ni la célébrité, n'étaient de rien sous son règne. On s'était rendu coupable quand on avait manqué aux nuances délicates de la flatterie, en n'abandonnant pas quiconque était frappé de sa disgrâce. Il ne reconnaît que deux classes d'hommes, ceux qui le servent et ceux qui s'avisent, non de lui nuire, mais d'exister par eux-mêmes. Il ne veut pas que dans l'univers, depuis les détails de ménage jusqu'à la direction des empires, une seule volonté s'exerce sans relever de la sienne.

« Mme de Staël, disait le préfet de Genève, s'est fait une « existence agréable chez elle : ses amis et les étrangers « viennent la voir à Coppet; l'empereur ne veut pas souf- « frir cela. » Et pourquoi me tourmentait-il ainsi? Pour que j'imprimasse un éloge de lui? Et que lui faisait cet éloge, à travers les milliers de phrases que la crainte et l'espérance sont empressées à lui offrir? Bonaparte a dit une fois : « Si l'on me donnait à choisir entre faire moi- « même une belle action ou induire mon adversaire à « commettre une bassesse, je n'hésiterais pas à préférer « l'avilissement de mon ennemi. » Voilà toute l'explication du soin particulier qu'il a mis à déchirer ma vie. Il me savait attachée à mes amis, à la France, à mes ouvrages, à mes goûts, à la société; il a voulu, en m'ôtant tout ce qui composait mon bonheur, me troubler assez pour que j'écrivisse une platitude dans l'espoir qu'elle me vaudrait mon rappel. En m'y refusant, je dois le dire, je n'ai pas eu le mérite de faire un sacrifice. L'empereur voulait de moi une bassesse, mais une bassesse inutile;

car, dans un temps où le succès est divinisé, le ridicule n'eût pas été complet, si j'avais réussi à revenir à Paris, par quelque moyen que ce pût être. Il fallait, pour plaire à notre maître, vraiment habile dans l'art de dégrader ce qu'il reste encore d'âmes fières, il fallait que je me déshonorasse pour obtenir mon retour en France, qu'il se moquât de mon zèle à le louer, lui qui n'avait cessé de me persécuter, et que ce zèle ne me servît à rien. Je lui ai refusé ce plaisir vraiment raffiné ; c'est le seul mérite que j'aie eu dans la longue lutte qu'il a établie entre sa toute-puissance et ma faiblesse.

« La famille de M. de Montmorency, désespérée de son exil, souhaita, comme elle le devait, qu'il s'éloignât de la triste cause de cet exil, et je vis partir cet ami sans savoir si jamais sa présence honorerait encore ma demeure sur cette terre. C'est le 31 août 1811 que je brisai le premier et le dernier de mes liens avec ma patrie ; je le brisai, du moins, par les rapports humains qui ne peuvent plus exister entre nous ; mais je ne lève jamais les yeux au ciel sans penser à mon respectable ami, et j'ose croire aussi que dans ses prières il me répond. La destinée ne m'accorde plus une autre correspondance avec lui. »

XL

Cette page des mémoires de la femme persécutée dans ses amis respire la vengeance d'une âme libre ; elle atteste aussi plus de constance dans la dignité de l'âme que le despotisme n'était accoutumé à en rencontrer autour de lui. Si le gémissement est disproportionné au malheur chez une exilée au sein de sa famille, de son opulence et de ses jardins dans l'oasis enchantée du lac de Genève, on ne peut s'empêcher de reconnaître que Mme de Staël,

qui pouvait se relever de la proscription par une phrase d'éloge au despotisme, montra un véritable courage en la refusant. Femme, elle fut plus homme que les hommes : de trop illustres exemples pouvaient excuser sa faiblesse. Peu d'écrivains de cette époque se firent scrupule d'adorer au moins d'une génuflexion et d'un enthousiasme le maître de la force. M. Michaud, l'auteur royaliste du *Printemps d'un proscrit*, dédiait un *poëme impérial*, le treizième chant de l'Énéide, à la dynastie napoléonienne. M. de Chateaubriand célébrait, dans l'exorde d'un discours de réception à l'Institut, le nouveau *Cyrus* en style de prophète. M. de Maistre lui-même, le philosophe du despotisme, converti à l'usurpation par le succès, écrivait de Pétersbourg dans sa correspondance, aujourd'hui publiée, des adorations à la fortune de Napoléon. Si on la compare à ces hommes, Mme de Staël paraît seule plus grande que le sort. Ils y cédaient, elle lui résistait, et sa résistance est d'autant plus belle, qu'on ne lui demandait qu'une ligne de sa main pour prix de la faveur et de la liberté.

XLI

Elle se décida à la fuite. Le récit de cette fuite rouvre toutes les cicatrices d'un cœur de fille et de mère déchiré dans ses affections, dans ses souvenirs et dans ses habitudes.

« Déchirée la veille par l'incertitude, je parcourus, dit-elle, le parc de Coppet; je m'assis dans tous les lieux où mon père avait coutume de se reposer pour contempler la nature; je revis ces mêmes beautés des ondes et de la verdure que nous avions souvent admirées ensemble; je leur dis adieu en me recommandant à leur douce influence. Le monument qui renferme les

cendres de mon père et de ma mère, et dans lequel, si le bon Dieu le permet, les miennes doivent être déposées, était une des principales causes de mes regrets en m'éloignant des lieux que j'habitais; mais je trouvais presque toujours, en m'en approchant, une sorte de force qui me semblait venir d'en haut. Je passai une heure en prière devant cette porte de fer qui s'est refermée sur les restes du plus noble des humains, et là mon âme fut convaincue de la nécessité de partir. Je me rappelai ces vers fameux de Claudien, dans lesquels il exprime l'espèce de doute qui s'élève dans les âmes les plus religieuses lorsqu'elles voient la terre abandonnée aux méchants et le sort des mortels comme flottant au gré du hasard. Je sentais que je n'avais plus la force d'alimenter l'enthousiasme qui développait en moi tout ce que je puis avoir de bon, et qu'il me fallait entendre parler ceux qui pensaient comme moi pour me fier à ma propre croyance et conserver le culte que mon père m'avait inspiré. J'invoquai plusieurs fois, dans cette anxiété, la mémoire de mon père, de cet homme, le Fénelon de la politique, dont le génie était en tout l'opposé de celui de Bonaparte; et il en avait, du génie : car il en faut au moins autant pour se mettre en harmonie avec le ciel que pour évoquer à soi tous les moyens déchaînés par l'absence des lois divines et humaines. J'allai revoir le cabinet de mon père, où son fauteuil, sa table et ses papiers sont encore à la même place; j'embrassai chaque trace chérie; je pris son manteau, que jusqu'alors j'avais ordonné de laisser sur sa chaise, et je l'emportai avec moi pour m'en envelopper si le messager de la mort s'approchait de moi. Ces adieux terminés, j'évitai le plus que je pus les autres adieux qui me faisaient trop de mal, et j'écrivis aux amis que je quittais, en ayant pris soin que ma lettre ne leur fût remise que plusieurs jours après mon départ.

« Le lendemain samedi, 23 mai 1812, à deux heures après midi, je montai dans ma voiture en disant que je reviendrais pour dîner; je ne pris avec moi aucun paquet quelconque. En descendant l'avenue de Coppet, je m'évanouis; ma fille me prit la main et me dit : « Ma mère, « songe que tu pars pour l'Angleterre, le pays de la li- « berté. » A Berne, mon fils me quitta, et, quand je ne le vis plus, je pus dire comme lord Russel : « La douleur « de la mort est passée. »

Après avoir traversé l'Allemagne et la Pologne, elle se rendit en Russie pendant que Napoléon marchait avec un million d'hommes sur Moscou. L'empereur Alexandre la reçut à Pétersbourg comme il aurait reçu une alliée qui lui apportait pour concours l'opinion du monde libre, cette puissance qui équivaut aux armées et qui leur survit. Cependant elle n'osa pas résider ouvertement dans le seul pays ennemi de la France où sa résidence eût été un crime, puni peut-être dans la fortune de ses enfants. Elle chercha un asile à Stockholm auprès de ce même Bernadotte devenu prince royal de Suède. Tout fait présumer qu'elle augurait alors une fortune plus haute encore pour cet ancien ami, transfuge de la république, ennemi caché de Napoléon, allié secret et bientôt allié avoué de ses ennemis, que le flot de la guerre avait porté sur le trône de Suède et qu'un autre reflux pouvait reporter sur le trône de France. Bernadotte, Moreau et Mme de Staël étaient alors les trois *Coriolans* de leur patrie.

Mais Mme de Staël n'était Française que par la conquête et par la servitude. Ce qui était crime dans Moreau et dans Bernadotte n'était en elle que légitime aspiration de sa liberté personnelle et de la liberté du monde. Après quelques mois de séjour à Stockholm, elle passa en Angleterre; elle y fut reçue avec l'enthousiasme dû à son nom, à son génie, à son indépendance. Ce fut là qu'elle vécut

pendant ces deux dernières années où la fortune de Napoléon, s'écroulant pièce à pièce aussi rapidement qu'il l'avait construite, coalisa l'Europe soulevée contre lui et vengea, par l'invasion de Paris, l'invasion de tant de capitales.

XLII

Ces représailles déplorables, mais ordinaires, du sort, rouvrirent Paris à Mme de Staël. Elle y rentra avec les Bourbons et avec la liberté constitutionnelle; elle y rentra, de plus, comme une exilée de la gloire que l'enthousiasme de sa patrie venge d'une longue oppression. Quel que soit le deuil de convenance qu'elle affectât un moment de porter sur les revers de l'empereur, sur la ruine de l'empire, sur l'invasion de la patrie, on ne peut croire à la sincérité bien poignante de cette douleur. Elle avait été elle-même un des membres les plus efficaces de cette coalition; elle avait recruté, comme Annibal, des ennemis à Napoléon dans tout l'univers; elle n'était rentrée que par la brèche de Paris dans Paris; elle y retrouvait la patrie, la fortune, la liberté, l'exercice de son génie, l'écho tout français de sa gloire, une grande influence sur les esprits, sur les souverains coalisés, sur les Bourbons eux-mêmes. Ces hypocrisies de sentiment ne siéent pas au véritable génie; le captif ne maudit pas sincèrement la main qui brise ses chaînes.

La rentrée de Mme de Staël fut une restauration comme celle de Louis XVIII. Le roi la combla de faveurs comme roi et comme lettré; il caressa dans Mme de Staël la fille de M. Necker dont jeune il avait partagé les opinions libérales, l'ennemie de Napoléon, la femme éloquente, la femme poëte, la femme politique qui, par son exemple et par son influence, ramenait aux Bourbons les républi-

cains convertis à la monarchie tempérée. Elle ne fut pas un débris à cette époque, elle fut une puissance; son salon, où se groupaient pour l'entendre tous les hommes éminents de toutes les opinions et de toutes les nations réunis par la coalition à Paris, devint la tribune du monde. Jamais elle ne régna plus universellement sur la pensée de l'Europe. Indépendamment de ses opinions anglaises, qui la portaient à favoriser l'établissement d'un régime représentatif en France pour corriger une longue servitude et pour retremper les mœurs avilies par le despotisme, elle avait un grand intérêt de famille à complaire au roi.

La France devait à son père deux millions, que M. Necker en fuyant de Paris avait laissés en gage au trésor public. Ces deux millions, englobés dans les banqueroutes générales de la révolution, ne pouvaient être restitués à la famille de M. Necker que par une justice exceptionnelle du prince; elle en sollicitait la restitution. Cette faveur dépendait de la bienveillance autant que de l'équité du roi; une opposition acerbe et prématurée aurait aigri le gouvernement qu'il fallait fléchir. Les Bourbons n'étaient donc pas seulement pour Mme de Staël la liberté et la patrie, ils étaient la fortune : elle les accueillait par réminiscence, mais elle les accueillait aussi par politique.

XLIII

Elle se hâta de profiter de la liberté de la pensée et de la parole pour publier son premier titre de gloire, ce beau livre de l'*Allemagne* que Napoléon avait fait impitoyablement lacérer par ses censeurs.

Ce livre, retardé ainsi par la brutalité du despotisme, parut bien plus à son heure en ce moment qu'il n'aurait

fait trois ans plus tôt, au milieu des destructions de la guerre européenne et au bruit de l'écroulement de l'empire. Napoléon, sans le vouloir, avait servi par cette tyrannie la gloire de son ennemie : ce livre fut la restauration du spiritualisme dans la philosophie, de l'originalité dans la littérature, de la liberté dans la politique, de la conscience dans l'esprit humain. Il fit pour la littérature ce que le *Génie du Christianisme* de M. de Chateaubriand avait fait pour le catholicisme; il fit plus, car dans son livre de l'*Allemagne* Mme de Staël inaugurait une force nouvelle dans le domaine de l'intelligence et de l'art. Elle créait, au lieu de la monarchie classique et plagiaire des lettres grecques et latines, la république du génie. La France se mourait d'imitation dans le fond et dans la forme des œuvres de l'esprit; elle lui ouvrait des sources neuves et intarissables d'inspiration dans l'originalité, cette muse qui se rajeunit avec les siècles. Elle trouvait le génie dans l'âme au lieu de le chercher dans l'artifice; elle faisait de la pensée exprimée par la littérature non plus un métier, mais une religion; elle réhabilitait le verbe humain avili par les lettrés de profession jusqu'à un vain batelage de mots et d'images transmis d'Athènes à Rome et de Rome à nous par les écoles.

Penser fortement, sentir sincèrement, agir dignement, parler éloquemment, agir au besoin héroïquement, étaient à ses yeux une même condition littéraire. La religion, la liberté, l'amour, la vertu, faisaient partie essentielle du génie. La littérature ainsi comprise, au lieu d'être un jeu de l'esprit, devenait une sublime morale révélée par le talent : c'était le culte du beau inséparable du bien et confondant la vérité et la gloire; en un mot, la littérature de la conscience au lieu de la littérature de l'imagination.

XLIV

Cette critique créatrice de Mme de Staël, appliquée avec une merveilleuse éloquence aux grandes œuvres philosophiques, lyriques ou dramatiques des grands écrivains du Nord, procédait par l'admiration au lieu de procéder par le dénigrement. C'est à la flamme de l'enthousiasme qu'elle faisait comparaître le génie, non pour énumérer froidement ses taches, mais pour s'extasier sur ses chefs-d'œuvre. L'homme grandissait aux yeux de l'homme, au lieu de se rapetisser à cette optique; on sortait de cette étude comme d'un temple, d'où l'on venait contempler les merveilles de l'esprit humain et où la grandeur de l'intelligence révélait la grandeur de celui qui l'a créé; l'admiration devenait piété. Un tel livre était l'hymne du spiritualisme chanté par une voix émue sur les débris de la littérature matérialiste qui venait d'apostasier Dieu, l'âme, l'immortalité, la liberté, et de se ravaler au service et à la glorification de la tyrannie.

Le style de l'écrivain de l'*Allemagne* était partout à la hauteur de cette pensée : c'était un chant plutôt qu'un style.

XLV

Ce livre était le résumé vivant de la pensée d'un grand esprit que l'étude approche de la sainteté, l'explosion éclatante d'une âme chargée par une longue vie et prête à s'évanouir dans sa lumière. Il eut peu de lecteurs comme ce qui dépasse le vulgaire, mais il forma, entre ceux qui le lurent et qui le comprirent, la famille intellectuelle de Mme de Staël, la secte du beau, la religion de l'esprit.

Elle se reposait cependant en écrivant, pour le vulgaire cette fois, un dernier livre, bien plus populaire, parce qu'il condescendait à bien plus de faiblesses d'esprit et à bien plus de banalités de son temps. Nous voulons parler de ses *Considérations sur la révolution française*. Ce livre, publié après sa mort, eut sa récompense dans l'engouement du jour, cette contrefaçon courte et fausse de la vraie gloire.

Une femme peut être un grand philosophe, un grand poëte, un grand écrivain, nous venons de le voir. Elle peut être difficilement un grand homme d'État et un grand historien politique. L'impartialité est la condition essentielle de l'histoire et de l'homme d'État. Quelle femme, et c'est là sa vertu, peut être souverainement impartiale? La femme est l'être passionné ou elle cesse d'être femme : la passion et l'impartialité s'excluent. Le sentiment élève souvent la femme jusqu'à l'héroïsme, jamais jusqu'à l'impassibilité, cette sérénité supérieure de l'esprit, condition de la politique et de l'industrie. Juger, c'est n'incliner pour aucun parti; la femme incline toujours du côté du cœur, M[me] de Staël inclinait nécessairement du côté de son père. Ce n'était pas la vérité qui était pour elle la vérité, c'était M. Necker; or M. Necker n'était qu'un homme de bien, un sophiste consciencieux. M[me] de Staël, élevée à cette école d'où sortit plus tard la secte politique de 1830, qu'on appela doctrinaire, non à cause de ses doctrines, mais à cause de son dogmatisme, ne comprenait pas assez la révolution française pour en écrire.

La révolution française, ou plutôt la révolution européenne, couvant et éclatant dans le foyer de la France, avait deux buts : un but humain, l'émancipation de la classe la plus nombreuse, ou du *peuple*, de toute servitude et de toute inégalité aristocratique; un but surhumain,

l'émancipation de la raison et de la conscience de toute religion imposée et de toute servitude religieuse; le détrônement des castes privilégiées par la loi, et le détrônement des Églises d'État : la loi égale et la foi libre, voilà la révolution. La question monarchique n'y était que secondaire et presque indifférente. L'égalité devant la loi, et la liberté devant la foi solidement constituée, il importait peu à cette révolution que le pouvoir exécutif ou le ressort actif du gouvernement politique s'appelât roi ou président, monarque ou dictateur, qu'il fût héréditaire ou qu'il fût électif; mais il importait infiniment que ce grand ressort actif du gouvernement fût affranchi de toute aristocratie privilégiée et de toute théocratie prédominante. Les citoyens égaux, les prêtres libres, les religions volontaires, les cultes salariés par eux-mêmes et dans la mesure de la foi qu'ils admettront, les concordats abolis, Dieu hors la loi parce qu'il est au-dessus de toute loi, tels étaient et tels sont les dogmes que la révolution française s'est donné mission d'établir en faits. Elle a pu être entravée comme toute entreprise humaine, tantôt par les anarchies, tantôt par les despotismes militaires, ces phases habituelles et courtes de toutes les révolutions; mais elle se continuera jusqu'à ce qu'elle soit parvenue à ses deux fins. Elle n'est pour cela ni antisociale, ni antireligieuse, puisqu'elle a pour objet de faire triompher la justice des privilèges, cette tyrannie des castes, et de faire triompher la foi des superstitions, cette tyrannie de l'esprit. C'est un second accès, mais plus radical, de la réforme du XVIe siècle; mais au lieu de la réforme ou du protestantisme qui ne fut qu'un schisme dans la politique et dans la foi, c'est une réforme par la raison, c'est-à-dire une rénovation progressive du corps et de l'âme de la société européenne. Quiconque ne discerne pas cette double philosophie de la révolution française ne peut ni la

comprendre, ni la juger, ni l'aimer, ni la raconter. Il en verra tour à tour, avec fanatisme ou avec horreur, tantôt une phase, tantôt une autre : ici une vertu, là un crime; ici une sédition, là une réaction; aujourd'hui 1789, demain 1793; ici la gloire, là la *terreur;* un flux et un reflux, un échafaud, un trône, une anarchie, un despotisme; mais il n'en saisira jamais d'un seul coup d'œil l'ensemble, la tendance, les fausses routes, les progrès, les chutes, les repos, les recrudescences, les colères, les découragements, le vrai courant.

Or Mme de Staël ne comprenait de cette révolution que ce qui en était compris, en 1789, dans le salon aristocratique et courtisanesque et dans l'esprit étroit de M. Necker. La révolution ne fut jamais pour elle, comme pour M. Necker, que la dépossession de la noblesse de cour par une bourgeoisie aristocratique, une meilleure répartition de l'impôt en faveur des plébéiens propriétaires, une administration des finances contrôlée par des États généraux composés de trois ordres, et tout au plus une représentation nationale divisée en deux assemblées, l'une héréditaire, l'autre élective, partageant le pouvoir législatif avec un roi limité. Tout ce qui dépassait dans l'âme de la révolution ce cadre étroit et arbitraire n'existait pas pour ces familiers de M. Necker. C'était là leur horizon, ils ne voyaient rien au delà, et encore avait-il fallu l'insurrection nationale des États généraux et le grand geste de Mirabeau à la tribune, le 14 juillet, pour leur faire accepter cette fusion des ordres de l'État et cette limitation de la royauté et de l'aristocratie. Toute la politique de Mme de Staël se résumait donc, en 1814 comme en 1790, dans un plagiat de la constitution anglaise, constitution antipapale et antiplébéienne, faite par la révolution tout aristocratique et tout ecclésiastique de 1688, et qui s'était arrêtée selon sa nature à une aristocratie parlementaire et à une

Église d'État. Tel était le modèle de la révolution et le type de constitution que M. Necker et ses amis rêvaient pour la France. Tel était le texte que Mme de Staël commentait avec une vaine éloquence dans ses *Considérations sur la révolution française*. Un texte si faux ne pouvait découler qu'en sophismes plus ou moins spécieux et en applications plus sophistiques encore. C'était le lit de Procruste sur lequel une femme plébéienne de naissance, aristocrate de société, protestante de religion, couchait le géant révolutionnaire du XVIIIe siècle pour l'y rapetisser à la mesure de la féodalité et du puritanisme anglais du XVIIe siècle. Il ne pouvait sortir d'un tel effort qu'une constitution imitée et caduque, une royauté enchaînée, une chambre des pairs héréditaire, une chambre des communes ombrageuse, une anarchie à trois pouvoirs, placées en face les unes des autres, pour se condamner à la lutte ou à l'immobilité. Mais il y a des mensonges de circonstance qui ont pour un moment le succès d'une vérité. On voit souvent ce phénomène dans les révolutions au moment où les partis, fatigués ou impuissants, ont besoin de se mentir à eux-mêmes et aux autres, pour feindre une transaction nécessaire à tous, et pour attendre une occasion de rompre la trêve. Tel fut le prétexte du succès du livre de Mme de Staël sur la révolution française. La royauté restaurée jouissait des respects qu'une fille de M. Necker affectait pour elle; ces respects lui paraissaient une grande sanction, donnée par une femme révolutionnaire elle-même, de sa nécessité; l'aristocratie, relevée de ses chutes dans une chambre des pairs souveraine, se félicitait d'une institution qui l'élevait politiquement plus haut qu'avant la révolution; enfin les révolutionnaires de toute date et de toute nature, abrités dans une constitution quelconque, ne tarissaient pas en feinte admiration pour un livre qui accordait dans une chambre plébéienne

la réalité du pouvoir aux plébéiens ambitieux et éloquents.

Une secte qui naissait alors dans le salon de Mme de Staël, et qui a possédé le pouvoir sous deux règnes depuis, la secte jeune, lettrée et publiciste des doctrinaires, ces habiles exploitateurs des demi-révolutions, fit de ce livre son Évangile; la France devint anglaise avec eux. Ils préconisèrent jusqu'au fanatisme du plagiat cette monarchie parlementaire importée de Londres à Paris, qui les éleva et qui les précipita deux fois avec elle. Ils crurent avoir arrêté la révolution à leur formule, mesurant sa dose de royauté au roi, sa dose de privilége à l'aristocratie, sa dose d'influence à l'Église, sa dose de liberté à la nation. Mme de Staël le crut avec eux; elle enfanta cette génération d'hommes d'État. Ce fut le fruit de son livre et l'éblouissement de ses dernières années. Quel homme d'État véritable pourrait relire aujourd'hui ce livre sans être arrêté à chaque ligne par un contre-sens, par un sophisme, par une illusion? Le style seul est viril, la politique est chimérique; l'histoire est une histoire de famille, un piédestal à M. Necker, de la philosophie de coterie, de la littérature sur la révolution! Mais il y a une heure pour tout dans la vie des peuples, c'était en France l'heure de l'Angleterre. L'engouement britannique possédait Paris. Mme de Staël, en le caressant, devint l'oracle du jour. Elle écrivait avec génie le non-sens du vulgaire. Une seule vertu émane de son livre, une haine romaine contre la tyrannie.

XLVI

Le retour de Napoléon au 20 mars 1815 la surprit dans ce travail de Pénélope que quelques baïonnettes allaient déchirer. L'état de son âme est trop fidèlement

et trop admirablement retracé par un écrivain de génie, M. Villemain, dans ses souvenirs de cette époque, pour que nous laissions peindre à un autre qu'à ce grand peintre les angoisses d'une femme qui furent en ce moment les angoisses de toute une nation.

« Souvent depuis quelques mois, dit M. Villemain, j'avais vu Mme de Staël dans cette maison et ailleurs éclairer d'une vive lumière quelques entretiens accidentels sur la politique, les lettres, les arts; parcourir le passé et le présent comme deux régions ouvertes partout à ses yeux; deviner ce qu'elle ne savait pas; aviser par le mouvement de l'âme ou l'éclair de la pensée ce qui n'était qu'un souvenir enseveli dans l'histoire; peindre les hommes en les rappelant : juger, par exemple, le cardinal de Richelieu avec une sagacité profonde, et il faut ajouter une noble colère de femme; puis l'empereur Napoléon, qui résumait pour elle tous les despotismes, et que sa parole éloquente retrouvait à tous les points de l'horizon comme une ombre gigantesque qui les obscurcissait. Elle ne lui gardait pas de haine dans sa chute; mais elle haïssait l'autorité de ses exemples, la corruption funeste qu'ils avaient répandue, et cette doctrine de la fatalité, du mensonge et de la force qu'elle sentait et qu'elle prévoyait survivante après lui. Avec quelle admiration curieuse nous l'avions encore entendue remuer tant de questions naguère interdites et comme inconnues en France : les principes de l'ancien droit public de l'Europe; les causes populaires de la victoire actuelle des droits coalisés; le travail tardif et la solidarité pour longtemps indissoluble de la coalition; les instincts différents et pourtant compatibles des monarques héréditaires et des parvenus au trône, d'Alexandre et de Bernadotte; enfin le génie collectif et pourtant inépuisable de l'Angleterre, pouvant au besoin se passer du hasard d'un

grand homme pour faire de grandes choses, et, forte d'une institution qui lui fournit toujours à temps des hommes résolus et capables, achevant, par la ténacité de lord Liverpool et de lord Castlereagh, ce qui avait consumé le génie et l'espérance de Pitt!

« Puis de ces hauteurs et de ces mille points de vue spéculatifs et anecdotiques où se plaisait Mme de Staël, nous l'avions entendue revenant sans cesse à la France, insistant avec une joie naïve d'amour-propre sur l'ascendant que la paix et la liberté légale allaient rendre à cette terre natale de l'intelligence, disait-elle, à cette métropole des esprits dont la civilisation de l'Europe était une colonie. Et que de fois encore, du milieu de toutes ces thèses si animées, de tout ce déplacement soudain de raison virile et d'éloquence, je l'avais vue passer vivement à des intérêts privés, les faire valoir avec le même feu, donner à quelque mérite modeste ou disgracié un appui décisif, par ces paroles d'une séduction impérative ou d'une bonté touchante, comme elle en savait dire aux hommes politiques le plus à l'abri de l'émotion!

« Que de fois, par cette ardeur conciliante qui lui était un lien avec les meilleurs représentants de tous les partis, et par ce droit légitime de son esprit qui ne lui donnait guère moins de pouvoir sur M. de Blacas ou sur M. de Montmorency, que sur M. de Lafayette ou sur le baron Louis, je l'ai vue, dans la même soirée, faire admettre dans la maison du roi un homme de mérite aussi indépendant que malheureux, réintégrer dans leurs emplois quelques agents impériaux et dévoués, mais avec honneur, au pouvoir qu'elle avait combattu, et servir de son crédit des hommes de lettres qui, pendant son exil, avaient eu le malheur de nier son talent.

« Mais ce soir-là toute sa vivacité de libres pensées et de verve originale, toute cette chaleur de sympathie et

de bienfaisance était comme éteinte par un seul et absorbant intérêt. Sous la parure qu'elle portait d'ordinaire à la fois brillante et négligée, sous ce turban de couleur écarlate qui renfermait à demi ses épais cheveux noirs et s'alliait à l'éclat expressif de ses yeux, Mme de Staël ne semblait plus la même personne : son visage était abattu et comme malade de tristesse. Le feu d'esprit, qui habituellement le traversait et l'animait de mille nuances rapides, ne s'y marquait plus que par une expression singulière de mobile et pénétrante inquiétude, une sorte de divination dans le chagrin : on se sentait affligé en la voyant. On avait devant les yeux non pas l'historien, mais la victime de *dix années d'exil*, la personne qui avait soutenu au prix de tant de douleurs un long défi contre le pouvoir absolu, avait compté en désespérant chacun de ses victorieux progrès, avait souffert ses rigueurs croissantes, les avait pressenties plus dures encore, et s'était enfin délivrée du mal par une fuite hardie, semant sur sa route de Genève à Londres, en passant par la Russie et la Suisse, la protestation contre la conquête universelle et le serment d'une résistance à vie.

« Seulement à l'affliction grave et agitée de ses traits, il semblait que toute cette série d'épreuves épuisées successivement par elle lui réapparaissait en masse dans l'avenir, à elle plus avancée dans la vie et d'une santé déjà languissante, et l'on eût dit en même temps, à l'effort de courage qui dominait sa tristesse, qu'elle se résignait à être frappée à mort par le triomphe de ce qu'elle avait le plus haï, le plus redouté, mais qu'elle en attendait, avec plus d'indignation encore que d'effroi personnel, bien d'autres maux pour le monde, pour la France et pour la grande cause qu'elle avait tant aimée. Un intérêt intime se mêlait alors en elle à l'anxiété publique ; quelques jours auparavant son âme était tout entière à des soins

de famille, à l'union la plus digne préparée pour sa fille, à la pensée du jeune homme de si noble nom et de si grandes espérances que sa fille et elle avaient choisi, et maintenant c'étaient des apprêts d'une fuite nouvelle, l'attente d'un nouvel ébranlement de l'Europe, d'une ruine publique où pouvait s'abîmer tout bonheur privé, qui de toutes parts obsédaient cette âme active, que les incertitudes ordinaires de la vie suffisaient à troubler parfois jusqu'à la souffrance.

« En ce moment le tourment d'angoisse et de douleur de Mme de Staël paraissait extrême, mais sans incertitude, et sa résolution était invariablement prise pour être exécutée sur l'heure, soit qu'elle sût déjà l'événement de Lons-le-Saulnier et toutes ses conséquences, soit qu'elle eût conclu de l'état intérieur des Tuileries, d'où elle venait, la perte absolue de toute espérance. Elle n'eut pas de conversation générale, mais seulement quelques paroles expressives échangées avec les personnes les plus considérables de la réunion.

« A quelques nouvelles plus ou moins faussement favorables, à l'annonce d'une noble lettre de M. Octave de Ségur, parti pour rejoindre, comme aide de camp, le maréchal, à Lons-le-Saulnier, sa réponse était un sourire d'une tristesse inexprimable; elle serra longtemps la main de M. de Lafayette, et lui dit devant deux amis qui mêlaient leurs vœux aux siens : « Dans ce chaos prochain, « vous devez demeurer, vous devez paraître, pour ré-« sister au nom du droit et représenter 1789. Moi, je n'ai « plus que la force de fuir. Cela est affreux. » D'autres paroles, plus abandonnées, exprimaient, dit-on, avec une lucidité étonnante dans un pareil trouble public et privé, toutes les conditions de mécontentement intraitable, de secrètes hostilités, de défections cachées sous l'alliance dont Napoléon allait être entraîné de toutes parts à l'in-

térieur avec les périls et les démonstrations implacables du dehors.

« Mme de Staël fit encore quelques adieux plus marqués ou plus intimes que les autres à Mme de Rumfort, qui, malgré son calme ordinaire et sa philosophie de personne riche et invulnérable, commençait à s'agiter un peu de l'inquiétude universelle ; elle dit : « Restez tranquille ici, vous, chère madame, vos noms vous protégent, votre maison sera parfois comme a été la mienne, l'hospice des blessés politiques de tous les partis. Vous aurez encore au profit des persécutés quelque accès dans la cour de cet homme qui est parti despote vaincu, et qui revient tyran déguisé. Il sera obligé, cette fois, de ménager un peu d'abord même ceux qu'il appelait des *idéologues*, vos amis Tracy, Sieyès, Volney, Garat; mais, moi, il me hait, il hait en moi mon père, mes amis, nos opinions à tous, l'esprit de 1789, la charte, la liberté de la France et l'indépendance de l'Europe. Il sera ici demain, quelle comédie jouera-t-il au début ? Je l'ignore ; mais vous savez ce qu'il a dit à Lyon, ses promesses générales d'oubli et ses affiches de proscriptions individuelles. Ses griffes ont déjà reparu tout entières avant qu'il ait bondi jusqu'à nous. Je n'ai pas d'armée entre lui et moi, et je ne veux pas qu'il me tienne prisonnière, car il ne m'aura jamais pour suppliante. Adieu, chère madame. » Et peu de minutes après, Mme de Staël et quelques amis plus affidés de sa personne et de sa famille étaient sortis du salon pour partir cette nuit même.

XLVII

Coppet fut comme toujours son asile, mais cet asile cette fois était à l'abri de la violence de son persécuteur;

il n'était pas autant à l'abri de ses séductions : tout semble indiquer que les plus chers et les plus habiles intermédiaires entre Mme de Staël et Napoléon furent employés pour assurer une réconciliation dont les deux millions toujours en suspens dans la main du gouvernement français seraient le gage. Le retour à main armée de l'île d'Elbe était incontestablement le plus grand attentat de Napoléon contre la conscience publique, contre la paix du monde, et contre la fortune de la France. Après avoir amené par un reflux fatal, mais naturel, l'invasion étrangère dans les murs de Paris; après avoir traité, libre encore de sa personne à Fontainebleau; après avoir abdiqué et résigné le trône aux Bourbons, se servir des armes d'honneur qu'on lui avait laissées dans son asile pour violer la foi jurée, les traités, la paix du monde, descendre avec des troupes et du canon sur le rivage de la patrie, embaucher l'armée, corrompre les généraux, déchirer la constitution, chasser du trône le roi nécessaire et réconciliateur, pour ramener par un nouveau défi l'Europe entière au cœur de la France, et pour lui faire perdre à Waterloo les dernières gouttes de son sang, certes il n'y avait d'excuse à un pareil acte que l'ennui personnel de l'empire perdu, et l'impatience d'une ambition qui comptait le monde pour rien devant un caprice de domination ou de gloire. Napoléon le sentait lui-même et cherchait à colorer son attentat d'un prétexte de patriotisme. Il se présentait avec une impudeur qui dénote assez son mépris pour la conscience humaine, comme le restaurateur de cette liberté qu'il avait détrônée. Ses paroles, ses proclamations étaient d'un despote repentant et presque d'un républicain. Ce n'était plus l'empire, c'était la dictature qu'il demandait l'épée à la main. Il faisait entreluire à travers les fusils de ses vétérans des lueurs de constitution populaire et de vieux républicanisme qui fascinaient la multitude et qui

prêtaient un prétexte aux tergiversateurs. L'accession de Mme de Staël à son nouveau règne aurait été une bonne fortune pour sa politique; sa réputation de libéralisme, son talent, son nom, son influence sur l'opinion de l'Europe, auraient donné à sa conversion à l'empire la valeur d'un manifeste européen. Qui pouvait hésiter à se rallier à un dictateur que sa plus implacable ennemie déclarait nécessaire à la patrie et à la liberté? Rien ne fut négligé pour ébranler l'opposition de Mme de Staël. Un républicain sincère, Carnot, venait de consentir à s'allier au despotisme, par fanatisme pour des frontières. Un terroriste assoupli, Fouché, venait d'accepter le ministère de la police, s'approchant du cœur pour étudier de plus près l'heure de le frapper. Enfin un exemple plus sophistique et plus monstrueux de défection aux principes et aux sentiments venait d'être donné de plus près à Mme de Staël par un homme dont l'ascendant avait été autrefois tout-puissant sur son cœur. Les versatilités effrontées de Rome sous le Bas-Empire n'ont rien dans Tacite qui égale l'apostasie de soi-même en quelques heures par Benjamin Constant. Ce publiciste de la liberté et de la Restauration venait d'appeler aux armes tous les cœurs et tous les bras contre le tyran qui s'approchait de la capitale; son manifeste, devenu le dernier cri de la liberté, frémissait encore dans toutes les voix de l'Europe libre, quand on apprit que ce *Caton*, appelé d'un signe aux Tuileries et vêtu en courtisan de César, était devenu en vingt-quatre heures le conseiller intime et salarié du tyran sur la tête duquel il venait de conjurer le poignard du monde. Mépris de soi-même, ou mépris du genre humain, Benjamin Constant laissa cette énigme à deviner à la postérité. Le cynisme fut avéré, le motif inconnu; mais ce qu'il y a de plus inexplicable pour les hommes qui n'ont pas sondé jusqu'au scandale les impudeurs de l'esprit de parti, c'est que ce

même Benjamin Constant devint, trois mois après, un des *bienvenus* de la seconde restauration des Bourbons; puis quelques années plus tard, la voix, l'oracle et le modèle des puritains de la liberté; puis le complice rémunéré de la révolution de 1830; puis une renommée de secte; puis une mémoire apprenant à tout mépriser dans les temps de partis, même l'estime des hommes.

XLVIII

On croit que Mme de Staël, tout en gémissant sur la versatilité de son ancien ami, eut, sinon quelque faiblesse, au moins quelques ménagements pour Napoléon pendant les *Cent-Jours*, soit qu'elle eût une généreuse pitié pour le tyran luttant avec l'adversité qu'il supportait moins bien que les victoires; soit qu'elle espérât mieux de la liberté sous un second règne obligé de mendier du républicanisme le pardon du premier; soit qu'elle se défiât de la fortune, et que, dans l'intérêt de ses enfants, elle crût devoir laisser une porte entr'ouverte à la restitution des deux millions dont le gouvernement marchandait son silence. Cet exil, volontaire cette fois, dans la délicieuse demeure de Coppet, loin du bruit des armes qui décidaient du sort du monde sans altérer sa félicité domestique, ressemblait au recueillement de Cicéron dans son Tusculum pendant que César l'invitait à venir à Rome pour y partager l'amitié du maître du monde.

C'est dans ces beaux lieux, époque troublée mais culminante de sa vie, que nous entrevîmes une seule fois la figure de la femme historique dont nous retraçons aujourd'hui l'image. Nous retrouvons en ce moment l'impression fugitive de cette apparition, dans une lettre à un de nos amis d'enfance qui nous a été restituée après la

mort de cet ami : nous demandons pardon au lecteur d'en détacher cette page ; mais elle atteste, par le fanatisme de la curiosité dont elle est pleine, l'enthousiasme et l'éblouissement que le nom de l'auteur de *Corinne* inspirait à la jeunesse de son temps.

. . . .
. . . .

« . . . . Tu me demandes si j'ai vu Mme de Staël, pendant mon séjour sur les bords du lac de Genève ? Tu me rappelles les journées que nous avons passées ensemble, il y a quelques mois, dans la vallée d'***, à circuler vainement autour des murs du parc d'un autre grand poëte pour apercevoir seulement de loin son ombre se glissant à travers les arbres sur les allées de son jardin. Hélas ! je n'ai guère été plus heureux à Coppet qu'à ***. Notre timidité nous porte toujours malheur. A quel titre et sous quel prétexte me présenter aux portes de son château, et dans quel costume ? Tu sais que je voyage à pied et en veste de toile, portant tout mon bagage dans un mouchoir de soie, au bout de la branche de houx que tu m'as donnée à Chambéry, quand nous allâmes visiter les Charmettes, ce pauvre Coppet de l'autre grand homme de Genève. D'ailleurs, cette visite n'aurait pas été convenable dans ma situation, lors même que j'aurais eu le courage de la risquer. Les habitants du château de V***, près de Coppet, chez lesquels j'ai reçu par aventure une hospitalité si imprévue et si maternelle, sont aussi ennemis de Bonaparte et de la tyrannie que tes oncles et les miens. Ils sont pleins d'admiration pour Mme de Staël, leur voisine, mais ils ne la voient pas. Les opinions révolutionnaires de Coppet, leur antipathie contre M. Necker, et la situation réservée de Mme de Staël, depuis le retour de Bonaparte de l'île d'Elbe, les éloignent de tout rapprochement avec elle. Ils s'occupent de ses opinions comme nous de ses

œuvres. Je les aurais blessés dans leurs sentiments en allant à Coppet ; ils n'auraient pas compris que je fusse à la fois royaliste et admirateur passionné de Mme de Staël. Mme de *** m'a bien dit : — Allez-y si vous voulez, je comprends qu'un jeune homme de votre âge et qui fait des vers se prive avec peine de l'occasion de voir cette femme de génie ; mais je ne puis vous y conduire moi-même : on croirait ici et à Genève que je change de religion. Mais si vous ne tenez qu'à la voir sans lui parler, vous en aurez très-souvent l'occasion en vous promenant sur la route de Coppet à Morges. Elle y passe presque tous les jours en se promenant en voiture avec ses enfants et ses amis. La voir était assez pour moi : je me hâtai de profiter du renseignement. Hier, en sortant, comme à l'ordinaire, du château comme pour aller au lac, je pris la grande route de Coppet, et je me postai à l'ombre d'un saule, sur le revers du fossé, au bord du chemin. J'avais emporté avec moi un volume de *Corinne*, comme pour me porter bonheur ; le livre ou le jour me portèrent en effet bonheur. Après avoir attendu une grande partie de la journée sans apercevoir autre chose sur la route que les petits nuages de poussière soulevés par le vent d'été, qui soufflait du lac vers les montagnes, le soleil baissait, j'allais reprendre tristement mon chemin pour rentrer à V***, quand un grand nuage de poussière et un bruit de roues attirèrent mes regards du côté de Coppet. Le cœur me battit, le livre me tomba des mains ; j'avais à peine eu le temps de me rasseoir au pied de mon saule, quand deux calèches découvertes, courant au grand trot des chevaux, vers Morges, défilèrent à demi-voilées par la poussière devant moi. La première ne contenait que des jeunes gens sur le siége et des jeunes personnes dans la voiture : elles étaient charmantes, mais ce n'était pas de la beauté que je cherchais. Dans la seconde, deux femmes d'un âge plus mûr étaient

assises seules et causaient ensemble avec animation. L'une, on m'a dit le soir que c'était Mme Récamier, m'éblouit comme le plus céleste visage qui ait jamais éclairé les yeux d'un poëte, trop beau comme un éclair pour être autre chose qu'une apparition ! La seconde, un peu massive, un peu colorée, un peu virile pour une apparition, mais avec de grands yeux noirs et humides qui ruisselaient de flamme et de beauté, parlait avec une vivacité et avec des gestes qui semblaient accompagner de fortes pensées ; elle se soulevait en parlant comme si elle eût voulu s'élancer de la calèche ; ses cheveux, mal bouclés, s'épandaient au vent ; elle tenait dans sa main une branche de saule qui lui servait d'éventail contre le soleil de juin. Je ne vis plus qu'elle. Elle m'aperçut, et me montra du regard à son amie, qui se peucha à son tour pour regarder de mon côté.

« Est-ce mon costume ? est-ce mon livre ? est-ce l'enthousiasme involontaire exprimé par la rougeur ou par la pâleur sur mon visage ? Me prirent-elles pour un étudiant allemand qui cherchait des fleurs dans la poussière des grands chemins, ou pour un poëte italien qui rêvait un sonnet à la liberté, à l'amour ou à la gloire de Corinne ? Je ne sais ; mais elles se retournèrent plusieurs fois pour regarder en arrière, et j'entendis, à travers le bruit des roues, quelques exclamations enjouées, qui me firent croire qu'elles avaient reconnu en moi un admirateur timide, et qu'elles riaient de mon embuscade d'enthousiasme sur un revers de fossé. Je tremblai même un instant qu'elle ne fît arrêter la voiture pour me demander ce que j'avais à lui dire. Je serais resté confondu et muet, car, pétrifié doublement par la beauté de l'une et par la gloire de l'autre, je ressemblais à un dieu *terme* qui voit passer sans parole le bruit et l'éclat du temps. Voilà, mon cher V***, tout ce qu'il m'a été donné de voir de cette

femme dont l'âme s'est si souvent répandue à la nôtre dans ses pages. Hélas! comme tout le monde, je n'ai saisi ma vision qu'au vol, et je n'ai vu l'amour et la gloire qu'à travers la poudre d'un grand chemin. Je t'envoie quelques vers que j'écrivis tristement le soir, en remontant à travers une forêt de châtaigniers, au château de V***, où l'on se moqua un peu de ma ferveur et de ma déception ; mais je me suis bien gardé de les envoyer à Mme de Staël, etc. »

XLIX

La rencontre que je racontais ainsi à mon ami avait lieu précisément le jour et à l'heure où le canon de Waterloo foudroyait d'un dernier coup la fortune de Napoléon et rendait l'air libre à Mme de Staël. Les rayons du soleil couchant que j'avais vus briller sur son front étaient, à son insu, les rayons du même soleil qui éclairait au même instant la chute et la fuite de son ennemi. Tout semblait conspirer alors au triomphe de sa politique, à la gloire de son nom, à la félicité de sa vie. La seconde Restauration lui rendait Paris, le gouvernement représentatif, la liberté de la pensée, l'influence de la parole, la faveur de Louis XVIII, la fortune de M. Necker. Un de ses fils avait été tué en duel en Suède, mais il lui restait l'aîné, parfaite image de M. Necker, son grand-père. Ce jeune homme, que nous avons connu après la mort de sa mère, aspirait à un rôle politique en France. Il avait la gravité précoce, la vertu froide, l'opinion faite, le caractère infaillible des hommes élevés dans le foyer domestique d'une grande gloire. Il était religieux envers Dieu, envers la liberté comme envers sa famille. Il promettait à Mme de Staël un nom dignement continué dans l'avenir. Le mariage de sa fille était prémédité de loin avec M. le duc de

Broglie, jeune orateur à qui sa naissance, ses opinions, ses études politiques promettent la faveur que les principes libéraux assurent d'avance aux noms aristocratiques prêtés aux opinions populaires. Cette fille unique de Mme de Staël, douée par la nature d'une beauté pour ainsi dire immatérielle, du génie de l'âme, supérieur au génie de l'imagination, et d'une vertu mûre au printemps, que la religion devait accomplir et couronner par une mort jeune, aurait fait l'orgueil de toutes les mères. Le génie, dans cette famille, semblait se perpétuer et se sanctifier par les femmes. Les hommes, depuis M. Necker, n'en avaient que l'effort, les femmes en avaient le don.

Pour comble de félicité domestique, le vide que l'échafaud, la mort naturelle, les années, les affections trompées avaient creusé dans le cœur de Mme de Staël, venait d'être, à l'insu du monde, comblé par un mariage secret et heureux. L'amour, qui débordait de son cœur comme de son esprit, avait trouvé tard, semblable à un repentir des jours perdus, son aliment dans un homme épris lui-même d'une sérieuse passion pour elle. Cet homme, plus jeune que Mme de Staël de quelques années, était M. de *Rocca*, d'une famille italienne transplantée à Genève. Officier de cavalerie dans l'armée française ; blessé presque mortellement dans les guerres d'Espagne, il était revenu languir et mourir dans sa patrie. Sa rare beauté, la mélancolie de ses traits, la sombre et courte perspective de sa destinée, avaient attendri sur lui le cœur de Mme de Staël. L'enthousiasme et la reconnaissance avaient rajeuni et embelli de l'éternelle beauté Mme de Staël aux yeux de son amant. Le mystère d'une passion que la vulgaire sagesse aurait désavouée avait ajouté à cet attachement mutuel les obstacles, les pudeurs, les charmes d'une secrète intelligence. L'amour avait triomphé des convenances. Mme de Staël avait donné sa main, mais

sans perdre le nom sous lequel elle avait illustré son génie. Semblable à Mirabeau, elle n'avait pas voulu, en changeant de nom, désorienter la gloire. Ce fut une faiblesse de vanité que la femme n'aurait pas dû s'avouer, que l'amant n'aurait pas dû consentir. Rougir du nom, c'est rougir d'une partie de l'homme qu'on adore. Quand une femme se donne, elle doit donner sans retenue ce qui est mille fois moins que son cœur : son nom et sa célébrité. Malgré cette réserve, cette union, qui donna un fils à Mme de Staël, fit le charme de ses dernières années. Elle aima comme une mère et fut aimée comme une amante. Ce second époux, qu'elle avait rendu heureux, ne put survivre à sa perte; sa mort atteste la force et le désintéressement de son amour. Une faute, selon le monde, fut le tardif, mais suprême bonheur de sa vie.

L

Cette vie, épuisée par tant d'agitation, tant de génie et tant d'amour, commençait à languir. Son amie, Mme Necker de Saussure, raconte qu'à ses derniers moments elle songeait encore, comme Mirabeau mourant, à combattre le despotisme qu'on tentait de réhabiliter sous le nom redevenu populaire de Napoléon.

« Elle était déjà dangereusement malade, dit Mme Necker, lorsque le manuscrit venu de Sainte-Hélène causa en France une si vive sensation. Malgré l'état de faiblesse auquel Mme de Staël était réduite, elle voulut que ses enfants lui fissent la lecture de cet ouvrage, et elle le jugea avec toute la force de son esprit. — *Les Chaldéens adoraient le serpent*, dit-elle; *les bonapartistes en font de même pour ce manuscrit de Sainte-Hélène. Mais je suis loin de partager leur admiration. Ce n'est que le style des*

notes du Moniteur, *et si jamais je me rétablis, je crois pouvoir réfuter cet écrit de bien haut.* »

Ses derniers moments furent illuminés comme un soir de fête; ils resplendirent pour elle de la gloire de la vie terrestre qui allait s'éteindre sur sa couche, et des espérances de sa vie immortelle qui allait éclore. Son dernier soupir fut encore éloquent. « Quand je n'aurais pas la certitude d'une vie future, dit-elle à ses amis, je rendrais encore grâces à Dieu d'avoir vécu. Toutes les fois que je suis seule, je prie, disait-elle à sa fille; il n'y a point de solitude pour ceux qui vivent en présence de Dieu; il n'y a point d'absence pour ceux que la mort ou la distance séparent, quand ils se rencontrent dans la prière. » Elle mourut ainsi dans les bras de sa fille. Dieu n'aurait pas pu lui envoyer la foi et la piété sous la forme d'un ange consolateur plus fait pour sanctifier le dernier adieu. Le siècle entier porta ce deuil de famille. Elle n'eut ni les funérailles populaires de Mirabeau, ni les funérailles littéraires de Voltaire; mais elle eut les pieuses funérailles de fille, d'épouse, de mère, sous les chênes de Coppet, au pied du cercueil de son père, sur les bords de ce lac, en face de ces Alpes où sa mémoire se confond à jamais avec celle de J. J. Rousseau, son maître; de Voltaire, son voisin; de Byron, son hôte et son ami. Heureuse dans son berceau, heureuse dans sa vie, heureuse dans sa tombe!

Fille d'un ministre dont elle respira en naissant la popularité; favorite d'une nation qui flattait en elle son père; élevée sur les genoux des grands, des philosophes, des poëtes; habituée à entendre les premiers balbutiements de sa pensée applaudis comme des oracles de talent; mêlée, sans en être trop rudoyée, au commencement d'une révolution qui grandit tout ce qu'elle touche, ses apôtres comme ses victimes; abritée de la hache pen-

dant les proscriptions par le toit paternel, au sein d'une nature poétique; écrivant dans le silence de cette opulente retraite des ouvrages politiques ou littéraires égaux aux plus beaux monuments de son siècle; ne subissant qu'un peu les inconvénients de trop de gloire, en butte à une de ces persécutions modérées qui méritent à peine le nom de disgrâce, et qui donnent à celle qui les subit la grâce de la victoire sans les rigueurs de l'adversité; vengée par l'Europe de son ennemi, qu'elle a la consolation de voir tomber et de plaindre; remplissant le monde de son bruit, et mourant encore aimée dans son triomphe et dans son amour.

Il n'a manqué à cette femme, pour être la première des femmes d'action et des femmes de gloire, que l'échafaud de Marie-Antoinette ou de Mme Roland. Et cependant, pour en revenir aux considérations qui ouvrent ce récit et qui doivent le clore, quelle est la plus grande, de cette femme de bruit ou d'une femme de silence voilant jusqu'à son âme de la chaste pudeur de son sexe, renfermée dans l'ombre de son pauvre foyer conjugal, entre un époux qu'elle aime, des enfants qu'elle élève, des vieillards qu'elle honore, des infirmes qu'elle soulage, des misères qu'elle nourrit, des talents même qu'elle sacrifie à d'humbles devoirs? Si la vanité littéraire hésite à prononcer, le bon sens et la vertu n'hésitent pas : la plus grande des deux, c'est celle qui est le plus femme, c'est-à-dire la plus obscure; car, selon la juste expression d'un ancien, la gloire déplacée n'est que la plus grande des petitesses. Le grand jour sur la femme est contre nature; tout ce qui la dévoile la flétrit; la célébrité n'est pour elle qu'une illustre exposition. Que serait-ce qu'une femme sur la tombe de laquelle on ne pourrait écrire, pour toute épitaphe, que ce vain mot : ELLE A BRILLÉ?

LI

Cependant il faut reconnaître, pour être juste, que la vie, les œuvres et le génie de Mme de Staël ont eu un autre résultat, pour sa patrie et pour l'Europe, que ce bruit de son nom et cet éclat de son génie. Elle a fait honte aux hommes de leur servitude; elle a protesté contre la tyrannie; elle a entretenu ou rallumé dans les âmes le feu presque éteint de la liberté monarchique, représentative ou républicaine. Elle a détesté à haute voix, quand tout se taisait ou applaudissait, le joug soldatesque, le pire de tous, parce qu'il est de fer, et qu'il ne se brise pas même, comme le joug populaire, par ses propres excès; elle a donné du moins de la dignité au gémissement de l'Europe. Elle a été vaincue, mais elle n'a pas consenti à sa défaite, elle n'a pas loué l'oppression, elle n'a pas chanté l'esclavage, elle n'a pas vendu ou donné un seul mot de ses lèvres, une seule ligne de sa main à celui qui possédait l'univers pour doter ses adulateurs ou pour exiler ses incrédules. Elle a édifié et consolé l'esprit humain; elle a relevé le diapason trop bas des âmes; elle a trouvé dans la sienne, elle a communiqué à ceux qui étaient dignes de la lire un certain accent antique peu entendu jusqu'à elle dans notre littérature monarchique et efféminée, accent qui ne se définit pas avec précision, mais qui se compose de la sourde indignation de Tacite, de l'angoisse des lettres de Cicéron, du murmure anonyme du Cirque quand Antoine présente la pourpre à César, du reproche de Brutus aux dieux quand il doute de leur providence après la défaite de la cause juste, du gémissement de Caton quand il se perce de son épée pour ne pas voir l'avilissement du genre humain! Cet accent n'est pas la liberté, mais il en est comme

l'âpre arrière-goût, le regret amer, la vague espérance : c'est le remords de l'esprit humain; il rappelle qu'il y a eu une vertu publique, et que si le peuple en a perdu la formule, la langue du moins en a conservé le retentissement.

C'est là la vraie gloire de Mme de Staël. Ses ouvrages peuvent périr, mais son accent reste à la langue et aux caractères. On pense à elle toutes les fois qu'on se sent dans le cœur quelque chose de libre, de fort et de grand. C'est moins et plus que de la gloire littéraire : c'est de l'écho, mais c'est un écho romain.

XII

M. DE GENOUDE ET SES FILS

I

C'est vers 1820 que je connus très-intimement un assez grand nombre d'hommes et de femmes, ou illustres, ou célèbres, qui eurent par la suite une certaine influence sur ma vie. J'aime à me les rappeler et à revivre avec eux, comme si toutes les années qui se sont écoulées entre ces moments et ceux où j'écris ressuscitaient tout à coup pour eux et pour moi, et nous replaçaient dans les mêmes rapports. C'est vivre deux fois: admirable effet des dons de la mémoire, qui nous permet de revivre les temps que nous avons déjà vécus!

Il faut dire d'abord, pour expliquer l'empressement que tant de personnages, si au-dessus de moi par l'âge, le rang, la naissance, l'illustration, mettaient à me connaître, que, grâce au comte de Virieu, mon camarade des gardes du corps, et à quelques pièces de vers rapportées de Milly et récitées par mes amis dans les sociétés de Paris, je jouissais déjà d'une sorte de renommée à demi-voix dans le monde. Mon extérieur distingué et ma figure agréable, quoique mélancolique, n'y gâtaient rien:

on parlait de moi comme d'un jeune homme bien né et bien pensant, venu à Paris avec les jeunes gentilshommes de sa province pour servir le roi, mais que les dons de Dieu, dont il paraissait comblé, ne tarderaient pas, malgré sa modestie, à tirer de l'obscurité et à faire éclater au grand jour. Cette fleur de renommée dont on ne voit pas l'éclat, mais dont on devine le parfum comme un mystère, semble être la possession secrète de tous ceux qui la respirent; on se passionne pour elle comme pour un trésor secret qui mettra bientôt dans l'ombre tous les talents alors en lumière. Telle était au juste ma demi-célébrité dans un monde où elle m'avait pour ainsi dire devancé; cela me valait un accueil peu répandu, mais charmant.

M. de Genoude fut un des premiers à se faire présenter à moi par un beau et excellent jeune homme de son pays, qui faisait des vers très-agréables : c'était M. Rocher, de la Côte-Saint-André, que j'avais connu dans mes courses en Dauphiné; il débutait à Paris dans la magistrature et dans les lettres; il devint plus tard sous-secrétaire d'État du ministère de la justice, sous la république. Je le retrouvai à Bourges, président du jury national chargé de juger l'insurrection étourdie à laquelle on a donné le nom de M. Ledru-Rollin. J'y fus appelé comme témoin.

M. Rocher m'amena donc un matin son compatriote, qui traduisait alors les magnifiques Psaumes de David de l'hébreu en français; il savait par cœur quelques vers de moi, qu'il avait entendu réciter par hasard; il en était ou en paraissait enthousiaste. Il me témoigna une bienveillance et un dévouement extrêmes. Il était d'une figure prévenante et empressée, comme ces hommes heureux de rendre service. Né à Grenoble, d'une honorable famille qui tenait une petite auberge où l'on vendait de la bière

aux jeunes gens du pays, sa mère, femme pieuse et intelligente, lui avait fait donner par les ecclésiastiques de Grenoble une éducation lettrée, dont elle espérait un jour tirer parti pour son avancement dans le monde. Elle ne s'était point trompée. Il ne rougissait point de sa médiocrité en entrant dans la vie. Un de mes anciens amis, M. de Mareste, homme d'esprit, très au-dessus des préjugés vulgaires, le rencontrait quelquefois chez moi. Il lui témoignait estime et bienveillance. Il me racontait que, quelques années auparavant, cet enfant, faisant ses études à Grenoble, d'une figure agréable et spirituelle, en aidant sa mère dans les soins de sa petite hôtellerie, servait souvent la chopine de bière mousseuse et le petit verre de ratafia de Grenoble à lui et à ses amis, sans que cette modeste apparence de servilité banale nuisît en rien à l'estime que la jeunesse de Grenoble témoignait à ce jeune homme dévoué à sa famille. Après avoir terminé ses études en Dauphiné, il fut recueilli à Paris, je ne sais sous quelle dénomination, dans la maison de M. Lenoir-Laroche, sénateur de l'empire, qui lui donna asile et protection. M. de Genoude y fit connaissance de M. de Chateaubriand, de M. de Lamennais et de la plupart des hommes de lettres de l'époque appartenant alors au parti religieux et royaliste, auquel sa mère lui avait recommandé d'être fidèle; il semblait se destiner à la prêtrise. La décence de sa conduite, ses traductions de la Bible, ses liaisons particulières avec les hommes pieux, la modestie de sa physionomie, les habitudes régulières de sa vie avaient quelque chose des jeunes lévites. Il ne se cachait pas du penchant qu'il avait pour cette profession, même parmi nous, jeunes gens très-profanes, et cela le faisait accepter par les hautes notabilités de Paris comme un futur ministre de l'Église. Mais, soit nature, soit habileté politique, il ne se prononçait pas nettement encore

avec le parti des saints de ses amis. Il se bornait à leur donner *de l'espérance*. On vit bientôt pourquoi.

II

Quelques jours après cette connaissance sommaire, il vint un matin me revoir en sortant de chez l'abbé de Lamennais. Je ne connaissais l'abbé de Lamennais que par l'enthousiasme que m'avait inspiré, pour son style véritablement supérieur, son premier volume de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*. Je l'avais reçu à Milly pendant l'été précédent. J'y étais seul, pendant un séjour que mon père, ma mère et mes sœurs étaient allés faire en Bourgogne, chez l'abbé de Lamartine, dans sa terre auprès de Dijon. Ma solitude me prédisposait à l'admiration. Le volume m'était arrivé, sans nom d'auteur, par la poste. Les premières pages me transportèrent à d'autres temps, et, bien que je ne fusse pas dévot à la manière de l'auteur, ses doctrines exaltées et passionnées, la nouveauté et la perfection de son style me firent croire pendant quelques jours que l'auteur anonyme de ce livre, encore inconnu pour tout le monde, ne l'était pas pour moi. Je me figurai que ce volume était le coup d'essai du baron Louis de Vignet, neveu du comte de Maistre. Louis de Vignet était mon camarade de collége chez les jésuites de Belley. Plus je lisais, plus je me confirmais dans cette supposition. Il aura voulu, me disais-je, essayer sur moi la portée de son génie. Il en avait; c'étaient les mêmes idées violentes et hardies, les *idées inflexibles*, me disais-je; exprimées avec cette hauteur de parole et cette insolence de conviction du prophète de Chambéry, qui n'admettait le doute que comme une impiété. Supposer que Dieu lui-même eût pu avoir une autre idée que celle d'un mon-

tagnard de Savoie lui eût paru un blasphème impardonnable de notre risible orgueil. Je lus avec admiration les phrases, avec douleur les principes; le radicalisme insultant à la bonne foi ne m'allait pas, mais la forme de ce style m'enchantait.

Quand j'eus fini, j'écrivis à Louis de Vignet que je l'avais reconnu et que je le priais de m'avouer son subterfuge; on m'écrivit de Paris quelques jours après, pour me nommer l'auteur de cette belle diatribe. C'était un jeune ecclésiastique récemment converti, né à Saint-Malo, pays de M. de Chateaubriand, et qui était égal à son compatriote, non en sensibilité, mais en éloquence. M. de Genoude, lui ayant parlé à Paris de mon admiration pour son talent, lui inspira le désir de me connaître. Un matin, la conversation étant tombée entre eux sur la poésie, à propos des *Psaumes*, Genoude se prit à lui réciter une Méditation, de moi, sur le même sujet, que je venais de lui adresser à lui-même à propos de sa traduction. J'y prenais tour à tour le ton de tous les prophètes, et je finissais par Job, le plus poëte de tous. L'abbé de Lamennais, qui était encore dans son lit, fut tellement ravi de cet essai de mon talent, qu'il jeta à terre sa couverture et ses draps, et s'écria que ce jeune garde du corps était le barde sacré de ce temps-ci, et qu'il voulait que Genoude, sans perdre un moment, le conduisît immédiatement chez lui. Je les vis entrer, peu d'instants après, l'un et l'autre dans ma chambre, et de ce jour l'abbé et moi nous fûmes liés. Cette liaison, toutefois, qui fut assez constante, ne fut jamais tendre : le goût de la haute littérature nous unissait, la différence de nos caractères tendait sans cesse à nous désunir.

III

L'abbé de Lamennais, devenu depuis si célèbre, n'avait rien à mes yeux d'attachant. Son extérieur était celui d'un séminariste enragé de théologie, plutôt que d'un saint nourri de piété tolérante. Il paraissait plus haineux que sensible. Son costume de prêtre étriqué ne relevait pas son extérieur. Ses gros souliers, ses bas de laine noire mal étirés sur ses jambes grêles; sa redingote étroite et râpée suivait et dessinait la charpente de ses côtes. Sa tête, constamment penchée en avant et un peu de côté, s'harmoniait bien avec son regard mobile et indirect. Il était de la taille d'un enfant de chœur, petit, maigre, chancelant sur ses pieds, une ébauche d'homme. Mais le feu de ses yeux et l'ardeur de son soliloque quand il parlait, et il parlait presque toujours sans écouter les réponses, fixaient sur lui tous les regards. Alors il se levait tout à coup et se mettait à marcher en zigzag dans son appartement avec une volubilité passionnée, mais monotone, qui interdisait la possibilité et même l'idée de le contredire. Ses paroles, entrecoupées d'un rire nerveux et hostile, étaient presque toujours des plaisanteries sarcastiques très-amères contre les absents, auxquels il ne pardonnait pas le moindre dissentiment avec lui ou avec le parti dont il était alors; puis il lançait, en regardant ses auditeurs, un éclat de rire saccadé et bruyant qui ressemblait à l'écho de son âme. Rien de tout cela ne me plaisait, mais je le regardais comme un homme d'une autre chair et d'une autre âme, destiné à jouer un grand rôle dans un monde à part; ce monde de la haine et de la colère, le *jacobin noir* de la révolution posthume du XIXe siècle. Car, quand on a lu comme moi avec attention les diatribes des premiers jacobins et les incroyables absurdités qu'ils vociféraient,

dans les séances de 1791, contre la cour et l'aristocratie, on les retrouve toutes dans les conversations de l'abbé de Lamennais contre les démocrates de 1818 et de 1820. C'était sur eux alors que tombaient ses sarcasmes.

Il ne tarda pas, moitié par la passion de la propagande religieuse, moitié par l'autorité de son talent royaliste, à se former, dans un petit appartement d'un faubourg de Paris, une espèce de cour de jeunes gens fanatiquement dévoués à ses opinions changeantes, mais toujours extrêmes, qui lui faisait un cénacle. Il les menait l'été à la Chesnaye, maison de campagne solitaire où il composait ses ouvrages en tenant ses jeunes acolytes dans une espèce de couvent rural et religieux; il revenait à Paris l'hiver. Il n'était rien moins que partisan de l'Église gallicane à cette date de sa vie; car, en 1820, quelques jours avant mon départ pour Naples, il me fit prier par M. de Genoude de me rendre à une conférence secrète qui devait avoir lieu chez M. de Bonald pour fonder une revue littéraire. Le but était de m'offrir des articles purement politiques à rédiger; mais le sens principal de cette revue était de combattre les principes de l'Église gallicane comme attentatoires à la liberté du souverain pontife et à la spontanéité de la foi catholique en France. Je m'y rendis; car, bien qu'éloigné des sentiments de Lamennais en matière religieuse, j'étais et je suis toujours très-ennemi du concordat de Bonaparte assujettissant le prince aux volontés du pape, et le pape aux ordres du prince. L'abbé de Lamennais parla dans le sens contraire, ainsi que M. de Bonald et M. de Genoude. Je fus chargé, en dehors de toute controverse religieuse, de faire un article sur Voltaire dans un des premiers numéros de la *Revue*. Je le commençai très-modéré, blâmant les excès de plume de ce grand artiste et louant son merveilleux talent. Mais, forcé de partir inopinément, je laissai à Genoude cet article à

peine commencé. Il le finit ou il le fit finir par une main inconnue, et je fus très-étonné, en arrivant de Naples, de le lire tout autrement conçu et autrement rédigé qu'il n'était dans mon esprit et signé de moi. Je ne réclamai pas contre une erreur qui ne venait que d'une complaisance, et ayant fait paraître moi-même alors les premières pages de mes poésies, attaquées et défendues avec acharnement, j'abandonnai la *Revue* à elle-même avant de l'avoir commencée. J'écrivis seulement à Genoude de ne plus compromettre mon nom dans des causes qui n'étaient pas selon mes opinions, et tout fut dit.

IV

Mais il m'avait rendu un grand service quelques semaines avant l'apparition de mes premières poésies. Je lui devais de l'amitié et de la reconnaissance. Je ne l'oubliai jamais. Enthousiaste passionné de mes vers, il se chargea, par pur dévouement pour moi, de la recherche d'un éditeur et de toutes les fastidieuses démarches qui précèdent l'apparition d'un livre de vers; il s'adressa à M. Charles Gosselin, éditeur des traductions françaises de Walter Scott qui commencèrent sa brillante fortune. M. Gosselin lui remit pour moi la modique somme de six cents francs, prix de ma première édition. Elle fut écoulée en deux ou trois jours, et M. Gosselin continua à des prix tout différents à éditer pendant plusieurs années l'auteur qu'il avait créé. Je contribuai à sa fortune, et l'on voit qu'il l'avait mérité. Le deuxième volume des *Méditations* confirma le succès du premier. Quelques semaines avant 1830, je lui vendis à un prix considérable les deux volumes des *Harmonies religieuses et poétiques*. L'ouvrage parut au tocsin de la révolution de Juillet. Je n'étais pas

à Paris. Rentré en France quelques jours après, je me hâtai, en passant à Paris pour me rendre en Angleterre, de remettre à M. Gosselin une partie du prix considérable des *Harmonies* qu'il m'avait payé. Je lui demandai seulement sur sa seule parole de me rendre ce qu'il voudrait de cette somme importante, quand le mauvais effet de la révolution de Juillet aurait laissé mon ouvrage reprendre son cours naturel; deux ans après, il me rapporta de lui-même les 25 000 francs dont j'avais cru devoir l'indemniser. Nous n'avons jamais eu ensemble que des rapports pleins de loyauté et de délicatesse. Nous en avons été récompensés l'un et l'autre par une honorable fortune et une honorable amitié. Sa femme, très-distinguée, et ses enfants, étaient dignes de lui. Mais revenons à M. de Lamennais.

V

Il resta quelque temps le coryphée du parti légitimiste et ultra-religieux; puis, après la révolution de 1830, il alla à Rome avec M. de Montalembert et quelques autres jeunes gens de ce parti, offrir au souverain pontife on ne sait quelle alliance équivoque. Le pape déclina tout pacte avec ces hommes de talent, qui pouvaient compromettre l'Église dans des factions humaines. Ils reculèrent tous, avec M. de Montalembert, devant la résistance du sacré collége. L'abbé de Lamennais espérait, dit-on, rapporter de Rome la dignité de cardinal; il n'en rapporta que le mécontentement du peu de considération qu'on lui avait montré. Aigri et humilié, il écrivit, à son retour à Paris, une brochure irritée et irritante contre le catholicisme. C'était le signal de sa rupture avec l'Église. Ses amis lui firent des représentations, s'affligèrent et le quittèrent, mais sans éclat et sans reproche; la prudence et la dé-

cence furent de leur côté, il faut en convenir. Quant à lui, une fois lancé, il ne s'arrêta plus. Pour moi, membre alors de la Chambre des députés, je ne lui témoignai ni affection, ni déplaisir; ses tergiversations ne m'étonnaient plus. Je le voyais très-rarement.

Un jour, cependant, on me l'annonça de bonne heure, et, avant d'ouvrir la bouche pour m'entretenir du motif de sa visite extraordinaire, il me dit qu'il mourait de faim et qu'il me priait de lui faire servir un morceau de pain et un verre de vin pour reprendre des forces.

Quand nous fûmes assis, il tira de sa poche un petit rouleau de papier écrit en très-mince caractère et me dit : « J'ai confiance en vous, voici un ouvrage manuscrit de moi qui, dans l'état actuel des affaires, pourrait produire une émotion dangereuse dans le peuple, et renverser peut-être ce misérable gouvernement. Je vous prie de le lire et de me dire votre avis d'ici à trois jours; je pars le quatrième jour et je me conduirai d'après ce que vous m'aurez dit. Vous ne tenez pas plus que moi à l'ordre de choses sous lequel nous avons le bonheur de vivre; mais vous ne voudriez pas, je le sais, jeter le pays dans une révolution mal préparée et dangereuse, qui retomberait sur votre responsabilité. Ni moi non plus, ajouta-t-il. Ainsi lisez-moi. Si le livre vous semble dangereux, vous ne me dénoncerez pas. S'il vous semble utile, nous le corrigerons ensemble. Adieu donc; je vous reverrai le jour indiqué. »

Il dit, et me laissa le manuscrit du *Livre du peuple*.

VI

Il ne fut pas plutôt sorti que je m'empressai de lire. C'était aisé, son écriture était très-belle et très-lisible :

elle ressemblait à celle de Voltaire, quoiqu'un peu plus fine. Dans ce manuscrit, chaque pensée principale formait un chapitre, chaque phrase un alinéa. On voyait du premier coup d'œil que c'était écrit à la manière hébraïque, où chaque verset porte avec lui son idée ou son image. Cela pouvait être très-beau, mais la forme indiquait une imitation. C'était en effet le défaut du livre. Nous n'étions pas dans le temps des prophètes : l'abbé de Lamennais en avait le style, mais le temps n'en avait pas l'esprit. Je compris tout de suite que c'était un peu biblique et que la parodie dans la forme lui ôtait du sérieux dans le fond.

Je lus et je me confirmai dans ma pensée : c'était superbe, mais cela ne portait que sur l'imagination.

Ce jacobinisme par versets bibliques, c'était Babeuf en *Ephod* hébraïque, Proudhon socialiste faisant un tremblement de terre pour égaliser tout le monde par la ruine de tout ce qu'on appelait société, un chaos de débris pour un monde réformé par le radicalisme. Rien n'est plus facile au radicalisme, avec l'ombre du talent, que la réforme imaginaire de l'univers. Tout le monde sent les vices de la société, il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour les voir et les montrer, et un cœur pour les sentir. Mais trouver le moyen de les corriger sans détruire du même coup, par l'impraticable utopie, toutes les réalités nécessaires à la vie sociale, l'abbé de Lamennais n'y avait jamais pensé, et le *Livre du peuple* en était la preuve.

Je remis le livre dans mon tiroir et j'attendis son retour. Il revint le matin du quatrième jour. « Voilà votre roman, lui dis-je. Je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle admiration je l'ai lu, mais aussi avec quelle sévérité de jugement je vous le rends. C'est un baril de poudre qui ferait sauter en l'air tout l'établissement social. Je ne doute pas que vous ne le sentiez vous-même et que

vous n'ayez jamais songé à l'imprimer sans lui avoir enlevé tout le venin d'une publication pareille.

« — Oh ! certainement, me répondit-il, jamais une pareille idée ne s'est présentée à mon esprit. Je me regarderais comme aussi insensé que coupable s'il en était autrement. Ceci n'est que l'ébauche d'une critique générale de l'œuvre sociale écrite au courant de la plume, et destinée à être revue et corrigée à loisir avant de permettre qu'on l'imprime. C'est pour cela même que j'ai voulu vous la soumettre. Soyez bien persuadé que pas une ligne n'en paraîtra avant d'avoir subi les retouches que ma conscience et vos conseils jugeront propres à enlever à ce livre les dangers qui vous ont frappé.

« — Rien n'est plus facile, lui dis-je alors, sans rien sacrifier des magnificences de détail dont votre livre est plein. Vous n'avez qu'à changer l'adresse du livre, et tout le venin dont il est rempli deviendra à l'instant vertu. Au lieu de l'appeler le *Livre du peuple* et de le lancer à cette partie déshéritée, souffrante et irritée de la société, adressez-le, sous un autre titre, à la partie aisée, privilégiée, heureuse et jouissante de l'humanité, et montrez-lui les moyens pratiques d'améliorer, sans le renverser, l'état social. Au lieu d'appeler le peuple à la colère et à la vengeance contre une partie de lui-même, qui sont les riches et les heureux du siècle, vous le porterez à respecter dans les uns ce qui sera un jour leur propre sort; vous montrerez à ces riches et à ces heureux du siècle la nécessité de pourvoir par bonne volonté au bien-être physique et moral de toutes les classes. En un mot, au lieu de faire une révolution par la haine et par l'envie, vous ferez la révolution sociale par la charité. Ce sera la seule révolution durable, la révolution de la vertu ! »

L'abbé de Lamennais parut convaincu, me promit de suivre ces conseils, et me laissa parfaitement persuadé

qu'il était résolu à les suivre à son retour de la campagne. Nous nous séparâmes en paix.

VII

Je partis pour l'Italie quelques jours après, et, à mon retour à Paris, au mois de novembre, j'entendis beaucoup parler d'un nouvel écrit de lui qui devait paraître incessamment et dont on craignait l'effet incendiaire sur la population déjà agitée. « Tranquillisez-vous, dis-je aux conservateurs qui m'en parlaient, je connais l'ouvrage, je l'ai eu dans mon secrétaire. J'ai fait à l'auteur les observations que vous faites vous-mêmes, il les a consenties et vous pouvez être rassurés. Les beaux morceaux de style prophétique dont il est plein ne sont que des allusions éloquentes à la longanimité du peuple et à la bienfaisance du riche. C'est un livre de *concorde* et nullement de *guerre civile.* »

VIII

Je le croyais sincèrement ainsi. L'idée ne me venait pas qu'un homme qui portait encore l'habit sacerdotal eût pu donner l'autorité de son génie, de ses principes et de son habit à des pages qui ne pouvaient produire que du sang.

Quelle ne fut pas ma surprise, quand l'abbé de Lamennais étant venu me voir le lendemain : « Eh bien, lui dis-je, votre livre paraît donc? — Oui, répondit-il avec un air d'embarras et en détournant les yeux. — Mais vous m'aviez promis qu'il ne paraîtrait qu'après que vous me l'auriez fait relire à moi-même, et sans doute vous l'avez rendu aussi inoffensif que nous en étions convenus

et vous en avez changé l'adresse et le titre? — Hélas! non, reprit-il; vous connaissez les exigences des libraires, et comme il est difficile d'y échapper. Le livre était resté dans les mains d'un éditeur qui n'a pas attendu mon retour, et j'ai été obligé de consentir à sa publication telle quelle. — Ainsi, lui répliquai-je avec un peu d'amertume, des convenances de librairie vont être la cause que la société aura reçu par votre génie un des coups les plus mortels que vous puissiez lui porter! Je comprends votre prétendue nécessité, mais je ne puis vous dire que je l'excuse. »

Il s'éloigna sans me répondre, et je le laissai partir sans le rappeler et sans croire à ces prétendues nécessités de librairie. Je ne crus qu'à des nécessités d'amour-propre et de respect humain qui lui faisaient augurer de la publication telle quelle du *Livre du peuple* un effet plus entier et plus bruyant sous sa première forme que sous une forme innocente. Je le revis très-rarement avant les événements de 1848. Il s'était plongé de plus en plus dans le radicalisme révolutionnaire. Ma répugnance à la *coalition* qui avait réuni tous ses tronçons pour attaquer le gouvernement qu'elle avait elle-même constitué, m'en éloignait de plus en plus. Je ne m'en rapprochai, par la nécessité de diriger et de modérer la révolution triomphante, qu'après qu'elle fut consommée, et que le départ de la famille royale lui eut livré en quelques minutes le terrain des affaires.

IX

Mais alors je cherchai de l'œil avec anxiété tous les hommes de popularité honnête et de confiance libérale, capables d'influencer le peuple par leurs exemples et par leurs écrits dans le sens de la modération et de l'ordre.

L'abbé de Lamennais se présenta le premier. Il rédigeait alors, sous le nom du *Peuple constituant*, un journal auquel son nom et son talent devaient donner une influence décisive sur l'opinion républicaine. Les doctrines du socialisme y étaient combattues avec une ironie puissante. Je ne comprenais pas pourquoi. L'abbé de Lamennais me paraissait un homme versatile et ambitieux de bruit, tout prêt à profiter de la circonstance pour lancer le peuple dans le désordre à tout risque, pourvu qu'il eût son nom dans les bouches. Je fus prodigieusement étonné, en lisant quelques-uns de ses numéros, de le trouver au contraire aussi ferme que raisonnable dans ses principes, tout à fait dans mes idées, et persuadant de toute son éloquence au peuple agité que pousser la révolution à la guerre à l'extérieur et à la terreur au dedans, c'était la perdre par une réaction prompte et inévitable, et que les hommes d'ordre étaient les vrais révolutionnaires. Je rendis grâces à Dieu du secours inespéré qu'il m'envoyait dans le péril. Je désirai voir M. de Lamennais pour le féliciter et pour m'entendre avec lui. Je le vis, je fis quelques sacrifices d'argent pour soutenir son journal, et je lui donnai rendez-vous secret à dîner une fois par semaine chez une femme de beaucoup d'esprit et de beauté, déjà célèbre, Mme d' ***, avec laquelle j'avais été lié plusieurs années avant la révolution et qu'il voyait assidûment lui-même. J'allai de nouveau chez cette intermédiaire, si heureusement trouvée, pour lui faire part du désir que j'avais de dîner confidentiellement avec M. de Lamennais chez elle un soir de la semaine. Elle y consentit avec bonté, bien aise, sans doute, de fortifier, par cette rencontre, les chances de la république acceptable et sage qui était à elle-même sa pensée.

X

L'Assemblée nationale que nous étions parvenus à atteindre, étant heureusement réunie, s'occupait de choisir parmi ses membres les hommes les plus réfléchis pour lui préparer un plan de Constitution. Ce n'était pas mon avis, je sentais le danger de discuter indéfiniment un plan de Constitution dans un mouvement démocratique, et de donner à des passions qu'on ne pouvait pas satisfaire des solutions qu'on ne pouvait pas accepter. Mon idée, que j'avais communiquée à l'Assemblée à la fin de mon discours en lui remettant la dictature, était que je pensais et que je pense encore qu'il fallait voter cinq ou six articles d'un régime provisoire, comme nous nous étions si bien trouvés d'être nous-mêmes un gouvernement exécutif provisoire, avec l'espérance de plus et les discussions de moins, et remettre à un temps plus éloigné la Constitution définitive à voter de sang-froid. Chaque article de cette Constitution serait, selon moi, un texte de division dans un moment où l'essentiel était d'agir d'accord. Les dispositions de l'Assemblée étaient excellentes, il fallait en profiter pour fonder une république forte et raisonnable. Mais les corps collectifs sont toujours poussés à prendre dans leurs antécédents les règles de leur avenir. M. de Lamennais fut nommé membre de la commission de Constitution : il se mit à l'ouvrage et chercha par la logique brutale du nombre à fonder sa société comme une troupe de sauvages sortis des bois; il fonda les communes, puis il réunit toutes ces communes, et de leur réunion il fonda l'État : en sorte que l'État social matérialiste et se comptant par chiffres, et non par capacités ni par droits héréditaires et acquis, était l'expression seule du nombre et de l'impôt, abstrac-

tion faite de tout le reste, c'est-à-dire de la société tout entière.

En entendant chez Mme d' *** la lecture de ce rêve de démagogie, je ne doutai pas qu'il ne fût rejeté à l'unanimité par des hommes sortis d'un autre œuf que celui de ce rêve : je ne voulais pas en décourager trop vite l'auteur, et je me bornai à lui faire quelques critiques sommaires sur son système, en lui présentant le nombre innombrable d'exceptions que la société bien constituée pouvait opposer à cette comptabilité absurde des droits numériques de tous les hommes ; mais je n'insistai pas trop, pour lui laisser l'illusion de son système. Je n'en avais pas besoin, ce système fut écarté par tous ; à la première lecture, on reconnut que ce législateur en phrases était le dernier en sens commun. Il sortit furieux et disposé à la plus radicale opposition à toute autre organisation. Cela ne rompit pas cependant nos entrevues politiques. Je me flattai encore quelques jours de le ramener à la raison, aidé par le discrédit qui commençait à atteindre son nom. Mais, soit qu'il voulût trouver dans un parti contraire l'appui qu'il cherchait vainement dans le mien et qu'il désirât se lier avec M. Ledru-Rollin, soit que Mme d' *** désirât elle-même réunir chez elle les deux membres du gouvernement provisoire qui lui paraissaient les plus capables de fonder un système mixte de république, j'appris, le dimanche suivant, qu'elle avait invité M. Ledru-Rollin à notre dîner hebdomadaire. Il n'y était pas venu, par délicatesse ; je lui en sus gré. Mais comme M. Ledru-Rollin avait, de son côté, chez lui, un conciliabule de républicains extrêmes qui tâchaient de l'engager dans un parti opposé au mien, je sentis l'inconvenance de faire partie d'un cénacle confidentiel dans lequel le feu et l'eau délibéreraient ensemble l'un contre l'autre. Je ne dis pas à Mme d' *** les vrais motifs de mon mécontente-

ment, pour ne pas lui confier mes sentiments de réserve envers mon collègue, et je cessai de me rendre chez elle. Elle dut comprendre de même mes motifs. Le silence et l'abstention m'étaient d'autant plus commandés, que je passais alors (ce qui était faux) pour avoir conclu avec Ledru-Rollin un traité secret d'action commune pour nous partager le gouvernement de la république sous le titre de deux consuls, l'un de l'extérieur, l'autre de l'intérieur, s'entendant ensemble pour administrer les ressorts de l'État. Je ne voulais pas donner de la vraisemblance à cette supposition par des rapports intimes avec lui.

Ce qu'il y avait de vrai était qu'ayant été depuis le 27 février en position et en mesure de connaître M. Ledru-Rollin, chef des journalistes radicaux, et ayant, malgré ses amis, reconnu en lui des facultés de parole et des puissances de conception très-grandes avec des intentions non déguisées contre le socialisme subversif, notre ennemi commun, j'avais conçu pour lui une secrète estime, et je n'étais pas loin d'espérer que le concours d'un homme aussi bien doué ne pût être, sous une forme ou sous une autre, très-utile à la république. Depuis, il suivit légèrement une émeute sans portée qu'il devait répudier courageusement ou conduire; il se réfugia en Angleterre par une fausse porte, mais il parut de ce jour-là se retirer de la politique, et il vécut en mort de ses souvenirs, de ses regrets et peut-être de son mépris pour les vivants. Nous n'eûmes plus un seul rapport ensemble, soit en Angleterre, soit en France. Je ne m'occupai, après le coup d'État, que de payer mes dettes, que je puis appeler honorables.

XI

M. de Lamennais, mécontent sans doute du refus de la commission parlementaire d'accepter son plan inacceptable de Constitution, changea subitement de conduite et de politique. Une nuit, quelques vociférateurs allèrent crier sous ses fenêtres, dans la rue de l'Université : *Vive Ledru-Rollin!* Il prit ces vociférations pour une menace personnelle, et sortit en sursaut de sa demeure. Quand il y rentra, le ton de sa polémique était changé : les doctrines conservatrices qui l'avaient signalé avaient fait place aux doctrines radicales et socialistes. Il disparut bientôt après. Il voulut s'essayer devant l'Assemblée, son éloquence ne put supporter le tumulte d'une mêlée. Il quitta la Chambre et il suivit dans tous ses excès les différentes phases de l'opinion qu'il avait adoptée. On sait comment il mourut, luttant contre les opinions religieuses pour lesquelles il avait écrit plus jeune, martyr du doute pour avoir trop affirmé dans tous les sens; on ne put l'accuser, du moins, d'une mort intéressée, car il mourut avec constance dans son incrédulité. Il avait fait le tour des idées sans s'arrêter jamais dans la modération. Juif errant de la foi et de la politique, il ne restera rien de lui qu'un nom illustré par des versatilités illustres et des essais démentis par des essais contraires. Homme de recherches qui avait marché toujours sans rien trouver que le doute.

Parlons maintenant de M. de Genoude.

XII

Le bruit se répandit tout à coup dans Paris qu'il avait renoncé au sacerdoce et qu'il allait épouser la fille d'une

princesse de l'ancien régime ; dotée par elle, et élevée par une honorable famille de la Touraine, cette jeune personne était accomplie. Ses parents putatifs étaient liés avec la maison de la Rochejacquelin, qui lui montrait une grande amitié. Je n'en ai jamais su plus long sur sa naissance. La duchesse de B*** passait pour sa mère. Elle l'avait eue d'un mariage secret dans le temps où elle était exilée, comme membre de la famille royale, en Espagne. La famille qui lui avait donné ou prêté son nom était digne de ce patronage. Le mariage se fit à Paris. Dès ce jour, M. de Genoude fut considéré comme un transfuge qui passait des bras de la Piété dans les bras de l'Amour. Ses premiers amis, tels que le duc de Rohan et ses fidèles, le répudièrent et se plaignirent d'avoir été trompés dans leurs espérances. Genoude, pourtant, n'avait trompé personne ; mais, cherchant fortune sur la route du monde, il avait d'abord été lié avec des groupes d'ecclésiastiques ; puis, ayant rencontré des groupes de royalistes qui lui offraient la naissance, la fortune et l'amour dans l'union d'une jeune personne inespérée, il s'était laissé séduire et avait abandonné ses premiers patrons, mais il avait gardé l'estime de ceux qui étaient plus sensibles à l'amitié qu'à l'esprit de parti. Il me présenta à sa femme, que je trouvai charmante. Celle-ci me fit faire connaissance avec la marquise de L..., qui était la fille aînée de la duchesse de D..., amie de M. de Chateaubriand. Elle avait épousé le prince de T..., dont elle fut veuve de très-bonne heure. Le général marquis de L..., ancien sous-officier de l'armée de Bonaparte, puis colonel des gendarmes de la garde, fut choisi par elle pour son second mari. Un coup de sabre qu'il avait reçu en Russie l'avait balafré à la façon d'un héros ; cette éclatante blessure relevait sa mâle beauté. J'avais connu son frère en 1805 ; il était mort en 1815 dans le premier combat de la Vendée essayant de renaître ;

il commandait l'armée royaliste. Son sang éteignit la guerre.

Mme la marquise de L... me présenta à la vieille princesse de T..., sa première belle-mère, pour laquelle elle avait conservé les sentiments d'une fille. J'y connus les hommes principaux du parti royaliste. Je restai jusqu'en 1830 respectueusement lié avec la marquise de L..., une des plus belles et des plus aimables femmes du siècle. A l'époque de la malheureuse expédition de Mme la duchesse de Berri en Vendée, elle alla combattre avec la princesse. Elle avait emmené une jeune personne, Mlle de Fauveau, célèbre pour son rare talent de sculpteur, qu'elle continua de perfectionner à Florence. J'étais alors en Orient, où je passai deux ans séparé de la France. Je lus un jour, en Syrie, dans les journaux français, que nos troupes s'étaient emparées de deux femmes errantes qui paraissaient être du parti de la duchesse de Berri, mais dont on n'avait pu encore découvrir le nom, qu'elles cachaient avec soin à leurs persécuteurs; que l'une de ces femmes inconnues portait un poignard attaché à sa jarretière, avec lequel elle s'était défendue. « Oh ! dis-je à mes amis, M. de Parseval, M. de Capmas et M. de Laroyère, qui m'accompagnaient, quoique nous soyons si loin des nouvelles de Nantes et de Paris, je puis par hasard vous dire le nom de ces deux héroïnes : l'une est la marquise de L..., et celle qui portait un poignard passé dans sa jarretière est Mlle de Fauveau. — Et comment le savez-vous, me répondirent mes trois amis, puisque nous n'avons depuis trois mois d'autres nouvelles de France que ces feuilles de journaux dont les auteurs ignorent eux-mêmes les noms de ces héroïques aventurières? — Voici pourquoi je le suppose, repris-je avec assurance : quelque temps après la révolution de Juillet, j'allai, à mon retour d'Angleterre, visiter l'atelier de Mlle de Fauveau, déjà célèbre,

et que j'avais quelque temps auparavant présentée à la marquise de L... sur la demande de M. de Beauregard, son cousin, un des amis de M. de Genoude. Ces dames se lièrent intimement. En repassant à Paris, il y a deux ans, Mlle de Fauveau, ardente royaliste, me dit en plaisantant, en présence de son oncle, qu'elle ne craignait rien des orléanistes, et qu'elle ne marchait jamais sans précaution contre leur police et leurs gendarmes. En parlant ainsi, elle releva légèrement le bord de son tablier de sculpteur et me laissa entrevoir la pointe d'un poignard dont le manche était passé sous sa jarretière et qui pendait jusqu'à son cou-de-pied. Nous rîmes de la précaution. Ne trouvez donc pas étrange que je la reconnaisse à son armure, et qu'en voyant sa belle compagne anonyme, j'y devine Mme la marquise de L... Notre reconnaissance dans ce désert ne peut leur faire aucun tort en France. » Les journaux suivants que nous trouvâmes à notre retour de Balbek nous apprirent que j'avais eu raison. Voilà comment une plaisanterie devenait un indice.

XIII

Un long emprisonnement et un procès mémorable, où l'illustre avocat et député M. Janvier plaida en chevalier plus qu'en avocat pour ces dames, rendirent leur cause retentissante. Mme de L... revint à Paris. J'y étais alors, et je l'appris par Janvier, à la Chambre. Je n'eus rien de plus pressé que d'aller avec lui la féliciter de sa libération. Nous allâmes à un hôtel garni des Champs-Élysées, nous donnâmes nos noms et nous demandâmes à voir Mme de L... Après avoir attendu longtemps dans l'antichambre, une femme vint prier M. Janvier d'entrer seul, et, quant à moi, elle m'annonça que sa maîtresse ne pou-

vait pas me recevoir. Je me retirai, et je me promis de ne jamais revenir dans une maison où l'homme qui avait protesté le plus énergiquement contre l'usurpation de Juillet, et qui venait de passer deux ans en Orient pour n'avoir aucun rapport avec le gouvernement, était apparemment regardé comme un transfuge, pour avoir été nommé député par la nation, et pour avoir refusé au roi la moindre concession à son nouveau titre. C'est la seule blessure que j'aie jamais reçue dans ma vie, et par une femme à qui je venais offrir mes services. Depuis ce jour je ne me présentai plus chez Mme de L....

J'avais continué à voir M. de Genoude à chacun de mes retours en France. Il avait eu quatre fils de son mariage; l'aîné mourut en bas âge pendant que j'étais à Paris. C'est la sensibilité plus qu'humaine d'une chienne danoise qui a fixé cette date dans ma mémoire. J'entrai chez Mme de Genoude peu de jours après la perte qu'elle avait faite. Elle pleurait au coin de sa cheminée. Cette belle chienne, assise devant elle, les yeux sur ses yeux, la regardait avec un air d'attendrissement et de pitié qui n'est jamais sorti de mon âme. Elle ne vint point, quand j'entrai, me flairer et me caresser gaiement, comme d'ordinaire; mais en regardant pleurer sa maîtresse à côté du berceau vide de son enfant, elle posa la tête sur les genoux de la pauvre mère, et en contemplant le berceau elle se mit elle-même à verser de grosses larmes qui mouillèrent mes mains étonnées. La pauvre bête semblait dire : Ce berceau, vide pour vous, l'est aussi pour moi!

XIV

J'avais indirectement contribué à faciliter le mariage de M. de Genoude. La famille chez laquelle la prétendue

fille de la duchesse de B... avait été élevée répugnait à l'accorder à un homme d'une naissance inconnue. On voulait des preuves de noblesse, M. de Genoude ne pouvait pas en fournir. Il vint un matin chez moi et m'avoua l'embarras où il se trouvait. « N'êtes-vous pas lié, me dit-il, avec Pastoret, qui est poëte distingué aussi et directeur du sceau des titres au ministère de la justice? — Oui, lui dis-je ; et si vous me chargez de lui demander quelque chose qui puisse favoriser votre mariage, je suis certain qu'il se fera un plaisir de vous l'obtenir, si cela lui est possible. — Eh bien, reprit-il, je regarderais mon mariage comme assuré, s'il pouvait me faire obtenir du roi des lettres de noblesse. — A cela ne tienne », lui répliquai-je. Et j'écrivis à l'instant à Pastoret le désir de Genoude et les circonstances qui le rendaient intéressant. Avant que la journée fût achevée, Pastoret me répondit que c'était fait et que le roi Charles X ajoutait à cette grâce la dispense de payer au sceau des titres les douze ou quinze mille francs qu'on payait ordinairement pour la noblesse. Genoude reçut le soir même la lettre qui le faisait noble, et le mariage n'éprouva plus d'obstacle de ce côté.

Mais, quelque temps après, il voulut encore confirmer dans le passé féodal la possession de son nom par la possession d'une terre d'un nom à peu près pareil ; il me demanda si je ne connaissais point quelque terre de ce genre qu'il pût acheter dans un pays voisin du Dauphiné, sa patrie. Je lui répondis que je connaissais, en effet, auprès de Mâcon et de Pont-de-Veyle, en Bresse, la terre de Genou possédée par un gentilhomme de bonne maison et de médiocre fortune, qui serait peut-être heureux de la vendre à l'amiable pour cet usage. J'écrivis, en effet, à ce gentilhomme ; mais il me répondit qu'il ne se déferait jamais de sa terre paternelle pour donner à

une autre famille l'illustration qui appartenait à la sienne. Tout en resta là, et Genoude fut obligé de renoncer à la noblesse héréditaire pour se contenter de la noblesse de convention.

XV

Après la naissance de ses quatre fils, il perdit sa jeune femme. Cette mort prématurée m'inspira les vers suivants :

AUX ENFANTS DE MADAME L. DE GENOUDE.

—

Pauvres petits enfants, qui demandez sans cesse
A votre père en deuil ce que c'est que la mort,
Et pourquoi vos berceaux s'éveillent sans caresse,
Et quand donc finira le sommeil qu'on y dort;

Taisez-vous, grandissez! Vous n'aurez plus qu'en songe
Ces baisers sur le front, ces doigts dans vos cheveux,
Ce nid sur deux genoux où votre cou se plonge,
Ce cœur contre vos cœurs, et ces yeux dans vos yeux.

L'amour qui vous sevra vous fait la vie amère;
Votre lait s'est tari, comme à ce pauvre agneau
Qu'un pasteur vigilant sépare de sa mère
Pour lui faire brouter l'herbe avec le troupeau.

Vous n'aurez qu'une vague et lointaine mémoire
De tout ce qu'au matin la vie a de plus doux,
Et l'amour maternel ne sera qu'une histoire
Qu'un pére vous dira, seul et pleurant sur vous!

Quand vous voudrez, enfants, retrouver dans votre âme
Ces souvenirs scellés sous le marbre étouffant,

Ces sons de voix, ces mots, ces sourires de femme
Où l'âme d'une mère est visible à l'enfant;

Quand vous voudrez rêver du ciel sur cette terre,
Que de pleurs sans motif vos yeux déborderont;
Quand vous verrez des fils sur le sein de leur mère,
Qu'un père entre ses mains vous cachera le front,

Venez sur cette tombe où l'herbe croît si vite,
Vous asseoir à ses pieds pour prier en son nom,
Appeler Léontine, et du ciel qu'elle habite
Implorer son regard, dont Dieu fasse un rayon!

De l'éternel séjour, le regard de son âme
Est un astre toujours sur ses enfants levé.
Ainsi l'aigle est au ciel; mais son regard de flamme
Veille encor de si haut le nid qu'elle a couvé.

M. de Villèle, ministre tout-puissant, avait donné à Genoude le privilége du journal *l'Étoile*, dont il joignait la propriété à celle de la *Gazette de France*. Il m'écrivit en Italie pour me proposer gratuitement la moitié de ce don du ministre. Je le remerciai et je refusai, ne voulant pas m'enchaîner par un intérêt quelconque au gouvernement que cependant j'aimais. « Je suis fâché, lui répondis-je, de vous voir entrer dans cette voie, et *je crains que cette Étoile ne soit jamais l'astre de votre fortune et de votre bonheur.* » Elle ne le fut pas, en effet, mais la réunion de ces deux journaux dans sa main le rendit pendant longtemps l'organe le plus puissant de la politique de M. de Villèle et de l'opinion royaliste.

Il acheta alors une magnifique terre dans les environs de Provins; et il pensa à reprendre sa vocation ecclésiastique, qu'il avait abandonnée pour son mariage. Il entreprit aussi, grâce aux annonces perpétuelles et sans frais

de ses journaux, le monopole de la traduction de la Bible et l'édition de plusieurs ouvrages mystiques. Il prétendit fonder dans son château de Plessis-les-Tournelles une école d'élèves du sacerdoce, qui n'exista jamais qu'en projet. Enfin, il rentra pour quelque temps au séminaire et reprit l'habit ecclésiastique. Je suivais alors ma carrière diplomatique. Je cessai tout rapport avec lui. Ce mélange de la sainteté sacerdotale avec les œuvres industrielles ne me plaisait pas. Le prêtre, selon moi, ne devait être que prêtre. Il ne pensait pas ainsi, car il donna en ce temps-là un dîner célèbre de *coalition* aux députés les plus illustres par leur éloquence, tels que Berryer, Mauguin, etc., et il porta un toast au dessert, dans lequel il dévoila sa pensée. « Du reste, dit-il en terminant, et en buvant à la santé du cardinal de Richelieu, tout ceci finira bientôt, non par un militaire, non par un orateur, mais par un cardinal. » C'était se désigner lui-même comme le terme de la révolution. Un homme de beaucoup d'esprit, M. de Lourdoueix, qui avait commencé sa carrière littéraire en 1825 par une œuvre satirique contre les excès et les ridicules du royalisme, le soutenait dans une illusion de bonne foi et rédigeait sous son inspiration la *Gazette de France*. Genoude et lui commençaient leur journée en commun par la messe, que l'un disait à l'autre, et par la communion que Genoude donnait à Lourdoueix. Ce mysticisme et ce fanatisme réunis, qui protégeaient son ambition crédule, ne protégeaient pas ses affaires. Il avait cependant marié richement ses fils, mais les revenus de la *Gazette* ne suffisant pas à ses dépenses, il se fit nommer député.

Quand la révolution de 1848 éclata, il voulut malheureusement se signaler par un coup d'éclat à la tribune. Son habit et son caractère de prêtre auraient dû l'en détourner. On se souvient que, pour presser le dé-

noûment de la catastrophe, un certain nombre de membres de la gauche demandèrent que les ministres du roi fussent décrétés d'accusation. C'était une motion de sang, de sang odieux à l'opposition peut-être, mais innocent. Ils m'offrirent de signer cette demande, je la repoussai avec indignation. M. de Genoude monta alors à la tribune et la soutint. Il n'y gagna rien que la répugnance visible de l'Assemblée à entendre un prêtre emporté par la rancune politique se mêler à une proposition téméraire qui pouvait, si elle eût prévalu, compromettre des têtes d'hommes. Ce furent ses dernières paroles. Quelques heures après, la république innocente était accomplie de nécessité, sans avoir porté à la France d'autres paroles que des paroles de paix. Le roi et sa famille partaient sans être poursuivis. Les mouvements d'un grand peuple bien compris sont presque toujours plus humains que les passions d'un parti; il n'a personne à craindre et personne à flatter. M. de Genoude rentra dans l'ombre et chercha à s'abriter dans le suffrage universel, qu'il avait le premier et le plus énergiquement soutenu. Mais sa politique et sa vie eurent bientôt le même terme. Il mourut en 1849, aux îles d'Hyères, et laissa ses fils sans fortune. Avant peu de mois, tout fut vendu en justice. Cette prodigieuse existence ne laissa point de trace.

XVI

Il y a quelque temps, je cherchais à découvrir ce qui pouvait en subsister encore. Rien. Les biens étaient évanouis, les fils étaient morts dans le dénûment. Un brave homme, M. Aubry-Foucault, qui avait été la victime expiatoire des nombreux procès de la *Gazette* et qui l'était encore, vint me voir à sa sortie de prison. Il avait con-

servé pour M. de Genoude le dévouement qui était son métier, et la reconnaissance qui était son caractère.

« Et que sont devenus ses enfants? lui demandai-je.— Hélas! me dit-il, ils sont tous morts, et morts dans le plus complet dénûment! — Mais quoi! lui répondis-je, cette magnifique terre de Plessis-les-Tournelles? — Elle n'était pas payée, et l'on en a vendu les pierres pour en solder les murs. — Et ses fils, si richement mariés? — Tous morts ruinés, monsieur, pour rendre les dots à leurs femmes. — Mon Dieu! m'écriai-je, quelle destinée! Quoi! il ne reste rien de cette immense existence de parvenu qui faisait envie à tout ce qui tenait une plume? — Rien, me répondit-il en pleurant; excepté un pauvre jeune homme, le cadet de ses fils, à qui ma femme et moi nous donnons la soupe tous les soirs, et que nous vêtons de temps en temps pour lui donner le courage de porter son nom sous ses haillons dans les rues de Paris. — Et que fait-il? repris-je avec une tendre pitié. — Rien non plus, me répondit M. Aubry-Foucault; il a essayé de tout, et tout s'est brisé dans sa main. Il est depuis six mois abandonné de tout le monde, excepté de ma femme, qui lui raccommode ses habits, et de moi, qui lui fais partager mon pauvre repas, et de temps en temps les misérables économies que je tiens de son respectable père.— Et n'y a-t-il personne qui s'intéresse à lui et qui vous aide? — Personne, monsieur, sauf quelques amis de son enfance, qui vivent en Auvergne et qui l'invitent quelquefois à aller passer une semaine ou deux dans leur désert. — Envoyez-le chez moi, je vais tenter un moyen de lui être utile. Je ne puis pas écrire au duc de Bordeaux, bien que nous ayons chanté sa naissance et conservé nos fidèles respects à son exil, dans quelque situation où nous nous soyons trouvés depuis 1830; mais j'ai un généreux ami à Paris dont je puis emprunter la main pour recommander le fils de

M. de Genoude, si dévoué à la légitimité, à son dernier survivant en Europe. Allez, et revenez dans cinq ou six jours. » La reconnaissance est la vertu des malheureux, parce qu'ils savent l'amertume des pleurs et la joie de les essuyer. J'étais touché jusqu'aux larmes de la compassion de ce vieux serviteur partageant son morceau de pain avec le fils déshérité de son maître. Il sortit, et j'allai chez M. de Marcellus. Au premier mot d'un service à rendre au fils de M. de Genoude, il fut à ma disposition; il écrivit et me remit une lettre pressante pour ce jeune homme à M. de Lévis, ministre des bienfaits du prince. Le jeune fils de M. de Genoude vint la prendre. « Allez, lui dis-je, à la cour exilée de ce jeune prince dont votre père et moi nous avons célébré la naissance et déploré les catastrophes. Il pourra peut-être, par quelque emploi près de lui, donner une miette de pain à l'orphelin de ceux qui ont tant aimé sa famille. La somme pour le voyage ne vous manquera pas. » Il me remercia, il fut touché, il partit. Quelques semaines après il revint.

« Auriez-vous de la répugnance, lui demandai-je, à entrer dans la diplomatie secondaire sous le gouvernement de l'empereur? Mon passé s'oppose à ce que j'aie des rapports avec lui : l'honneur est une loi que je ne dois pas enfreindre. Je ne puis donc rien vous promettre de sollicitations directes près de lui; mais, en passant par le ministère des affaires étrangères, j'ai conquis des amis qui, sans manquer à leur devoir vis-à-vis du gouvernement monarchique, sont restés fidèles à leur sentiment. Pour moi, ils s'estimeront heureux de vous être utiles, et je vais les en prier, si vous le permettez. — Rien ne s'y oppose », me répondit ce malheureux jeune homme. Je m'adressai à M. Cintrat, le chef des archives, en le priant de chercher avec bienveillance un emploi de chancelier consulaire, fût-ce même dans la cinquième partie du

monde, dans cette Océanie où l'Angleterre avait appelé à Sidney des consuls européens. Dans peu de jours l'admirable sollicitude de M. Cintrat eut instruit et intéressé le ministre, et M. de Genoude fut nommé, pour partir à l'instant, chancelier du consulat de France à Sidney. Son existence était assurée. Il partit en remerciant Aubry-Foucault, qui s'était fait son second père. En arrivant, six mois après, à Sidney, il trouva le consul mort la veille. C'était M. de Chabrillant, gentilhomme de mon pays, ruiné par quelque folie de jeunesse à Paris. Il avait épousé l'actrice d'un petit théâtre, objet de sa passion, et elle n'avait pas hésité à suivre au bout d'un autre monde la destinée qui s'était perdue pour elle dans ce monde-ci. M. de Genoude, en arrivant, succéda dans ses fonctions et dans ses appointements à M. de Chabrillant. Il m'écrivit de prolonger, s'il m'était possible, ce provisoire inattendu, secourable pour lui. Je le fis, et je lui en donnais la nouvelle quand je reçus celle de sa mort. La destinée n'avait pas voulu qu'il restât rien sur la terre de sa charmante mère et de son infortuné père; mais il resta au pauvre et généreux Aubry-Foucault le souvenir de sa fidélité jusque après la mort et d'une reconnaissance qui mesure ses bienfaits non à ses actes, mais aux bons sentiments de son âme. Que Dieu le récompense, ainsi que sa pauvre femme, du bien, non qu'ils ont fait, mais qu'ils ont voulu! Quant à moi, je n'ai eu que des larmes stériles données trop tard au nom de mes premiers amis.

XIII

LA MARQUISE DE RAIGECOURT

I

Aymond de Virieu, qui m'aimait comme un frère, parlait souvent de moi dans les maisons de la haute noblesse où sa naissance et ses relations de famille le rendaient familier. C'est à lui que je dus l'accueil empressé et l'amitié de Mme la marquise de Raigecourt et de sa charmante famille. Je ne prononce jamais ce nom qu'avec attendrissement et respect. C'était une femme accomplie.

Son mari était pair de France. Il était attaché au roi comme émigré et dévoué aux ministres comme royaliste. Il tenait, dans la rue de Lille, en face de l'hôtel de la Légion d'honneur, une des maisons les plus intéressantes de Paris. Sa surdité l'empêchait de participer aux agréments de cette société très-distinguée, mais sa femme et ses filles attiraient chez lui la cour et la ville.

La marquise de Raigecourt, dont on vient de publier les *Lettres*, avait un titre sacré à l'amitié du roi Louis XVIII et au respect de tous les royalistes. Elle avait été, jusqu'au supplice de Mme Élisabeth, cet ange expiatoire, quoique immaculé, de la Révolution, sa dame d'honneur, sa favorite et son amie.

La jeune princesse en avait fait sa sœur; elle n'avait rien de caché pour elle. Ses *Lettres*, que nous venons de lire, découvrent en elle des qualités de caractère que l'on ne croyait pas jointes à tant d'innocence. Sa vertu avait la virilité d'un homme; elle s'était réservé son cœur pour aimer le roi et pour détester ses ennemis, mais elle laissait la vengeance à Dieu. Tous ses sentiments n'étaient que des vertus. Quand elle fut conduite à l'échafaud révolutionnaire pour y mourir avec plusieurs dames de la cour et avec leurs filles, elle demanda à mourir la dernière, et elle partagea avec elles le mouchoir qui protégeait son sein pour sauver au moins la pudeur de celles dont elle ne pouvait sauver la vie. La marquise de Raigecourt ne put la suivre, parce qu'elle était récemment mariée et en couche de son premier enfant.

On peut concevoir ce qu'une telle mort d'une telle amie laissa dans son âme d'énergie, d'horreur et de tendresse pendant sa vie. Cette mort, qui lui assurait un ange au ciel au lieu d'une amie sur la terre, ne lui laissa point de tristesse, mais cette gaieté sereine qui brave les malheurs ordinaires de la vie. Si Mme de Sévigné avait échappé à la hache de ces jours terribles, c'est ainsi qu'elle eût survécu.

II

Dès qu'elle m'eut vu, elle conçut pour moi un sentiment qui était moins que l'amour, mais plus que l'amitié, une tendresse véritablement maternelle. J'avais mon couvert tous les jours à sa table. Quand je passais quelques jours sans la voir, elle prenait la peine de venir elle-même chez moi pour s'informer de ce qui me retenait; elle gardait mon argent de réserve avec le sien dans son tiroir; elle me préparait, si j'étais malade, au coin de mon feu,

les tisanes commandées par le médecin ; elle écrivait à ma mère des nouvelles de mon cœur et de mon âme : elle aurait remplacé la Providence, si la Providence s'était éclipsée pour moi. Elle prenait à mes poésies, qui n'avaient pas encore paru, un intérêt partial, passionné, que je n'y prenais pas moi-même ; elle me comparait à Racine enfant ; elle était fière de préparer aux Bourbons un poëte encore inconnu, mais qu'elle rendrait royaliste et religieux comme elle.

Elle n'affectait pas de rigorisme avec moi ; elle ne s'informait pas avec inquiétude des visites d'une belle princesse romaine qu'elle rencontrait quelquefois sur mon escalier, et dont elle admirait la beauté sans en connaître le nom. Elle savait que la jeunesse a besoin d'indulgence et que la discrétion est la vertu des mères.

Elle avait eu récemment un malheur de famille qui avait fait grand bruit dans le monde. L'aînée de ses filles, jeune personne très-jolie et très-intéressante, avait été demandée en mariage par un vieux gentilhomme riche de l'est de la France. On la lui avait accordée sans prendre des informations suffisantes. Peu de temps après son arrivée dans le château, la jeune femme avait appris que son mari n'avait désiré en elle qu'une concubine de plus, et que sa couche légitime devait être partagée par une femme étrangère, maîtresse absolue du château. Elle avait trouvé moyen de faire porter par un domestique affidé une lettre à la poste prochaine, adressée à sa mère à Paris. Mme de Raigecourt, indignée, mais prudente, était arrivée au château du comte de ***. La nuit suivante, elle s'était évadée avec sa fille par des sentiers secrets du parc. Elle l'avait ramenée à Paris, où elle n'osait la laisser sortir sans précaution, de peur des entreprises de son mari pour recouvrer sa femme. La jeune veuve de ce mari vivant vécut ainsi plusieurs années chez sa mère.

Elle était aussi intéressante qu'adorable. Elle charmait tout le monde, mais elle n'eut de faiblesse pour personne. A la mort de son mari, elle ne profita de sa liberté et de sa fortune que pour entrer dans un monastère de charité aux environs de Paris, où je la vois une ou deux fois par an, toujours fidèle à sa famille et à ses amitiés, consacrant à Dieu ce que les hommes avaient si peu su respecter. Sa présence chez sa mère et le mystère qui l'entourait donnaient à la maison de la marquise de Raigecourt la grâce d'un secret deviné, mais jamais révélé.

III

Une de ses sœurs épousa le comte de las Cases, officier des gardes du corps, un des hommes les plus loyaux que j'aie connus, avec lequel je suis resté lié jusqu'à présent. Le jeune et spirituel Cazalès, fils du célèbre orateur rival de Mirabeau, venait assidûment dans cette maison. Il était camarade des pages et ami du jeune Raigecourt. Raigecourt devait être riche et pair de France après la mort du marquis; des événements inattendus lui enlevèrent sa fortune.

En 1848, à la fatale journée du 15 mai, où le peuple fit invasion dans l'Assemblée constituante et la dispersa par un acte de démence, j'y rentrai avec un bataillon de gardes mobiles, et nous dispersâmes les séditieux, maîtres du palais de la Chambre; je haranguai les députés au son d'un tambour, et je montai à cheval pour marcher contre l'Hôtel de ville, occupé par six cents hommes et six pièces de canon braquées sur nous. En me retournant, je fus surpris de voir le duc de Laforce en habit de garde national, la baïonnette au bout du fusil, marcher résolûment et plein d'enthousiasme patriotique derrière mon cheval.

Cela me frappa : je sentis qu'un pays où l'élite de la jeunesse opulente se dévouait ainsi par l'énergie du sang pour sauver l'ordre au risque de sa vie ne périrait jamais. Je vis du même coup d'œil, à mes côtés, le duc de Laforce, M. de Falloux, le fils du roi Murat, brave et calme comme son père, Ledru-Rollin, que j'avais rencontré et engagé à monter à cheval avec moi. L'Hôtel de ville fut pris et les chefs des factieux furent faits prisonniers avant la nuit. Ledru-Rollin, craignant avec raison qu'ils ne fussent massacrés par le peuple en allant à Vincennes, eut l'heureuse pensée de les garder jusqu'à la nuit à l'Hôtel de ville. J'y consentis avec empressement. Nous fûmes vainqueurs deux heures après avoir été vaincus. Aucune goutte de sang ne consterna la victoire. Le duc de Caumont-Laforce fut pour beaucoup dans cette journée. Je ne le rencontre jamais sans me rappeler l'impression qu'il produisit sur moi ce jour-là; depuis cette époque, il a marié sa charmante fille avec le fils de Raigecourt.

IV

La Restauration fut ingrate envers le jeune Cazalès. Un tel nom n'aurait jamais dû être oublié par les frères de Louis XVI. L'ingratitude porte malheur aux rois comme aux peuples. Cazalès, après 1830, hésita longtemps entre le mariage avec une jeune personne très-aimable, mais très-indécise comme lui, et l'Église, à laquelle ses mœurs pures et ses principes le disposaient. L'indécision de M[lle] *** le décida enfin à entrer dans les ordres sacrés, où il est aujourd'hui humblement attaché comme simple prêtre à une église de Versailles.

Quant au marquis de Raigecourt, il épousa d'abord une riche héritière de Lyon. Devenu veuf peu de temps après,

je contribuai beaucoup à lui faire épouser la beauté et la bonté les plus accomplies du royaume de Naples, la fille de M. Lefèvre, que j'avais connue et admirée dans ce pays de tous les prodiges. Hélas ! elle lui fut trop promptement ravie par la mort. Depuis cette perte, il alla plusieurs fois en pèlerinage à Jérusalem, et vécut dans une modeste obscurité, après avoir passé son enfance dans toutes les promesses des cours, et sa jeunesse dans toutes les opulences et dans toutes les délices de son double mariage.

Sa mère était morte après 1830. Sa sœur survit heureuse et recueillie dans les œuvres de charité au couvent de..., près de Paris, d'où elle m'écrit quand quelque infortune lui rappelle mon nom. Sa porte, que je salue toujours d'un sourire reconnaissant au coin de la rue Bellechasse et de la rue de Lille, vis-à-vis de la Légion d'honneur, fut la première porte par laquelle j'entrai dans le monde.

XIV

LE DUC DE ROHAN

(PRINCE DE LÉON)

I

Une autre amitié s'offre à ma mémoire quand elle revient sur ces premières années : c'est celle du prince de Léon, depuis duc de Rohan, puis prêtre, puis archevêque à Besançon, puis cardinal.

Le prince de Léon, à l'époque où il voulut bien oublier la distance que la naissance et la fortune avaient mise entre nous, était officier des mousquetaires, et, je crois, aide de camp du roi Louis XVIII. Je me souviens de l'avoir vu caracoler à la suite de ce prince, qui passait, en 1814, une revue sur le Carrousel. Je fus frappé de son admirable beauté. C'était la grâce d'une femme en uniforme ; l'enharnachement du cheval, la coiffure militaire du jeune prince, sa taille souple et élevée, l'ondulation de ses cheveux fins et bouclés autour de son casque, rappelaient Clorinde sous les murs de Sion. On était loin de voir succéder à ce costume le vêtement noir d'un pontife et la barrette du cardinal. Quelque chose de la gloire sanglante des armées de Napoléon se reflétait sur cette belle

figure. On confondait les vieux et les jeunes militaires dans la même admiration.

Les mousquetaires de Louis XVIII et les grenadiers à cheval de l'empire ne formaient, ce jour-là, qu'une même illustration; l'éclat de la noblesse relevait la sévérité de la démocratie militaire. La beauté du prince de Léon se grava tellement dans mon imagination, que, deux ans après, je m'en souvenais encore.

II

Après 1815, l'invasion de Napoléon, Waterloo et le second retour du roi, cette élégante image ne s'était pas effacée. Le prince de Léon était devenu le duc de Rohan par la mort de son frère. Il avait épousé M[lle] de Sérent. Cette jeune femme était morte bientôt après son mariage, brûlée dans son appartement en faisant sa toilette pour aller au bal. Cette mort soudaine et terrible avait frappé la société du faubourg Saint-Germain d'une émotion qui durait encore. Les mousquetaires étaient supprimés; le duc de Rohan vivait seul et triste dans l'hôtel de sa belle-mère, au milieu de la rue de l'Université. Quelques amis et quelques courtisans de sa mélancolie étaient assidus près de lui. C'étaient, en général, des esprits distingués et religieux qui se destinaient à la prêtrise.

Le duc Mathieu de Montmorency était du nombre : ces grands noms de la monarchie, Montmorency, Rohan, la Rochefoucauld, se prêtaient une splendeur mutuelle. Quelques jeunes gens, comme M. Rocher, comme M. de Genoude, comme M. de Lamennais, comme M. Dupanloup, aujourd'hui évêque si éloquent d'Orléans et membre de l'Académie française, étaient en relation avec le duc de Rohan. Ils lui parlèrent de moi comme

d'un jeune homme qui donnait de belles espérances à la poésie, au royalisme, et qui n'était point enrôlé dans le parti opposé à la religion. Genoude récita des fragments de mes vers à la fois tristes et vaguement éthérés. Le duc de Rohan en fut enthousiasmé ; il témoigna un vif désir de me connaître. Genoude ne lui dissimula pas ma répugnance à aller me présenter moi-même chez un grand seigneur inconnu. Le duc de Rohan, qui avait les goûts très-littéraires et la passion des beaux vers, lui dit qu'à ses yeux le grand seigneur était celui qui avait le plus de parenté de nature avec Racine, et qu'il n'hésiterait pas à le prouver en venant lui-même chez moi solliciter mon amitié. Il fut convenu que, sans me prévenir, Genoude l'y amènerait le lendemain. Je les vis en effet entrer ensemble le jour suivant. Je reconnus le beau mousquetaire de la revue de 1814, aux traits charmants du duc de Rohan. Il me dit que la poésie rendait égaux tous les hommes et qu'il serait heureux de mon amitié. Je répondis timidement de mon mieux. De ce moment nous fûmes amis. Je passai peu de jours sans le voir. Il n'avouait pas encore ouvertement son penchant à la carrière ecclésiastique. Son peu de goût pour le mariage, qu'on imputait généralement à la mort affreuse de sa femme, le rendait trop compréhensible ; mais les traditions de sa famille, la mémoire de son oncle le cardinal Louis de Rohan, si fameux par l'affaire du collier et de Mme de Lamothe, plus fameux par son repentir sincère et par son retour courageux à la royauté de Louis XVI, ses instincts véritablement religieux, le prédisposaient : on peut dire que le mousquetaire était né pontife. Il aimait la religion, surtout pour ses pompes et ses solennités. Tel était le duc de Rohan.

III

Cependant il aimait aussi le monde et ses élégances pendant qu'il continuait à y vivre. Il venait souvent me prendre dans sa calèche pour nous promener au bois de Boulogne ou à Saint-Cloud. Ses chevaux étaient magnifiques, ses équipages princiers; les grandes guides de son attelage étaient d'or et de soie, ses cochers ne les maniaient qu'avec des gants blancs pour ne pas les ternir; les livrées étaient de la même recherche: il attirait les regards de la foule partout où il passait. Il jouissait d'être l'objet de la contemplation envieuse de tous ceux à qui ces magnificences et sa belle figure le faisaient reconnaître; il tenait le sceptre de l'ostentation. Cela lui semblait un devoir de son nom.

Quand l'hiver fut remplacé par le printemps, il me demanda de l'accompagner dans sa résidence d'été, et d'y passer avec lui et ses amis quelques jours. Je ne m'y refusai pas. Il vint me prendre un matin, seul, en poste, dans sa calèche de voyage. Un courrier en riche livrée nous précédait pour faire préparer ses chevaux sur la route de Meulan. Le but du voyage était le beau château de la Roche-Guyon, demeure, avant la Révolution, de la duchesse d'Inville et du duc de la Rochefoucauld, son gendre, assassiné pour prix de ses vertus populaires en venant de Rouen à Paris.

Cette terre de la Roche-Guyon était devenue, j'ignore comment, la résidence favorite du duc de Rohan. Elle est revenue depuis à la duchesse de la Rochefoucauld-Liancourt, femme aussi spirituelle, aussi vertueuse, et plus solide que le duc de Rohan lui-même.

Le château, presque royal, est situé au bord de la Seine, dont il domine le cours. Un peu plus loin, les prairies

s'élargissent et éloignent la rivière du château ; là s'élève un petit château que le duc me donna pour en faire mon habitation personnelle, quand il me conviendrait de m'y fixer pendant la belle saison. Je crois que cela est devenu une maison hospitalière dépendant du château, asile ombragé et verdoyant dans les grands peupliers de la prairie. De là on repassait la route, et l'on entrait dans la cour d'honneur de la Roche-Guyon. Une espèce de tribune, surmontée d'une galerie, s'élevait au-dessus de l'escalier. Le duc, pour ne pas perdre l'habitude féodale de ses ancêtres, s'y fit apporter un sac de monnaie par le concierge, et jeta une poignée de pièces d'argent à quelques mendiants qui nous avaient suivis, et qui étaient entrés avec la voiture dans la cour ; puis nous passâmes dans les appartements. C'étaient une suite de pièces décousues, composées de salle des gardes, de salle à manger, de salons, de chambres de lit ouvrant sur le penchant de la montagne récemment plantée en jardins pittoresques. Ces jardins s'élevaient, par des allées tournantes, jusqu'au sommet de la colline. Là, des avenues d'ormes en patte d'oie s'étendaient sur un large plateau, à perte de vue, dans les terres du domaine.

IV

Une autre aile du château était occupée par une chapelle vaste, décorée, desservie par des aumôniers, et dont on sentait que le duc faisait ou comptait faire la pièce principale de son palais. Les autels et tableaux, les décorations de tout genre la surchargeaient de luxe pieux. C'était vraiment la chapelle privée d'un futur cardinal. La vie de château, à la Roche-Guyon, avait quelque chose d'un séminaire. La salle à manger et les salons étaient

remplis de jeunes ecclésiastiques ou aspirant à le devenir, pleins de mérite, dont quelques-uns, tels que les évêques de Perpignan et d'Orléans, n'ont pas depuis trompé les augures. J'étais peu à ma place dans cette société ; mais le duc et ses commensaux me traitaient en poëte qui voit tout sans participer à rien. Je fus prié de faire quelques vers sur le château, et j'écrivis la méditation intitulée *la Roche-Guyon*. J'en laissai en partant le manuscrit au château. Mais je me hâtai de revenir à Paris avec le duc et Genoude, pour retrouver la charmante princesse romaine que j'avais laissée malgré moi, et que je ne pouvais oublier. Je me souviens même qu'en route, entendant mes compagnons de voyage vanter les douceurs de la dévotion, je convins avec eux qu'elle avait ses charmes, quand elle était ardente et sincère, mais que l'amour pour une beauté accomplie me paraissait une dévotion des sens à laquelle je ne pouvais rien comparer sans me mentir à moi-même. On me traita de profane, on sourit, et l'on parla d'autre chose.

Voilà comment commencèrent mes relations avec le duc de Rohan.

V

Je continuai ensuite à avoir une véritable amitié pour lui, et lui pour moi. Quand mes œuvres parurent en livre, il contribua beaucoup à les répandre. La diversité de nos vocations nous sépara plus tard : il était entré au séminaire, et moi dans le monde des affaires.

En 1829, l'Académie française daigna me choisir. Il fut question de mon discours, dans lequel chacun cherchait une profession de foi politique qui devait décider de la ligne de ma vie. Le moment était difficile; les opinions

étaient agitées et confuses. M. Royer-Collard avait augmenté la confusion, en ayant une conduite équivoque dans le vote de la Chambre sur le choix des ministres. Il avait voté contre le roi. Je n'y avais rien compris. Je le croyais ce que j'étais moi-même : un loyal royaliste, aussi incapable de manquer au roi qu'à la Charte. Son vote m'avait dérouté.

Quelques jours avant que je prononçasse mon discours à l'Académie, M. Cuvier donna pour moi un grand dîner dans son palais d'études, au Jardin des plantes. Je dis *palais d'études*, parce que je fus frappé, en y entrant, par la disposition des chambres consacrées à ses divers travaux. Il y en avait douze, chacune avec une cheminée, une bibliothèque, une table, du papier, des plumes, de l'encre sous la main, pour que l'homme multiple, résumé dans M. Cuvier, n'eût qu'à changer de fauteuil pour changer de travail.

Avant de nous mettre à table, nous parcourûmes en groupes ces divers cabinets. M. Royer-Collard me prit à part dans l'embrasure d'une des douze portes, et me fit signe qu'il désirait s'entretenir avec moi en particulier. « J'ai cru remarquer, me dit-il, que vous vous éloignez de moi avec une certaine réserve. Je comprends pourquoi : j'entrevois que vous ne me comprenez pas dans mon rôle à la Chambre depuis mon dernier discours et mon dernier vote.

« — Puisque vous me le dites vous-même, lui répliquai-je, je ne vous dissimulerai pas qu'en effet le vote et la conduite parlementaire d'un homme de votre loyauté et de votre importance me semblent inexplicables dans les circonstances où la monarchie des Bourbons, vos amis, se trouve engagée. Je n'approuve pas les tendances contre-révolutionnaires qu'on attribue au prince de Polignac : je viens de le prouver tout récemment en refusant

de m'y associer par la place de sous-secrétaire d'État des affaires étrangères dans ce ministère; mais je crois la Charte suffisante pour donner à la Chambre l'occasion et le droit de s'expliquer, et, si je crains qu'elle soit attaquée un jour par le ministre, je ne crains pas moins qu'elle ne soit violée par un coup d'État parlementaire. Or, déclarer au roi, dans une adresse, que ses ministres ne sont pas ceux de l'Assemblée, et qu'on repoussera tout ce qui viendra d'eux, c'est, selon moi, dépasser les droits de l'Assemblée, et nommer en réalité les ministres. Ce n'est pas la Charte, c'est le roi qui nomme les ministres. »

M. Royer-Collard me parut embarrassé; il rougit, et, prenant un accent plus bas et plus intime de confidence :

« Eh! oui, sans doute, me répondit-il, je pense comme vous; mais j'ai jugé que si la Chambre ne l'avertissait pas par une adresse un peu violente et qui déclarerait l'incompatibilité des députés et des ministres dès leur premier acte, c'est-à-dire dès l'acceptation de leurs fonctions, le roi se croirait encouragé à les maintenir et à tenter avec eux quelque chose contre la Charte.

« — Et moi aussi, lui répliquai-je; mais je ne crois pas que violer la Charte soit un moyen de la maintenir, et je persiste à croire que le vote de l'adresse par les 221 est un défi à la royauté, et qu'il valait mieux attendre, pour défier, une occasion constitutionnelle qui avertît le roi, sans prendre l'initiative d'attenter à l'esprit de la Constitution. »

M. Royer-Collard ne trouva pas de bonnes raisons pour défendre l'adresse, et me parut un homme qui avait voulu conserver sa popularité à un prix trop dangereux et flatter les 221 au delà de leur droit. Je trouvai cette explication confidentielle aussi subtile que l'adresse elle-même des 221 me semblait périlleuse. Peu de mois après, il vit que j'avais raison : le défi était porté par la Chambre, et le

coup d'État qui y avait répondu avait renversé la Restauration par le gouvernement de 1830.

VI

Peu de jours auparavant, le duc de Rohan, qui était devenu déjà archevêque de Besançon et cardinal, vint me prendre dans sa voiture, en se rendant aux Tuileries, pour me dissuader d'une déclaration constitutionnelle que je devais faire dans mon discours à l'Académie. Les deux partis opposés mettaient beaucoup d'importance à cet engagement que je devais faire pour ou contre eux. « Prenez-y garde! me dit-il à la fin de sa conversation; votre destinée politique dépend de ce que vous allez dire. Nous ne vous pardonnerons jamais si vous vous déclarez contre nous. — Je ne me déclarerai que contre les exagérés des deux partis, lui dis-je; mais, si l'attachement à la Charte vous paraît dangereux pour mon avenir, condamnez-moi dès à présent, car j'ai cru cette conciliation nécessaire entre l'ancien régime et l'avenir de la France; et si c'est vous offenser que de le dire tout haut dans une occasion solennelle, soyons ennemis dès aujourd'hui. Je ne vous en aimerai pas moins comme un de mes premiers amis. »

Nous nous fîmes ces adieux. Je fis mon discours tel que je l'avais conçu; il eut un brillant succès, et de ce jour on me compta au nombre de ces royalistes libéraux fidèles à la monarchie éclairée, qui voulaient la défendre, et non lui complaire en la perdant.

Le lendemain des journées de Juillet, le duc de Rohan s'évada de Paris pour se réfugier dans son diocèse. Il fut insulté dans un faubourg, arrêté par le peuple, puis relâché, et il se retira en Suisse. Je n'étais pas en France

pendant ces journées, je n'y rentrai que quelques jours après. Le duc ne rentra lui-même à Besançon que quelques mois plus tard; il y fut reçu avec suspicion et inquiétude. Le bruit de l'inimitié du peuple de Paris contre lui s'était répandu; on le traitait en suspect. Ses vertus épiscopales lui firent pardonner. Il y vécut en sage, repentant d'un peu trop de zèle; il y mourut à la fleur de son âge, plein de mansuétude et de précoces vertus. Telles furent la vie et la fin de cet excellent homme : il avait racheté autant qu'il était en lui les légèretés du cardinal Louis de Rohan et réhabilité son nom dans l'Église.

XV

LE DUC DE MONTMORENCY

I

Le duc Mathieu de Montmorency, le plus grand nom de France, avait eu pour premier maître en révolution et en religion politique l'abbé Sieyès. Sieyès, devenu célèbre par une brochure radicale au commencement des États généraux, avait été du premier bond au fond de la question, et, prenant uniquement pour logique le droit et l'intérêt du grand nombre, avait conclu dans son titre même : *Qu'est-ce que le tiers état? C'est tout.*

Absolu dans les principes, il avait été modéré dans les applications. Il voulait tout ébranler, mais ne rien détruire; car il avait des bénéfices et des fonctions ecclésiastiques comme grand vicaire de Chartres. On peut juger combien les doctrines d'un tel homme d'esprit devaient sourire à un très-jeune homme qui en avait fait son oracle, et qui portait dans ses votes populaires l'ardeur de son âge et l'illusion de sa passion du bien public. Aussi la Révolution, dans ses principes, le compte-t-elle parmi ses plus ardents apôtres. Il se lia avec ses plus éloquents promoteurs, les Mirabeau, les Lameth, les Barnave, les La

Fayette. Toutes ses motions furent pour la démocratie la plus avancée. Quand on voulut détruire la noblesse, on emprunta sa main. Ce fut lui qui, dans la nuit fameuse du 7 août, commença cet abatis de privilèges, ce défrichement de la France qui la rendit invincible. Son impopularité bruyante parmi les défenseurs de l'ancien régime condamna son nom aux invectives et aux sarcasmes de l'Europe entière. Son nom devint le synonyme de l'apostasie. Il supporta avec la constance d'un néophyte convaincu les injures de son ordre, et ne témoigna aucun repentir de sa témérité, jusqu'au jour où un crime, la mort de son frère chéri, l'épouvanta des conséquences que la démocratie furieuse tirait de son dévouement.

Il parut alors changer de principes en changeant de rôle : il émigra, non pas pour combattre son pays, mais pour se réfugier dans les larmes de ceux qui, en voulant faire beaucoup de bien, ont ouvert la porte à beaucoup de mal. Il était lié avec Mme de Staël, fille de M. Necker. Il trouva en Suisse, dans la maison de Coppet, l'amitié la plus tendre, la religion la plus tolérante et toutes les consolations que les mêmes déceptions donnent aux illusions également trompées.

Au 18 brumaire, il espéra mieux de sa patrie, mais il craignit le despotisme du sabre et ne s'engagea pas avec le dictateur. La résipiscence ne pouvait être complète à ses propres yeux que quand il aurait contribué à rendre un trône aux frères de Louis XVI, auquel il s'accusait d'avoir involontairement arraché le trône et la vie. Homme d'illusions immenses, il lui en fallait dans le repentir comme il en avait eu dans la lutte. Il se livra alors à la dévotion la plus entière et la plus vive, et il consacra à Dieu toutes les pensées éparses de sa vie.

II

Le duc de Montmorency, ayant entendu parler de moi avec les illusions de l'amitié, vint lui-même avec une prévenance extrême au-devant de ma timidité. M. de Genoude était avec lui. Je fus saisi et séduit au premier regard. Il n'avait du grand seigneur que les grâces. Je le retrouve tout entier dans le beau portrait de Gérard, qu'il avait légué à Mme Récamier, son amie, avec la clause qu'elle me le léguerait elle-même en mourant, si je devais survivre à cette aimable et charmante femme. Elle me le légua, en effet, et je n'en ai pas encore été dépouillé par mon infortune.

Il a, dans cette image, l'air d'éternelle jeunesse qu'il avait dans ses plus beaux jours ; sa physionomie le nomme. Ses cheveux, d'un blond tendre, ont gardé les inflexions du premier âge autour d'un front de vingt-cinq ans ; ils jettent une ombre légère et mobile sur sa figure. Ses yeux, grands et bleus, laissent lire jusqu'au fond de son âme. Une teinte rosée relève la délicate blancheur de sa peau. Son nez est court ; ses narines, bien accentuées et frémissantes, respirent la bravoure martiale des petits-fils des héros. Sa bouche, parfaitement modelée, a l'élégance et les contours d'une bouche de femme ; on n'y sent rien de l'enthousiasme révolutionnaire que l'abbé Sieyès lui avait inspiré. Les contours du visage sont élégants, mais fermes ; on voit que l'homme serait bien mort pour une noble cause. On ne peut détacher le regard du portrait : on croit entendre sa voix douce et prévenante qui vous parle. Il n'a rien à cacher ; son timbre, juste et franc, sonne la sincérité avec le mot. Tel il est, tel il était. Je me figure l'entendre autant que le revoir.

III

Mathieu de Montmorency n'avait aucune ambition qui ne fût digne de son nom, de son caractère et de sa race. Excepté un rôle héroïque, il n'y avait point de rôle pour lui dans ce monde indécis. Il avait chez Mme de Staël, à Coppet, deux charmes qui le retenaient : celui de Mme de Staël elle-même, à laquelle il était dévoué depuis qu'il l'avait connue chez son père, M. Necker, et pendant les tempêtes de 1789; celui de Mme Récamier, amie de Mme de Staël et à laquelle il se consacrait avec une vertu que désavouerait l'amour, mais qui lui ressemblait trop pour être désintéressée.

Nous avons vu qu'après la Terreur il s'était résigné à la dévotion. C'était le moment où Mme Récamier, à seize ans, sous le Directoire, apparaissait dans le monde comme un piége de beauté qui devait tenter tous les jeunes hommes. Mathieu de Montmorency, qui vivait alors séparé de sa femme, la vit et s'enthousiasma pour cette incomparable et énigmatique beauté d'un amour qu'il se déguisa à lui-même sous l'apparence d'une passion innocente, parce qu'elle lui semblait immatérielle. Il se la déguisa mieux encore en se la cachant sous les formes de l'amour de Dieu, amour vertueux et mystique qu'il s'efforça de communiquer à Mme Récamier, pour préserver l'innocence de la femme et, à son insu, sa propre jalousie, contre les dangers du monde. Sa correspondance avec Mme Récamier, que nous avons lue, laisse peu de doute à cet égard; elle laisse même une impression pénible à la franchise d'un homme de bien amoureux, elle ressemble trop à un sermon perpétuel où le prédicateur prêche plus pour lui-même que pour Dieu. Mais l'amour prend tous les mas-

ques innocemment, même celui de la vertu : c'est toujours l'amour.

IV

En 1814, Mathieu de Montmorency et son cousin le duc de Laval-Montmorency, amoureux aussi de Mme Récamier, mais plus franc et moins sophistique que son cousin, saluèrent la chute de Bonaparte et le retour des Bourbons.

La duchesse d'Angoulême le choisit pour son chevalier d'honneur. Les Bourbons pardonnèrent tout à ce beau nom et à ce repentir attristé par tant de vertu. Il devint le modèle de l'aristocratie française. Ce fut alors qu'il désira me connaître, et dès qu'il me connut, sa curiosité bienveillante devint la plus honorable amitié. Il me mena quelquefois chez sa fille, devenue la femme du fils du duc de Dondeauville, et qui habitait alors la maison champêtre retirée de la vallée aux Loups, achetée, par complaisance, des dépouilles de M. de Chateaubriand. L'affection de M. de Montmorency pour moi m'y valait l'accueil le plus distingué. Je jouissais de fouler ces gazons semés autrefois par un grand homme et possédés aujourd'hui par le plus vertueux des hommes. Ces deux grandeurs m'éblouissaient; j'admirais l'une, je respectais et je chérissais l'autre.

M. de Montmorency prévoyait le jour où l'attachement de la cour, fière de l'estime universelle dont il jouissait, lui offrirait le ministère des affaires étrangères, que la considération de l'Europe l'engagerait à accepter pour être utile à la France. « Le premier acte ministériel que je signerai, ce sera la nomination de Lamartine au poste de ministre à l'étranger », disait-il souvent à ses amis et aux miens. J'étais heureux de ma résidence à Naples. Nullement pressé d'avancement, je lui écrivais sans jamais

lui parler de mon ambition. Il était devenu ministre, le congrès de Vérone l'occupait. M. de Chateaubriand, qui s'ennuyait à Londres et qui pensait déjà, de concert avec M. de Vitrolles, à remplacer M. de Montmorency au ministère, parvint à se faire nommer plénipotentiaire à Vérone. Il plut à l'empereur de Russie, et prémédita avec lui la guerre d'Espagne. Revenu à Paris, M. de Chateaubriand prit la place de son ami. Cette ingratitude, qui avait l'air d'une perfidie, offensa toutes les âmes délicates. M. de Montmorency seul se montra impassible et crut devoir, par charité chrétienne, déguiser sa peine en feignant de ne pas sentir l'amertume que lui inspirait la conduite de M. de Chateaubriand. Étant en congé dans ce moment à Paris, j'essayai de lui en parler, mais il refusa de me répondre, et je compris qu'il ne voulait pas qu'un seul mot de lui pût aggraver les torts de son ancien ami. Quelque temps après, Charles X nomma M. de Montmorency gouverneur du duc de Bordeaux, emploi qui lui convenait parfaitement, qui honorait son royalisme, et qui unissait dans sa personne la fidélité aux Bourbons et la haute intelligence de la Charte.

Ce fut dans ces hautes fonctions que la mort le surprit et parut mettre le sceau à la sainteté de sa vie. Pendant la semaine sainte, étant allé entendre la messe à Saint-Thomas d'Aquin, il inclina la tête à l'élévation et ne la releva plus : on s'aperçut qu'il était mort dans l'acte le plus fervent de sa piété. Ainsi finit cet homme de bien, qui ne laissa que des respects et des regrets sur cette terre. Ceux qui l'ont connu, comme moi, le regretteront et le respecteront doublement, car ses vertus et ses qualités privées dépassaient immensément ses qualités et ses vertus publiques. C'était un homme que Dieu seul pouvait juger, car il n'avait agi que pour lui.

XVI

TALMA

I

De 1815 à 1818, dans la mansarde solitaire de la maison paternelle, à la campagne et dans les langueurs d'une première jeunesse inoccupée, j'avais écrit plusieurs tragédies sur le mode banal et classique de la scène française. La première était une tragédie de *Médée*, dans le genre de celle qui vient de donner récemment une triple gloire à M. Legouvé, à M. Montanelli, son poétique traducteur, et à Mme Ristori, leur pathétique interprète. La seconde était une tragédie d'imagination imitée de *Zaïre*, et dont le sujet était pris dans les croisades. La troisième était une tragédie biblique, intitulée *Saül*, pastiche, assez bien versifié, de Racine et d'Alfieri. Je les ai encore ; elles restent livrées justement aux intempéries de l'air et aux insectes, qui font justice du papier noirci par une main novice, dans un coffre de mon grenier de Milly.

Je n'étais évidemment pas né pour cette poésie à personnages et à combinaisons savantes qu'on appelle le drame. L'art, et le mécanisme, et le coup de théâtre, et la brièveté laconique qui concentre une situation dans

un mot, me manquaient. Le théâtre parle et ne chante pas assez pour moi. J'aurais peut-être chanté un poëme épique si c'eût été le siècle de l'épopée; mais qui est-ce qui fait ce qu'il aurait pu faire dans ce monde où tout est construit contre nature? Ce n'est pas moi. Nous rêvons des pyramides, et nous ébauchons quelques taupinières.

Rien n'est que fragments dans notre destinée, et nous ne sommes nous-mêmes qu'une rognure de ces fragments : tout homme, quelque bien doué qu'il paraisse être, n'est qu'une statue tronquée.

II

Mais je me flattais secrètement alors, au bruit des brises d'hiver dans le toit de ma mansarde et au petillement du sarment de vigne dans l'âtre, que quelqu'une de ces tragédies, amusement de mes ennuis de jeunesse, aurait le bonheur de parvenir jusque sur la scène par la protection de quelque acteur de génie ou de quelque actrice en faveur. J'entrevoyais dans ce succès, non-seulement une précoce célébrité pour mon nom inconnu du monde, mais un peu de fortune à ajouter pour mon père, ma mère et mes sœurs, à la médiocrité de notre vie des champs.

Que de beaux rêves ne faisais-je pas, la nuit, sur mon oreiller, quand j'avais déposé la plume après une scène dont les vers sonores retentissaient après coup dans ma mémoire! Quelles scènes illuminées m'apparaissaient toutes pleines des personnages créés par mon imagination! Quelles masses de spectateurs ondoyants au parterre sous le vent de mes inspirations! Quelles femmes en larmes, penchées sur les galeries et sur les bords des loges! Quels applaudissements au milieu desquels Talma s'avançait et proclamait mon nom! Je m'endormais au

bruit de ces ovations dans mon oreille; je les retrouvais le matin à mon réveil. Elles m'excitaient à reprendre patiemment au lever du jour le travail commencé.

Je ne me doutais guère alors que, ces applaudissements passionnés que je rêvais dans une salle, je les entendrais dans tout un peuple, et qu'au lieu de faire jouer un rôle à des acteurs dans mes tragédies idéales, j'en jouerais un moi-même dans la tragédie civile des événements de mon temps.

III

Un beau jour de 1818, au printemps, mes tragédies terminées et soigneusement recopiées par moi sur du papier à tranche dorée, l'impatience de la célébrité et de la fortune me saisit comme une fièvre de végétation saisit la nature en ce temps-là. Je ne dis ni à mon père ni à ma mère pourquoi je quittais la chambre et la douce table de famille, et je partis pour Paris par les carrioles du Bourbonnais, appelées *pataches*, en compagnie des marchands de vin du vignoble et des marchands de bœufs des herbages de mon pays, qui causaient de leur commerce aux cahots inharmonieux de ces voitures. Je n'emportais que mon *Saül*, ma meilleure espérance, dans ma valise de cuir.

Je logeais, comme à l'ordinaire, dans une chambre étroite et haute du cinquième étage du grand hôtel du *Maréchal de Richelieu*, rue Neuve-Saint-Augustin, sur un vaste jardin qui confinait avec le boulevard.

Le lendemain de mon arrivée à Paris, je pris héroïquement, et sans me donner le temps de la réflexion et du repentir, la résolution d'aborder d'assaut le Théâtre-Français. Je me levai; j'écrivis à Talma, sur du joli pa-

pier vélin, un billet dont j'ai conservé encore l'ébauche raturée et que voici :

« Monsieur et illustre acteur,

« Je suis un jeune homme inconnu, sans protection, et « même sans relations à Paris. J'ai écrit une tragédie « intitulée *Saül*. J'en ai pris le sujet dans la Bible. J'ai « tenté d'en dérober quelquefois, et autant qu'il convient « à ma faiblesse, le style à Racine. Je désire ardemment « la soumettre à votre jugement. Ma fortune et peut-être « mon talent dépendent d'un moment d'attention que « vous accorderez ou que vous refuserez à mon œuvre. « Je n'ai pour me recommander à vous que ma jeunesse, « mon isolement, et ma confiance dans votre bonté, égale « à mon admiration pour votre génie. Votre réponse ou « votre silence décidera de mon sort.

« Recevez, Monsieur et illustre acteur, l'expression « de mon respect.

« Alphonse de Lamartine. »

Grand hôtel de Richelieu, rue Neuve-Saint-Augustin, 15, à Paris.

IV

Ce billet écrit, recopié de ma plus élégante écriture et cacheté, je le portai moi-même à l'adresse de Talma. Le concierge du Théâtre-Français me l'avait donnée : c'était rue de Rivoli, 16 ou 26. Je remis ma lettre d'une main toute tremblante dans la loge du portier de Talma, et je rentrai dans mon hôtel pour y attendre ou le silence de mort, ou la réponse de vie du grand tragédien.

Je n'attendis pas longtemps. Au moment où j'allais

sortir de ma chambre pour aller dîner chez le restaurateur Doyen, où je prenais mes repas, dans la même rue, près de la rue de la Paix, un domestique en riche livrée de fantaisie frappa à ma porte et me remit un billet de Talma. Il me répondait de sa main, avec une bonté aussi parfaite qu'elle était prompte : « Qu'il jouait ce soir-là « dans *Britannicus*, qu'il partait le lendemain, à midi, « pour sa campagne de Brunoy; mais que, si je n'étais « pas effrayé de l'heure matinale, il me recevrait à huit « heures du matin le lendemain, et qu'il entendrait avec « intérêt la lecture de mon ouvrage. »

La cordialité et la promptitude d'une réponse si gracieuse, faite de la main du grand homme de la scène à un jeune homme inconnu, m'attachèrent instantanément et pour jamais à Talma. Soit que le style ferme et modeste de mon billet l'eût prévenu machinalement en ma faveur, soit que mes caractères élégants et mon nom semi-aristocratique eussent eu un attrait non raisonné pour ses yeux, il ne m'avait pas fait faire antichambre une heure aux portes de sa gloire. Sa réponse respirait d'avance son accueil. On peut penser que je dormis peu cette nuit-là. Le lendemain je croyais livrer la bataille de ma vie.

V

Avant huit heures j'étais à la porte de Talma. Je montrai mon billet d'introduction au concierge; je montai, le cœur palpitant, les cinq étages d'escaliers de bois ciré et luisant qui conduisaient au seuil du grand homme. Je sonnai doucement, comme un visiteur qui tremble d'être importun et qui ne veut pas donner un sursaut pénible à l'oreille du maître de la maison.

Une très-belle femme, en peignoir d'indienne à fleurs

bleues, les cheveux épars sur un cou de Clytemnestre et la ceinture dénouée laissant entrevoir des épaules et un sein de statue antique, m'ouvrit la porte. Ses traits étaient imposants de forme, mais bons d'expression; ses regards répandaient comme des ombres de velours noir sur ses joues. Elle souriait à demi, mais sans malice, en me regardant : on voyait qu'elle était habituée à introduire bien des rêves et à éconduire bien des illusions.

« Vous voulez voir Talma? » me dit-elle; « vous êtes sans doute le jeune homme qu'il attend? Voulez-vous bien me dire votre nom? » ajouta-t-elle en tenant toujours sa belle et large main sur la serrure. Je lui dis mon nom. « Entrez, Monsieur », me dit-elle. Puis, ouvrant une autre porte qui donnait sur le cabinet de Talma : « Mon ami », lui dit-elle d'une voix de caresse et de familiarité, « c'est ce jeune homme que tu as commandé de laisser entrer. » Elle disparut après ces mots, en retirant les plis de son peignoir sur ses pantoufles traînantes, et je restai seul en présence de Talma.

VI

Talma était alors un homme assez massif, mais très-noble dans sa force, de cinquante à soixante ans. Sa robe de chambre de bazin blanc était nouée par un foulard lâche qui lui servait de ceinture. Son cou était nu et laissait se gonfler librement à l'œil ses muscles saillants et ses fortes veines, signes d'une charpente solide et d'une mâle énergie de structure. Sa physionomie, qui est connue de tout le monde, était déjà médaille; elle rappelait par la forme et par la teinte les bronzes impériaux des empereurs du Bas-Empire. Mais ce masque romain, qui semblait moulé sur ses traits quand il était sur la scène,

tombait de lui-même quand il était en robe de chambre, et ne laissait voir qu'un front large, des yeux grands et doux, une bouche mélancolique et fine, des joues un peu pendantes et un peu flasques, d'une blancheur mate, des muscles au repos, comme les ressorts d'un instrument détendus.

L'ensemble de cette physionomie était imposant, l'expression simple et attirante. On sentait l'excellent cœur sous le merveilleux génie. Il ne cherchait à produire aucun effet : il était las d'en produire sur la scène; il se reposait et il reposait les yeux dans sa maison. Je me sentis à l'instant rassuré et pris au cœur par la bonhomie sincère et grandiose à la fois de cette figure.

Talma habitait alors un petit appartement au cinquième étage des façades de la rue de Rivoli, en face du jardin des Tuileries et très-près du palais. Une belle lumière du matin, un peu verdie par le reflet des marronniers en fleur, se jouait sur les rideaux, sur les glaces et sur les reliures rouges des livres de son cabinet. Il me fit asseoir entre la cheminée et la fenêtre, et il s'assit en face de moi dans un fauteuil de forme grecque. Une petite table à guéridon nous séparait. Je tirai du pan boutonné de mon habit mon manuscrit relié en album et je le posai timidement sur la table. Il l'ouvrit, le parcourut rapidement du doigt, et me fit compliment sur la netteté et sur l'élégance de mon écriture.

« Lisez », me dit-il en me le rendant, « et, pour épar-
« gner votre fatigue et notre temps, lisez seulement les
« scènes qui sont de nature à me donner une idée nette
« du style et de l'ouvrage. » J'ouvris le manuscrit et je lus.

VII

Dès la première scène il parut frappé, malgré le tremblement de ma voix, de l'harmonie et de la pureté des vers. « On voit que vous avez beaucoup lu Racine, peut-être trop », me dit-il à la fin de la scène. « Continuez. »

Je lus pendant environ trois quarts d'heure, sans que sa vaste tête, appuyée sur sa main, donnât aucun signe ni de lassitude ni d'approbation. Cette immobilité et ce silence me glaçaient un peu. Aux dernières scènes, ma voix fléchissante et entrecoupée trahissait mon inquiétude : je me repentais d'être venu chercher si loin une rude vérité. Quand j'eus terminé ma lecture, Talma, dans la même attitude, continua de se taire et de réfléchir longtemps. Je respirais à peine. A la fin, se levant de son siége et s'avançant vers moi avec un sourire affectueux : « Jeune homme », me dit-il de sa voix la plus grave et la plus émue, « j'aurais voulu vous connaître « il y a vingt ans, vous auriez été mon poëte; mainte- « nant il est trop tard : vous venez au monde, et je m'en « vais. Vos vers sont vraiment des vers, votre pièce est « bien conçue et bien conduite; il y a des scènes suscep- « tibles de produire de grands effets, et, avec quelques « corrections que je vous indiquerai à loisir, je me charge « de la réception, du rôle et du succès. Seulement il y a « çà et là trop de jeunesse et trop de déclamation poé- « tique, au lieu d'art dramatique. Ce n'est rien ; ce sont « des feuilles à élaguer pour laisser nouer et mûrir le « fruit. Quel âge avez-vous? D'où êtes-vous? Quelle « est votre famille? votre situation dans le monde? et à « quoi vous destinez-vous? Parlez-moi comme à un père; « je me sens un véritable intérêt pour vous.

« — Je suis de province », lui répondis-je. « Ma famille

« est considérée dans notre pays; elle habite ses terres « dans les environs de Mâcon et dans les montagnes du « Jura, patrie de ma grand'mère paternelle; ma famille « est riche, mais mon père ne l'est pas. Après avoir servi « Louis XVI dans ses armées, il vit en gentilhomme oisif, « mais lettré, dans une petite terre, apanage d'un cadet « de famille. Il a beaucoup d'enfants; je suis son seul « fils. Ma mère, qui est de Paris et qui a été élevée à la « cour, nous a transmis les goûts et les sentiments déli« cats du monde où elle a vécu dans son premier âge. « J'ai fait de bonnes études chez les jésuites; j'ai servi « quelque temps comme mon père dans la maison mili« taire du roi : cette vie monotone, sans guerre et sans « gloire, m'a dégoûté. J'ai voyagé, puis je suis rentré « dans la maison paternelle à la campagne, où l'ennui et « l'oisiveté me rongent, et où j'essaye d'évaporer en poé« sie cet ennui de mon âme. Je voudrais agir, je voudrais « sortir de mon obscurité. Je voudrais rapporter quelque « honneur au nom de mon père, quelque consolation « au cœur de ma mère. J'ai pensé à vous. J'ai écrit trois « ou quatre tragédies; vous venez d'en entendre une. « Seriez-vous assez bon pour me tendre cette main et « pour m'aider à parvenir sur la scène? »

VIII

Il avait des larmes, en m'écoutant, dans ses beaux yeux bleus. « Déjeunons », me dit-il du ton avec lequel Auguste dit à Cinna : « *Prends un siége, Cinna!* » Puis il essuya ses yeux d'un revers de main. « Vous m'attendrissez », me dit-il, « avec ces images de père, de mère, « de sœurs, plus encore qu'avec vos beaux vers bibliques. « *Soyons amis*, ajouta-t-il en souriant. »

Il sonna. La belle personne qui m'avait introduit entr'ouvrit la porte du cabinet contigu au salon. Elle avait fait sa toilette pour sortir, pendant ma lecture. Elle me parut plus éclatante, mais non plus gracieuse que le matin.

« Que veux-tu? mon ami », dit-elle à Talma. Puis, voyant à ses yeux humides qu'il avait été ému plus que d'habitude : « La tragédie de monsieur est donc bien « touchante », lui demanda-t-elle avec hésitation, « puis- « qu'elle te fait pleurer?

« — Oui, oui », répondit-il entre ses dents, « mais ce « n'est pas la tragédie qui me fait monter des larmes aux « yeux, c'est ce jeune homme. Fais-nous servir le dé- « jeuner, sur ce guéridon, dans mon cabinet. Monsieur « veut bien se contenter de mes œufs frais, de mon « beurre et de mon chocolat. Nous causerons plus à l'aise « jusqu'à l'heure de Brunoy.

« — Eh bien! on va te servir. Adieu! » dit-elle, « je « sors jusqu'à midi. » Puis, embrassant Talma et me saluant à demi, elle sortit en me jetant un long regard de curiosité et de bienveillance.

IX

On apporta le déjeuner sur un guéridon, et, tout en déjeunant lentement et frugalement aux rayons du soleil levant sur les arbres et aux roucoulements des tourterelles sur les toits de la maison, Talma me disait : « La « nature vous a donné le sentiment et l'harmonie des « beaux vers; vous ferez ce que vous voudrez faire. Mais, « si vous vous destinez au théâtre, venez souvent me voir « à Brunoy; nous ferons la poétique de ce temps-ci à « l'ombre de mes allées. Là j'ai tout mon temps à moi;

« je le dépense délicieusement avec quelques amis; soyez « de ce nombre. Je serai fier que votre avenir, dont j'es- « père bien, ait commencé dans mon jardin. N'y mettez « point de fausse discrétion; venez souvent, venez à toute « heure : Brunoy sera toujours ouvert pour vous. J'aime « la nature, et je me sens meilleur quand je suis dans « mes bois. »

Puis, reprenant la question de ma tragédie à jouer : « Voyez, me dit-il, c'est très-bien. Si nous étions au « siècle de Louis XIV, où la tragédie française, fille de la « tragédie grecque et latine, n'était qu'une sublime con- « versation, un dialogue des morts en action sur la scène, « je n'hésiterais pas à vous jouer demain et à vous garan- « tir un grand applaudissement au théâtre; mais entre « Corneille, Racine et ce siècle-ci, il est né une autre « tragédie, d'un homme de génie moderne, antérieur « à eux, nommé Shakspeare... Connaissez-vous Shaks- « peare?... Eh bien! ce Shakspeare a révolutionné la « scène. Corneille est l'héroïsme, Racine est la poésie, « Shakspeare est le drame. C'est par lui que je suis « devenu ce que je suis. Si vous voulez sérieusement de- « venir un grand poëte théâtral, vous en êtes le maître; « mais ne faites plus de tragédie, faites le drame; ou- « bliez l'art français, grec ou latin, et n'écoutez que la « nature. Je n'ai pas eu d'autre maître, et voilà pour- « quoi on m'aime. »

X

A ces mots, un vigoureux coup de sonnette retentit comme un tocsin dans la petite antichambre de Talma; la porte s'ouvrit avec fracas, et une femme toute tumultueuse et toute familière entra sans se faire annoncer

dans le cabinet. Elle était grande, maigre, pâle, très-laide, avec quelques traces de sensibilité féminine dans les yeux et sur les joues. Elle jeta avec un geste de dégoût son vieux chapeau de soie noire sur un meuble; elle découvrit de longs cheveux noirs roulés en bandeaux comme un diadème sur son front.

« Ah! c'est toi, Duchesnois! » lui dit Talma d'une voix creuse. « J'aurais dû le deviner à ton coup de sonnette : tu entres comme un ouragan, et tu sors souvent comme une pluie », ajouta-t-il en riant, en faisant allusion à l'éternelle pleurnicherie de sa camarade sur la scène.

« — Ah! c'est que je suis révoltée, indignée, furieuse », répondit Mlle Duchesnois en prenant un siége et en s'asseyant entre Talma et moi.

Et, prenant alors la parole avec une volubilité turbulente, elle raconta à Talma je ne sais quel grief théâtral ridicule et sanglant qu'elle avait contre les gentilshommes de la chambre, chargés de la discipline du Théâtre-Français, et contre les Bourbons qui autorisaient ces iniquités et ces humiliations. « Cela ne peut pas durer, cela ne durera pas! » criait-elle sans faire attention à moi, et sans savoir si je n'étais pas un de ces royalistes contre lesquels elle se répandait en malédictions et en menaces. « Non, cela ne durera pas! Il y faudra du sang; mais n'importe, il faut qu'on nous en délivre à tout prix, même au prix du sang!

« — Ah! Duchesnois », interrompit Talma d'un ton de modération grandiose et humaine, « tu ne penses pas, tu ne penses pas ce que tu dis là. Je connais ton cœur, il vaut mieux que ton humeur. Tout ce qui coûte du sang coûte trop cher. Tais-toi! D'ailleurs », en me montrant du doigt, « sais-tu seulement devant qui tu parles, et si tu ne blesses pas les opinions et le cœur de

« ce jeune homme, qui a été élevé dans le culte des « Bourbons par sa famille? »

En effet, j'étais muet par convenance, mais la rougeur de la honte colorait mes joues en entendant blasphémer ainsi ce que mon devoir était de respecter et de défendre.

Mlle Duchesnois s'en aperçut. Son bon cœur prévalut à l'instant sur sa petite colère.

« Ah! Monsieur », me dit-elle, « je vous demande « pardon si je vous ai affligé; oubliez ce que j'ai dit. Je « n'aime pas les Bourbons, mais je ne veux la mort de « personne. C'est que, voyez-vous, je suis reine aussi, « et je ne puis tolérer les humiliations dont on nous « abreuve! »

Après ces mots, elle se retira avec la même fougue qu'elle avait montrée en entrant.

Nous achevâmes la matinée dans un entretien prolongé avec Talma. Je sortis pénétré de sa bonté, et lui promettant d'aller passer quelques jours à Brunoy. Et je tins parole; mais je ne donnai pas suite à mes projets de représentations théâtrales. Je repartis bientôt après pour les Alpes, où de nouveaux sites et de nouvelles impressions m'inspirèrent de nouvelles pensées.

XI

Un an après, je revins passer l'hiver à Paris. Je revis Talma; il me provoqua lui-même, cette fois, à écrire pour la scène. Je n'y songeais déjà plus; ma vie avait pris un autre cours : j'aspirais à entrer dans la diplomatie. On récitait déjà dans Paris mes vers élégiaques, philosophiques ou religieux; mon nom rayonnait dans le demi-jour; je ne voulais plus, pour quelques ovations de scènes, renoncer à la carrière politique, bien plus conforme qu'on

ne le croit à mes instincts naturels. Je préférais, comme je préfère encore, la pensée réalisée en action à des rêves flottants sur des pages! Mais je mourrai à cet égard incompris. Le préjugé de mon siècle aura été plus fort que moi : il m'a relégué au rang des poëtes. C'est un bel exil, mais ce n'était pas ma place. Que faire? Se résigner, et dire comme Galilée : *E pur si muove!*

XVII

MADAME DE GIRARDIN

I

L'impression que Mme de Girardin (alors Mlle Delphine Gay) fit sur moi la première fois qu'elle m'apparut, après en avoir beaucoup entendu parler, fut si vive, que le lieu, le jour, le site, la personne, sont restés comme un tableau dans ma mémoire, et que je pourrais dicter aujourd'hui encore à un peintre, le ciel, le paysage, les traits, les couleurs, le regard, sans qu'il manquât un éclair dans les yeux, une inflexion aux lèvres, une rougeur ou une pâleur aux joues, une ondulation aux cheveux, un nuage au ciel, une feuille même au paysage. Ce sont là les véritables portraits dans lesquels une femme se transfigure réellement sur la toile vivante de notre imagination; portraits dont les couleurs ne noircissent ou ne s'éraillent jamais, parce que la mémoire vit et les renouvelle sans cesse.

II

Le hasard semblait avoir préparé pour moi une scène digne de l'apparition. C'était en 1825; j'habitais l'Italie. Je revenais, par un ciel de printemps, de Rome à Flo-

rence; j'avais passé la nuit dans la ville pastorale de Terni, ville répandue au milieu des eaux et des arbres dans la vallée sonore, assourdie des cascades et rafraîchie de l'écume du Velino.

III

On nous dit à l'auberge, à notre réveil, que deux dames françaises, une mère et sa fille, arrivées aussi la veille, mais plus tard que nous, venaient de monter en voiture pour aller visiter les cascades de Terni. De nos fenêtres nous entendions la chute de cette cascade d'un fleuve, comme un tonnerre continu au fond de la vallée; l'aubergiste ajouta que la plus jeune et la plus belle des deux voyageuses était, d'après le récit de leur courrier, la plus célèbre *improvisatrice* de la France.

Le nom de Mlle Delphine Gay me vint sur les lèvres; je fis appeler le courrier, qui préférait le vin de *Montefiascone* à toutes les eaux de Terni, et qui buvait dans une salle basse en compagnie d'une *fiasque* et d'un ami. Le courrier me connaissait parce que j'avais signé souvent son passeport pour les villes d'Italie; il me dit que ses voyageuses s'appelaient Mme *Gay* et Mlle *Delphine Gay*, sa fille; que ces dames avaient regretté de ne pas me rencontrer à Florence; qu'elles avaient des lettres de recommandation pour moi, et qu'elles espéraient me rencontrer à Rome; puis, montant aussitôt sur son cheval tout sellé à la porte de l'auberge, il galopa sur la route des Cascades pour aller prévenir les deux Françaises que j'étais à Terni, et que j'allais bientôt les rejoindre à la chute du Velino.

On me préparait déjà en effet une calèche légère du pays, pour gravir la pente escarpée du plateau boisé d'où le fleuve se précipite.

Il y a environ deux petites heures de chemin de la ville de Terni au sommet du plateau. La route, en quittant Terni, s'enfonce en serpentant sous des voûtes d'arbres aquatiques, tout dégouttants de l'éternelle rosée de la chute. Ce chemin traverse, sur des ponts romains à demi écroulés et verdis de mousse humide, trois ou quatre branches du fleuve. Les vagues fuient encore avec la rapidité et le sifflement de la flèche, toutes frémissantes de l'impulsion qu'elles ont reçue en tombant de si haut; elles rejettent à droite et à gauche, sur les prairies, les larges flocons d'écume qui les blanchissent encore, pour aller s'enfoncer, en tournoyant sur elles-mêmes, dans la sombre vallée de Narni, où elles se rassemblent sous les arches brisées du *pont d'Auguste*.

IV

Après qu'on a traversé ainsi les prairies qui bordent le fleuve, on s'élève insensiblement pendant une heure, par un chemin en corniche, sur les flancs mouillés, suants et ombreux de la montagne. A mesure qu'on monte, le mugissement du Velino devient plus imposant. L'ombre accroît la terreur. Le flanc de la montagne tourné au couchant ne voit le soleil que plus tard; cette pente ruisselle, à ces heures de la matinée, de fraîcheur et de rosée; ce n'est qu'aux extrémités des coudes et des caps élevés, formés par les sinuosités de la rampe, qu'on aperçoit à sa gauche les vagues éclairées du fleuve roulant dans la vallée à travers les brumes roses, les scintillations et les éblouissements du soleil levant. Vapeurs des eaux, verdure des prairies, noirceur des sapins, pâleur des peupliers, aspérités marbrées des rochers, rubans bleuâtres des langues de la cascade qui s'entrecoupent, groupes

d'îles enfouies sous l'ombre portée des caroubiers, splendeur du ciel qui contraste en haut avec les ténèbres d'en bas, rayons de soleil qui semblent jaillir de la gueule du fleuve avec ses nappes, bruit croissant de l'air, vent des eaux et tremblement souterrain du sol à mesure qu'on s'élève, tels sont les préludes du spectacle auquel on vient assister d'en haut.

On ne peut s'empêcher de se rappeler, en approchant, les noms de tous les grands poëtes et de tous les grands peintres qui sont venus avant nous frissonner d'horreur et d'admiration à ce même site, depuis Horace et Claude Lorrain jusqu'à lord Byron. Terni est le pèlerinage du génie; le poëte y laisse en *ex-voto* des vers sublimes, et il en rapporte une impression des puissances et des grâces de la nature, qui gronde aussi éternellement dans son âme que le Velino gronde dans son abîme. J'avoue que j'étais ivre seulement de bruit avant d'avoir aperçu le précipice.

V

La calèche s'arrêta au sommet du plateau dans un chemin creux, auprès de deux ou trois pauvres chaumières; les enfants et les chèvres de ces chaumières jouaient au soleil au bord d'un fleuve encaissé et profond, qui coupait la prairie avec un calme et un silence perfides : c'était le Velino.

On eût dit que la terreur du précipice qu'il allait franchir l'étonnait lui-même, le suspendait et le faisait presque refluer en arrière, tant son onde verdâtre, huileuse et profonde paraissait s'attacher aux parois de son lit, et se voiler d'arbres et de roseaux penchés sur son cours.

Le bruit seul des eaux croulantes nous conduisit de bouquets d'arbres en bouquets d'arbres, qui nous

cachaient la chute et la vallée, jusqu'à un promontoire avancé sur le vide, comme un cap démesurément élevé sur l'Océan.

VI

A l'extrémité de ce cap coupé à pic, une étroite pelouse bordée d'un parapet de pierres sèches pour retenir ceux que le vertige emporterait avec le fleuve, comme le tourbillon emporte la feuille, servait d'amphithéâtre à cet écroulement éternel des eaux.

Nous n'essayerons pas de le décrire. Il n'y a pas de langue humaine à la mesure de ces sensations produites par ces jeux de la toute-puissance divine : la masse d'un fleuve à qui son lit manque tout à coup; la profondeur incommensurable de l'abîme qui l'engloutit; la pulvérisation en écume par la seule résistance de l'air qu'il écrase en tombant; la nappe transformée à vue en vapeurs qui se dispersent au vent de leur propre volatilisation, et qui fuient aux quatre coins du ciel comme une volée d'oiseaux gigantesques, ou qui se cramponnent aux flancs perpendiculaires de la montagne, comme des Titans précipités cherchant à se retenir aux corniches du firmament; les transparences vertes ou azurées des langues d'eau que la rapidité, l'impulsion et le poids du fleuve arqué en pont sur l'abîme, au moment où elles rencontrent tout à coup le vide, semblent cristalliser; la lumière du soleil levant qui les transperce, et qui s'y fond en mille éclabonssures avec tous les éblouissements du prisme; le choc en bas, le bruit en haut, l'orage éternel, la transe sublime qui serre le cœur, et qui ne trouve pas même un cri pour répondre à ce foudroiement de l'esprit. Cette scène n'a pas de mots, mais elle a des évanouissements, des vertiges, des tourbillons, des frissons

et des pâleurs pour langage; l'homme précipité avec le fleuve est pulvérisé avant lui, en tombant en idée dans cet enfer des eaux! (Expression de lord Byron à la même place.)

VII

Et si l'on ajoute à ce spectacle de la cascade de Terni ce grand jour, cette sérénité d'un ciel d'Italie, ces teintes marbrées du rocher, cette atmosphère cristalline, cette douce tiédeur de l'air tournoyant, qui vous baigne voluptueusement de l'haleine des eaux, choses qui manquent toujours aux cascades des Alpes et même du Niagara; si l'on considère qu'au lieu de se passer dans les gouffres ténébreux de précipices qui bornent la vue et qui l'attristent, la scène se passe en plein espace, en pleine lumière, en face d'un horizon sans bornes, d'un firmament limpide d'où le Créateur semble assister, derrière le cristal infini du ciel, à ce jeu des éléments en fureur, on n'aura plus seulement la sensation d'une catastrophe des eaux, mais celle d'une fête de la nature, à laquelle Dieu permet à l'homme d'assister en l'adorant.

VIII

Tels étaient la scène et l'amphithéâtre où je rencontrai pour la première fois celle qui fut plus tard Mme Émile de Girardin.

Je m'avançai, sans être aperçu, un peu au-dessus de la petite pelouse où elle s'appuyait sur le parapet de rochers pour contempler la chute. J'eus ainsi le loisir, après avoir lentement mesuré la cascade, de reporter mes regards sur la belle jeune fille qui s'enivrait du ton-

nerre, du vertige et du suicide des eaux. Un peintre n'aurait pas choisi pour la peindre une attitude, une expression et un jour plus conformes à sa grandiose beauté.

Elle était à demi assise sur un tronc d'arbre que les enfants des chaumières voisines avaient roulé là pour les étrangers; son bras, admirable de forme et de blancheur, était accoudé sur le parapet. Il soutenait sa tête pensive; sa main gauche, comme alanguie par l'excès des sensations, tenait un petit bouquet de pervenches et de fleurs des eaux noué par un fil, que les enfants lui avaient sans doute cueilli, et qui traînait, au bout de ses doigts distraits, dans l'herbe humide.

Sa taille élevée et souple se devinait dans la nonchalance de sa pose; ses cheveux abondants, soyeux, d'un blond sévère, ondoyaient au souffle tempétueux des eaux, comme ceux des Sibylles que l'extase dénoue; son sein gonflé d'impression soulevait fortement sa robe; ses yeux, de la même teinte que ses cheveux, se noyaient dans l'espace. Soit gouttes de vapeur condensée sur ses longs cils noirs, soit larmes de l'esprit montées aux yeux par l'excès de l'émotion d'artiste, quelques gouttes de cette pluie de l'âme brillaient et tombaient aux bords de ses paupières sur la cascade sans qu'elle les sentît couler, en sorte que le Velino roulait à la mer, avec ses ondes, une goutte chaude et virginale du cœur d'une jeune fille de Paris : larmes sans amertume qui baignent les joues, mais qui ne sont pas des pleurs!

IX

Son profil légèrement aquilin était semblable à celui des femmes des Abruzzes; elle les rappelait aussi par l'énergie de sa structure et par la gracieuse cambrure du

cou. Ce profil se dessinait en lumière sur le bleu du ciel et sur le vert des eaux; la fierté y luttait dans un admirable équilibre avec la sensibilité; le front était mâle, la bouche féminine : cette bouche portait, sur des lèvres très-mobiles, l'impression de la mélancolie. Les joues pâlies par l'émotion du spectacle, et un peu déprimées par la précocité de la pensée, avaient la jeunesse mais non la plénitude du printemps : c'est le caractère de cette figure, qui attachait le plus le regard en attendrissant l'intérêt pour elle. Plus fraîche, elle aurait été trop éblouissante. La teinte du marbre sied seule aux belles statues vivantes comme aux statues mortes. Il faut sentir l'âme, la passion ou la douleur à travers la peau. L'âme, la passion, la piété, l'enthousiasme et la douleur sont pâles.

X

Elle se leva enfin au bruit de mes pas.

Je saluai la mère, qui me présenta à sa fille. Le son de sa voix complétait son charme : c'était le timbre de l'inspiration. Son entretien avait la soudaineté, l'émotion, l'accent des poëtes, avec la bienséance de la jeune fille; elle n'avait, à mon goût, qu'une imperfection, elle riait trop : hélas!... beau défaut de la jeunesse qui ignore la destinée; à cela près, elle était accomplie. Sa tête et le port de sa tête rappelaient trait pour trait en femme celle de l'Apollon du Belvédère en homme : on voyait que sa mère, en la portant dans ses flancs, avait trop regardé les dieux de marbre.

La Sibylle a un temple admirable situé au-dessus de la cascade de Tivoli; s'il y avait en un de ces temples au-dessus de la chute de Terni, on n'aurait pas pu y rêver une Sibylle plus inspirée que cette jeune fille.

. . . .
. . . .

XI

Nous revînmes ensemble à Terni; nous nous y séparâmes le soir, elle pour aller à Rome, moi pour retourner à Florence. Elle m'avait laissé une gracieuse et sublime impression. C'était de la poésie, mais point d'amour, comme on a voulu plus tard interpréter en passion mon attachement pour elle. Je l'ai aimée jusqu'au tombeau sans jamais songer qu'elle était femme : je l'avais vue déesse à Terni!

Cette première impression me resta toujours; elle était pour moi sur un piédestal, isolée dans son génie; je la regardais d'en bas, il faut regarder d'en haut ce qu'on aime.

Cette charmante apparition de Terni avait alors à peu près dix-huit ans; elle était fille de Mme Sophie Gay, femme supérieure très-méconnue.

Mme Sophie Gay était contemporaine de ces quatre ou cinq femmes de beauté mémorable et de célébrité historique qui apparurent à Paris après le 9 thermidor, comme des fleurs éblouissantes prodiguées toutes à la fois, la même année, par la nature, pour recouvrir le sol ensanglanté par l'échafaud. Mme Tallien, Mme de Beauharnais, Mme Récamier, Mme Gay, étaient de belles idoles grecques qui firent un moment, sous le Directoire, rêver Athènes au peuple de Paris. Elles furent le nœud entre la liberté épurée de sang et la gloire militaire pure encore de despotisme; un sourire fugitif, mais ravissant, de la France entre deux larmes.

XII

M[me] Gay, aussi étincelante au moins d'esprit que sa fille, bonne, tendre, généreuse, héroïque de passion et de courage, fidèle à ses amis jusque sous la hache, cœur d'honnête homme dans la poitrine d'une femme d'un temps corrompu, n'avait qu'un défaut. Ce défaut était un excès de nature qui lui faisait négliger quelquefois cette hypocrisie de délicatesse qu'on appelle bienséance. Elle avait conservé la franchise tragique d'idées, d'attitude et d'accent de cet interrègne de la société appelé la Terreur en France. Elle semblait défier la bienséance comme elle avait défié l'échafaud. Ce temps de cataclysme où elle avait vécu seyait à son caractère; elle était Romaine plus que Française.

Son âme, chargée de premiers mouvements, était pleine d'explosion; dans les éruptions de son cœur elle brisait tout, elle *faisait scène*, elle choquait les scrupules; elle scandalisait les pusillanimités de salon : c'était son seul tort; mais ce tort était racheté par tant de vigueur de sentiment et par tant d'élégance de conversation, qu'on lui pardonnait tout, et qu'on finissait par aimer en elle jusqu'à ses défauts.

XIII

Elle adorait sa fille, en qui elle se voyait renaître. Frappée des dispositions précoces de cette enfant pour la poésie, elle l'avait cultivée comme on cultive une dernière espérance de célébrité domestique, quand on a soi-même le goût de la gloire et qu'on vieillit sans l'avoir pleinement savourée.

Cette gloire posthume et désintéressée, goûtée dans la personne de son enfant, est peut-être la plus touchante de toutes les faiblesses. La vanité s'y confond avec la tendresse, la maternité y sanctifie la vanité.

Mme Gay s'était faite elle-même le piédestal de sa fille; on la raillait de son empressement à la produire et à faire admirer ses perfections : mais qu'y a-t-il de plus innocent et de plus désintéressé que de vouloir faire éclater aux yeux du monde le prodige qu'une mère a trouvé dans le berceau de son propre enfant?

Les autres filles de Mme Gay, aussi charmantes et aussi spirituelles que la dernière, étaient déjà mariées; elles n'animaient plus de leur présence son foyer désert; tout revivait pour elle dans sa Delphine. On connaît la prédilection des mères pour les derniers venus à la vie. Ils semblent avoir plus besoin que les autres du cœur maternel; les *Benjamins* sont une vieille histoire, ils sont aussi vrais dans la civilisation qu'au désert.

De plus, Mme Gay, après avoir possédé une opulente fortune, était tombée dans une médiocrité d'existence qu'elle ne soutenait que par le travail littéraire, souvent si mal rémunéré; elle craignait la pauvreté après elle pour cette enfant : elle pouvait penser que le double talent de la mère et de la fille, et leur double travail, apporteraient un peu plus d'aisance à la maison, que sa fille se ferait avec ses vers une propre dot de sa gloire. Dieu lisait tout cela comme je l'ai lu moi-même dans le cœur de cette excellente mère, mais le monde cherche à voir les vertus mêmes du mauvais côté.

XIV

Cependant l'enfant se développait dans la société des femmes et des hommes les plus illustres, amis de sa mère, et entre autres de M. de Chateaubriand et de Mme de Staël; elle dépassait en charmes et en talent tout ce que le cœur d'une mère avait rêvé. On lui avait appris à sentir et à parler en vers; elle avait l'image dans les yeux, l'harmonie dans l'oreille, la passion en pressentiment dans le cœur, l'éclat dans l'esprit; ses strophes peignaient, chantaient, pleuraient, brillaient comme les gazouillements poétiques de l'oiseau qui s'essaye au bord du nid à demi-voix, et dont on écoute en avril les notes futures. On lui enseignait à réciter ces vers aux amis lettrés de la maison avec cette voix, ce regard, ce geste qui transforment la poésie en magie sur les lèvres d'une belle jeune fille, et qui confondent l'admiration avec l'amour.

Ces vers, retenus de mémoire ou colportés de salon en salon par les amis, avaient fait une célébrité avant l'âge au nom de Delphine. Bientôt cette gloire domestique ne suffit plus à la mère.

XV

La restauration des Bourbons s'était accomplie : la poésie, cette élasticité comprimée des âmes, était revenue avec la liberté. Mme Gay, liée d'antécédents et d'opinion avec les royalistes, conduisit sa fille dans les salons de cour de Mme la duchesse de Duras et de quelques autres femmes supérieures du temps : les salons, longtemps fermés ou muets sous l'Empire, se vengeaient de leur si-

lence par un culte passionné pour les talents qui promettaient un nouveau siècle de Louis XIV aux Bourbons.

Le roi lui-même était un lettré et un poëte. La Restauration était la température où fleurissaient les talents naissants. Mme de Staël et M. de Chateaubriand leur donnaient le diapason, l'un de la liberté aristocratique, l'autre de l'enthousiasme dynastique. Ces deux enthousiasmes se confondaient dans ces réunions presque académiques, où l'esprit était la première dignité des hommes et des femmes.

La jeune Delphine y fut accueillie, comme l'*Aurore du Guide*, par toutes les grâces du jour.

Elle y respira à longs traits partout l'enthousiasme qu'elle y répandait elle-même. Une des meilleures preuves de l'incorruptibilité de sa belle nature, c'est qu'elle en fut heureuse, mais point enivrée. Sa modestie la défendit contre les vertiges de l'adulation; sa mère avait tant d'orgueil maternel pour elle, que la jeune fille n'était occupée elle-même qu'à rabattre l'exagération de cette idolâtrie. D'ailleurs, une des qualités précoces et dominantes de son esprit était le bon sens; ce sens exquis chez elle lui disait assez qu'il fallait attribuer à sa jeunesse et à sa beauté la plus grande partie des hommages que le monde rendait à ses promesses de talents. Elle exprima admirablement ce sentiment dans une poésie *sur le bonheur d'être belle.*

XVI

Ce fut dans ces heureuses années qu'elle composa la plupart de ses poëmes, recueillis depuis sous l'humble titre d'*Essais poétiques*. Nous n'en citons rien ici; à quoi bon citer ce qui est dans la mémoire de tout le monde? On ne peut faire à cette poésie qu'un reproche, c'est d'avoir

respiré un peu trop l'air des salons : l'air des salons est trop artificiel et trop tempéré pour donner à la poésie cette trempe énergique, nécessaire à l'imagination comme au caractère du talent. L'*esprit*, ce génie trop familier des salons, y corrompt le véritable génie, qui vit de grand air. Cet air des salons donne à la poésie des finesses au lieu de grandeur. Les grands accents ont besoin de grands espaces, de grands mouvements de l'âme, de grandes passions. Une jeune fille, élevée dans cette cage dorée des hôtels de Paris, ne peut élever sa voix qu'à la portée de la société étroite et raffinée qui l'entoure : si Sapho eût été une jeune fille de bonne compagnie dans la cour de quelque roi des Perses, nous n'aurions pas ces dix vers, ces dix charbons de feu allumés dans son cœur, et qui brûlent depuis tant de siècles les yeux qui les lisent.

XVII

Mais les vers de jeunesse de Mme de Girardin ont tout ce que l'atmosphère dans laquelle elle vivait comporte; c'est de la poésie à demi-voix, à chastes images, à intentions fines, à grâces décentes, à pudeurs voilées de style. Le seul défaut de ses vers, nous le répétons, c'est l'excès d'esprit : l'esprit, ce grand corrupteur du génie, est le fléau de la France. « O sainte bêtise! s'écriait un grand « juge des poëtes de son temps, que tu es préférable « dans ta naïveté à ces raffinements de la pensée, qui ne « valent pas à eux tous un cri de la nature! »

Mais le goût naturel et exquis de la jeune fille la défendait contre l'abus. De temps en temps elle avait des retours de nature contre le pli trop artificiel que la société donnait à son talent.

Cet excès d'esprit ne nuisait en rien à la tendresse de

son cœur. Elle aspirait à un époux digne d'elle surtout, parce que l'amour est un dévouement. Je me souviens de l'avoir vue un matin d'une nuit sans sommeil, pendant laquelle elle avait veillé à côté du berceau d'un enfant malade de la comtesse O'Donnel, sa sœur. Tout le cœur d'une mère se lisait dans sa physionomie fiévreuse et dans ses traits pâlis. Ce fut l'occasion de quelques vers que je lui adressai le lendemain.

Ces vers commencent par des strophes dans lesquelles j'exprimais l'étonnement du voyageur qui, voyant briller de loin les cimes neigeuses et escarpées des Alpes, est tout surpris de voir, en approchant, que ces sommets, en apparence froids et inhabitables, cachent dans leurs flancs des vallées tièdes et délicieuses, où croissent les plus doux fruits de la nature.

. . . .
. . . .

Il y trouve, ravi, des solitudes vertes,
Dont l'agneau broute en paix le tapis velouté,
Des vergers pleins de dons, des chaumières ouvertes
A l'hospitalité ;

Des coteaux de velours, d'ombrageuses vallées,
Et des lacs étoilés des feux du firmament,
Dont les barques sortant des anses reculées
Rident le flot dormant.

Il entend les doux bruits de voix qui se répondent,
De murmures confus qui montent des hameaux,
De cloches de troupeaux, de chants qui se confondent
Avec les chants d'oiseaux.

Marchant sur les tapis d'herbe en fleur et de mousses :
« Ah ! dit-il, que ces lieux me gardent à jamais !

« La nature a caché ses grâces les plus douces
« Sous ses plus hauts sommets. »

Ainsi les noms qu'au ciel la renommée élève
De leur éclat lointain semblent nous consumer,
Jalouse de ses dons, la gloire leur enlève
Tout ce qui fait aimer !

Ainsi, quand je te vis, jeune et belle victime
Qu'un génie éclatant choisit pour ton malheur,
Je cherchai sur ton front le rayon qui t'anime,
Et je fermai mon cœur.

Mais un jour, c'était l'heure où le soin du ménage
Retient la jeune fille à son foyer pieux,
Où l'on n'a pas encor composé son visage
Pour l'œil des curieux.

. . . .
. . . .

Les meubles dispersés dans l'asile nocturne,
La lampe qui fumait, oubliée au soleil,
Étalaient ce désordre, emblème taciturne
D'une nuit sans sommeil.

Des harpes et des vers, souvenirs d'une fête,
Des livres échappés à des doigts assoupis,
Et des festons de fleurs détachés de la tête,
Y jonchaient les tapis.

La veille avait flétri de ta blanche parure
Les plis qu'autour du sein le nœud pressait encor;
Tes cheveux dénoués jusques à la ceinture
S'épandaient en flots d'or.

Ton visage était pâle, un frisson de pensées
De ton front incliné lentement s'effaçait;
Comme sous un fardeau trop lourd, ta main glacée
Sur tes genoux glissait.

Au bord de tes yeux bleus tremblaient deux larmes pures :
La pervenche à ses fleurs ainsi voit s'étancher
Deux perles de la nuit, que les feuilles obscures
Empêchent de sécher.

Sur les lèvres collé ton doigt disait : Silence!
Car l'enfant de ta sœur dormait dans son berceau,
Et ton pied suspendu le berçait en silence
Sous son mobile arceau.

La mort avait jeté son ombre passagère
Sur cette jeune couche, et dans ton œil troublé,
Dans ton sein virginal, tout le cœur d'une mère
D'avance avait parlé.

Et tu pleurais de joie, et tu tremblais de crainte;
Et quand un seul soupir trahissait le réveil,
Tu chantais au berceau l'enfantine complainte
Qui le force au sommeil.

. . . .
. . . .

Ah! qu'un autre te voie, enfant de l'harmonie,
Trouvant que sur les cœurs un empire est trop peu,
Lancer d'un seul regard l'amour et le génie,
La lumière et le feu!

. . . .
. . . .

Pour moi, quand ma mémoire évoque ton image,
Je te vois l'œil éteint par la veille et les pleurs,

Sans couronne et sans lyre, et penchant ton visage
Sur un lit de douleurs.

Je t'entends murmurer ces simples cris de l'âme
Que l'amour maternel apprend à ressentir,
Et ces chants du berceau que la plus humble femme
Fait le mieux retentir.

Et je dis dans mon cœur : « Écartez cette lyre!
« De la gloire à ce cœur le calice est amer :
« Le génie est une âme, on l'oublie; on l'admire,
« Elle saurait aimer. »

. . . .
. . . .

XVIII

Sa double célébrité de beauté et de génie croissait avec les saisons : dès qu'elle paraissait dans les théâtres, dans les fêtes, dans les Académies, un murmure d'admiration courait dans la foule, tous les yeux se tournaient vers elle pour la contempler. Les jeunes hommes exaltaient ses charmes, les vieillards la plaignaient d'une célébrité funeste au bonheur. On se demandait avec inquiétude comment une femme habituée à vivre d'encens dans un monde qui n'était jusque-là qu'un temple pour elle, pourrait se contenter d'un seul cœur et d'une place obscure dans le foyer d'un mari.

Mille bruits couraient sur son mariage; aucuns n'étaient vrais. La gloire attire les yeux, mais fait peur au sentiment; à moins d'être très-inférieur et d'accepter humblement son infériorité, ou à moins d'être très-supérieur et de ne craindre aucune éclipse, on redoute d'épouser ces

grandes artistes qui introduisent la publicité dont elles rayonnent dans le ménage, qui ne veut que le demi-jour. On la trouvait trop grande pour la maison d'un époux ordinaire; on rêvait pour elle on ne sait quel sort plus grand que nature. On ne la connaissait pas. Elle ne voulait qu'un cœur; elle savait se proportionner aux plus humbles conditions de la vie commune, pourvu que l'amour, cette poésie du cœur, ne manquât pas à sa destinée.

XIX

Quoi qu'il en soit, à l'insu de sa mère et d'elle-même, quelques admiratrices de sa beauté, parmi des femmes de cour et quelques courtisans affairés d'importance, conçurent, dit-on, à cette époque, l'idée intéressée de lui faire épouser clandestinement le comte d'Artois, qui fut depuis Charles X.

Ce prince avait eu occasion de voir et d'entendre la jeune fille dans les salons des Tuileries, chez une des femmes de la cour logée au palais; il avait exprimé pour elle une admiration qu'on pouvait prendre pour de l'amour.

On savait qu'il ne voulait pas se remarier d'un mariage authentique, par des délicatesses de famille et de dynastie; mais on pensait que sensible encore, comme il l'avait toujours été, aux charmes d'une société de femmes, et trop pieux pour avoir une favorite, il serait heureux de trouver, dans un mariage consacré par la religion et avoué par l'usage des cours, une compagne des jours de sa maturité.

L'admiration qu'il avait témoignée pour la belle inspirée devant ses courtisans fut prise par eux pour une inclination naissante. Ils s'étudièrent à la nourrir. Il s'agissait

de contre-balancer par un empire de femme, exercé sur le cœur de l'héritier de la couronne, l'empire occulte exercé par une autre femme sur le cœur du roi.

Des intelligences dans les affections des princes sont des influences dans leurs conseils; la politique, sous les apparences de l'amour, assiége même l'oreiller des rois. Une *Diane de Poitiers* légitime, ou une *Mme de Maintenon* jeune et séduisante, parurent une nécessité de situation au parti royaliste. Ce parti ne pouvait pas choisir une personne plus accomplie pour l'un ou l'autre de ces rôles : Diane de Poitiers n'était pas plus belle, Mme de Maintenon pas plus supérieure; mais la jeune fille à qui on destinait leur rôle avait l'innocence qui manquait à l'une, la franchise qui manquait à l'autre.

XX

On s'étudia, dans cette idée, à multiplier pour le comte d'Artois les rencontres avec la jeune personne qu'il paraissait regarder avec une prédilection toute paternelle. Moins Delphine était confidente de ce plan de cour, plus la séduction était vraisemblable : la plus sûre des coquetteries, c'est l'innocence.

Tout semblait conspirer au succès du plan des courtisans, lorsque enfin le comte d'Artois, ému en apparence de tant de charmes, parut n'éprouver d'autre embarras que celui de déclarer sa tendresse. Ils vinrent en aide à sa timidité; ils lui parlèrent d'un mariage qui concilierait, dans une demi-publicité, sa religion, sa délicatesse de père et de roi futur; ils lui désignèrent la personne pour laquelle des yeux intelligents avaient deviné son attrait; ils lui en firent un éloge qu'ils supposaient déjà gravé en traits plus profonds dans son cœur.

Le comte d'Artois les écouta sans surprise, accoutumé qu'il était par eux à ces sortes de provocations à un mariage d'inclination et de félicité domestique. Mais, comme toujours, ces complaisants s'étaient trompés : le comte d'Artois avait juré au lit de mort de Mme de Polastron, son dernier attachement, que nulle autre femme ne la remplacerait jamais dans son cœur, et qu'il allait donner ce cœur à Dieu seul. Il resta religieusement fidèle à ce serment. Il évita même de revoir trop souvent la belle personne pour laquelle on lui avait prêté d'autres sentiments que ceux de l'admiration. Delphine ne connut jamais cette conspiration de cour, fondée sur ses charmes. Elle était trop fière pour consentir à servir d'amorce, même au cœur d'un roi.

XXI

Je revins, peu de temps après cette conjuration de cour, à Paris. J'y revis Delphine et sa mère. Rien ne ressemblait plus alors au poétique encadrement de l'apparition de Terni; la scène avait changé, mais non la personne : les années l'avaient embellie encore. La mère et la fille logeaient à cette époque dans un petit entresol humide et bas de la rue Gaillon, carrefour de rues qui vont des Tuileries au boulevard, pleines de bruit, de mouvement et de boue. Tout attestait dans cette résidence la médiocrité de fortune de la pauvre mère.

Deux chambres basses où l'on montait par un escalier de bois, des meubles rares et éraillés, restes de l'antique opulence, quelques livres sur des tablettes suspendues à côté de la cheminée, une table où les vers de la fille et les romans de la mère, corrigés pour l'impression, révélaient assez les travaux assidus des deux femmes; au fond de

l'appartement, un petit cabinet de travail où Delphine se retirait du bruit pour écouter l'inspiration, voilà tout. Ce boudoir ouvrait sur une terrasse de douze pas de circuit, sur laquelle deux ou trois pots de fleurs souffrantes de leur asphyxie recevaient à midi un rayon de soleil entre deux toits, et où les moineaux d'une écurie voisine piétinaient dans l'eau de pluie. Ah! qu'il y avait loin de là aux arcs-en-ciel flottant dans l'atmosphère rose de la cascade du Velino, et aux collines tapissées de lauriers de cette *Tempé* de l'Italie!

XXI

Eh bien! malgré cette médiocrité d'existence de ces deux femmes, les plus beaux noms de France et d'Europe se pressaient dans cet entre-sol. On y rencontrait depuis Mme Récamier jusqu'aux Montmorency et aux Chateaubriand. C'est la vertu de Paris de courir à la beauté, à la gloire, à l'agrément, plus qu'à la richesse et à la puissance. L'air y est cordial, c'est le cœur seul qui y règle l'étiquette. On ne pouvait s'empêcher de penser, en contemplant et en écoutant Delphine, à cette Vittoria Colonna qui fut la noble et chaste Aspasie de Rome moderne, la passion platonique de Michel-Ange, le modèle des Vierges de Raphaël, pendant qu'elle était, par ses propres poésies, la rivale heureuse de Pétrarque!

Je fus reçu avec accueil par la mère et la fille, comme un ami qu'on aurait éprouvé vingt ans. Nous nous étions vus dans une heure d'émotion où les minutes comptent pour des années. Avoir jeté ensemble en face d'une sublime nature le cri de l'enthousiasme, c'est se connaître et s'aimer comme si l'on avait passé la vie à s'étudier. Il y a des amitiés foudroyantes qui fondent les âmes d'un seul éclair : telle était la nôtre depuis Terni.

Je venais assidûment les visiter dans la matinée.

Depuis quelques semaines, j'y voyais souvent debout, derrière le fauteuil de Delphine, un jeune homme de petite taille et de charmante figure, qui semblait à peine sortir de l'adolescence. Il parlait peu, on ne le nommait pas; il semblait vivre dans une intime familiarité avec les deux dames, comme un frère ou un parent arrivé de quelque voyage lointain, et qui reprenait naturellement sa place dans la maison.

Ce jeune homme avait les yeux sans cesse attachés sur Delphine; il lui parlait bas; elle détournait négligemment son beau visage pour lui répondre, ou pour lui sourire par-dessus le dossier de sa chaise.

Je demandai à sa mère quel était ce jeune inconnu, dont la physionomie forte et fine inspirait une attention et une curiosité involontaires. La mère me répondit que c'était M. Émile de Girardin; elle me raconta son histoire; elle me consulta sur de vagues idées de mariage. Je lui dis que le jeune homme avait une de ces physionomies qui percent les ténèbres et qui domptent les hasards, et que dans le pays de l'intelligence la plus riche dot était la jeunesse, l'amour et le talent.

Peu de temps après, j'étais retourné à mon poste, à l'étranger; j'appris, hors de France, que la charmante apparition de la cascade était devenue Mme Émile de Girardin.

XXIII

Il se passa de longues années avant que j'eusse l'occasion de la revoir; elle avait rempli ces années de bonheur, de vers et de célébrité : des volumes de poésies, des romans de caractère, des articles de critique de mœurs qui rappelaient Addison ou Sterne; des tragédies bibli-

ques, où le souvenir d'*Esther* et d'*Athalie* lui avait rendu quelque retentissement lointain de la déclamation de Racine; des comédies, où la main d'une femme adoucissait l'inoffensive malice de l'intention; enfin des *Lettres parisiennes*, son chef-d'œuvre en prose, véritables pages du *Spectateur anglais*, retrouvées avec toute leur originalité sur un autre sol : tout cela avait consacré en quelques années le nom du poëte et de l'écrivain. Sa jeunesse avait mûri sans rien perdre de sa fraîcheur; et de plus, par une exception que méritait son caractère, en acquérant beaucoup d'éclat, elle n'avait pas perdu une amitié.

Telle on la retrouve après la révolution de 1830.

Cette révolution troubla sa vie comme elle avait troublé le monde. La jeune femme poëte sentit dans son bonheur obscur le contre-coup de la chute des rois. Tout se tient dans ce triste monde; le nid d'hirondelle est entraîné dans la chute des palais.

M. de Girardin avait créé un grand organe politique, *la Presse*, puissance d'opinion qui comptait avec les puissances de fait. Mais en même temps qu'il est une puissance, un journal est un tourbillon autour duquel se groupent et s'entre-choquent les ambitions, les passions, les haines et les envies de tout un siècle. La plus affreuse mêlée de sang sur un champ de bataille n'approche pas de cette hideuse mêlée d'encre qui tache les combattants des partis divers dans ces ateliers de la politique. Les noms s'y pulvérisent dans le choc des idées ou des systèmes. Le nom même d'une femme peut être, comme ceux de Mme de Staël ou de Mme Roland, entraîné sous l'engrenage, et profané jusqu'à l'insulte ou jusqu'à l'échafaud.

Mme de Girardin seule fut préservée de ces éclaboussures des passions par la douce impartialité de son cœur; elle ne se mêla jamais au combat, pour rester toujours

chère aux vainqueurs, secourable aux vaincus. Les hommes les plus opposés à la politique de son journal recherchaient le charme de son salon. C'était un de ces territoires qu'on neutralise pendant la guerre entre deux armées, pour traiter de la paix et de l'amitié future après les hostilités.

Quant à elle, elle se réfugia de plus en plus dans les lettres, pour mieux constater son alibi dans les blessures que les différents partis se faisaient à deux pas d'elle; aussi ne la rendit-on jamais responsable des amertumes que la plume des écrivains politiques répand dans le cœur des hommes du parti contraire. Elle savait quelquefois s'irriter, jamais haïr.

XXIV

Cet asile, qu'elle s'était réservé dans son talent poétique, profitait tous les jours davantage à ce talent. Quelque temps avant la révolution de 1848, elle s'éloigna de Paris au premier murmure de la tempête qui couvait dans les âmes. Elle vint passer une fin d'été dans ma solitude au milieu des bruyères de Saint-Point. Elle écrivait alors avec une verve virile sa belle tragédie de *Cléopâtre*, dont le style a la solidité et le poli du marbre. Je n'oublierai jamais l'inspiration de son visage et l'émotion de sa voix quand elle nous lisait, le jour, ce qu'elle avait composé la nuit. C'était ordinairement le matin, à l'ombre d'un toit de mousse qui couvre un pan de verger en pente, d'où le regard plane sur une vallée de *Tempé*, en face de sombres montagnes; rien n'y troublait le silence, si ce n'est le sourd murmure du ruisseau sous les saules, des bourdonnements d'abeilles dans les sainfoins, et quelques gazouillements de linottes importunes sur les arbres. Ses beaux vers faisaient taire en nous tous ces bruits du dehors; les

insectes cessaient de bourdonner près de la ruche; son visage, encadré de chèvrefeuille et de vigne vierge, respirait plus de poésie encore que ses vers. Ce furent ses derniers jours de calme; ce furent aussi les miens. Quelques mois après, nous étions en pleine rue, opérant cette grande évocation de la raison publique, et ce grand sauvetage d'une nation après ce grand naufrage d'un gouvernement.

XXV

Mme de Girardin était trop Romaine de cœur pour ne pas accepter la république, au moins comme une nécessité de l'occasion ou comme une épreuve du courage. La république seule avait un retentissement d'antiquité. La république, à ses yeux, c'était la poésie des événements.

Mme de Girardin n'était d'aucun parti préconçu en politique. Ses instincts non raisonnés, si elle n'avait écouté que l'instinct, l'auraient plutôt reportée de regrets et d'affection vers la Restauration. On est toujours du gouvernement où l'on fut belle.

Elle avait été belle, heureuse, aimée, encensée, sous le gouvernement de ses beaux jours; elle ne s'était jamais attachée au gouvernement de Juillet. Ce régime avait péri de prosaïsme; elle sentait l'impossibilité de couronner alors Henri V, mais la possibilité de couronner le peuple s'il avait voulu de la couronne. Le fond de l'opinion de Mme de Girardin, c'était le beau; elle était du parti du beau en toute chose. Rien ne pouvait être plus beau à ses yeux qu'un gouvernement de *Périclès* en France, gouvernement tenté sans crime après la chute spontanée d'un trône qui n'avait ni tradition ni principe. Ce gouvernement de *Périclès*, défendu par l'unanimité de la

nation, conseillé par les talents de toutes les opinions réconciliées dans l'amour de la patrie commune, et présidé fortement par un des meilleurs citoyens, régulateur temporaire de la république, lui souriait. Aussi s'intéressait-elle à cette république naissante, sortant d'une ruine qu'elle n'avait pas faite, pour sauver la nation et l'Europe. Les factions trompèrent ses espérances. La nation n'eut pas la patience qui fonde et qui laisse s'user les difficultés; elle ne donna pas le temps aux choses qui ne s'enracinent que par un peu de temps.

Mais Mme de Girardin montra un courage mâle dans les péripéties de cette révolution. Son mari, qui avait impunément attaqué le premier gouvernement de la république, fut emprisonné par le second. L'épouse fut sublime d'angoisse, de tendresse, d'imploration, de menaces, d'éloquence, en revendiquant ou la liberté de son mari, ou le cachot avec lui. Tout céda facilement à ses larmes; il y avait erreur et brusquerie, mais non sévice, dans le gouvernement du jour. Les dernières convulsions de la république expirante ne trouvèrent Mme de Girardin ni moins résolue, ni moins constante. Les secousses avaient ébranlé sa vie, mais non son âme; elle était à la hauteur de tout, même de l'exil. Mme Roland n'aurait pas mieux su mourir pour son honneur d'épouse ou pour son honneur de poëte.

XXVI

A dater de ce jour, elle ferma son cœur aux illusions et sa porte au monde; elle ne vit plus qu'un petit nombre d'amis de toutes les fortunes. Elle ne travailla plus pour la gloire, mais pour la nécessité. Elle fut fière de se passer de la fortune en se suffisant par son travail.

De grands succès sur la scène récompensèrent son con-

rage; elle en préparait dans le silence de plus importants et de plus durables. Son esprit observateur et pénétrant ourdissait un de ces grands drames de caractère, qu'elle avait la force de nouer et de dénouer d'une main sûre. Elle étudiait pour cela Balzac, ce Molière intarissable du roman. Son salon, autrefois si peuplé, n'était plus que l'atelier d'un grand artiste.

On l'y trouvait presque toujours seule, la plume à la main, le visage trop pâli ou trop coloré par le feu de la composition. Elle quittait tout pour causer, avec une liberté et une promptitude d'esprit qui faisaient de sa conversation le plus délicieux de ses talents. Toujours rieuse, jamais acerbe, elle ne permettait pas à son esprit de railler jusqu'au sang. Elle avait le cœur brusque, mais bon; cette brusquerie de son cœur donnait plus de franchise à ses amitiés : on était plus sûr de sa sincérité en éprouvant ses douces colères. Elle était incapable de flatter, même ses amis.

Ceux d'entre eux qui l'ont vue comme moi dans ces derniers temps étaient frappés du caractère solennel, majestueux et serein qu'avait contracté sa beauté plus mûre. Elle ressemblait à la *Niobé*, cette mère des douleurs du paganisme. Elle pleurait les enfants qu'elle n'avait pas eus. Une maternité d'adoption trompait ses regrets. Elle aurait été une grande mère pour un fils, elle aurait eu le lait des lions; car le trait dominant de son caractère, c'était l'héroïsme.

XXVII

Rien n'annonçait une décadence dans la vie énergique dont elle paraissait déborder. Ses cheveux étaient aussi touffus et aussi blonds, ses bras aussi beaux, ses traits aussi fins, le regard aussi resplendissant de lumière et

d'âme. Le ver était dans le cœur. Elle était allée respirer l'air des bois à Saint-Germain.

Tout à coup on apprit qu'elle se mourait.

Ramenée de Saint-Germain à Paris pour y mourir, où elle avait chanté et aimé, elle parut reprendre haleine un moment sur cette pente du tombeau. La porte de sa maison sur l'avenue des Champs-Élysées s'entr'ouvrit à un battant pour quelques amis. Je fus du nombre ; j'y courus.

La dernière fois, on me fit entrer dans une petite salle basse du rez-de-chaussée. Elle s'y était réfugiée pour éviter le bruit des ouvriers, qui renouvelaient ses appartements et son jardin. J'y trouvai un jeune écrivain, d'âme sensible et de main magistrale, qui ne rougit ni d'aimer ni d'admirer, Paulin de Limayrac ; une femme qui a perdu son sexe dans la mêlée du génie, comme les héroïnes du Tasse, Mme Sand. Ils étaient seuls avec elle dans la demi-ombre d'une chambre de malade ; ils parlaient bas ; leurs deux physionomies exprimaient ce sentiment complexe de l'amitié qui veut rassurer, et de la compassion qui souffre et qui doute. J'admirai ce hasard qui réunissait ainsi, dans un espace de quatre pas carrés, quatre âmes de nature diverse, presque inconnues les unes aux autres, mais dont chacune avait un empire au dehors sur une région de l'intelligence humaine.

Ces royautés d'esprit, cachées sous les plus humbles costumes, semblaient, devant cette mourante, oublier leurs talents et ne sentir que leur âme. C'est le beau moment des fortes natures. Quand la vie disparaît, toutes les petites passions disparaissent avec elle ; il ne reste que de grandes pensées sous des noms d'hommes ou de femmes, qui secouent la poussière du monde et qui contemplent leur néant en face de Dieu. Auprès du lit d'un mourant il n'y a plus de siècle, il n'y a plus que l'éternité.

XXVIII

Malgré le froid de la saison, une grande porte vitrée était ouverte sur une petite cour fermée de tous côtés par de hautes murailles. Au milieu de cette petite cour, une fontaine de marbre distillait mélancoliquement un filet d'eau sonore; une pluie fine, semblable à un brouillard liquéfié, tombait froide et sans bruit sur les dalles de la cour. Cette pluie ajoutait au frisson de l'âme le frisson du ciel.

La malade était étendue à demi sur un canapé placé en plein air sur le seuil de la porte-fenêtre, entre la chambre basse et la petite cour, afin que la fraîcheur de l'atmosphère et le bruit de l'eau l'aidassent à respirer plus largement l'air qui manquait à sa poitrine.

Je la trouvai peu changée; elle avait maigri pendant son séjour à Saint-Germain, mais une coloration plus vive de ses joues, un éclat plus vif de ses yeux, un repos plus visible de ses traits, un timbre plus naturel de sa voix, me remplissaient de l'illusion d'une convalescence. La conversation fut souriante, légère, affectueuse, telle qu'il convient auprès d'un malade qui reprend à la vie, et à laquelle il ne faut donner que ces mouvements doux de l'esprit et du cœur qui bercent l'âme comme dans ce second berceau de la mort.

Elle y prit part avec cette même élasticité de sentiments et de conversation qui couvrait d'intérêt ou de gaieté même un fond de tristesse. Nous abrégeâmes la visite, dans la crainte de la fatiguer; nous nous retirâmes un à un, sans bruit, comme des amis discrets qui emportent une bonne espérance, et qui craindraient de la perdre en se la confiant. Ce fut notre dernier serrement de cœur et notre dernier serrement de mains. Nous apprîmes avec

stupeur, le lendemain, qu'elle avait expiré sans faiblesse et sans larmes, entre les regrets qu'elle laissait sur la terre et les espérances qu'elle avait depuis longtemps placées au ciel.

XIX

Quand le bruit de cette mort se répandit dans Paris, on crut sentir que le niveau d'intelligence, de sentiment et de gloire du siècle avait baissé en une nuit d'une grande âme. Ceux qui ne la connaissaient que de nom la pleurèrent; ceux qui l'aimaient ne se consoleront jamais.

Ses obsèques furent le triomphe de la douleur publique. Les salons mornes, où tout le siècle avait passé sous le charme de son entretien et surtout de sa bonté, les cours, le jardin, l'avenue même des Champs-Élysées, n'étaient pas assez vastes pour contenir l'immense concours d'hommes de cœur et d'hommes de nom qui se rencontraient, sans s'être concertés, au pied de ce cercueil. Chacun y apportait un tribut, un souvenir, un charme, une piété, presque une reconnaissance; pas un seul une amertume.

Elle n'avait offensé qu'un seul homme dans sa vie, et c'était pour défendre son mari. Il faut effacer ces vers de ses œuvres, car la plus petite vengeance ne monte pas au ciel avec nous. Mais la sainte colère de l'amour est-elle une vengeance ou une vertu dans le cœur d'une épouse? N'importe, effacez-les. Ce tronçon brisé d'armes politiques ne sied pas sur une tombe de poëte, encore moins sur une tombe de femme. Plaire, aimer, pardonner, ce fut toute sa vie : que ce soit aussi toute sa mémoire!

XXX

Dans une lettre jointe à son testament, et qui m'est communiquée par sa sœur, il y a une prière et un reproche sorti du tombeau, auquel j'aurais été plus sensible si je l'avais mérité. « Priez, dit-elle à son exécuteur tes- » tamentaire, M. de Lamartine d'achever mon poëme de » *la Madeleine*, auquel il manque des chants, et qui est » celui de mes ouvrages poétiques auquel j'attache le plus » de ma mémoire. J'attends cela de son souvenir pour » moi. J'ai beaucoup espéré autrefois de l'amitié de » M. de Lamartine. Je l'ai trouvé toujours gracieux et » bon avec moi, mais jamais complétement dévoué. Cette » froideur a été mon premier désillusionnement dans la » vie. Quand je serai morte, il ne me refusera pas d'exau- » cer le dernier vœu de mon cœur. »

Hélas! la prière arrive trop tard pour être exaucée; la séve des beaux vers tarit avec le printemps, comme celle des roses. Le poëme commencé par une main, achevé par l'autre, ne serait plus qu'un lugubre concert à deux voix, dont l'une est morte et l'autre est éteinte. Ce poëme religieux s'achèvera par elle dans le ciel. Je n'y toucherais que pour le décolorer sur la terre.

Et quant au tendre reproche qu'elle m'adresse du fond de son cercueil sur la froideur et sur la déception de mon amitié pour elle, ce reproche serait pour moi un cruel remords, si ce n'était un malentendu de nos deux existences. Dans la jeunesse, nos cœurs remplis d'autres sentiments ne pouvaient se rencontrer que dans ces inclinations d'esprit un peu tièdes qui ont la température des convenances et non la chaleur des grandes affections. Plus tard, la politique domestique de sa maison, qui n'était pas toujours la mienne, commanda quelques réserves

réciproques dans notre intimité. Je la vis rarement, et comme on voit en trêve une amie d'une autre faction entre deux combats. Le respect de ma propre cause me défendait une trop grande assiduité dans son salon. Son nom se confondait avec le nom d'un homme d'idées éminent, souvent bienveillant pour moi, quelquefois hostile à mes amis.

Mais jamais mon amitié réelle, constante et tendre ne souffrit de cette réserve; et quand nous nous retrouverons dans la sphère des sentiments sans ombre et des amitiés éternelles, elle reconnaîtra qu'elle n'a laissé à personne, en quittant cette boue, une plus vive image de ses perfections dans le souvenir, une plus pure estime de son caractère dans l'esprit, un vide plus senti dans le cœur, une larme plus chaude et plus intarissable dans les yeux.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

ŒUVRES DE M. DE LAMARTINE

En vente chez les mêmes éditeurs

VOLUMES ILLUSTRÉS

Jocelyn, édition illustrée de 150 vignettes. 1 vol. in-8° br. 10 fr.

Graziella, édition de grand luxe, avec 33 compositions d'Alfred de Curzon, gravées sur bois et tirées à part, et 9 vignettes insérées dans le texte. 1 volume grand in-4°, richement cartonné. 45 fr.

VOLUMES IN-18

Œuvres, nouvelle édition illustrée de 20 gravures sur acier. 7 volumes. . . . . 45 fr.

Premières et nouvelles Méditations poétiques. 1 vol. . 7 fr.

Harmonies et Recueillements. 1 volume. . . . . 7 fr.

Jocelyn. 1 volume. . . . 6 fr.

La Chute d'un Ange. 1 v. 6 fr.

Voyage en Orient. 2 v. 12 fr.

Confidences et Nouvelles Confidences. 1 volume. . . 7 fr.

La collection des 20 gravures se vend séparément. . . 10 fr.

Mémoires inédits (1790-1815). 1 volume. . . . . 7 fr. 50

Le Manuscrit de ma mère. 1 volume. . . . . 7 fr. 50

Histoire des Girondins. 4 volumes. . . . . 30 fr.

Les 40 portraits. . . . 10 fr.

Histoire de la Turquie. 8 volumes. . . . . 40 fr.

Chaque volume se vend séparément. . . . . 5 fr.

Histoire des Constituants. 4 volumes. . . . . 20 fr.

Chaque volume se vend séparément. . . . . 5 fr.

Histoire de la Restauration. 8 volumes contenant 32 portraits gravés sur acier. 40 fr.

Les 32 portraits se vendent séparément. . . . . . 10 fr.

Le Tailleur de pierres de Saint-Point. 1 volume. 4 fr.

VOLUMES IN-16 A 3 FR. 50

Premières Méditations. 1 v.

Nouvelles Méditations. 1 v.

Harmonies poétiques. 1 vol.

Recueillements poétiques. 1 volume.

Jocelyn. 1 volume.

La Chute d'un Ange. 1 vol.

Les Confidences. 1 volume.

Les Nouvelles Confidences. 1 volume.

Souvenirs et Portraits. 3 v. qui se vendent séparément.

Voyage en Orient. 2 volumes.

Lectures pour tous. 1 vol.

Histoire des Girondins. 6 v.

Histoire de la Restauration. 8 volumes.

VOLUMES IN-16 A DIVERS PRIX

Le Tailleur de pierres de Saint-Point. 1 volume. 2 fr.

Raphaël. 1 volume. . 1 fr. 25

Graziella. 1 volume. . 1 fr. 25

Fénelon. 1 volume. . . 1 fr.

Nelson. 1 volume. . . . . 1 fr.

Gutenberg. 1 volume. 50 cent

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [1136]



